





Premières amours

Journal 1909-1921

© Georges Aubin et
Éditions Point du jour
521, rang Point-du-Jour Sud
L'Assomption, QC
J5W 1H6

Graphisme et infographie : Irène Ellenberger

Révision : Yolande Gingras

Relecture : Dorothy Leigh

Maquette de la couverture : Irène Ellenberger et Yolande Gingras

Première de couverture : © Percé en Gaspésie avec l'aimable autorisation de monsieur Alain Dupuis de Photos historiques JRAD.

Quatrième de couverture : Photo de Michelle Le Normand.

Source : Bellerive, Georges. *Brèves Apologies de nos auteurs féminins* (1920).

La photo d'Ernestine Pineault, du cahier de photos, provient de la Fondation Lionel-Groulx que nous remercions pour l'autorisation à produire.

Tous droits réservés. Imprimé au Canada

PdF (numérique) : ISBN : 978-2-924900-54-3

Dépôt légal (numérique) : février 2022

ISBN : 978-2-923650-44-9

Dépôt légal : quatrième trimestre 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

SIGLES

BAnQ	Bibliothèque et Archives nationales du Québec
BNM	Bibliothèque du Nouveau Monde
CLG	Centre Lionel-Groulx
DBC	<i>Dictionnaire biographique du Canada</i>
DC	<i>Dictionnaire du clergé</i>
LMD	<i>Lovell Montreal Directory</i>
LPD	Léo-Paul Desrosiers
MLN	Michelle Le Normand
NdA	Note de l'Auteure
RHAF	<i>Revue d'histoire de l'Amérique française</i>



INTRODUCTION

Michelle Le Normand (1893-1964), née Marie-Antoinette Tardif à L'Assomption, eut une enfance heureuse au sein d'une grande famille. Son père, ferblantier et mécanicien, homme débrouillard et ingénieux, s'était marié trois fois, engendrant quantité d'enfants dont la plupart moururent dans l'enfance. Marie-Antoinette était issue du troisième mariage de Bénoni-Zoël Tardif avec Hélène Beaupré, originaire de Nicolet.

Quand elle allait au couvent de la Congrégation de Notre-Dame à L'Assomption, Marie-Antoinette vivait dans sa famille avec un frère aîné, Elliott, qui fréquentait le collège, une sœur cadette, Stella, un tout jeune frère, Omer, et deux grandes demi-sœurs, Blanche et Athala, issues du second mariage de leur père.

Il y avait aussi, dans le quotidien de la future écrivaine, le fameux chemin de fer qui étirait sa ligne entre L'Assomption et L'Épiphanie. Ce train, appelé le P'tit Tardif, portait le nom de son père parce que l'ingénieur et le mécanicien en était Bénoni-Zoël Tardif.

La maison Rocher (aujourd'hui celle de M. de Grâce) attirait la jeunesse du village qui s'en donnait à cœur joie à inventer des jeux et des complots, rêves éternels de bonheur, d'expérience et d'innocence. Marie-Antoinette faisait partie du groupe de ces enfants turbulents qu'étaient Pierre et Toto, et emmagasinait des scènes qu'elle fera revivre plus tard dans son premier livre, *Autour de la maison*, immense succès littéraire du Québec de 1916.

Elle continue ses études à Montréal où la famille Tardif s'installe en 1904, fréquente la Providence Saint-Dominique, dans le quartier du Mile End, l'Académie Saint-Léon, rue de Bullion, l'École d'enseignement supérieur, l'Université Laval (à la place de l'UQAM d'aujourd'hui); elle ne dédaigne pas les petits lunchs d'artistes chez Kerhulu, les concerts, suit assidûment ses cours de piano, initie des amitiés solides, entretient des correspondances avec de jeunes Françaises. Marie-Antoinette se lance dans sa vie de jeunesse avec fougue et ambition. L'originalité de ses premiers textes, parus dans un journal de Saint-Jérôme, est remarquée. Ensuite viennent *Le Nationaliste*, journal d'Olivar Asselin, et *Le Devoir*, d'Omer Héroux, Georges Pelletier et Henri Bourassa. Ce n'est pas rien. Elle se sent peu de talent pour écrire des romans, mais elle sait qu'elle excelle dans des textes courts, qui font le tour d'un sujet en 500 mots.

Elle commence à rédiger un journal personnel en 1909 et en poursuivra l'écriture jusqu'à sa mort en 1964. Nous publions ici les premières années (1909-1921) qui nous font connaître ses premières amours, avec Albert Lozeau et Georges Monarque, avant son mariage en 1922 avec Léo-Paul Desrosiers.

PREMIÈRES AMOURS

La biographie de Michelle Le Normand n'a jamais été écrite. Un éventuel biographe s'inspirera évidemment du journal de l'auteure et aussi du rôle joué par Michelle Le Normand comme critique. Vers la fin de sa vie, une Sœur Grise avait mis en branle un projet de thèse sur son œuvre, qui ne vit jamais le jour. La correspondance reçue par Michelle Le Normand, 1300 lettres, fournirait des éléments biographiques d'une importance primordiale.

Depuis le dépôt du fonds Michelle Le Normand aux Archives nationales du Québec, il faut souligner les premiers travaux publiés par Michel Lemaire et Michel Lacroix, révélant par le premier la passion amoureuse Lozeau-LeNormand et, par Lacroix, le rôle de Michelle Le Normand comme femme de lettres et femme d'affaires. Aussi, après des recherches en France, Lacroix fait éditer les « amitiés paysannes » (Éditions Nota Bene, 2010) entre les Desrosiers et la famille Pourrat, d'Auvergne. Cette publication donne accès à une correspondance inédite qui fourmille de détails biographiques insoupçonnés jusqu'à ce jour. Une thèse de doctorat en études littéraires, toute récente (2016), d'Adrien Rannaud, met brillamment en lumière « l'amour et l'audace » dans l'imaginaire du roman chez trois écrivaines des années 1930 dont Michelle Le Normand. De son côté, Marie-Ève Sévigny poursuit ses recherches, en vue du doctorat, en scrutant les chroniques inédites de Michelle Le Normand.

Je poursuis à mon tour un quotidien sans cesse enrichissant, en mettant au jour les principaux jalons de cette biographie à construire. À mesure des heures et des heures d'un travail acharné – *labor improbus* –, j'acquies la conviction que Michelle Le Normand, femme de lettres, mérite une autre destinée que de sombrer dans l'oubli.

Mes remerciements les plus sincères vont à Marie-Josée Morin, des Archives de la Congrégation de Notre-Dame à Montréal, et aux membres des Archives nationales du Québec, section Vieux-Montréal. Les manuscrits du fonds Michelle Le Normand–Léo-Paul Desrosiers se trouvent à BANQ sous la cote MSS26.

INTRODUCTION

Quelques repères biographiques

1604-1665 : Olivier Letardif, ancêtre des Tardy et Tardif d'Amérique, est né vers 1604 à Étables-sur-mer (Côtes d'Armor), au nord de Saint-Brieuc, en Bretagne. Arrivé à Québec vers 1620, il deviendra truchement (interprète) pour les Montagnais et commis général pour les Cent-Associés. Il fonde Château-Richer où il est décédé en 1665.

1840, 19 juin : À Saint-Jean-Port-Joli, naissance de Bénoni-Zoël Tardif, fils de Bénoni Tardif, journalier, et de Marie-Marthe Tremblay. Baptisé le 21 juin : parrain, Charles Dupoleau dit Duval; marraine, Salomé Marquis dit Canac. Père de Marie-Antoinette Tardif (Michelle Le Normand). – 23 septembre – À Saint-Vincent-de-Paul, baptême de Domitilde Sigouin, fille de Benjamin Sigouin, journalier, et de Marguerite Hamelin. Première épouse de Bénoni-Zoël Tardif.

1844, 28 juin : À Rivière-des-Prairies, baptême d'Alphonsine Cordier, fille de Jean-Baptiste Cordier, cordonnier, et de Dorothée Legris. Seconde épouse de Bénoni-Zoël Tardif.

1859, 2 avril : Naissance à Nicolet d'Hélène Beaupré, fille d'Étienne Beaupré, cultivateur, et d'Émilie Bourbeau. Baptisée le même jour dans la paroisse de Saint-Antoine-de-la-Baie-du-Febvre (Baieville) : parrain, Octave Beaupré, son frère; marraine, Hélène Robidas, épouse du parrain. Hélène Beaupré est la dernière d'une famille de treize naissances. Troisième épouse de Bénoni-Zoël Tardif et mère de Marie-Antoinette Tardif (Michelle Le Normand).

1862, 10 novembre : Bénoni-Zoël Tardif épouse Domitilde Sigouin (1840-1865) à Saint-Vincent-de-Paul. François-Xavier Prieur, patriote, maintenant gardien de prison, sert de père à l'époux. De ce premier mariage, un enfant naît à Montréal : Ovide Tardif, inhumé 12 jours plus tard à Saint-Vincent-de-Paul, le 2 juin 1864. Domitilde Sigouin est inhumée aussi à Saint-Vincent-de-Paul le 24 octobre 1865.

1866, 9 avril : Bénoni-Zoël Tardif, ferblantier, veuf de Domitilde Sigouin, épouse en deuxièmes noces Alphonsine Cordier (1844-1888). François-Xavier Prieur sert encore de père à Bénoni-Zoël Tardif. Le couple Tardif-Cordier engendrera seize enfants, dont quatre seulement atteindront l'âge adulte.

1867-1875 : B.-Z. Tardif jouit à Saint-Vincent-de-Paul d'une autonomie financière enviable : il prête à plusieurs reprises des 100 et 200 piastres au taux de 8 %. (Césaire-Ernest Germain, notaire).

PREMIÈRES AMOURS

1881 : Les registres mentionnent que B.-Z. Tardif habite maintenant à L'Assomption.

1888, 2 avril : Alphonsine Cordier, épouse de B.-Z. Tardif, de L'Assomption, est inhumée à Saint-Vincent-de-Paul.

1889, 23 avril : À Sainte-Élisabeth, dans Lanaudière, mariage en troisièmes noces de Bénoni-Zoël Tardif, ferblantier, domicilié à L'Assomption, avec Hélène Beaupré (1859-1935), de Nicolet, fille d'Étienne Beaupré, cultivateur, et d'Émilie Bourbeau. Ont signé le registre : Alice, Blanche et Marie-Antoinette Beaupré, ainsi que Wilfrid Beaupré, médecin, cousin de l'épouse, et Amable Beaupré, médecin (père de Wilfrid), oncle de l'épouse et lui servant de père. Cinq enfants naîtront de cette union, dont quatre atteindront l'âge adulte et se marieront.

1893, 14 juin : Marie-Antoinette Tardif est baptisée à L'Assomption, née la veille, fille de Zoël Tardif, ferblantier, et d'Hélène Beaupré. Parrain : Rodolphe Arbour, époux de Marie-Louise Tardif, demi-sœur de Marie-Antoinette; marraine, Eulalie Beaupré, tante de l'enfant. Marie-Antoinette tient son prénom de saint Antoine de Padoue, dont c'était la fête, le 13 juin, dans le calendrier liturgique.

1895-1904 : B.-Z. Tardif est responsable d'une ligne de chemin de fer entre L'Assomption et L'Épiphanie. On appelle cette ligne « Le P'tit Tardif ».

1896, 11 avril : Naissance de Léo-Paul Desrosiers à Berthierville, baptisé Joseph-Onésime-Léopold, fils de Louis Desrosiers et de Marie Olivier. Il est 14^e enfant de seize naissances.

1897-1904 : Marie-Antoinette Tardif étudie chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame à L'Assomption, couvent situé près de l'église. Elle est quart-pensionnaire pendant ce temps, sauf pour l'année scolaire 1903-1904, à partir du mois de novembre, où elle est reçue en pension complète. Antoinette et sa sœur Stella sont absentes de l'école cette année-là. Les Archives de la Congrégation de Notre-Dame révèlent aussi que Marie-Antoinette Tardif étudie le piano et l'anglais à L'Assomption.

1904 : La famille Tardif a quitté L'Assomption pour Montréal. Elle demeure au 1590, rue Saint-Urbain, entre Fairmount et Saint-Viateur. Quart-pensionnaire, Marie-Antoinette fréquente une école tenue par les Sœurs de la Providence : la Providence Saint-Enfant-Jésus (Résidence Saint-Dominique du Mile End, 5001, rue Saint-Dominique).

1907, 25 juin : Marie-Antoinette Tardif obtient un diplôme de piano, classe junior, du Dominion College of Music, 620, Dorchester Ouest. Son professeur

INTRODUCTION

de piano est Eugénie Tessier (1868-1946), pianiste aveugle, fille de Léandre-Wilfrid Tessier, trésorier de la Cité de Montréal, et de Virginie Sentenne.

1908-1910 : Études à l'Académie Saint-Léon, située au 633, rue Cadieux (nommée ensuite 3701, rue de Bullion), entre la rue Prince-Arthur et l'avenue des Pins. Une école de filles, fondée en 1885, dirigée par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. (Archives de la Congrégation de Notre-Dame, 311.500.015).

1908, 24 juin : Le Dominion College of Music attribue à Marie-Antoinette Tardif un diplôme de piano, classe intermédiaire.

1909, 23 juin : « Mademoiselle Antoinette Tardif, élève de Mademoiselle E. Tessier, a obtenu le diplôme de piano, classe senior (avec distinction). » Avec pareil diplôme, une jeune fille de 16 ans peut jouer facilement les études de Carl Czerny et les œuvres importantes de Mozart, Beethoven et Chopin.

9 septembre : Marie-Antoinette Tardif commence à rédiger son journal personnel. Elle en poursuivra la rédaction jusqu'à la fin de sa vie.

1910 : La famille Tardif habite peu de temps au 263, boulevard Saint-Joseph Est. Marie-Antoinette publie ses premières chroniques, signées « Claude » dans *L'Avenir du Nord*, hebdomadaire de Saint-Jérôme.

22 juin : Marie-Antoinette reçoit la médaille d'excellence («cours d'honneur») de l'Académie Saint-Léon de la Congrégation de Notre-Dame. « Les trois finissantes, Hélène Martineau, Antoinette Tardif et Andréa Drouin ont toujours été des élèves laborieuses et dociles. » (Archives de la Congrégation de Notre-Dame, 311.500.009).

1910-1912 : Études à l'École d'enseignement supérieur pour jeunes filles : diplôme d'études littéraires. Marie-Antoinette est parmi les premières diplômées.

« Mademoiselle Antoinette Tardif a remporté durant le cours de l'année le plus haut nombre de points pour compositions littéraires données à la maison mère par M. René du Roure (1881-1940), professeur de littérature à l'Université. » (Archives de la Congrégation de Notre-Dame, 311.500.009).

1911-1917 : Entre le 18 juin 1911 et le 2 juillet 1917, Marie-Antoinette n'écrit pas de journal ou son journal de cette époque n'a pas été conservé.

1911 : Les Tardif déménagent au 972A, rue Sanguinet, appelé ensuite 972A, Saint-Julien (aujourd'hui 4628), entre Mont-Royal et Villeneuve. Cette maison a été démolie.

PREMIÈRES AMOURS

Premières amours entre Michelle Le Normand et le poète Albert Lozeau (1878-1924). Marie-Antoinette a conservé les lettres de Lozeau; les lettres de Marie-Antoinette à Lozeau n'ont pas été retrouvées.

19 juin – « Pour vous, je vous donnerai tout ce que j'ai et que vous me demanderez. Quand j'aime quelqu'un, je m'en fais aimer, et c'est mon bonheur, – le seul vrai bonheur dans la vie. En dehors de ma famille, je n'ai pas grand-chose ni personne à choisir. J'ai quelques amis – qui ne sont de mon tempérament ni de mon esprit; ils sont engagés dans la vie et sont tous un peu matérialistes sans le savoir – et de trop nombreuses connaissances. Je ne peux pas dire que j'aime réellement les uns, encore moins les autres. Je n'avais qu'une chose à faire : reporter sur quelqu'un cette part de tendresse inutilisée et qui risquait de se perdre. Vous m'avez écrit avec un accent qui m'a touché, et voilà que vous avez cette part de mon âme. » (Albert Lozeau à MLN).

MLN passe l'été à Saint-Jérôme, chez sa cousine Estelle Giroux.

10 juillet : « Ma chère petite amie, dites-moi que vous m'aimez tant que vous voudrez; j'aime vous l'entendre dire, parce que vous êtes sincère. J'ai seulement des objections à ce que vous souffriez. Si cela ne vous fait que du plaisir, dites, dites toujours, je suis auprès de vous qui vous écoute. Oui, tout de même, il vaut mieux souffrir que de ne rien éprouver; les caractères tièdes et tempérés, et qui n'ont jamais "d'éruptions volcaniques", ne sont pas de beaux caractères. Les grandes actions sont ordinairement accomplies par des tempéraments ardents, qui ne considèrent pas les conséquences bonnes ou mauvaises. Ils suivent l'impulsion de leur nature, et ils n'ont pour conseiller que leur cœur. Vous êtes de leur famille, car vous savez bien aimer, sans réserve, avec "toute" vous. Vous appartenez à la catégorie des grandes amoureuses, – avec l'honnêteté en plus. » (Albert Lozeau à MLN).

28 août : Après une correspondance quasi quotidienne au cours des vacances estivales, MLN se rend une première fois chez Albert Lozeau. Elle notera, beaucoup plus tard, la première impression ressentie en le voyant de près : « Il avait la figure douce et basanée que j'avais vue de loin, en regardant son balcon, mais il avait des épaules étroites, il était petit comme un garçon de 12 ans, et encore, mes fils à moi, à 12 ans, étaient plus grands. » (MLN, Journal, 5 janvier 1959).

1912, [16 mai] : « Travaillez, devenez une petite Canadienne très vaillante et ayez confiance : j'ai dit souvent que la vie était faite non pour être vécue, mais pour être vaincue. » (René Bazin à MLN).

1913-1914 : MLN suit des cours de littérature à l'Université Laval de Montréal.

INTRODUCTION

1914-1922 : La famille Tardif habite au 819 de Saint-Vallier, près de Beaubien. Le 819 deviendra ensuite le 6525, maison aujourd'hui démolie lors de la construction de la station de métro Beaubien.

1915 : 20 juin – *Le Nationaliste* commence la publication des « Souvenirs inédits » de Marie-Antoinette Tardif, chroniques signées du pseudonyme Michelle Le Normand. Ces chroniques hebdomadaires paraîtront du 20 juin 1915 au 21 mai 1916 et feront l'objet d'une édition sous le titre d'*Autour de la maison*.

Octobre : Elle adresse un premier « Billet du soir » à Georges Pelletier, du *Devoir*.

5 décembre : Bénoni-Zoël Tardif, père de Michelle Le Normand, décédé à Montréal, est inhumé à L'Assomption.

1916 : Marie-Antoinette Tardif est secrétaire du Cercle Jeanne d'Arc, fondé en 1911, qui présente « des lectures, études, causeries et conférences sur des questions sociales, nationales ou artistiques. » (*La Vie littéraire au Québec*, V : 125).

Elle passe une bonne partie de l'été à Sorel chez ses cousines Giroux et y rencontre un ami, Hector Paul.

Elle écrit des chroniques sous la rubrique « Billet du soir » dans *Le Devoir* de 1916 à 1918.

Novembre : Publication du premier livre de Michelle Le Normand. *Autour de la maison*, par les Éditions du Devoir, recueil de nouvelles déjà publiées dans le journal *Le Nationaliste*. Le livre connaîtra un grand succès et plusieurs éditions.

Plusieurs écrivains et journalistes commentent l'œuvre de façon élogieuse : « Michelle Le Normand est cette jeune fille qui, en 1916, eut l'audace de se présenter au public... tenant d'une main ferme un premier livre immortel. C'est que l'auteur avait fait entendre une musique nouvelle aux oreilles blâsées. » (Albert Lozeau).

« Je trouve vos récits toujours fins, toujours justes et doués de la plus belle des qualités, la simplicité. » (Daniel Halévy).

« La simplicité de l'ouvrage n'est qu'apparente, la trame en est savamment combinée. Le souci du styliste n'échappe pas à l'œil sous la fine ciselure des phrases. » (Marie Gérin-Lajoie).

« C'est gai, c'est frais, c'est simple et c'est franc comme un gazouillis d'enfants ou d'oiseaux. » (Élie-J. Auclair).

« Toute notre enfance était réveillée, tapageuse, remuante, fraîche et facilement émue, avec un tel souci de vérité et une telle justesse d'observation qu'y retrouvant une foule de souvenirs personnels, nous étions profondément remués d'un émouvant regret. » (Léo-Paul Desrosiers).

PREMIÈRES AMOURS

3 décembre : *Le Nationaliste* (p. 4) annonce : « *Autour de la maison*. Les chroniques de Michelle Le Normand réunies en un fort joli volume (prix, 50 sous; par la poste ajoutez 5 sous) ont beaucoup de succès. Enfants et grandes personnes les lisent avec un vif plaisir. On les trouve en vente au *Devoir* et dans toutes les bonnes librairies de Montréal et de la province. »

1917, février : Albert Ferland fait un compte rendu d'*Autour de la maison* dans le journal *Le Pays laurentien* (p. 31), louant le « tendre passé » de Michelle Le Normand; il ajoute que c'est « un livre si plein de choses, si vibrant de la joie de vivre. »

Été : À Sorel, elle se lie d'amour avec Georges Monarque (1893-1946), étudiant en droit. Une correspondance commence entre eux qui se poursuivra jusqu'en 1921.

8 août : Georges Pelletier, secrétaire de rédaction au *Devoir*, lui propose de rédiger des billets, des conseils de mode, des recettes de cuisine et de produire pour le journal des écrits qui paraîtront les lundis, mercredis et vendredis.

14 septembre : « Seul le petit trait de vos visites dominicales à votre cher impotent à l'âme solitaire, à votre poète à l'âme de cristal, prouve cette délicatesse qui gît et vit en vous. [] Usez, mais n'abusez pas », c'est ce que je lis dans vos yeux lorsque j'ai l'audace de baiser la peau satinée de votre jolie main. [] Le soleil était beau, le ciel aussi, nos cœurs comme la nature respiraient la gaîté et la poésie; le vent ne soufflait que pour nous apporter le parfum de la bonne terre canadienne : il ne soufflait que pour vous apporter aussi ces vagues légères que vous aimiez tant et qui clapotaient sur le bord du canot vert. Débarqués, nous avons gravi la côte, je vous ai cueilli des capucines dont vous avez orné votre chapeau, nous nous sommes reposés à l'ombre de la « ouellasse » du beaupré, dernier vestige d'un beau navire disparu, puis nous sommes revenus à notre embarcation sans tristesse, parce que le soleil rutilait toujours dans l'eau... » (Georges Monarque à MLN).

Décembre : Michelle Le Normand avoue à Albert Lozeau qu'elle aime depuis quelque temps Georges Monarque, étudiant en droit, de Sorel.

1917-1918 : La Faculté des Arts de l'Université Laval à Montréal publie une brochure de 31 pages de René Gautheron (1876-1970), agrégé ès lettres de l'Université de Paris, professeur de littérature française, avec dédicace « À Mademoiselle Marie-Antoinette Tardif, souvenir d'un ami. R.G. » La brochure est un compte rendu des travaux du cours de littérature française et des examens pour l'année académique 1917-1918.

1918 : Michelle Le Normand est responsable de la page féminine du *Devoir*.

Janvier : MLN écrit « L'Éveil nécessaire » dans *L'Action nationale* (p. 17-19).

INTRODUCTION

Réédition d'*Autour de la maison*, aux Éditions du Devoir. Le 29 juin, Léon Lorrain écrit dans *Le Devoir* : « Michelle Le Normand, un écrivain régionaliste. » L'auteure « fait des pochades, des tableautins familiers. Elle regarde autour d'elle et en elle, elle sait voir et comprendre, puis décrire et raconter dans un style sans prétentions, clair et net, naturel. C'est alerte et frais. Sachons-lui gré d'abord de nous parler des choses de chez nous, que certains dédaignent superbement. »

4 juillet : « Je ne puis que souhaiter à la gentille petite Michelle si charmante, de continuer à écrire et à répandre à notre bénéfice le rayon de son sourire, de son esprit, de toute son âme vivante et bonne. » Fadette [Henriette Dessaulles], *Le Devoir*.

Michelle Le Normand passe l'été à Percé. *Le Devoir* continue de publier ses chroniques de la « Page du Foyer ». Une d'elles, intitulée « Maria », parue le 13 juillet, parle de ce petit village situé sur la Baie des Chaleurs.

1919, juillet-septembre : Deuxième été à Percé. Chez Madame Ranger.

Décembre : Michelle Le Normand publie *Couleur du temps*, aux Éditions du Devoir.

Léo-Paul Desrosiers écrira au sujet de *Couleur du temps* : « C'est en elle-même, dans sa volonté vaillante, que Michelle Le Normand trouve la force de tourner ses épreuves du côté du soleil. D'un coup d'épaule, elle relève le cordon de son sac, et continue sa route, aussi joyeuse et courageuse qu'auparavant. Un sourire jeune s'épanouit au coin des phrases, et le rire sonne clair et franc, sans fêlure. »

1920, 1^{er} février : *Le Nationaliste* publie un horaire de cours donnés à l'École d'enseignement supérieur pour les jeunes filles. Dans la section des lettres : littérature française, anglais, latin, italien, grec, espagnol. Dans la section des sciences : mathématiques, physique, philosophie, algèbre, géométrie. Les deux sections : explication de l'Évangile et apologétique.

8 février : Dans une lettre ouverte à Victor Barbeau, publiée dans *Le Nationaliste*, Léo-Paul Desrosiers (1896-1967) se déclare de l'école du terroir et fait la promotion de la littérature nationaliste – c'est-à-dire opposée à l'exotisme. Il cite en exemples de l'école du terroir : *Les Rapailages* (Lionel Groulx), *Autour de la maison* (Michelle Le Normand) et *Chez nous* (Adjutor Rivard).

20 juin : « Vous me parlez de Léo-Paul, écrivain déjà illustre et cité un peu partout dans nos revues même modernes. Non seulement je vous... permets mais je vous encourage à entrer de plus en plus dans son intimité et je vous en remercie aussi. » (Georges Monarque à MLN).

Été : Vacances à Percé.

PREMIÈRES AMOURS

8 octobre : MLN a déposé à la Banque Nationale 2025 francs; elle avait déjà 4000 francs; total : 6025 francs. (Journal V, 026/003/003).

3 novembre : MLN quitte Québec pour Liverpool à bord de l'*Empress of France*, vapeur de la C.P.O.S (Canadian Pacific Ocean Services).

4 novembre : *L'Action catholique* (p. 8), un journal, annonce le départ de « L'Empress of France », de Québec, avec 640 passagers. Le navire est parti de Québec « hier après-midi pour Liverpool à 5 h 20, ayant à son bord 105 passagers de salon, 125 de deuxième classe et 500 de troisième classe ». Parmi les passagers se trouvaient Charles Joseph Doherty (1855-1931), ministre de la Justice à Ottawa, et George Foster (1847-1931) qui se rendent tous les deux à Genève à la réunion de la Ligue des Nations. MLN voyage en compagnie de la famille Dubuc qu'elle a connue en Gaspésie. Cette traversée de l'Atlantique, dira-t-elle plus tard, ne lui a coûté que « 20 \$ de pourboires ».

10 novembre : Arrivée à Liverpool de l'*Empress of France*. Voyage en train de Liverpool à Londres, traversée de Douvres à Calais; en train vers Paris en passant par Amiens, où elle voit les campagnes dévastées par la guerre. Elle entre à Paris le 11 novembre dans la nuit et s'établit au 33 rue d'Assas, pour suivre des cours de littérature et de philosophie à l'Institut catholique (Université de Paris, rue d'Assas) et à la Sorbonne. Le livre de dépenses de MLN révèle qu'elle payait 225 francs (environ 37 \$) par mois pour sa pension.

18 novembre : La République française lui délivre une carte d'identité avec photo prise le jour même. La carte porte la signature du préfet de police de Paris, Fernand Raux (1863-1955); la titulaire, appelée Marie-Antoinette Tardif, est de « citoyenneté britannique canadienne ». Elle habite à Paris, 33 rue d'Assas. Elle donne comme référence à l'étranger : Dr Thomas Brault, de Montréal, [336, rue Beaubien Est], près de l'intersection de Saint-Vallier (donc le médecin de famille); et comme références en France : Fernand Préfontaine, 1, rue Paul-Saunière, et l'abbé Maurice, qui habite au 9, rue Jean-Bart à l'hôtel Jean-Bart.

1921, 8 janvier : Georges Pelletier annonce par lettre à MLN que son traitement hebdomadaire est augmenté à 12 \$ pour les textes qu'elle envoie au *Devoir*, pendant qu'elle est en France.

28 janvier : Le « grand amour » de MLN révèle son idéal politique d'indépendance du Québec : « Mon idéal politique : la séparation, la *réserve québécoise*. Si le hasard ou la Providence me porte dans l'enceinte parlementaire, c'est à ce but que je tendrai dans tous mes actes et peut-être sans le dire jamais. [] Michelle m'écrit toujours. Elle m'aime trop; je crois que je m'enferme. Elle n'est pas raisonnable pour un sou. Et moi, je ne sais plus quel rôle jouer dans cette pièce. » (Georges Monarque à LPD).

INTRODUCTION

Février : MLN rend visite à Bordeaux à son amie Jeanne-Marie Moreau, avec qui elle a correspondu depuis son adolescence, mais qu'elle n'a jamais vue.

19 mars : « Vous m'avez envoyé *Autour de la maison*. Il faut l'envoyer à L'Académie. Nous partons pour la Côte d'Azur et reviendrons vers la mi-avril, puis j'irai en Hollande. Mais à partir de mai je serai à Paris, et heureux de vous connaître. » (Henry Bordeaux à MLN).

20 avril : Elle voyage au Pays Basque, à Saint-Jean-de-Luz (Pyrénées-Atlantiques) en compagnie des Préfontaine. Retour à Paris le 21 juin.

16 juillet : « Mademoiselle Tardif a déposé un chèque de 1257 francs [= 210 \$] pour son passage de Marseille à New York. » Dépôt fait à l'Agence de voyages Lubin, 36, boul. Haussmann, Paris.

Juillet : Voyage au Mont-Saint-Michel et en Bretagne avec les Marchand.

7 septembre : Elle voyage en train et arrive à Rome, qu'elle visite; ensuite Naples. Le 18 septembre, elle quitte Naples à bord du *Patria*, un navire construit en Méditerranée en 1914, pouvant transporter 140 passagers de première classe, 250 de deuxième classe, et 1850 de troisième. À bord, elle fait la conquête d'un sculpteur, Dominique D'Imperio, un Italo-Américain, qui lui écrira des lettres enflammées à son retour.

Arrivée à New York, puis départ pour Montréal où elle rentre le 30 septembre.

19 novembre : *Le Devoir* annonce la Semaine du livre canadien, du 19 au 26 novembre, semaine au cours de laquelle la librairie Déom (251, rue Sainte-Catherine Est) offre gratuitement à tout acheteur d'un volume canadien, parmi les 53 titres annoncés, un autre volume français de 200 à 300 pages. *Couleur du temps* de Michelle Le Normand figure parmi ces 53 livres.

17 décembre : Rupture définitive avec Georges Monarque. Michelle a entrepris une correspondance avec Léo-Paul Desrosiers. Cette correspondance deviendra presque quotidienne jusqu'à leur mariage. (Voir *À toi, de tout cœur*, paru en octobre 2017 chez Éditions Point du jour.)



Journal I¹

*Il n'y a que lire et rêver
qui m'amuse.*

Michelle Le Normand

JEUDI, 9 SEPTEMBRE 1909 – Pour la dixième fois peut-être, je commence mon journal. Ferais-je de celui-là comme des autres? C'est possible, en tout cas, ce n'est pas ce que je me propose. À seize ans², ma foi, on doit prouver, ou être capable de tenir ce que l'on se promet. J'ai fait aujourd'hui une assez bonne classe, quoique ce n'était pas dans mes goûts d'étudier un jeudi. Mais c'est une nouvelle loi, passée durant les dernières vacances. Au fait, nos vacances, elles sont bien et dûment closes, à mon grand regret; j'ai passé de si agréables journées durant mon été, que quand j'y pense... J'ai presque envie de pleurer. Pourtant, je ne trouve pas la classe triste, non, mais c'est l'étude le soir à la maison que je déplore. Si au moins, le soir, je n'avais rien à faire, ni pratique, alors j'aurais plus de liberté encore, pour rêver à tout ce qui a rempli et ma tête et mon cœur, durant la saison chaude.

Bien des choses en effet m'ont amusée. Car si j'ai joui du grand air et du plein bonheur d'être à la campagne, d'admirer de beaux sites, de trouver et les fleurs belles et la brise bien douce, j'ai joui aussi d'autres choses aimables et bonnes³. Car... car encore une fois... à seize ans le cœur s'ouvre. Et c'est gentil, je ne puis que le dire de voir que tout le monde trouve enfin que partout l'on pense : « Mais elle est bien, très bien... » L'expression a une signification qui ne me déplaît pas du tout,

oh non. Il ne faut pas croire pour cela que je suis folle et orgueilleuse, c'est-à-dire que je m'imagine que les compliments sont toujours vrais. Non, je n'ignore pas que souvent ils sont faux, et que le monde est bien trompeur. Mais cet été, eh bien non, je ne veux pas croire qu'on parlait contre pensée. Sans être présomptueuse, je sens bien que je suis passable, et je m'efforçais tant d'être gentille, sans toutefois le laisser paraître. Allons, cependant, je laisse ce sujet, pour quel autre? Eh bien, pour dire par exemple que j'ai éprouvé cet été le plaisir de sentir planer autour de moi le mystère. Je veux dire, de sentir à mon propos bien des curiosités éveillées.

Tout le monde sait ce qu'est un petit village, Saint-Jérôme⁴ par exemple! Aussitôt qu'une figure nouvelle apparaît, tout le monde⁵ est intrigué et s'efforce d'avoir des renseignements. Moi, j'ai eu le plaisir de n'être connue de nom, de mon nom véritable qu'après un séjour de cinq semaines durant lequel on m'avait deux fois baptisée de travers. On m'appelait Marie-Ange, puis Claire, avec un nom de famille fabriqué à la... je ne sais trop quoi.

Il est tard, et toujours je jase, c'est trop d'ardeur, j'en ai bien peur. Je rime. À demain.

LUNDI, 13 – Aujourd'hui, ouverture des fêtes de « Back to Montreal⁶ ». Nos chars urbains sont tous garnis de lumières et de drapeaux. Je crois que la semaine sera belle et surtout gaie. J'espère un congé pour mercredi. Samedi et dimanche, je me suis bien amusée, hier surtout. J'ai beaucoup ri pour rien, et pour cause. Je viens de rencontrer tout à l'heure Hélène Hogue. Elle m'a dit son intention de venir en classe à Saint-Léon⁷. Et quoique jusqu'ici je ne l'ai[e] pas aimée beaucoup, la nouvelle me ravit. C'est étrange, n'est-ce pas⁸? Ma chère Cécile Quimper est venue tout à l'heure. Celle-là, je l'aime franchement et beaucoup. Elle est si gentille aussi, puis elle chante si bien.

Allons, je crois que j'ai fini pour ce soir, il est tard et deux lettres m'attendent.

SEPTEMBRE, 25 – Voilà déjà longtemps que notre classe était fermée, quatre jours. Nous avons eu une très bonne retraite, et j'ai l'espérance d'en tirer bon profit. Aujourd'hui, mon humeur est ravissante, et je me sens des accès de gaîté qu'explique bien mon horizon. Demain, c'est encore congé. Tiens, l'année devrait passer toujours ainsi. C'est on ne peut plus aimable. Toutefois, sur ma joie rose, un nuage point et fait ombre : une compagne de l'an dernier, pour laquelle j'ai une amitié franche meurt lentement, là-bas, au beau Sainte-Agathe. Hélas, pourquoi l'air des montagnes n'a-t-il pas la puissance de Dieu, et pourquoi n'a-t-il

pas ramené la force et la santé à cette chère Juliette? J'attends d'une minute à l'autre des nouvelles. Puissent-elles être bonnes⁹!

SEPT., 29 – Quelle jolie journée que celle d'aujourd'hui : un de ces beaux ciels si fréquents en automne, un de ces froids un peu secs, adoucis par un pâle soleil¹⁰. C'est dommage, je suis un peu malade et je n'ai pu jouir très bien. Juliette prend du mieux et reviendra à Montréal bientôt pour mourir, j'en ai bien peur¹¹.

La classe bat son plein. J'ai reçu aujourd'hui une lettre d'Hélène H. Vraiment, elle est gentille. Une autre carte aussi m'est venue, de René. À vrai dire, je ne puis voir pourquoi jusqu'à aujourd'hui je l'ai si peu aimé. Il est si constant et a le cœur si grand¹². C'est vraiment triste qu'il soit infirme, mais de ce soir, je veux l'aimer un peu...

J'ai bien hâte que ce soit samedi. Ah, que c'est long, cinq jours de classe! Ça me décourage, tellement que le goût d'écrire m'en part. À demain, je l'espère.

OCTOBRE, 2 – La nature n'est pas jolie ce matin, et moi qui soupirais tant après samedi, je suis là, ne sachant quoi faire, faisant dix fois le tour de la maison, sans trouver seulement un endroit à l'ordre. Ah, c'est vraiment désagréable, l'heure du ménage, et surtout un congé si mal placé.

J'ai fini tout à l'heure une composition sur l'automne, que j'ai mis, il faut le dire, beaucoup trop beau.

JEUDI [30 septembre], j'ai eu pour quelques heures la visite de cousine Estelle¹³. Nous avons bien jaser. L'été que nous avons passé ensemble a été si agréable. Elle m'a apporté de bien bonnes nouvelles. Cousine Anna a en France une amie à la sœur duquel [sic] j'ai écrit une lettre où j'ai porté toutes mes facultés littéraires à leur plus haut point. Or, ce monsieur Paul Croc a envoyé une missive, tout dernièrement encore, à mon aimable cousine, lui parlant en termes, oh très louangeurs, de mon style, disant que « si mon visage est aussi joli que mon langage », etc. Alors, moi aussi, j'attends bientôt une réponse, et j'ai hâte, cela va sans dire, car toute cette histoire m'a très flattée. Monsieur Paul reproche à cousine de ne pas m'avoir présentée lorsqu'il était au Canada, demandé mon âge, et mille choses encore¹⁴. J'avoue que je trouve cela tout à fait étrange. Comme ils sont enthousiastes ces Français! Ça ne m'empêche pas de regretter aussi de ne pas avoir connu toute cette famille Croc¹⁵.

OCTOBRE, 28 – Qu'il fait froid dehors, et que c'est triste au-dedans. J'avais quelque écriture à faire, Omer¹⁶ me faisait remuer et je me suis impatientée, puis tout a mal été. D'ailleurs, la maison est toujours un

peu morne depuis le mariage de Blanche¹⁷. Et, ce soir, je me sens le cœur gros. Non, décidément, octobre ne m'a rien valu et ses souvenirs ne seront pas très attrayants.

J'ai reçu une longue lettre de France la semaine dernière, mais là encore j'ai eu peut-être une petite déception. J'ai pour lundi, mardi plutôt, une composition. Je vais en faire le brouillon ici.

Octobre : ah! qu'il est froid, octobre, et qu'il est triste! Les oiseaux ne chantent presque plus, les feuilles sont mortes, et j'ai cru voir tomber, ce midi, quelques grains de neige, puis, pour parler franchement, bien des choses vont mal. Non, ce mois ne m'a rien valu. D'abord j'ai presque la certitude que quelque mauvais lutin m'a abrité d'un parapluie de caoutchouc, quand Dame Sagesse et Dame Esprit m'ont fait leur distribution mensuelle de dons¹⁸. Le résultat le dit trop. En classe, mes dictées, la semaine dernière surtout, ont été abominables. Me voici maintenant d'une distraction telle que j'oublie si un mot est pronom ou verbe. Puis mes compositions : parlons de celle de lundi, un chef-d'œuvre tout pétillant de bêtise¹⁹. Voilà qui est bien amusant. Non, vraiment, je ne sais plus où j'en suis. Mon dernier échec pourtant s'explique, car tout le monde comprend qu'il y a peu de gens qui savent bien écrire une lettre de conseil, et puis quand par exemple l'écrivain a comme perspective un déménagement, et c'était mon cas²⁰. Le succès de la semaine du 18 m'avait fait entrevoir, comme chose certaine, ma descente au deuxième rang, naturellement, mon humeur ne pouvait faire autrement que de s'épancher en quelque lieu. Et, ce soir encore, je suis un peu inquiète. Vais-je garder ma place? Dans tous les cas je me résigne. Oui, je me résigne parce que j'ai vu dans les livres de mère que je suis première. Je n'ai pas de verve ce soir, ce bout de rédaction ne vaut rien. Aussi, je cours me coucher, et à demain.

NOVEMBRE, 4 – Enfin, octobre s'est enfui! Ce n'est pas mal fait. Seulement novembre n'a pas un air agréable. Oh, du tout. Il pleure depuis deux jours! Et moi, tantôt je suis de joyeuse humeur, tantôt c'est le contraire. J'ai toujours hâte que la classe finisse. Mes devoirs m'ennuient. Il n'y a que lire et rêver qui m'amuse. Et je cherche avec une certaine crainte à lire dans ma destinée. Que ferais-je plus tard²¹? Cette question, cent fois par jour j'y pense, et souhaite la voir réglée.

J'ai reçu une lettre d'Hélène Hogue, hier. Elle est toujours gentille. J'ai eu aussi une carte de René. Je les reçois maintenant avec plus de plaisir. Rien de plus amusant à te conter, petit journal. Aussi, à plus tard²².

NOVEMBRE, 6 – Je n'ai aucun goût d'écrire. Mais je viens quand même. D'abord, je me suis ennuyée presque toute la journée. J'ai lu un peu, mais sans rien trouver d'agréable²³. C'est peu amusant d'être seule, et

personne n'a congé aujourd'hui. Espérons que demain sera plus fécond en plaisirs. Je me sens toute drôle ce soir. Il me semble toujours qu'il me manque quelque chose. Allons, bonsoir.

NOVEMBRE, 9 – Encore de la pluie! La journée d'hier ne semblait pas l'annoncer pourtant, car il faisait bien beau. Je suis en classe à cette heure, nous sommes seules. Mère est à la maison mère. C'est très amusant. Un concours de terminé et maintenant nous sommes libres. Je ne vois pas pourquoi je me suis mêlée de venir te voir, monsieur mon journal, je n'ai rien d'intéressant à conter.

NOVEMBRE, 28 – Quelques jours encore et nous serons en décembre. Je me sens lasse de tout, c'est-à-dire non, mais je ne suis bien que seule. Je ne sais pourquoi²⁴. Ce matin, il est 5½ hrs. Je suis levée, tout le monde dort, et là je suis tranquille. Tout à l'heure, je redeviendrai nerveuse et impatiente. Ah! quelqu'un me dira-t-il comment je suis bâtie et s'il y a un remède à ce besoin de solitude. Et dire qu'il faut aller en classe par-dessus cela. J'ai peur que la journée ne soit bonne.

Samedi, je suis allée à une conférence de M. du Roure²⁵. C'est un joli garçon, tellement que ça m'a fort surprise qu'on le fasse venir à la maison mère où il y a tant de jeunes filles. Il ressemble de visage un peu à René. C'est drôle, tout de même, tous ceux qui m'amusent un peu ou m'intéressent lui ressemblent. M. Chamberland²⁶, notre violoniste, et puis M. du Roure²⁷. J'attends une carte aujourd'hui. Espérons que je ne serai pas déçue.

DÉCEMBRE, 12 – Noël s'en vient de plus en plus rapidement et bientôt les vacances! Ah! ces vacances, avec quelle joie elles seront accueillies! D'autant mieux que j'ai de moins en moins le goût de la classe et que tout y va très mal. Je me suis promis, hier, de bien étudier, et voilà que maintenant je ne puis me résoudre à prendre mes livres. On dira tout ce qu'on voudra du couvent, mais moi je persiste à espérer un temps meilleur encore.

Je n'ai rien reçu de France encore. J'ai fait une sottise²⁸, la semaine dernière. Je ne sais si elle aura une réponse.

Comme j'ai hâte d'être en juin pour ne plus songer à mes devoirs! Décidément, je n'ai jamais été si paresseuse.

DÉCEMBRE, 23 – En vacances! Enfin! Et pourtant, ce soir je ne suis pas encore contente. Je me sens « quelque chose » que je ne saurais définir. Je ne suis pas à l'aise. Peut-être est-ce dû à la fièvre dont l'air est imprégné, ou encore à quelques discussions avec Blanche. Elle est ici, ce soir, et, comme toujours, le feu et l'eau. Nous ne nous entendons pas. J'ai à peine terminé un livre de Roger Dombre²⁹ : amusant, mais un peu trop

drôle. Le ridicule y est en dose un peu forte. J'ai aussi écrit à Hélène Martineau et à Berthe Duckett³⁰. Quelle originale que cette Berthe! Et son visage? Je vois ici ses beaux yeux de ciel sombre, et ses longs cils bruns³¹. Elle sera jolie, c'est certain, quand elle ne grandira plus, car quelle taille! J'ai peine à lui joindre l'épaule, et j'ai bien deux ans de plus qu'elle. Marie-Stella Lord³² est malade (ce qui est cause de l'air enfiévré), elle est bien changée et je m'attriste en songeant qu'elle ne sera pas même debout pour le 1^{er} de l'An.

VENDREDI, 24 DÉC. – C'est la veillée de Noël. J'attends l'heure de la messe de Minuit. Ma journée a vraiment été bien remplie. Ce matin, je me trouve un talent nouveau pour le nettoyage des argenteries! Elles sont tellement belles qu'on dirait des neuves! Et c'est la première fois! Ce long ouvrage terminé, je cours à divers messages. À la banque, à la pharmacie, chez Cécile Q., chez Jeanne. Puis, cet après-midi, dans l'ouest, au Windsor, avec les M^{lles} Quimper. Nous nous amusons. Les étalages sont superbes. À la gare, nous voyons mille figures, quelques-unes affairées, d'autres atterrées, d'autres endormies. C'est très amusant. En tramway en revenant, je vois René C. Nous jasons quelque peu, mais certainement nous sommes un peu gênés. J'étais pourtant contente de le voir. Ce midi, nous avons aussi bien ri à la banque où je suis allée quatre fois. Après souper, j'ai étudié mon piano une heure, puis j'ai lu, et là c'est tout. Attends, monsieur mon journal, mes impressions de minuit.

LUNDI, 27 DÉC. – Nous avons eu une très belle messe de Minuit. D'ailleurs, c'est toujours beau et bon d'être à l'église, lorsque tout est illuminé et que l'on sent tout le monde content. Moi, le fait de dire : « J'entre à l'église pour l'aurore de Noël » suffit à me transporter³³. Et c'est cette année que j'ai le plus remarqué cette émotion. Je me suis trouvée prête à pleurer en voyant la crèche s'allumer et en entendant les dernières notes de *Minuit, chrétiens*. Ah! qu'elle est touchante et belle notre religion! Et qu'à certaines heures surtout, elle nous est admirable! J'ai passé l'après-midi de Noël avec Yvonne et Jeanne Collette, chez la demoiselle Gauthier. Et hier, dimanche, chez madame Rochon encore avec Y. et J. À la messe de 9 hrs, j'ai vu D. Que c'est étrange! Je croyais ne plus l'aimer, et cependant quelle ne fut pas ma joie de l'apercevoir, surtout de voir dans son regard une lueur de plaisir si vive et si franche qu'elle m'a fait croire que je ne suis pas oubliée³⁴. Est-ce tant mieux qu'il faut dire? Je ne sais et je cherche en vain à percer le voile de l'avenir. Espérons pourtant que je saurai, malgré tout, faire la volonté de Dieu.

Déc. 29 – Je suis lasse, très lasse, et je me sens ce soir toute triste. D'ailleurs, la journée s'est levée sur une nouvelle lugubre. Reine Prévost, une connaissance de cet été, est morte le 27, à 16 ans³⁵. Jamais je n'aurais songé à cela, au cours de nos promenades à la course à la petite gare jérômiennne. Et ce soir, je songe à ce mot lu, il y a à peine quelques heures : « La mort est la seule pitié de la vie. » Serait-ce vrai? Non, à mon âge, ces pensées ne vont pas. Mais aussi, pourquoi suis-je assaillie de tant d'idées noires, pourquoi l'avenir me fait-il craindre? Dois-je voir là un présage, un pressentiment? Vraiment, je suis énervée et impatiente ce soir. Mieux vaudrait peut-être mettre bas les rêves et aller demander au sommeil un peu de rose?

Qu'est donc notre cœur? Malgré nous, je crois, quelque chose de changeant, de fou. Mais quel mot : fou, le cœur? Ne vaudrait-il pas mieux dire quelque chose d'infiniment grand que rien ici-bas ne peut remplir. Mais trouverais-je un jour de quoi l'emplir? Non, les hommes me semblent tous indignes, ce soir, de la moindre affection.

1910, JANV. 14 – Nous sommes en 1910 et je suis de nouveau en classe. Ce n'est pas amusant. Je lis, ces temps-ci, du Laure Conan³⁶, et j'en suis à me demander quel grand sacrifice elle a dû faire pour toujours vouloir ne voir que le côté triste de la vie. Je ne m'accommode pas tout à fait avec ses idées. Ainsi, dans *Angéline de Montbrun*. J'aime beaucoup papa, mais je ne comprends pas qu'une jeune fille regrette assez son père mort pour renoncer à tout avenir et s'abîmer dans sa douleur. C'est peut-être pleurer sans raisonner. La séparation n'est que momentanée, alors? Ensuite, que Laure Conan soit pour le sacrifice, c'est bon. Mais toujours pour la vocation religieuse ou le célibat. Ça ne va pas avec mes opinions. Le mariage, en rendant plus difficile la vie, doit lui donner des mérites en proportion. Le sacrifice de quitter le monde n'est pas dans cet état, mais les soucis, les inquiétudes du lendemain ne sont-elles pas, pour certaines mères, une douleur continue?

Aussi, entre nous, je regretterais d'avoir la vocation religieuse, et j'y pense souvent. Le bien à faire dans le monde ne manque pas. Pourtant, j'aime mieux ne plus songer à l'avenir³⁷.

Nous avons des pupitres neufs au couvent. Je le note dans mes propres annales. L'événement en vaut la peine. Nous ne pourrions plus désormais ni parler, ni copier. De parler, nous avisons, mais de copier... Tous nos efforts seraient vains. Ah! qu'elle m'amuse peu, la classe! Je suis vraiment en voie de « décadence ». Je n'aime plus « pour même un cent » l'étude. Ma maîtresse me paraît insignifiante; elle ne s'occupe pas de nous et nous n'apprenons rien. Comme il est sombre, mon horizon!

JANVIER, 27, JEUDI – Et il s’assombrit toujours, de plus en plus. Voilà qui est pis. Aussi ça me décourage. Je crois vraiment que la « décadence » approche; comme ça va à présent, ça n’ira pas bien. Voyons un peu : lundi, un sermon d’un quart d’heure sans ménagement aucun, on m’apprend que je suis riche de tous les défauts. Orgueil, joint à la prétention et au pédantisme. Arrogance, jointe à un point de jalousie. C’est tellement contre mes habitudes que j’ai cru un moment ma maîtresse folle. Ensuite, je me suis creusé la conscience pour n’y rien trouver, et finalement je vais consulter un graphologue³⁸. En attendant, ma position est critique. Pas la permission de regarder en classe d’autres élèves que ma division. Mes relations avec les autres cours doivent cesser. Et Jeanne G³⁹, Berthe, les deux Georgette⁴⁰, les deux Aline⁴¹. Tout ce monde que j’aime. Ah! quel ennui, et réellement ça m’attriste, car pour racheter mes notes, je devrai obéir au moins cette semaine. Je lis beaucoup, ces temps, j’étudie aussi et je me fatigue. Et je me demande si je ne serais pas mieux de laisser ma classe.

FÉVRIER, 10 – Mon courage est revenu, mais ça ne va guère mieux. On s’amuse quelquefois en plein en classe; d’autres jours, c’est terriblement ennuyant. Nous avons fait une composition pour M. du Roure, j’ai hâte d’en voir le résultat. À part cela, rien de nouveau, sinon, samedi dernier, une bonne partie de raquettes et, dimanche, une de patins. Rien de plus agréable que d’être sur la montagne, un jour de neige. Nous voyons dans les excursions de ce genre le beau côté de Montréal. Maria a recommencé à m’écrire et je vais faire les premiers frais, ce soir, d’une correspondance que je veux faire régulièrement avec Jeanne Guimond⁴². Le carnaval n’a pas été drôle et le Carême est commencé. Pas de bonbons. Quelle dure de pénitence! C’est probable que j’en verrai de pires encore. Je suis toujours un peu bizarre, tantôt très gaie, tantôt presque morne. J’ai peine à me comprendre!

Fév. 14 – Depuis une demi-heure, je pioche une leçon de philosophie, et maintenant je viens avec plaisir te voir, cher journal! La semaine a été bonne, en somme. Beaucoup de froid, du tranquille en classe, et dehors de bonnes expéditions. Vendredi, partie de raquettes, une température idéale. Je me sentais joyeuse d’être au grand air et moqueuse. Si j’avais eu quelque compagne décidée à railler, j’aurais enragé tout le monde, en riant. Nous étions douze, parmi ça une moitié de philosophes, un M. Bédard qui ne parlait que Byron et Voltaire. Si j’avais eu en main le livre que j’étudiais tout à l’heure, je [le] lui aurais gracieusement envoyé à la tête, quitte à me faire surnommer « Frondeuse ». Si au moins il avait causé poésie, la chose eût convenu en pleine nuit, à la lueur de flambeaux

dans la montagne. Tout s'y prêtait. Moi, j'avais une compagne assez charmante : Simone Larivière. Mais parlons d'aujourd'hui. Marie-Stella Lord et Lucienne Lambert, nous avions proposé d'aller patiner. Roch, de son côté, avait eu la même idée avec D. (S'il y a eu complot, je l'ignorais). Donc à 3 hrs, nous arrivons au Stadium⁴³. Je rencontre Béatrice R. avec Édouard et Agnès⁴⁴. En arrivant sur le rond, D. et R. viennent au-devant de nous, et j'acceptai de faire mon premier tour avec D. Suivant une vieille habitude, il me demanda : « Que chantes-tu de bon? » – Je ne chante pas. Et nous avons continué. Le terrain étant glissant, j'allai souvent me reposer. Fidèle, il m'escorta. Nous avons passablement jase, et je suis certaine que je ne le déteste pas⁴⁵. C. Magnan, un petit bonhomme de 13 ans, était à patiner. C'est un de mes amoureux timides, nous avons ri... de ses façons. Ce « cher petit » se mourait de l'envie de venir me parler. Et son visage drôle nous a donné un certain plaisir. Nous sommes revenus, tous ensemble (Magnan excepté), je veux dire avec R. et D. Ce dernier m'a fait fâcher ou taquinée tout le long du chemin, ayant soin de me traiter de « mauvaise », ce que je ne suis pas. Nous nous sommes amusés. Et ce soir, je suis contente et je songe que pour moi, peu serait difficile, le bonheur, puisque la moindre gaieté me rend heureuse⁴⁶.

VENDREDI, 25 FÉV. – Et aujourd'hui, donc! J'avais fait le dernier devoir donné par M. du Roure à la maison mère. J'espérais une note passable. En tramway, nous avons un plaisir! Notre distingué professeur est tout près de nous; naturellement nous l'examinons. Nous arrivons, la conférence commence. Il parle de certains défauts, qui ne sont pas dans mon devoir. Je tremble sans savoir pourquoi. Il dit qu'il n'a trouvé qu'un devoir où il y avait de l'animation, de la gaieté. Malgré moi, je me reconnais. Enfin : « Je vais lire la première page du devoir de celle qui a obtenu la plus haute note et dont, a-t-il dit, le commencement était bien imaginé. » C'est de la manière d'exposer son sujet qu'il parlait. Il prend une feuille (ou plutôt un paquet) dans sa serviette. Germaine Lebel me regarde et dit : « C'est la tienne. » Je suis mal et voilà qu'il commence : « Il pleuvait... »

Première! Sur tous les couvents de C.N.D., celui d'Outremont, de Lachine et, le mieux, sur l'École supérieure. J'avais peine à le croire, et je me demande encore si c'est possible. Après la conférence, j'ai reçu mon devoir et des compliments. J'ai fait au moins dix grimaces de trop, c'est-à-dire qu'on m'a fait faire la roue devant. Ah! bien du monde. Si j'étais fatiguée! Inutile de le dire. Le prochain sujet consiste à décrire une scène de sport. Avec l'aide du ciel, car c'est de là que me vient tout, j'aurai peut-être un peu de succès.

PREMIÈRES AMOURS

MERCREDI, 16 MARS – Un demi-succès dont je devrais me contenter en somme, mais non, car je suis fâchée contre moi, ce soir, et très fatiguée. Décidément, je n'ai pas le système nerveux fort. Monsieur du Roure (dont nous sommes toquées, toutes les élèves) a répété pour la deuxième fois que « les auteurs dont le style est gai et naturel sont ordinairement tristes au fond. » Je crois presque que c'est moi, car en m'examinant bien, je constate que je suis mélancolique (sans être au rang des auteurs). C'est étrange pourtant, je suis si rieuse en classe et presque toujours, à part des instants que je passe seule en face de moi. Mais ai-je toujours envie de rire? Souvent je ris pour rien, et comme si je satisfaisais un besoin. C'est la même chose quand je pleure. Ma propre psychologie m'est vraiment indéfinissable. D'ailleurs, c'est peut-être aussi bien!

Maintenant, malgré mon état plutôt peu en gaîté de ce soir, je suis satisfaite sur un point. J'ai scandalisé mon professeur en chaussant mes raquettes en pleine rue Bleury, c'est-à-dire que par distraction j'avais mis « Bleury » au lieu d'avenue du Parc. Or, je me serais chaussée même au milieu de la rue Sainte-Catherine pour le scandaliser⁴⁷. Donc, ceci m'a amusée. J'attends avec impatience, lundi prochain, pour savoir le prochain sujet. Et je tremble en pensant qu'il pourrait être sur quelque thèse philosophique. J'y perdrais mon latin, langue dont je n'ai appris que les premières déclinaisons, que j'ai oubliées.

AVRIL, 7 – Nous sommes en plein printemps à Montréal. Plus de neige et déjà de la verdure. Aussi, mon humeur, ces jours-ci, est en somme très joyeuse. Je viens d'écrire longuement à une correspondante française qui me plaît beaucoup. Du reste, je suis complètement toquée de tous les Français. Le conférencier du Carême, à Notre-Dame, et le nôtre, à Laval, M. du Roure, m'ont conquise tout entière.

D'ailleurs, j'ai toujours aimé la France, et mon amitié s'étend sur tout ce qui vient d'elle! Je vais régulièrement au cours du lundi (à Laval) et j'attends toujours cette journée avec impatience. Nous nous amusons beaucoup, Georgette P⁴⁸., Jeanne G. et Berthe⁴⁹ D. Nous ne nous quittons pas d'une minute en classe, et très souvent nous faisons ensemble des expéditions. Le lundi, nous trouvons un plaisir, nous montons à pied et les péripéties ne manquent pas, loin de là. En classe, nous passons la majeure partie de notre temps à nous écrire des billets et à rire. C'est mal et peu édifiant, surtout de ma part (une graduée), mais enfin...

15 AVRIL – Je suis extrêmement fatiguée. Je suis allée, après la classe, courir à la librairie Granger⁵⁰ et j'en suis revenue à demi morte. Aussi, je vais n'écrire qu'un mot, c'est-à-dire mon étude graphologique, que

Jacqueline de Martigny⁵¹, quoique encore novice dans cet art, m'a faite. Voici donc un peu de mon caractère. Ce n'est pas juste en tout cependant.

Volonté calme et ferme; économie, un peu de prétention, affections rares mais fidèles, recherche des expressions puissantes, passions fortes mais passagères. Cerveau admirablement organisé pour la pensée et pour l'action. Goût littéraire, esprit changeant. Le sourire succède rapidement aux larmes. Amoureuse de la justice et de la vérité, obéissant un peu au caprice du temps. Agréable causeuse, beaucoup d'ordre. Caractère offrant des contrastes, parfois déconcertants.

Et c'est tout.

AVRIL, 22, VENDREDI – Quelque chose de bien important à enregistrer dans mes annales. Monsieur René des Roys du Roure, le distingué et jeune professeur de Laval, daigne penser à Claude Gaîté⁵². C'est Jacqueline de Martigny qui, hier matin, m'a appris la chose. Mais allons aux détails. Mercredi soir, j'étais à la conférence avec mes cousines Anna et Arline⁵³. Au sortir, je vois, descendant l'escalier devant moi, mademoiselle Amélie Dupuis⁵⁴, avec deux autres jeunes filles dont une était déjà retournée chez elle un soir, accompagnée de M. du Roure. Et voici qu'au bas du perron de l'université, mes trois jeunes filles s'arrêtent pour parler à des connaissances, j'ai supposé. M. du Roure descendit très vite l'escalier de Laval et, après un demi-tour, s'avança, chapeau bas, pour saluer ces demoiselles. Sans oser me l'avouer, j'étais jalouse, c'est-à-dire que j'avais une envie folle de connaître Mr mon professeur, et je les enviais. Voyons pourtant ce qui va suivre.

Jeudi matin, j'arrive en classe deux minutes avant Jacqueline. Elle m'annonce aussitôt qu'elle a quelque chose à me dire et me demande (m'avertissant que c'est long) si j'aime mieux attendre à dix heures. Mais non, car j'ai hâte. « Voilà, me dit-elle, c'est de M. du Roure qu'il s'agit. Ma cousine le connaît très bien. » Je l'interrompis pour lui dire que j'avais l'intention de lui apprendre la chose. Elle continua : « Je suis allée veiller chez ma tante hier, et M. du Roure⁵⁵ est venu reconduire cousine. En chemin, il lui a demandé si elle avait fait les compositions de ses cours. Elle lui a répondu



Monsieur Du Roure.
Source : Photo accompagnant
une coupure de journal
conservée par MLN.

PREMIÈRES AMOURS

que non, parce que précisément elle ne suivait pas régulièrement les cours didactiques. »

– Va donc vite, Jac.

– Oui, oui, attends, j’arrange mon porte-musique et je continue.

Donc étant à parler des devoirs, il lui demanda si elle connaissait la jeune fille qui avait pour pseudonyme *Claude Gaîté*. Et sur sa réponse négative, il se mit (je vais faire comme si Claude Gaîté n’était pas moi et je vais rapporter les propres mots de Jacqueline. D’ailleurs, elle a dû exagérer!), il se mit à vanter l’esprit de cette élève et ajouta :

– J’aimerais beaucoup la connaître, il y a tant d’esprit dans ses compositions (!!). Vous ne la connaissez pas? Au moins, si vous pouviez me dire son nom.

Etc., je suppose. Mademoiselle Dupuis entra chez elle où elle trouva mon amie Jacqueline. Elle raconta son retour et finalement demanda à J. si elle connaissait Claude Gaîté.

– Mais oui, c’est Antoinette T.

Et, la première surprise passée, mademoiselle Amélie écrivit une postaline à M. du Roure pour lui dire ce qu’elle venait d’apprendre. Jacqueline m’a dit que la carte contenait à peu près ces mots : « Claude Gaîté se nomme Antoinette Tardif et est élève finissante à l’Académie Saint-Léon. Ce sera probablement une débutante pour l’an prochain et alors... » Ceux qui ont de l’esprit comprennent, a ajouté Jac. Monsieur du Roure avait aussi dit à M^{lle} Dupuis qu’il avait demandé mon nom à Mère Sainte-Anne-Marie⁵⁶ et qu’elle ne le savait pas.

Et il désire me connaître! Je suis ravie et si l’on me présente ce dont on parle, je serai enchantée. Quel dommage pourtant, si tard! M. du Roure part le 13 mai. Heureusement que c’est chose presque décidée qu’il reviendra. Il me plaît beaucoup, ce monsieur, malgré ses tempes un peu blanchies. Il paraît qu’il est très aimable et je n’en doute pas, car il m’est très sympathique. J’aurais encore quelques [] moins gais à me dire, mais pourquoi troubler ou plutôt finir tristement ces pages?

AVRIL, 23 – J’attends quelque chose de France aujourd’hui, de Loupichou⁵⁷, et rien! Nous avons eu un exercice au couvent pour *La Fille de Roland*⁵⁸. D’abord, je n’étais pas en veine, puis c’est venu et je me suis beaucoup amusée. Toutes ensemble nous avons plaisanté. Après l’exercice, mère devait me remettre le prologue que je dois lire, et elle me dit de l’attendre en bas. J’ai fait mine de ne pas comprendre et j’ai fait attendre avec moi toutes les élèves un peu plus d’un quart d’heure. Ma chère maîtresse a trouvé la farce bonne, et nous y avons gagné un concours de moins pour lundi. En retournant, Jeanne Guimond, Berthe

Duckett, Georgette Pineault et moi, nous avons accompagné Jacqueline chez elle. Réunies dans le salon, elle nous a fait asseoir et, d'un air solennel, très drôle, elle nous a lu l'étude graphologique de M. du Roure. Je serais curieuse de savoir si elle est juste. Je l'inscris :

Caractère calme, raisonnant à froid et ne s'emballant pas à la légère. Poli, aimable, agréable compagnon. Beaucoup d'ordre et de sens pratique. Mémoire heureuse. Très peu affectueux. Séduisant et plaisant aux dames. Aimant le changement, sujet à des attachements spontanés. L'amour-propre ou la prétention domine beaucoup. Souvent le cœur conduit seul. Volonté active et prudente; manquant un peu de force de caractère. Travailleur énergique et infatigable.

C'est très bon en somme.

MAI, 2 – Il pleut. Cela n'est pas surprenant toutefois, puisque c'est l'époque des déménagements. Aussi, le spectacle des « échafaudages mouvants » des ménages est d'un pittoresque qui enlève un peu à la pluie sa monotonie. Je me suis endormie une partie de la journée. À midi, j'ai étudié mon piano une heure; et j'ai rêvé durant ce temps de mystérieuses conversations avec Beethoven. Je lui demandais son âme et me fâchais de voir qu'il ne m'aidait pas à exécuter comme je sens.

MAI, 7 – Et j'ai dû (maintenant) l'autre jour m'interrompre, naturellement je ne sais pas trop ce que j'aurais écrit après. Aujourd'hui, je suis sortie avec Jeanne Guimond, nous avons beaucoup parlé de M. du Roure; nous en sommes fortement entichées. Jacqueline m'a raconté que dans le téléphone, il avait demandé à M^{lle} Dupuis si je suis jolie et comment je suis! Je suis enchantée de voir qu'il daigne s'intéresser à moi. Mercredi, nous avons eu une magnifique conférence. Il y avait en arrière de moi une vieille dame, garnie d'un menton en galoches et d'un joli duvet autour des lèvres. Ceci aurait pu passer, mais elle se mangeait continuellement et dormait aussi très souvent. Non, je ne me moque pas de la vieillesse, mais c'était si drôle. Et de plus, j'avais une si forte envie d'une occasion de rire, que j'en ai profité. Mes compagnes ont beaucoup ri et, entre deux éclats de rire, je disais à Jeanne G. : « Ma chère, si tu savais comme j'ai de la peine! » Au fond, j'étais sincère, mais j'étais tellement en veine que mon chagrin n'était pas visible. Monsieur mon professeur m'a vue rire, c'est certain, qu'a-t-il dû penser? Énigme (chaque jour, sur moi, plus épaissi, monologue de Ganelon⁵⁹ dans *La Fille de Roland*. Il n'y a pas à dire, les leçons de diction me profitent!) Il nous a parlé de la France, si bien, que de plus en plus mon désir de la voir est vivace.

PREMIÈRES AMOURS

*Ô France, douce France à ma
France bénie
Rien n'épuisera donc ta force et
Ton génie
Terre du dévouement, de l'honneur
De la foi
Il ne faut donc jamais désespérer
De toi.*

Etc. Toujours de *La Fille de Roland*. Ces vers ne me partent point de la tête, pas plus que le petit René, comme entre nous, en classe, nous l'appelons. Je me dis que je suis folle. Et, ma foi! ça en a fort l'air! Et tout mon moi me paraît étrange.

Cette après-midi, je disais à Jeanne que nous arrivions presque à vingt ans. C'est vrai, à seize ans, ce n'est pas loin. Notre jeunesse passera. C'est bien drôle d'y penser. Il me semble que je ne me trouverai jamais vieille. Pourtant, que ma vie avance vite, et que ferais-je? Cent fois, chaque jour, je me le demande. Je suis une rêveuse, oui, je ne puis que l'avouer. Mon imagination est terrible. En deux secondes, avec la plus stupide des choses, je bâtis un roman, ou bien des aventures. Je me fais des illusions aussi, c'est plus fort que moi. Je ne puis arrêter mes rêves. Malgré cela, par exemple, je suis bien décidée à ne pas marcher contre la volonté de Dieu. Et vous, ô maître, que voulez-vous de moi!

Je pars pour le mois de toutes les supplications lancées vers Lui, Dieu ne fléchira-t-Il pas? Jeudi, pendant le plus fort de sa colère, pire, à nos larmes et à nos caresses, s'est calmé et ému un Dieu miséricordieux. Résistera-t-Il à tout? Oh non, non. Je veux espérer et prier encore. Quel malaise autour de moi, et comme j'aimerais pleurer.

Hier soir, je suis allée au chant chez mademoiselle Tessier et, à toutes minutes, mes yeux se remplissaient de pleurs. Quels efforts j'ai dû faire pour sourire lorsqu'il le fallait. Georgette, dans l'après-midi, s'est doutée que j'avais quelque chose, à l'église surtout où j'ai fait mon chemin de la croix. Je suis plus forte aujourd'hui, c'est-à-dire moins troublée. Ah, que de jours tristes dans la vie! Je m'en doutais pourtant, puisque c'est chose décidée qu'il n'y a pas de bonheur sur la terre. Au moins, s'il n'y avait que des tristesses mêlées de joies! Mais du malheur et du déshonneur! Ah! j'en frémis et j'implore plus que jamais l'infinie miséricorde divine, qui m'a tout l'air de ne pas m'entendre. Cependant, oui, car il aurait pu arriver des choses plus terribles encore.

18 JUIN – J'ai relu tout à l'heure quelques pages de mon journal, et quelle drôle de chose, d'impression. Aujourd'hui, je ne me sens pas en

air d'écrire des tristesses, aussi je n'en dirai pas long, car autrement il faudrait retomber dans le tragique, peut-être. J'ai 17 ans depuis 5 jours et, dans quatre jours, mon cours d'étude sera terminé. J'avoue que de quitter la classe ne me donne pas envie de pleurer. Je ne regrette que les bonnes parties de fou rire et mes compagnes que j'aime beaucoup. L'Académie, il y a trop peu de temps que je la fréquente pour l'aimer, et les religieuses, je ne leur suis pas beaucoup attachée. Il est toujours question de mon été à Saint-Jérôme, de même qu'entre J. Guimond, G. Pineault et moi, il est souvent parlé d'un certain conférencier. J'ai même adopté ses « s ». Et au fait je ne t'ai pas confié, mon vieux livre, que j'avais perdu les deux compositions corrigées par ce monsieur. Toutes mes promesses au ciel n'ont pas été exaucées et je ne les ai pas retrouvées. C'est plus que fâcheux.

SEPTEMBRE, 11, LUNDI⁶⁰ – Voilà déjà plus de quinze jours que je suis revenue de Saint-Jérôme où j'ai passé d'agréables vacances : deux mois de plaisir. Par exemple, j'en suis revenue très précipitamment. Mon père a été attaqué et dévalisé par des apaches qui l'ont fort massacré. Heureusement, il n'y avait aucun danger et ses blessures sont parfaitement guéries à présent. J'ai eu tout de même rudement peur. Maman a aussi été très malade; je ne l'ai su que lorsqu'elle fut rétablie.

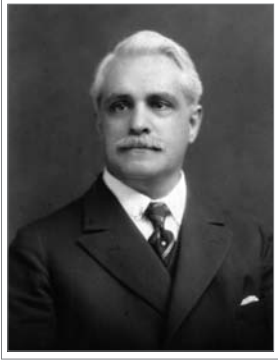
Les fêtes du Congrès eucharistique se terminent aujourd'hui. Je les ai suivies du mieux que j'ai pu. Elles laisseront un bon souvenir, et j'aimerais beaucoup à lire ce qu'en diront les journaux étrangers. La messe en plein air, au pied de la montagne, a été une des plus belles manifestations religieuses qui se soient vues.

À propos, j'ai des ambitions littéraires. J'aimerais beaucoup écrire dans un journal. J'ai même, ces jours-ci, fait des démarches dont j'attends les résultats. Je serais si contente.

Estelle et moi, nous avons beaucoup philosophé cet été. Nous nous disions l'une à l'autre nos pensées et nous avons bien ri. Moi, j'ai découvert que mon cœur est un caveau où naissent et s'ensevelissent nombre infini de passions; et, par suite, Estelle et moi toujours, nous avons décrété que la vie, en grande partie, est une suite de toquades. Ce qui est vrai pour toutes les jeunes filles. J'en ai questionné plusieurs qui m'ont répondu affirmativement. Allons, pourtant, je m'embrouille un peu. Ce ne doit être que cinq ou six ans de la vie qui sont consacrés aux toquades. Je ne puis savoir ce que me réserve l'avenir. J'ai souvent peur que ce ne soit pas du beau et malgré cela je fais des rêves à flots! Je bâtis, sans y prendre garde, au moins un roman par semaine. Je me mêle aussi parfois d'arranger la vie des autres. C'est plus fort que moi, il faut que mon imagination vagabonde.

PREMIÈRES AMOURS

28 SEPT. – Décidément, mon journal est abandonné. Je trouve rarement le temps d'écrire et surtout je ne suis jamais décidée. J'ai passé une partie de la semaine chez ma tante⁶¹. Je suis revenue hier, et aujourd'hui je me suis ennuyée toute la journée. Je ne sais ce que j'ai, mais je suis



Jules-Édouard Prévost
Source : Fonds Famille Prévost,
Société d'histoire de la Rivière-
du-Nord.
Po20, So5, SS02, Po7

impatiente, affreusement. Et à toute minute, je me sens de « féroces » envies de pleurer. Ce midi, j'ai eu une vraie crise de larmes, et depuis je me sens triste. Ce soir, je suis allée à l'église, j'en reviens. J'ai bien prié, mais que je suis distraite. Ah, il ne faut pas que j'oublie d'enregistrer dans « mon annale » que je suis devenue chroniqueuse. Deux articles⁶² de moi, signés Claude, ont déjà paru dans *L'Avenir du Nord*, journal de Saint-Jérôme, dont le directeur est monsieur Jules-Édouard Prévost, un très beau vieux garçon⁶³ dont nous nous sommes beaucoup occupées cet été, Estelle et moi. Ce qui veut dire que nous en parlions souvent. Je me suis même fait croire que je l'aimais.

J'ai eu, de Jacqueline et du Canada, des graphologies que je veux noter ici. Du Canada :

Elle ne ressemble pas à tout le monde, et elle y tient, et elle s'y applique, et ce souci nuit à sa simplicité, et on pourrait même l'accuser de poser un peu. Et c'est dommage et bien inutile puisque, tout naturellement, elle est si personnelle. Elle est fine, imaginative, gaie, sans gêne, capable de dire et de faire des extravagances, car elle n'a pas toujours le jugement bien sûr, et ses engouements comme ses antipathies sont souvent aussi injustes que vifs. La sensibilité est délicate et combative, ce qui donne à ma correspondante des allures très capricieuses. La tendresse est douce et très retenue. La volonté est vive, inégale, tour à tour faible et forte, molle ou obstinée et en définitive peu énergique, parce que, si peu soutenue, elle est parfois exposée à manquer tout à fait. Elle n'est pas sérieuse et ne prend jamais le temps d'approfondir ce qu'elle saisit si vite et si finement. Elle a de la culture, les goûts intellectuels se développeraient. L'orgueil est vaniteux et susceptible; elle a une disposition marquée à se monter la tête et à se créer des préjugés absurdes. Elle a de l'entrain; elle parle beaucoup et avec un grand brio. Elle est amusante et, au fond, très sympathique.

De Jacqueline :

Volonté calme, conciliante mais ferme. Assez de sensibilité et de bonté. Caractère passant rapidement de la joie au chagrin. Le rire succède vite aux larmes. Moqueuse et taquine. Économie : un peu d'ordre. Imagination ardente et légèrement romanesque, peu de sens pratique. Esprit fin, original. De la gaieté avec des moments sombres. Aimant à plaisanter. Goûts délicats. Amie sûre et discrète. Un peu d'orgueil et de confiance en soi. Douce avec accès de colère. Un peu gourmande et peut-être paresseuse.

Je ne sais pas trop ce qui est et ce qui n'est pas. Je tombe de sommeil, aussi je cours me jeter dans les bras de sir John Murphy, comme nous disions en riant cet été.

OCTOBRE, 5 – Je suis devenue élève de l'École supérieure⁶⁴. Je suis allée prendre mon premier cours aujourd'hui. Je suis décidée à bien étudier, afin d'obtenir mon certificat à l'université. Je suis d'assez joyeuse humeur ce soir, malgré la pluie qui tombe à plaisir. J'ai reçu, samedi, un autre numéro de *L'Avenir du Nord* où se trouvait une chronique de moi. Je vais avoir beaucoup à faire, si je continue à collaborer à ce journal, avec mes cours. C'est ce que j'ai l'intention de faire.

Pour me rendre à l'École supérieure, j'ai pour compagne Ernestine Pineault⁶⁵ que je n'aime pas du tout. Elle se vante continuellement, et je me demande comment elle peut le faire avec tant d'aplomb. Hier, à l'ouverture des cours, il y a eu un discours prononcé par monsieur Édouard Montpetit⁶⁶. C'est un homme superbe, il a un nez digne d'admiration et un ensemble des mieux. Un peu plus et je l'aimais. C'est désespérant comme j'aime les hommes, qui ont une valeur établie, naturellement. Je m'enflamme avec la rapidité de l'éclair. Heureusement, je ne suis pas la seule ainsi. J'ai consulté tour à tour Estelle et Jeanne Guimond, qui m'ont avoué être aussi combustibles. J'ai lu un peu, ces derniers jours, et ça me fait désirer ardemment d'être aimée, moi aussi. J'ai soif de l'être. Oui, je me berce toujours d'illusions et je ne puis réussir à rendre mon imagination raisonnable. Pourtant je sais, oui, et bien certainement, qu'il n'y a pas de pur bonheur sur la terre, et malgré cela je persiste à en espérer quand même.

SAMEDI, 15 OCT. – Je n'écris pas très régulièrement pour noter mes faits et gestes. Mais c'est que je suis bien occupée. Nous avons eu notre premier sujet de composition à la maison mère. Il est atroce et il faut courir des livres. Nous sommes allées hier au Fraser et nous y retournons cette après-midi, Ernestine et moi. Je ne sympathise pas plus avec elle et, malgré cela, nous sommes presque continuellement ensemble. J'ai bien hâte de connaître son talent pour la littérature.

Mon humeur continue à être très variable. J'ai des moments de gaieté folle; d'autres, énormément tristes. Aujourd'hui, je suis entre les deux, et j'ai hâte d'être au Fraser pour travailler. Je vois venir les conférences de M. du Roure avec beaucoup de plaisir. Je crois que je serai présentée cette année; ça me ferait infiniment plaisir (encore).

Mes succès littéraires dans *L'Avenir du Nord* sont passablement bons⁶⁷. Et papa est très fier de moi. Je serais aussi enchantée de savoir ce que le directeur pense de moi ou de mon talent. Car, entre nous, mon cher journal, je ne le déteste pas ce vieux garçon, et je l'ai même en très grande estime. Il a une si jolie tête!

Estelle a passé la semaine à Montréal et nous nous sommes bien amusées. Nous parlons toujours de notre été. Mais je n'ai plus rien à dire, je crois.

OCTOBRE, 21 – La pluie et le vent, bras dessous bras dessus, font fureur aujourd'hui, et une promenade que j'avais organisée de compagnie avec Jeanne Guimond est à terre. Je sortirai peut-être quand même cette après-midi. Ce matin, je suis allée à ma leçon de piano, et je me trouvais parfaitement à l'aise, sous la pluie. J'avais bien mon parapluie pour me distraire, car il jouait en plein et le temps que j'ai été dehors, il l'a bien passé en partie à l'envers. Ça me donnait envie de rire, car c'était la faute du vent, et ce monsieur est mon ami, un grand ami dont j'aime beaucoup la musique, le chant.

Je continue mon train de vie à moitié ici et souvent chez ma tante. J'y suis allée lundi et mardi, puis mercredi et jeudi. Dans l'intervalle (de mardi à mercredi), Estelle m'a écrit. Elle s'est bien avisée de reconnaître mon style et tout mon moi dans ma dernière chronique, de sorte que me voici mise à jour. Je n'ai malheureusement, à tort ou à raison, pas confiance en moi et je vais me sentir très gênée. Ce n'est pas que je m' imagine échapper à la critique, non, mais il me semble que j'aurais besoin d'encouragements. Et pourtant si on me dit que j'écris avec goût, ou autres choses, je ne le croirai pas. Est-ce définissable?

25 OCTOBRE – La vie est triste, triste à désirer mourir. Il pleut et je suis pleine d'idées sombres.

2 NOVEMBRE – Il pleut et la journée est encore très, très triste. C'est d'ailleurs le jour des Morts, et il faut inévitablement ce temps-là, chaque année. Cependant, si je suis d'humeur grise aujourd'hui, il ne me faut pas me plaindre : j'ai eu la semaine dernière de bonnes parties. Je suis allée chez ma tante la plus grande partie du temps, et je suis allée avec Anna et Arline à une tombola chez les religieuses de la Providence.

Je me suis énormément amusée, mais pourquoi faut-il qu'aussitôt de retour chez nous, je me trouve plus isolée et moins chez nous que partout ailleurs. Oui, je me l'avoue et il me semble même parfois qu'on fait exprès pour m'attrister. Marie-Stella Lord avec moi est la contradiction personnifiée. Athala⁶⁸, malgré toutes ses générosités et son dévouement incontestable, est souvent, on dirait, méchante. Je ne sais si c'est avec intention, mais ce matin encore, elle m'a dit quelque chose qui m'est venu droit au cœur et, dans le salon où je me suis enfuie, j'ai pleuré. Et, entre maman et moi, il y a une contrainte que je ne m'explique pas. Et c'est ça qui fait que je me sens si souvent triste, et que j'aurais un si grand besoin d'être aimée. Oui, avoir quelqu'un qui penserait en partie comme moi et qui au moins me comprendrait. C'est un rêve qui agite beaucoup mon imagination et qui m'occupe constamment. Ah, que je voudrais savoir ce que toute ma vie sera pour moi! Monsieur Prévost, de *L'Avenir du Nord*, m'a écrit cette semaine et j'ai reçu sa lettre avec une joie extrême, quoiqu'elle fût pour me dire que mes deux dernières chroniques étaient trop personnelles, mais c'est que pour le moment ma faculté imaginative en veut à ce monsieur et le met en tête de toutes ses inventions. C'est tout probable que l'engouement tombera et que bientôt, je changerai de nouveau de sujet.

Monsieur du Roure arrive dans quelques jours, mais je n'en suis plus entichée. J'ai bien peur que ça revienne tout de même. J'ai un devoir à faire pour la maison mère. Aussi, je cesse d'écrire ici pour me plonger dans une composition pas agréable du tout : « Écrire à Racine », dont je ne me soucie guère.

UN PEU PLUS TARD – Au lieu de faire le devoir en question, j'ai parcouru mon journal jusqu'au 16 mars, en ajoutant des notes, et je ne me comprends plus.

7 NOVEMBRE – L'éternelle chanson due probablement à l'influence de l'automne : je me sens encore triste. Hier, c'était la même chose, et les jours précédents aussi. Dans la soirée, hier, j'ai lu, de sorte que je me suis couchée joliment énervée. Et une fois au lit, en me préparant à ma communion quotidienne (depuis quelques mois), j'ai prié et je suis, malgré moi, entrée dans la question préoccupante par excellence : l'avenir. Je ne pouvais le voir comme je le voudrais, et pourtant, oui, en repassant ma vie jusqu'ici, je ne l'ai pas vue heureuse. Et cette sensation d'isolement que j'éprouve chez nous, depuis que je suis toute petite, depuis toujours, je l'ai éprouvée. Et alors, est-ce que je n'aurai pas un jour une affection toute pour moi et que je saurai. Je veux l'espérer.

Nov. 14 – Monsieur du Roure est revenu et je l’ai revu à la conférence mercredi dernier, tel qu’il était en moi. J’étais tout à fait contente. Ce soir, je vais au premier cours didactique, et j’en serais enchantée si ce n’était pas avec Ernestine Pineault que je n’aimerai jamais de ma vie. Je suis à me faire plomber les dents, ces jours-ci. Ça fait joliment mal.

L’hiver approche, nous avons même un peu de neige. Je serai au septième ciel si je vais à Saint-Jérôme cet hiver. C’est un projet qui est dans l’air.

Nov. 26 – Déjà je suis allée à deux cours du lundi et je sais de plus où demeure M. du Roure. Je l’ai même vu hier soir (avec) dans son bureau. Sa fenêtre étant éclairée, et elle donne sur la rue. Nous avons ri et ri. Aujourd’hui, je suis sortie avec Jeanne (j’étais avec elle hier) et Berthe. Nous sommes allées à l’université chercher des cartes d’admission. De une heure et demie à deux, nous avons causé seule à seule, Jeanne et moi. Tout en riant, nous nous disions des vérités, nos idées sur l’avenir, et, ma foi, elles s’accordent. Jeanne et moi, nous aimerions à être vieilles filles. Nous avons peur de la vocation religieuse; et nous marier, ça nous irait, mais pas d’enfants. Ceci, c’est pour Jeanne surtout; moi, j’admets les enfants. Je suis étonnamment folle. Je fais des rêves à profusion, et pourtant, je sais la désillusion partout.

Ce matin, je suis allée au service de Juliette Lauzon⁶⁹. Elle est morte avant-hier. Chanceuse! C’est vrai, pour ce que vaut la vie!

3 DÉC. – Ce soir, j’ai mon éternelle envie de pleurer mon « isolement ». Je me sens triste, fatiguée. J’ai passé l’après-midi à travailler à un devoir de littérature pour M. du Roure, et c’est ça qui m’a terrassée. Ah, que je voudrais pouvoir démêler au juste ce que je sens! Il y a des moments où j’ai peur d’être triste par ma faute, d’y songer trop que je le suis, et je me demande si ça ne me vaudrait pas mieux, quand je suis prise de mes papillons noirs, de m’étourdir, de m’amuser avec les autres. Mais, précisément, je ne suis pas à l’unisson des autres. M.S. Lord, Blanche, monsieur O’Brien, qui sont ici tous deux, ont un plaisir fou. Seulement, je crois bien que même s’il me plaisait de me mêler à eux, ça n’irait pas. Non pourtant, je suis injuste, méchante et loin de la perfection. Mon Dieu, bénissez-moi et ayez pitié de moi. Faites donc que je sois aimée. Être aimée, c’est encore une illusion que je berce et qui mourra comme toute autre. Ah! quel dommage que la vie soit ainsi, qu’elle n’ait pas la douceur des rêves! Ce serait si bon, si bon.

J’ai reçu aujourd’hui un *Avenir du Nord* où il y avait un de mes articles. Ceci, c’est encore un sujet de peine pour moi. Il n’y a rien qui m’impatiente comme quand on me parle de ce que j’ai écrit. Et je ne

puis éviter qu'on les lise. Par suite, on en cause, et je pourrais pleurer. Décidément, j'ai le don des larmes, mais comme je m'en passerais!

Je pense souvent à « Jep⁷⁰ » et aussi à mon prof du Roure.

Déc. 20 – Je pense moins, beaucoup moins souvent à « Jep » et de même à mon prof. J'ai même détesté (ou à peu près) ce dernier quelques jours; cependant ça revient, parce qu'il a daigné m'accorder la note 16 pour un dernier devoir : « Histoire d'un livre », et me proclamer première⁷¹. Naturellement, j'ai reçu tout un char de félicitations et de « gros bébé ». Ceci finira par m'insulter, quoique ce mot me soit donné sur le ton d'une caresse. La critique de M. du Roure est très douce sur mon travail. Il dit : « Beaucoup de vivant, de verve, de facilité; de la finesse aussi et une aimable philosophie dans ce joli écrit, etc. » J'ai été infiniment contente; avec une ombre cependant : mon Ernestine P., que je continue à ne pas aimer, a fait la bête hier plus que jamais. Elle a eu l'audace de dire d'abord qu'elle avait 13, puis 13½, et finalement 14, se plaçant au second rang, et venant dire « gentiment » à tous ceux qui m'offraient des félicitations : « J'ai 14, moi, je suis deuxième. » Mais, malgré toutes mes instances, elle n'a jamais voulu me montrer sa copie. Et chaque fois que je [la] lui demandais, elle devenait rouge comme un coquelicot et embarrassée. Finalement, j'ai obtenu qu'elle me montre son devoir ce matin. Seulement, le tour était joué. Mademoiselle a d'abord essayé d'effacer sa note puis, n'y parvenant pas, je suppose, a recouvert le tout d'un pâtre d'encre rouge – pas de la même couleur que celle du professeur, et s'est crânement donné un beau « 14 » en bas de sa correction. C'est presque impossible à croire, une belle effronterie. Demain, je me propose de la démasquer, dût-elle m'arracher les yeux. Ce n'est pas étonnant que la sympathie ne vienne pas entre elle et moi.

Je ne suis pas trop triste, ce soir. Certes, je ne suis pas gaie, mais enfin ça peut faire. Et dire que quand j'ai seulement une ou deux compagnes, j'ai tant d'entrain. Ah! je voudrais bien le définir, mon moi. En serais-je capable toutefois? Je suis si changeante que je ne me comprends pas du tout. Ce journal même que j'écris, je suis presque certaine qu'il me choquera quand je le relirai, car malgré moi je ne suis pas toujours toute « moi » ici.

Déc. 25 – J'ai assisté à la messe de Minuit qui a été très belle. J'ai bien prié. Ce soir, je suis seule dans la chambre d'Omer. C'est là que j'écris. Je suis triste encore, je souffre pour tout et pour des riens, que je ne saurais ni dire ni écrire. Une caresse que Blanche et son mari se font suffit pour m'exaspérer. Eh, mon Dieu, comme je n'entends pas de leur façon le bonheur conjugal. Ils s'embrassent devant nous, comme ça, à tout

moment, et ils s'adorent. Mais je me demande comment ils entendent la vie. Je ne puis me faire à l'idée qu'une fois mariés on puisse vivre sans idéal, tout simplement penser à l'argent et j'ose dire à bien manger puis à s'aimer, et cela sans presque de religion, juste ce qu'il faut pour être « bon chrétien⁷² ».

Que la vie m'apparaît autrement, que je la rêve meilleure! Je voudrais un mari intellectuel, qui aurait une valeur et qui ne penserait pas seulement à l'argent, mais à Dieu et à la société. Je voudrais une vie à deux, toute de délicatesse, pleine de pensées et sans égoïsme. L'égoïsme, c'est le fond de ce que je déteste dans la manière de Blanche. Elle vit pour elle surtout. Ils vivent pour eux surtout. On peut s'aimer et vivre pour sa foi d'abord, puis pour son pays.

Dans mes imaginations, je songe souvent que j'aimerais à habiter la campagne et à réformer (pas seule), et le mieux possible cet esprit terre à terre qui règne dans les villages, je ne fais pas de plans, parce que je ne sais trop comment je pourrais m'y prendre, et mes idées sont si embrouillées!

Monsieur Jep m'a envoyé cette semaine *Les Soirs* d'Albert Dreux⁷³. L'attention m'a fait on ne peut plus plaisir. Décidément, il m'occupe fort cet homme-là.

Papa est à New York depuis quinze jours. Nous l'attendons ces jours-ci.

9 MARS 1911 – Ce qu'il y a longtemps que je n'ai écrit ici, et comme il s'y est passé! Les fêtes, le jour de l'An s'est coulé sans incident remarquable, et plutôt très ennuyeux. La veille des Rois, je suis partie pour Saint-Jérôme où j'ai passé un mois délicieux, en partie gai (superficiellement parlant, toujours). J'ai été présentée à M. Prévost, à Jep, et je l'aime beaucoup. Il occupe presque tous mes rêves d'à présent. Il est vraiment très intéressant.

Je suis revenue ici le 5 février, malade et passablement triste. J'ai eu une vraie crise nerveuse et la grippe avant de quitter Saint-Jérôme. Et, derniers événements, j'ai encore passé la semaine dernière à Saint-Jérôme. J'y suis allée pour un concert et pour le bazar. Là, j'ai eu quelques désillusions : M. Jep ne s'est pas occupé de moi comme je l'aurais souhaité, et j'étais presque jalouse des jeunes filles qui l'ont accaparé toute la soirée du Mardi Gras.

La maison est tranquille et triste ce soir. Papa n'est pas encore arrivé. Il a perdu, hier, grâce à un procès injuste, 6000 \$. Ce n'est pas pour l'égayer, ni nous non plus d'ailleurs. Que la vie est peu drôle et qu'est-ce que je ferai bien dans le monde, c'est affreux comme j'ai souvent de tristes pensées et comme je sens rarement qu'il est bon de vivre.

Nous déménageons, ce sera probablement la semaine prochaine et nous allons sur la rue Sanguinet⁷⁴. C'est encore un sacrifice. Mais si je n'avais jamais rien de plus triste à souffrir. Comme je suis décidée à devenir parfaite, j'essaie de mon mieux à endormir mon orgueil et à prendre indifféremment la rue Sanguinet. Que notre pauvre nature humaine est donc pétrie de faiblesses!

Je suis arrivée première lundi à l'université.

MARS, 27 – Nous sommes dans notre nouveau logement. C'est joli, clair et gai, et je l'aimerais tout à fait s'il n'était pas sur la rue Sanguinet. J'ai beau renfoncer mon amour-propre, ça me fait mal quand j'y pense. J'ai écrit à Jep pour lui donner ma nouvelle adresse, une lettre où il y avait des sottises, je crois bien, mais aussi c'est effrayant ce que j'y pense à cet homme! J'essaie toujours de me refaire sa tête. Je fais des rêves et je me dis qu'il doit me trouver très folle parfois. Ainsi, dans cette missive que je lui ai envoyée. Je ne la regrette pas et je la regrette. Voici à peu près ce qu'elle contenait :



La vie a de ces bêtises! Nous déménageons. Comme nous prenons une maison neuve (et cruelle ironie du sort, j'adore les vieilles maisons), c'est cette semaine que nous accomplissons le grand dérangement. Je vous donne donc ma nouvelle adresse. Je vous avise aussi que je n'écirai probablement pas pour vous d'ici à mai, à cause des examens de l'université, que je ne passerai peut-être pas (mes vacances de l'hiver m'ayant beaucoup retardée), mais que je prépare quand même. Tout en vous écrivant, là, monsieur, je pense qu'il y a souvent de graves injustices dans le monde; ainsi, grâce à la démangeaison d'écrire que j'ai toujours, voilà que vous me connaissez beaucoup, tandis que moi, à part vos idées politiques, zut! Passez-moi le mot d'argot, j'étais embêtée dans ma phrase et en train de vous débiter une sottise! Vous ne savez pas comment c'est fou les jeunes filles, et moi particulièrement. Mes félicitations à Valet de Cœur⁷⁵ qui essaie de remuer Saint-Jérôme.

Claude M.A.T.⁷⁶.

C'est effrayant d'écrire ça à un célibataire. Mon amie Jeanne G. m'a dit que les hommes aimaient ça qu'on leur écrive des bêtises.

AVRIL, 4 – Je crois bien que mon amie Jeanne avait raison, je reçois aujourd'hui ce mot de M. Prévost :

PREMIÈRES AMOURS

Mademoiselle et gentille collaboratrice, je parie que vous me connaissez mieux que vous voulez le laisser voir. La femme est si finement habile pour découvrir ce que pensent les autres. C'est même là une de ses armes les plus dangereuses; elle sent, pressent ce que l'on n'ose pas lui dire. En tous cas, je vous attends à Saint-Jérôme pour vous dire une foule de choses que j'écirais très mal. Je découvre en vous plus d'une qualité que je vous dirai sans flatterie, et quelques petits défauts qui sont loin d'être désagréables et que je vous ferai remarquer sans vous choquer. C'est bientôt, sans doute, que j'aurai le plaisir de voir Claude à Saint-Jérôme? Je vous prie de me croire votre respectueux serviteur.

J.E.P.

J'ai été enchantée de recevoir cela. Je n'ai pas encore répondu.

4 AVRIL, PLUS TARD – J'ai répondu. Avant de l'envoyer, je transcris :

Cher Monsieur, c'est incroyable tous les regrets que j'ai eus après vous avoir envoyé ma lettre de l'autre jour. Maintenant, je n'en ai plus, à moins que ça ne me reprenne, cette nouvelle missive partie. Mais, je vous en prie, pardonnez-moi toujours quand je suis avec trop de vivacité le premier mouvement de ma pensée. Pour moi, écrire c'est comme parler, ça m'est même plus naturel. Seulement, il y a des choses qui se disent et ne s'écrivent pas; et pour cela, je suis peut-être quelquefois en dehors des convenances. Pourtant, puisque ma verve intempestive a fait que vous m'avez écrit une lettre « pas d'affaires », je vais vous avouer très franchement que la phrase « embêtée » de ma dernière était bien destinée à vous mettre à même de m'écrire. Mais n'allez pas croire que c'était médité, c'est venu d'un trait, en une seule idée, sans réflexion. Quoi qu'il en soit, j'aimerais beaucoup faire plus ample connaissance avec vous. Pourquoi? Probablement parce que vous êtes un « célibataire endurci » et que c'est une nouveauté pour moi, ou plutôt à cause de ce que vous m'avez dit (un soir d'orchestre) et que j'ai cru (pas jusqu'à lire Sardou⁷⁷ toutefois!), que les « vieux garçons » sont toujours bons. Je suis pessimiste à mes heures, je ne trouve pas toujours l'humanité bonne et je trouve parfois sincèrement « que la terre est un exil ». Alors les vrais amis sont ce qu'il y a de meilleur. Vous vous étonnez, n'est-ce pas, que la petite fille, non, la jeune fille (j'aurai 18 ans à la Saint-Antoine⁷⁸) que vous avez connue toujours rieuse, broie du noir de temps à autre. C'est pourtant une vérité. Je n'irai probablement pas à Saint-Jérôme avant la fin de juin. C'est trop loin : vous allez oublier mes défauts agréables surtout et toutes les choses que vous avez à me dire. Ce serait vexant pour moi qui vous en ai tant dit déjà. Je m'étais fait un brouillon pour ne pas vous dire de sottises. Croiriez-vous que je n'en ai copié qu'une ligne, le reste est réformé. Reçu Le Spectateur⁷⁹. Je suis très honorée. Est-ce ce que je dois faire? Ou à votre autorisation, je suppose. J'ai hâte d'en avoir fini avec l'université. Je suis décidée à me présenter et je pioche très fort ma littérature. Aussi, pardonnez-moi

de vous écrire si longuement, en songeant qu'en le faisant j'ai pris un repos salubre. Si vous m'écrivez, voudrez-vous me dire ce que vous avez pensé à propos de ma chronique « Promenade » et pourquoi mettiez-vous toujours le parc La Fontaine sur le tapis. Mes incendies vous ont-ils scandalisé? Ça m'intrigue profondément.

C.M.A.T.

Bonsoir.

MAI, 5 – Je suis arrivée quatrième mercredi à l'université Laval. J'ai eu mon certificat et 15 \$. Il paraît que M. du Roure était content de moi. Cette après-midi, il m'a été présenté, m'a donné la main et félicitée. Il m'a dit combien il regrettait les questions peu avantageuses que m'a posées M. l'abbé Fournet⁸⁰ à l'examen oral. Sans cela, je serais arrivée troisième.

MAI, 9 – Reçu ce matin les félicitations de M. Prévost, sur une très jolie carte postale⁸¹.

MAI, 14 – Et, vendredi, sur *L'Avenir du Nord*, une vingtaine de lignes consacrées à mon auguste personne. On me place troisième et l'on me rajoint de presque deux ans, puisqu'on parle de mes 16 ans! Est-ce M. Jep qui a rédigé cela? C'est tout probable⁸².

Je suis douée d'une bête d'imagination qui se conte mille choses impossibles. C'est affreux ce que j'ai d'illusions, tout en étant très réellement sceptique, je crois. Quand j'y songe, sans mon imagination, mon Dieu, que j'ai pour la vie, et que je voudrais savoir ce qu'elle me réserve. Il y a des choses que je désire et que pourtant je ne voudrais pas voir arriver. Que je suis incompréhensible!

Je me suis acheté un joli bureau et une chaise en acajou plaqué. J'écrirai plus facilement comme cela. Je serai chez nous, enfin.

LUNDI, 22 MAI – J'ai vu Albert Lozeau quatre fois depuis samedi, sur son balcon⁸³. Me voici prise d'un nouvel engouement. Si je m'écoutais, je lui écrirais. Ce que mon cœur me donne de misère et d'inquiétude! Je me demande s'il se fixera un bon jour pour de bon. J'aime encore Jep beaucoup; j'y pense et il est associé à presque la plupart de mes imaginations. Si Estelle, qui le déteste maintenant, ne me le rabaissait tant, ma passion ne serait pas amollie, je crois. Je vois cet homme-là à travers mon imagination et je le sais. C'est pour cela que je ne suis pas certaine de mon sentiment pour lui. Je me dis qu'il retombera avec les autres dans l'oubli. Et parce que je n'ai pas foi en mon cœur (et avec raison!), je ne puis rien m'affirmer. Cette inconstance et l'enthousiasme sans

PREMIÈRES AMOURS

borne de mon moi : voilà deux choses qui me font rire, qui me tourmentent, qui me font souffrir et pourraient me faire pleurer. Ah! pauvre vie!

JUIN, 12 – J'avais une démangeaison d'écrire à Albert Lozeau. Je l'ai fait mercredi le 7 et, samedi, il me répondait par *Le Devoir*. Voici.

« Monsieur, je vous adore et comme je suppose que ce sera un plaisir pour vous de le savoir, je vous l'écris. » (Lettre anonyme)

Vous m'adorez, mademoiselle?
J'en suis ému, certainement,
Car je tiens – et point ne le cède –
L'amour pour un beau sentiment.
Je ne vous connais pas – qu'importe.
Lorsqu'un petit vent opportun
Passe en embaumant votre porte,
Ferme-t-on la porte au parfum?
Je n'ai de dédain pour personne,
J'accepte votre jeune amour
Comme une rose qu'on me donne
Pour embellir une heure, un jour...
Tout ce qui part d'un cœur sincère
Trouve le chemin de mon cœur.
Aimez-moi dans l'ombre, ma chère,
Sans trop souffrir de ma douceur.

Si ce billet s'arrêtait là, chers lecteurs, quelques-uns d'entre vous s'écrieraient peut-être : « Qu'il est court! » Permettez-moi de vous poser une question. Trouvez-vous ces vers bons ou mauvais? Si vous les jugez bons, cet article est suffisamment long, puisque les meilleures choses doivent ne durer que peu de temps, au risque de se gâter, comme le poisson frais en juillet. Tenez pour acquis qu'un vers vaut dix lignes de prose, de même qu'en musique une blanche vaut deux noires. Les gens d'esprit – vous en êtes – ne regardent pas à la quantité; à leur avis une goutte d'essence supérieure surpasse un flacon d'eau de Cologne. Cette comparaison, vieille comme l'écriture, ne s'applique pas à mes vers qui sont ce qu'ils sont, ni plus ni moins.

Je pourrais m'arrêter ici et signer, si je ne craignais que le rédacteur en chef me qualifiât de paresseux. Ma réputation étant déjà assez compromise à cet égard. Lui, quoiqu'il soit très intelligent, est journaliste avant tout. Et il ferait beau essayer de le convaincre qu'un sonnet remplit une colonne aussi bien qu'un compte rendu détaillé. Les vides l'effraient; il pense que sous matière à lire on n'intéresse personne. Il a formidablement raison. Le journal a ses exigences que la poésie ne connaît pas. Aussi n'a-t-on jamais vu des rimeurs

mourir dans les bureaux de rédaction où il faut travailler méthodiquement et d'arrache-pied. Pour ma part, j'y crèverais sans tarder. Sympathies.

Tout de même, lisez mes petits vers. J'ai l'intime conviction qu'ils valent mieux que ma prose. Je regrette beaucoup de ne pouvoir connaître l'opinion de mon amoureuse : j'espère qu'elle me l'écrira. Je vous tiendrai au courant, avec sa permission, bien entendu. Là-dessus, bonjour! À la semaine prochaine⁸⁴.

Albert Lozeau

Dès hier soir, j'ai répondu. Voici :

Monsieur, je vous aime en vers et en prose. J'aime votre « Âme solitaire⁸⁵ », comme aussi vos Billets du soir. Mais, parce que vous me demandez mon opinion, je ne sais plus comment vous dire. Toujours est-il que lorsque j'ai lu pour la première fois votre volume de vers, j'ai été prise d'un enthousiasme sans pareil. Et, depuis, je l'ai relu et relu avec un plaisir encore tout frais. C'est la partie « Désir et Regret » qui me plaît le plus. En ma qualité de jeune fille, c'est bien naturel. Par exemple, je puis vous avouer – entre parenthèse – que j'ai éprouvé un léger dépit (quel vilain mot!) en vous entendant chanter les yeux gris, bleus ou noirs, et pas une maigre petite paire d'yeux bruns! Tant mieux, que je me dis à présent, puisque vous commencerez un beau jour par les miens. (Vous devez bien ça à votre amoureuse). Seulement, ce sera sans les avoir vus et à mon avantage comme ça, parce que tout intéressants qu'ils soient, mes chers yeux, ils ne sont pas des plus pondérés. Figurez-vous un peu que quand je suis distraite, quand, comme vous et la fumée, je vais dans les nuages, il y en a un qui se déplace et essaye de monter. Heureusement que ça lui prend rarement et que c'est plutôt peu perceptible, car ce n'est pas trop joli. Mais je continue mon opinion, si opinion on peut dire. Vos billets du soir, je serais plus que désappointée si vous les cessiez. Et je profite de l'occasion pour adoucir un peu votre éternel « mécontentement », en vous disant que je ne serais pas la seule à l'être. Il y aurait mon amie Jeanne qui pleurerait avec moi, Georgette, Arline, Madeleine et d'autres encore qui seraient très attristées. Je n'ai pas de relations masculines, mais je sais que mon père, qui n'est plus à l'âge des illusions, qui a 70 ans, vous lit avec plaisir et vous regretterait. Et à présent, il est bien juste que je vous dise merci pour l'infinie joie que vous m'avez donnée en me répondant. J'ai été très surprise. Je vous jugeais moins condescendant et je n'en attendais pas tant. Vous avez écrit en vers, pour moi. C'est incroyable! J'ai si longtemps envié celles qui avaient le bonheur d'une dédicace. Là, je pourrais mourir tranquille. Mais ce ne sera pas tout de suite, à moins que là-haut on ait d'autres intentions. Et puisque vous recevez si bien, je vous écrirai encore. Je ne suis pas exigeante, vous me répondrez quand bon vous semblera.

Je devrais peut-être signer. Je n'ose pas. Je prends le nom que vous me donnez. Donc, votre amoureuse.

PREMIÈRES AMOURS

P.-S. Je viens de relire L'Âme solitaire. Je ne sais plus ce que j'aime le mieux. J'aime tout, tout. Oh! ne soyez pas mécontent jamais. Vous devez tant souffrir de l'être. Et pourquoi, puisque vous êtes sympathique à tous. Dites-vous que Dieu vous a donné une belle âme, très douce, très haute et spirituelle, et ayez toujours confiance en vous.

Il pleut, il tonne, il fait un temps superbe. Êtes-vous sur votre balcon? J'aime tant la pluie, moi, que je serais dehors si j'étais indépendante. Cela se fait, certainement sans prétention.



Albert Lozeau
Source : Wikipédia.media

Mes amitiés à votre chatte. J'ose et je signe tout au long, même mon adresse. Soyez indulgent pour mon effronterie.

Le sera-t-il?

DIMANCHE, 18 JUIN – Reçu, mardi le 13, jour de mes 18 ans, une bonne lettre d'Albert Lozeau. J'ai passé cette journée-là dans le bonheur. J'ai répondu le soir. J'ai eu aussitôt une autre lettre, puis hier une autre encore, et son portrait. Il m'a offert son amitié en gros, et voilà qu'il occupe toutes mes pensées. Où en finirais-je? Est-ce qu'il tombera de mon cœur comme les autres, ou si c'est pour la vie? Je ne puis []⁸⁶.



Notes

- 1 BANQ-M, MSS26, 026/002/054.
- 2 Michelle Le Normand (Marie-Antoinette Tardif), née à L'Assomption le 13 juin 1893, a en effet 16 ans en 1909. Depuis 1904, la famille Tardif a laissé L'Assomption pour Montréal; elle habite au 1590, rue Saint-Urbain, entre les rues Fairmount et Saint-Viateur, quartier appelé Ville Saint-Louis ou Saint-Louis du Mile End. LMD.
- 3 Commentaire ajouté par la suite, en marge : « Je relis ces pages, que je trouve très mal, pour un commencement de journal; et je ne sais si c'est parce que j'ai changé, mais non, ce n'est pas moi du tout. – 2 nov. 1910. » Et cette phrase, en superposition à la verticale : « Romanesque, folle que j'étais. – 31 octobre 1911. » [NdA].
- 4 Saint-Jérôme, où Marie-Antoinette passe habituellement ses vacances d'été, chez sa cousine Estelle Giroux.
- 5 « Tout le monde, ici, ne représente que quelques moutards qui ne sont presque pas du monde. » [NdA].
- 6 « Qu'est-ce que ça pouvait bien me faire B. to M! J'étais une petite fille folle! » [NdA]. Cette fête s'adressait aux anciens Montréalais, invités à revoir Montréal pour cette fête du retour. « Les anciens Montréalais affluent à Montréal. On estime à vingt mille au moins le nombre de visiteurs arrivés depuis samedi pour assister aux fêtes du retour. Il en vient d'aussi loin que le Transvaal, et d'autres se présentent qui avaient quitté Montréal il y a soixante ans. » *La Patrie*, 13 septembre 1909, p. 1.
- 7 Marie-Antoinette Tardif fréquente l'Académie Saint-Léon, située au 1885, rue de Bullion [Cadieux], angle Roy, une école de filles dirigée par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame.
- 8 « Que j'étais bête! Que je ne suis plus comme cela! » [NdA].
- 9 « Je me suis abusée : la compagne mourante n'est pas encore morte, et d'ailleurs je n'ai jamais eu pour elle aucune sympathie. » [NdA].
- 10 « Que c'est banal! » [NdA].
- 11 « Elle est bien heureuse, Juliette, d'être morte. » [NdA].
- 12 « Mensonge. » [NdA].
- 13 Estelle Giroux, née le 7 mars 1893 et baptisée le lendemain en la cathédrale Saint-Jacques-le-Majeur (Montréal), fille de Joseph-Albert Giroux, employé à la Banque du peuple, et de Marie-Aurore-Valida Lafrenière (1872-1963). Estelle, violoniste, épousera Hector Paul (Montréal, Immaculée-Conception, 18 août 1924). Un fils musicien naîtra de cette union : Pierre Paul (1933-1978), qui souffrira d'asthme toute sa vie et qui correspondra avec MLN – 69 lettres de « Pierrot » à « matante » entre 1948 et 1964. 026/012/009 et 010.
- 14 « On dirait que j'écris mon journal pour produire de l'effet! *Mon aimable cousine!* Vrai, je manquais de simplicité. Quelle petite fille j'étais! » [NdA].
- 15 « J'aurais eu quelque peine puisque Paul seulement est venu au Canada. » [NdA].
- 16 Omer Tardif (1898-1982), jeune frère de Marie-Antoinette, baptisé Joseph-Edmond-Omer Tardif, à L'Assomption, le 28 août 1898. Il épousera Thérèse Girard (Montréal, 1923), puis, en secondes noces, Yvette Thériault (Montréal, 1952).
- 17 Blanche Tardif (1883-1976), née à L'Assomption, fille de Bénoni-Zoël Tardif et d'Alphonsine Cordier, sa deuxième épouse, a épousé James O'Brien, mécanicien (Montréal, Saint-Enfant-Jésus du Mile End, 11 octobre 1909). Elle est demi-sœur de Marie-Antoinette.
- 18 « Bête, extra bête! » [NdA].
- 19 « Bravo Piquette! » [NdA].

- 20 « Ce devoir était *Une page de journal*. C'est couvent, tout à fait couvent! » [NdA].
- 21 « C'est étrange : toujours la même préoccupation! » [NdA].
- 22 « Petite fille! » [NdA].
- 23 « Mon vrai moi forcé un peu ici. » [NdA].
- 24 « Et toujours la même tristesse! » [NdA].
- 25 René du Roure (1881-1940), universitaire venu de France, engagé par l'Université Laval à Montréal pour y donner des conférences. Voir « Les mercredis de Laval. Programme détaillé des conférences de littérature française par M. du Roure. » *La Patrie*, 9 novembre 1909, p. 1. Déjà *La Patrie* du 3 novembre 1909 annonçait l'arrivée à Montréal du nouveau conférencier, à bord du *Corinthian*, en précisant que dans ses conférences à Laval (Montréal), René du Roure allait traiter de la poésie lyrique et de la société française au XIX^e siècle. Cliché de *La Patrie* représentant le conférencier du Roure.
- 26 Albert Chamberland (1886-1975), né à Montréal, violoniste, compositeur et professeur, un des fondateurs de l'orchestre philharmonique de Montréal en 1920.
- 27 « 18 juin – Là, je m'étais persuadée d'aimer René C. et je me suis fait accroire cette ressemblance; elle n'existe pas. » [NdA].
- 28 « La sottise était une lettre à M. du Roure pour qu'il change le jour de ses conférences qui étaient le samedi, et je ne sais si c'est grâce à moi, toujours qu'elles n'ont plus été le samedi. » [NdA].
- 29 Roger Dombre (1859-1914). Pseudonyme de M^{me} Andrée Sisson, née en France, auteure très populaire de romans pour enfants et adultes. Titre très connu : *Frondeuse* (1891).
- 30 Berthe Duckett (1895-1972), née Marie-Graziella Bertha Duckett à Montréal, dans la paroisse Saint-Louis-de-France, fille de Richard Duckett (1838-1917), marchand demeurant rue Saint-Hubert, et de Délia Tellier. Dans la même paroisse, le 17 juillet 1922, elle épousera Jean-Joseph Penverne (1894-1975), gérant, fils de Jean-Marie Penverne et de Marie-Ruth-Armelle Connan. Son époux est Breton, né à Plévin (Côtes d'Armor) le 18 juin 1894; il deviendra avocat et juge.
- 31 « Quel style! » [NdA].
- 32 Marie-Stella Tardif (1895-1990), jeune sœur de Marie-Antoinette, née à L'Assomption. Le Lord qu'on lui accole semble être un sobriquet.
- 33 « J'écrivais mal dans ce temps-là. C'est mieux. » [NdA].
- 34 « J'ai honte d'avoir un jour écrit cela. » [NdA].
- 35 « Mort de Melle Reine Prévost. C'est avec tristesse que nous annonçons la mort de Melle Reine Prévost, fille du Dr Wilfrid Prévost autrefois de Saint-Jovite. Melle Prévost est morte à l'âge de 16 ans, des suites des fièvres typhoïdes. Elle faisait ses études au couvent des Dames du Sacré-Cœur, au Sault-au-Récollet » *L'Avenir du Nord*, vendredi 31 décembre 1909.
- 36 Laure Conan, pseudonyme de Félicité Angers (1845-1924), née à La Malbaie, auteure d'*Angéline de Montbrun* (1882) et de récits à caractère historique ou hagiographique. Première romancière québécoise.
- 37 « Quelle peur de l'avenir j'ai toujours eue et j'ai encore! Serais-je appelée à être carmélite? » [NdA]. Cette appréhension devant l'avenir est réelle. Le dernier roman de Michelle Le Normand commence ainsi : « Dès que le problème de son avenir s'imposait, Madeleine éprouvait le désir de fuir. Elle ne voulait pas l'affronter. Cramponnée au présent, elle refusait d'admettre que l'heure approchait où elle ne devrait plus se dérober, où il lui faudrait agir. » Michelle Le Normand, *La Montagne d'hiver*, Fides, 1961. On trouve également un roman inédit de Michelle Le Normand intitulé *L'invisible avenir*. BANQ-M, P12/B1/7 et 8.
- 38 La graphologie est très en vogue à l'époque. Jean Deshayes (Henriette Dessaulles) en rédige une chronique dans le journal *Le Nationaliste*.
- 39 Sans doute Jeanne Guimond. Voir infra.

40 Peut-être Georgette Lemoyne de Martigny et assurément Georgette Pineault (1894-1972). Cette dernière est née à Salem (Massachusetts) le 17 octobre 1894; on lui donna les prénoms de Thérèse-Georgianna, fille de Joseph-Ernest Pineault, boulanger, et de Melina Laflamme. Sœur d'Ernestine Pineault.

41 Dont Aline Nolin. Voir une lettre de MLN à Aline N., datée du 17 octobre 1911. 026/008/016.

42 Jeanne-Gertrude Guimond, née en février 1894 dans la paroisse Saint-Jacques, cathédrale, fille de Louis-Euclide Guimond, inspecteur-commis à la Banque d'Hochelaga, et de Sara-Jeanne-Constance Lambert. Jeanne, grande amie de Marie-Antoinette, habite au 332, avenue Laval, un peu au nord de l'intersection de la rue Napoléon. Elle exercera la profession de dentiste. MLN la décrit bien dans une Page du Foyer (*Le Devoir*, 24 février 1922) : « Elle allait souvent perdue dans des songes sans fin; auprès de nos gestes, de nos bousculades, de nos agitations incessantes, elle marchait sans bruit, sans excitation. Blonde, la bouche relevée d'une drôle de petite moue, ses yeux bleus comme pâlis et voilés, Jeanne, lentement, marchait dans la lune. »

43 Cet immense Stadium contenant une patinoire avait été construit par le Club de raquette Le Montagnard; situé au 1087, rue Saint-Hubert, angle avenue Duluth. LMD.

44 Édouard Lafrenière (1879-1919), fils d'Édouard Lafrenière et d'Eulalie Beaupré est un cousin de MLN. Il a épousé Agnès Robillard (Thurso, 23 juin 1908).

45 « 2 nov. Je n'aime plus D. du tout. Je ne l'ai même jamais aimé, et ce que j'ai éprouvé pour lui était un enthousiasme de petite fille. » [NdA].

46 « Que j'étais folle! » [NdA].

47 « Folle que j'étais quand j'ai écrit cela. » [NdA].

48 Georgette Pineault (1894-1972), sœur d'Ernestine. « Georgette, brune, brune autant que les blés sont blonds, Georgette riait de ce que les autres disaient, de ses dents encore plus blanches et plus belles que celles de Berthe. Fine et un peu sournoise, Georgette nous faisait croire sans peine qu'elle était plus raisonnable que nous. » MLN, *Couleur du temps* (1919), p. 13.

49 « Berthe nous faisait rire en ce temps-là. Berthe posait peut-être un peu. Elle avait tout ce qu'il fallait pour cela : des yeux grands comme des piastres, bleus comme des pierres précieuses, et des cils longs et noirs comme ceux des héroïnes de roman. » MLN, *Ibid.* Voir aussi p. 59-61. MLN en rajoutera dans une Page du Foyer (*Le Devoir*, 27 février 1922), billet intitulé « Mademoiselle Tourbillon » : « Berthe était la plus longue, la plus tourbillon, la plus amusante à voir et à entendre. Elle grandissait sans cesse. Mince, étroite d'épaules dans son uniforme noir, sa tête ébouriffée et frisée sortait comme une contradiction du classique petit col montant bordé de ruche blanche. Ses grands yeux bleus extrêmement vifs et curieux, ses sourcils mobiles, son nez qu'elle détestait à cause de ses légères tendances bourboniennes, sa belle bouche rouge, gourmande, ses dents parfaites, tout cela était autant de promesses de beauté qui faisaient d'elle, à treize ans, un type déjà défini. J'aimais à la regarder remuer et rire. C'était une véritable tempête : elle était agitée, vive, trépignante, bavarde et drôle. »

50 La librairie Granger Frères Limitée, au 43, rue Notre-Dame Ouest, angle Place d'Armes.

51 Jacqueline LeMoyné De Martigny, fille de Camille LeMoyné De Martigny, de Saint-Jérôme, et de Marie-Louise Malouin, épousera Jean Simard (Saint-Jérôme, 1913).

52 Claude Gaîté ou simplement Claude : pseudonymes de Marie-Antoinette Tardif. Plus tard, elle utilisera quelques fois celui de « Cousine Gillette » et, jusqu'à la fin de sa vie, celui de Michelle Le Normand.

53 Anna Lafrenière et Arline Robillard, deux cousines de MLN. Anna Lafrenière, baptisée Marie-Anne-Ida le 8 avril 1883 (Montréal, Notre-Dame), née la veille, fille d'Édouard-Jean Lafrenière, commis marchand, et d'Eulalie Beaupré. Arline [Harline] Robillard (1882-1955) est née et baptisée à Sainte-Élisabeth le 7 décembre 1882, fille

d'Alexis Robillard, cultivateur, et d'Agnès Beaupré; elle eut pour marraine Eulalie Beaupré (la marraine de MLN) et pour parrain le Dr Wilfrid Beaupré. L'existence de ces deux cousines est attestée par le recensement canadien de 1921; elles ont toutes deux 38 ans et habitent au 19 rue Saint-Georges, à Sorel, dans la maison de Joseph-Albert Giroux, banquier, et Aurore Lafrenière. Cousine Arline a joué un grand rôle dans la formation de MLN. Le 2 juillet 1955, celle-ci écrit : « Ma cousine Arline est morte la semaine dernière. Je l'ai su vendredi. Elle a joué un rôle de premier plan dans la formation de ma jeunesse, elle a eu une grande part de mon affection, et puis nous avons été séparées par la vie, et c'était comme si [nous] ne nous connaissions plus. Ainsi va donc le monde. » (MLN, Journal).

54 « Novembre 1918 : elle est morte aujourd'hui. » [NdA].

55 Coupure de journal représentant du Roure, conservée par MLN dans son journal.

56 Marie-Aveline Bengle (1861-1937), de la Congrégation de Notre-Dame sous le nom de Mère Sainte-Anne-Marie, fut maîtresse générale des études à la Congrégation, fonda en 1908 l'École d'enseignement supérieur pour filles, qui deviendra en 1926 le Collège Marguerite-Bourgeoys. Voir Claude Gravel, *La Féministe en robe noire, Mère Sainte-Anne-Marie*, Montréal, Libre Expression, 2013.

57 Loupichou, pseudonyme de Jeanne-Marie Moreau, une amie française, qui correspond avec Marie-Antoinette et aussi avec Aline Nolin. Elle signe parfois « Jane ». Voir une lettre conservée, datée de 1915, dans 026,010/022.

58 Henri de Bornier (1825-1901), *La Fille de Roland*, drame de quatre actes en vers (1875).

59 *La Fille de Roland* raconte les amours de la fille de Roland avec Gérald, fils du traître Ganelon.

60 Le 11 septembre 1910 est un dimanche.

61 Eulalie Beaupré (1846-1918), veuve Lafrenière. Cette tante est aussi marraine de Marie-Antoinette.

62 Ces deux articles sont « L'Arrivée du légat » et « Un piquant microbe ».

63 Jules-Édouard Prévost (1871-1943), ce « vieux garçon », épousera pourtant Hermine Smith le 16 juillet 1912, et il aura neuf enfants. Secrétaire des libéraux du comté de Terrebonne en 1910 (*L'Avenir du Nord*, 5 août 1910), il sera député libéral du même comté à Ottawa de 1917 à 1930, sénateur de 1930 à 1943.

64 Fondée en octobre 1908 : « Ouverture de la première école d'enseignement supérieur pour filles de langue française. Après plusieurs années à tenter de convaincre les autorités institutionnelles, Sœur Sainte-Anne-Marie, supérieure de la Congrégation de Notre-Dame, ouvre la première École supérieure pour jeunes filles, premier collège classique féminin au Québec. Situé à la maison mère de la rue Sherbrooke, l'établissement affilié à l'Université Laval deviendra le Collège Marguerite-Bourgeoys en 1926. Le premier collège classique propose aux jeunes filles les quatre dernières années du cours classique, nécessaires à l'obtention du baccalauréat. La première diplômée sera Marie Gérin-Lajoie. En fondant le collège Marguerite-Bourgeoys, la Congrégation de Notre-Dame détient l'exclusivité de l'enseignement supérieur pour filles pendant près de 25 ans. » Geneviève St-Denis, « La place des femmes à l'université au 20^e siècle », Université de Sherbrooke, 2004.

65 Ernestine Pineault (1892-1980), née à Salem (Massachusetts) le 7 juin 1892, fille de Joseph-Ernest Pineault, boulanger, voyageur de commerce, et de Melina Laflamme. Elle épousera Joseph-Arthur Léveillé, professeur (Montréal, Cathédrale Saint-Jacques le Majeur, 27 mars 1929). Première Québécoise à décrocher un baccalauréat en psychologie à Montréal en 1942. Voir Damien-Claude Bélanger, « L'Antiaméricanisme et l'antimodernisme dans le discours de la droite intellectuelle du Canada, 1891-1945. » *RHAF*, Vol. 61, Numéro 3-4, hiver-printemps 2008, p. 501-530.

66 Édouard Montpetit (1881-1954), économiste, avocat, fondateur de l'École des

sciences sociales. À cette époque, il avait déjà publié *Les Survivances françaises au Canada* (1913).

67 À lire, l'excellente chronique intitulée « Promenade », signée Claude (MLN) dans *L'Avenir du Nord*, 14 octobre 1910. Une autre de ses chroniques (« À propos de bêtise »), parue le 7 octobre 1910, prenait la défense des femmes qualifiées de bêtes par certains malotrus.

68 Athala Tardif (1869-1934), née à Saint-Vincent-de-Paul, fille de Bénoni-Zoël Tardif et d'Alphonsine Cordier, sa deuxième épouse. Elle est demi-sœur de MLN. Décédée célibataire.

69 Juliette Lauzon, 18 ans, de la paroisse Saint-Enfant-Jésus du Mile End, est inhumée à Montréal le 26 novembre 1910, fille de défunt Joseph-Esdras Lauzon, marchand, et de Malvina Gingras.

70 Jules-Édouard Prévost, directeur de *L'Avenir du Nord*.

71 « Histoire d'un livre, racontée par lui-même » (1910), travail scolaire de Marie-Antoinette Tardif : le manuscrit et les commentaires du professeur René du Roure, ont été conservés. Les autres travaux scolaires ont pour titre : « Lettre à Lamartine après la publication des *Premières Méditations* » (1911), « Merlin et le bûcheron » (1911), « Mon écrivain préféré et pourquoi » (1911) [L'étudiante choisit Albert Lozeau], « Commenter cette pensée d'Amiel : Tout paysage est un état d'âme » (1912), « La politesse n'exprime pas toujours la bonté » (1911), « La médisance est l'assaisonnement de toutes les conversations » (1912), « Impressions, souvenirs, réflexions par un jour de neige » (1912), « Le pauvre homme » (1913), « Discours de Malherbe » (1914), « Le respect des vieillards et l'amour des enfants », « Intellectuelle », « Texte sur Hippolyte Taine », « Dissertation » (1911). Voir 026/016/026.

72 « Blanche en a beaucoup de religion aujourd'hui et je l'admire. Elle a souffert. Quand on souffre, on va à Dieu et l'on vaut mieux. 14 nov. 1918. » [NdA].

73 Albert Dreux (1887-1949), *Les Soirs*, poésies éditées à Saint-Jérôme en 1910 par Jules-Édouard Prévost, sous les presses de *L'Avenir du Nord*, 62 pages.

74 B.-Z. Tardif est inscrit au 972A rue Sanguinet, entre Mont-Royal et Villeneuve, dans l'annuaire Lovell de 1911-1912; et au 972A rue Henri-Julien dans le Lovell de 1912-1913. Maison qui n'existe plus.

75 Pseudonyme probablement attribué à Louis Dupire.

76 Claude-Marie-Antoinette Tardif.

77 Victorien Sardou (1831-1908), auteur dramatique français très prolifique. Ses pièces les plus célèbres sont *La Tosca* et *Fédora* où s'illustra Sarah Bernhardt. Auteur aussi de plusieurs comédies dont une intitulée *Les vieux garçons* (1865).

78 Le 13 juin 1893, fête de saint Antoine dans le calendrier liturgique, est la date de naissance de Marie-Antoinette Tardif, qui fut baptisée à L'Assomption le 14 juin. Son prénom Antoinette vient du saint, mort à Padoue (Italie) le 13 juin 1231.

79 Journal publié à Hull de 1889 à 1933.

80 Pierre-Auguste Fournet (1867-1916), p.s.s., professeur d'histoire et de littérature française. *Annuaire de l'Université Laval*, 1910, p. 33. Auteur, avec Adélarde Desrosiers, de *La Race française en Amérique*, Montréal, Librairie Beauchemin limitée, 1910.

81 La carte postale : une reproduction d'un tableau de Jan Styka (1858-1925), peintre polonais, représentant « Tolstoï écrivant son Manifeste (1908), entouré des Souffrances de son Pays », qui fit partie du Salon de 1909. Le texte de J.-E. Prévost, sur cette carte, se lit : « Saint-Jérôme, 7 mai 1911, M^{lle} M.-A. Tardif, 972A Sanguinet, Montréal, Made-moiselle, Mes félicitations les plus chaleureuses pour votre succès aux cours de M. du Roure. C'est splendide, mais je n'en suis pas surpris. Votre tout dévoué, J.-Ed. Prévost. » 026/010/009.

82 « Un beau succès. Nous sommes heureux de constater qu'au premier rang des

élèves de M. du Roure, professeur de littérature à l'Université Laval, se trouve M^{lle} M.-A. Tardif, de Montréal, cousine de notre concitoyen M. [Joseph-Albert] Giroux, gérant de la banque d'Hochelaga. M^{lle} Tardif a obtenu une bourse de \$15. et est au nombre des élèves qui ont subi avec succès les examens de fin d'année. Elle a obtenu la 3^{ème} place dans le résultat final des cours, les deux premières ayant été conquises par deux professeurs. Cette jeune amie des lettres ne compte que 16 [18] ans et est douée d'un talent remarquable dont elle a bien voulu faire bénéficier *L'AVENIR DU NORD*, où elle a déjà publié quelques chroniques. Nous lui présentons nos plus sincères félicitations. » *L'Avenir du Nord*, 12 mai 1911, p. 1.

83 Albert Lozeau demeure alors avec ses parents au 604, rue Laval, [aujourd'hui 4264 rue Laval] entre les rues Rachel et Marie-Anne. *LMD*.

84 Dans *Le Devoir*, 10 juin 1911, p. 1. Classé parmi les *Poèmes retrouvés*, édité dans Albert Lozeau, *Œuvres poétiques complètes*, Montréal, BNM, 2002, p. 525-526.

85 *L'Âme solitaire*, titre du premier recueil publié par Albert Lozeau en 1907.

86 Journal I s'arrête ici brusquement. En feuilles détachées : Coupure de presse contenant le portrait de M. du Roure. Trois pages de graphologie, traitant du caractère de l'auteur. Une de ces pages est signée : « Une graphologue enragée ».

JOURNAL II¹

[] je fais et je crois qu'il me serait bien difficile de noter chaque soir mes faits et gestes. Je n'en éprouve plus le besoin. Et je me []

LE 2 JUILLET 1917 – J'ai relu certaines pages de mon journal et je suis un peu mal à l'aise devant l'évolution de mes idées et surtout le changement entre les jours d'hier et ceux d'aujourd'hui. Que la vie est une drôle de chose! Je suis fâchée d'y trop réfléchir et d'admettre, à mon âge quand je suis encore une jeune fille, d'admettre que mes illusions passent et que certaines choses que je croyais telles sont autrement, et de ne pas me révolter. Je m'explique, mon Dieu, mystérieusement. Je suis peut-être un mystère.

LE 20 JUILLET – J'arrive de Saint-Jérôme où j'ai passé cinq jours. Je reviens nerveuse, fatiguée. Pour un rien, j'ai envie de pleurer et il me passe une désolation infinie dans le cœur.

J'irai voir Albert demain. Je ne suis pas ravie et contente comme je l'étais à mes anciens retours. J'aime moins parfois, on dirait, et cela me désespère et m'attriste. Ce n'est guère possible que je change. Je ne veux pas. La vie est folle!

Quel vilain cœur froid j'ai à certains jours. Je m'en veux. Mais je crois que le bon Dieu m'éprouve par cette tiédeur qu'il me fait ressentir. Il me donne trop de chances du côté littéraire². Il faut payer pour.

Je vais aller dire mon chapelet sur le balcon. Je me coucherai ensuite. Je calmerais mon énervement.

LE 23 JUILLET – Je pars demain lundi³ pour Sorel⁴. Mes cousines sont aujourd'hui à Bellevue⁵. Je n'ai pas voulu y aller. J'ai un article à faire



Un coin du parc Dominion : le restaurant.
Source : Wikipédia.media.

avant mon départ, puis ça ne me tentait pas. D'ailleurs, je n'aurai pas le loisir de le regretter. Je me suis assez amusée hier. L'après-midi, je suis allée jouer au tennis avec Hector Paul et M. Barré. Le soir, je suis allée au parc Dominion⁶ pour la fanfare Sousa⁷, avec Hector Paul encore. Nous sommes revenus à la pluie. Ensuite, il a beaucoup tonné; nous ne cessons pas d'avoir des orages.

LE 2 SEPT. – Je suis revenue de Sorel depuis mercredi. J'ai vu Albert deux fois depuis ce temps. Je lui ai raconté mon voyage avec tous les détails, quitte à le faire réfléchir. Je ne peux rien cacher et hélas! je ne résiste pas au plaisir de l'amitié. L'an dernier, je revins de Sorel avec Hector Paul; cette année, ce fut Georges Monarque⁸ qui m'a, chaque jour là-bas, promenée en canot. Il a fait le voyage avec moi et m'a amenée, en débarquant, luncher chez Kerhulu⁹. Là, j'ai trouvé en arrivant M. Hérroux¹⁰, Jean Déry, Léon Lorrain¹¹. J'ai salué dans le tas, un peu intimidée.

J'écris pêle-mêle quelques rêves de ma vie. Là, je suis maintenant engagée au *Devoir* où j'ai trois pages à diriger par semaine¹². Je fais beaucoup d'argent. Mais je ne devrais pas m'y laisser prendre. C'est si bien entendre que l'argent ne fait pas le bonheur. Il l'aide. Je remercie le bon Dieu. Mes tâches se font bien et je n'ai guère à me plaindre. Je suis contente sur ce point.

Oh! j'ai bien aimé à Sorel ces promenades en canot que je faisais tous les jours. Je connais en détail le petit Richelieu et un peu aussi la côte du Saint-Laurent. Que de beaux paysages et que de paix, de sérénité dans la nature!

Georges Monarque est un grand garçon, futur avocat, très, très intelligent et pas prétentieux. C'est un nationaliste de la plus belle eau. Il cause beaucoup. Il s'intéresse à moi surtout parce que je suis la célèbre Michelle... Nous nous sommes amusés ensemble. Il prétend que je l'intrigue beaucoup et il m'a avoué en toute sincérité qu'il avait cru que je cesserais de le voir, le canotage fini. Je ne comprends pas pourquoi. Je le ferai s'expliquer un bon jour.

Dimanche matin – Hier soir, Georges Monarque est venu. Nous nous analysons mutuellement avec une curiosité amusée et animée.

Est-ce drôle, cet engouement qui me prend à chaque amitié nouvelle? Ces jours-ci, je pense souvent à ce grand garçon qui n'a de vraiment beau que les yeux, qui est très intelligent, mais n'a aucune raison de m'intéresser tant. L'an dernier, à la même époque, c'était Hector Paul qui m'occupait autant. Aujourd'hui, j'ai toujours pour lui une grande amitié, mais j'attends ses nouvelles et ses visites sans hâte folle.

Cela ne veut pas dire que j'attends l'autre avec anxiété, mais je suis très contente quand il vient et comme il m'écrit. Ses lettres me font plaisir¹³. C'est autant de volé à Albert. J'ai beau lui parler de tout ça et le renseigner autant que je peux, je ne me trouve pas tout à fait bien. Suis-je faible! Je ne peux pas me refuser ces amitiés pleines de saveur.

Je sais qu'hier soir, je me suis bien amusée. Nous avions tous les deux l'esprit en jeu. Nous nous taquinons, nous rions, nous philosophons. Il s'intéresse à tout ce qui me regarde. Il est cultivé et spirituel. C'est un compagnon désirable.

Cet après-midi, je verrai Albert. Saurais-je être gentille pour qu'il soit heureux?

20 SEPTEMBRE – Ce livre est fini. Je voudrais une page de plus pour dire que j'ai, ces jours-ci, un peu de peine à cause de G.M. Je lui ai écrit qu'il fallait que notre amitié ne soit pas amoureuse. Il a pesé cela avec son caractère entier et n'est pas revenu depuis. Il m'a écrit une lettre triste. Il ne me promet¹⁴ sa visite que pour l'autre semaine, m'assure qu'il reste mon grand ami, si je lui permets ce titre, mais de ne pas m'affliger si une froideur toute de surface nous éloigne quelque peu l'un de l'autre. Et il me prie de ne pas lui répondre.

Je lui ai répondu quand même. Ai-je eu tort? Il est possible. J'ai hâte de le revoir, à son retour de Sorel où il va passer ces jours-ci, et je suis un peu anxieuse. Pourquoi ne pas s'en tenir à notre amitié simple, pourquoi la compliquer de froideur? Pourquoi le bon Dieu a-t-il mis ce trop intelligent grand garçon sur ma route?

Je ne parle pas de tout ceci à Albert.

LE 22 SEPT. – Il est venu hier soir, l'ami Georges, et est arrivé en me disant : « Je viens me défendre! »

[]

Je veux me raconter ma propre histoire, pour m'amuser. J'ai du chagrin. Il m'aime et je l'aime, et cependant nous ne serons peut-être jamais mari et femme. Les circonstances sont méchantes. Un malheur vient d'arriver qui menace mon beau rêve. J'ai du chagrin. Il faut m'en distraire, afin qu'autour de moi personne ne devine que je souffre, que j'ai toutes les peines du monde à garder une apparente sérénité.



Georges Monarque
Source : Photo conservée par MLN.

Au fond, je sais que ce qui arrivera sera le mieux. J'ai bien prié, j'ai fait des sacrifices, je me suis efforcée de mériter, de valoir mieux. Je n'ai pas été légère, il me semble, et j'ai été pieuse et réfléchie. Le bon Dieu, quand on L'aime, ne peut pas travailler contre nous. S'il ne veut pas ce que je veux, il sait pourquoi, et je ne devrais m'affliger de rien et rester confiante, gaie, vive et courageuse.

Mais je l'aime tant, et j'ai tant peur de le perdre.

[]¹⁵

Maria¹⁶, 1918

MARDI, 2 JUILLET – À trois heures, arrivée à la pluie battante, le cœur bon et gai, malgré le temps. Trajet en auto jusqu'à la maison. Nous sommes couchées presque tout de suite. Mercredi : avant-midi, visitons le village et allons flâner au quai. Après-midi, retournons flâner au quai où la vue est merveilleuse; lisons et écrivons; soirée calme, marche, prière à l'église. Jeudi : avant-midi, petite promenade, lecture; à onze heures, premier bain de mer. Enthousiasme. Dîner, écritures, promenade. Rencontrons les Quisi en auto qui nous amènent à la Pointe aux Sauvages, jusqu'à la rivière Cascapedia. Revenons, flânons dans le magasin, puis au quai. Soirée à lire. La nuit vient tard.

PERCÉ, 12 AOÛT 1918, SANATORIUM MIREAULT¹⁷ – Je suis à Percé depuis cinq jours. J'y suis arrivée mardi soir dernier [6 août]. De Maria à ici, le voyage a été un enchantement. Il faisait si beau. Il faisait soleil, un vent frais et des couleurs vives dans la nature. Il n'y avait pas moyen de rêver mieux.

À Maria, le matin, quand je m'étais éveillée, il y avait cependant beaucoup de brume et j'avais bien cru devoir partir sous la pluie.

J'étais seule pour faire le voyage. Ma chambre était retenue ici, je me savais attendue; mais faire un pareil voyage toute seule est toujours inquiétant. Et je n'étais pas folle comme le balai de... gaieté. Le bonheur, ce fut de rencontrer à bord du char parloir l'abbé Boileau¹⁸ que je connaissais. Alors, je n'eus plus de souci. Mes bagages seraient retirés sans que j'y voie, tout s'arrangerait. Et j'ai bien profité du voyage. Le pays est incomparable. Le train a couru six heures, entre des montagnes ou le

plus souvent au bord de la baie des Chaleurs. La mer était bleue. À Port-Daniel, le soleil baissait et il y eut tant de couleurs sur la terre que je fus émerveillée. C'est un des endroits pittoresques de la côte.

Nous descendons à Cape Cove et, jusqu'à Percé, le voyage se fait en auto. Je me suis alors sentie extrêmement contente et, en dépit de fort petits nuages, ma bonne humeur a duré. Il en résulte beaucoup de reconnaissance pour le bon Dieu.

Arrivée au sanatorium, il est venu au bout du parterre toute une jeunesse au-devant de moi : un monsieur Dépocas, monsieur Gariépy et deux jeunes filles. J'ai été quelques minutes déconcertée, le temps d'être présentée au personnel du sanatorium; et puis la jeunesse me paraissait à la mode, et cela m'effarouchait. Heureusement, j'ai connu mieux les jeunes gens que j'estime beaucoup. Les jeunes filles sont gâtées, mais elles sont un peu excusables.

Je me suis couchée ravie de ma chambre et de ce que dans la nuit j'avais deviné du pays. Le matin, quand j'ai ouvert les yeux, j'ai sauté tout de suite à ma fenêtre. Quel paysage! Le village qui tourne autour d'une baie de la mer; en arrière, le mont Sainte-Anne; au bout du village, Mont-Joli que surmonte une croix, où jadis Jacques Cartier en planta une aussi. Et, en ligne avec Mont-Joli, dans la mer, le Rocher. On trouve qu'il a l'air d'un vaisseau. Moi, je lui trouve l'air d'un gros mur d'une forteresse gigantesque. C'est merveilleux. De ma fenêtre, je puis l'admirer à loisir. En face du sanatorium, il y a l'île Bonaventure.

Après le déjeuner, M. Gariépy¹⁹ qui est le docteur de la maison m'a amenée au bureau de poste. Et il m'a fait faire le tour du village. Nous sommes revenus par la grève. J'ai fait connaissance avec les mouettes. Il y en a des multitudes. C'est incroyable. Je m'imagine encore que c'est irréel, que c'est un rêve. Elles tourbillonnent au bord de l'eau, elles plangent, et leur mouvement d'ensemble, leur vol gracieux, c'est semblable au vol des flocons de neige, un jour d'hiver. Mais combien plus vivant, dans la couleur du pays, de la mer, des rocs.

Mon premier bain a aussi été un charme. C'est plus froid qu'à Maria, mais aussi beau, plus beau. Ici, c'est splendide; là-bas, c'était simple. Là-bas, j'étais seule; en compensation, ici, il y a beaucoup, beaucoup de monde. Il y a des gens de L'Assomption même. Je suis tombée dans deux ou trois groupes de connaissances. Les Thibodeau étaient ici. Ils sont partis ce matin.

Mercredi, dans l'après-midi, nous avons fait une excursion à la grotte Mireault. Nous avons tourné le village, le sanatorium au complet. Le village est précédé de montées et de descentes, et il en est suivi. Alors, personne ne sort sans canne ou sans bâton. C'est amusant, c'est

typique de regarder aller devant soi la caravane : hommes et femmes et enfants, du blanc dans des paysages clairs, des silhouettes sur le chemin en sable rouge. Nous sommes arrêtés à l'hôtel Lamb, où j'ai salué bien des gens. Les Thibodeau ont été charmants et je les aime mieux à mesure que je les connais. Nous avons continué la route, enrichis de nouveaux excursionnistes. À l'église, je suis entrée dire bonjour au bon Dieu.

Pour aller à la grotte Mireault, on traverse quelques champs en pente, au pied des montagnes; on rencontre quelques vaches dont les clochettes sonnent si elles se sauvent. Puis, on suit des sentiers entre des sapins. On rencontre, après avoir beaucoup monté, beaucoup descendu, on rencontre un ruisseau. On marche dedans, on le traverse à deux ou trois reprises; on monte encore sur un terrain humide et glissant, mais gazonné et mousseux. À la fin, on se trouve comme au fond d'un grand puits circulaire, comme par étages dans le roc rouge, et, du haut, tombe une petite chute. C'est extraordinairement sauvage, il y a de gros morceaux de roches qu'on escalade et des arbres qui poussent drôlement. On pourrait être écrasé d'un éclat de roc qui se décollerait. Et les pierres sont merveilleuses à examiner, d'une qualité, d'une couleur spéciale. On ne séjourne pas très longtemps dans la grotte. C'est frais, mais humide. Au retour, après avoir suivi le sentier étroit et étouffé par les sapins, on respire l'air du large avec délice aussitôt la mer en vue.

Chaque fois que je revois le rocher au détour d'un chemin, je suis charmée et émue. C'est tellement beau. Tout est extraordinaire dans ce pays.

Après le souper, à ce premier jour de mon arrivée, docteur Mireault a téléphoné pour inviter le personnel du sanatorium à un tour de barque. Nous avons retraversé le village, pour être au quai à sept heures et demie. La barque s'est remplie. Il y avait Miss Beauchamp, la garde en chef du sanatorium, M. Gauthier, Lapalme, M^{lle} Bastien, M. Monchau et épouse, M^{me} Mireault et M. Mireault, les parents du docteur, M. Gauthier, son beau-père, puis Adrien Hébert²⁰, peintre.

Je me suis assise au milieu de la barque, près de M. Gauthier, un bon Canadien, papa de 9 enfants, et farceur pour autant. M. Hébert me parlait de temps en temps. Mais j'avais peu de conversation.

Il faisait le même temps exquis. J'admirais. On passe d'abord les premières falaises qui s'appellent les Trois Sœurs, puis le Pic de l'Aurore ou le Pointusson rouge. La falaise est taillée à pic, en roc rouge pour commencer, et veiné de blanc, et troué et bossé et comme sculpté. C'est impossible à décrire. Il faut voir et revoir. Un peu plus loin, cette falaise est énorme et haute, changée de couleur et est grise. À certains endroits,

il y a des petites chutes, et puis il y avait toute une noce d'oiseaux blancs. Ah! les merveilleuses petites bêtes!

Le soleil se couchait derrière les montagnes au loin et il y avait du rose au loin, et l'ombre des falaises dans l'eau était colorée et phosphorescente. Au retour, c'était beau, avec d'autres teintes. On me promet de l'inspiration. Et je trouve que c'est si merveilleux, moi, qu'aucun mot ne peut le rendre.

L'échelle est périlleuse pour descendre dans la barque, mais c'est le système des échelles qui montent dans les hangars à foin. Pour remonter, c'est plus simple. Cela semble moins difficile. Je [le] mentionne pour ne rien oublier. Rien ne m'effraye, moi.

En revenant du tour de barque, je suis arrêtée à l'hôtel, saluer les Thibodeau qui m'avaient demandé d'arrêter. On m'a présentée à M. Montpetit qui m'a fait des compliments auxquels j'ai été plus sensible qu'à d'autres qui viennent de moins haut. Il a un peu parlé des gens du *Nigog*, qu'il estime²¹. Le mouvement est bon, paraît-il. Je commence à le croire.

Je suis revenue à l'hôtel assez tard avec [M. Gariépy et M^{lles} Bastien. M. Gariépy est le frère d'une jeune fille que j'ai rencontrée plusieurs fois l'hiver dernier²²] et qui me plaisait beaucoup. Elle s'appelle Monique et est jolie à remettre le nom à la mode.

Ma première journée valait donc bien la peine d'être vécue. Tous les jours sont bons en somme. Je ne sais par quelle grâce du bon Dieu je me sens si optimiste et si gaie presque sans cesse, même si au fond du cœur j'ai de gros motifs d'inquiétude et de chagrin. Jeudi dernier, ç'a été comme mercredi, après la marche au bureau de poste, avec mon compagnon de la veille, le bain aussi délicieux. J'aime follement l'heure du bain. Il ne faisait pas beau l'après-midi; je suis allée à l'hôtel Lamb avec M^{lle} Bastien. Là, Solange et Madeleine Thibodeau²³ m'ont demandé si j'étais bonne pour une marche et j'ai accepté. Nous sommes allées chez M^{lle} Bonton, une vieille demoiselle qui habite une jolie maisonnette au pied de la montagne. Quand Madeleine et Solange l'ont découverte, elle se promenait dans son jardin tout en fleurs, elle avait une *Sun Bonnet* blanche, et il paraît que c'était tout à fait poétique, charmant et vieillot. Madeleine et Solange descendaient justement la montagne.

La route des voitures n'étant pas extraordinaire, nous sommes revenues par les champs. En suivant un ruisseau serpentant. J'ai tellement mouillé mes *running shoes* qu'à la fin j'ai marché dans l'eau, et c'était très agréable de descendre le ruisseau de cette façon-là. Sur les bords, il y avait beaucoup de marguerites et des petits sapins. Puis, on rencontre des vaches, des veaux, des moutons en chemin.



Eugénie Lalonde-Ranger
Source : Musée de la Gaspésie.

Madeleine et Solange sont arrêtées quelques instants au sanatorium. Je leur ai dit que je ne sortais plus, et cependant le soir je suis allée veiller chez madame Ranger²⁴, une femme de lettres aussi, simplette et originale. Elle habite seule, avec sa petite fille, une vieille maison qu'elle a très bien arrangée. Les meubles de bois noir sont vieux, anciens. C'est rustique à souhait. J'y suis allée avec M. Gariépy, nous avons passé une bonne soirée. M. Gariépy a l'humeur plutôt triste. Il est peut-être un peu neurasthénique. Il a l'air de s'embêter au sanatorium et je pense qu'il souffre volontiers de tout. Que je lui communiquerais volontiers de mon heureuse paix! Enfin,

chez madame Ranger, nous avons ri et badiné et bougonné contre le monde et les imbéciles, ce qui soulage toujours joliment.

Nous sommes revenus paisiblement tous les deux. Il n'est pas bavard; moi non plus. C'est excellent pour bien s'entendre. J'espère qu'au moins je ne lui tomberai pas sur les nerfs, quoique j'aie de jolis cris, moi aussi, quand ma gaieté déborde.

Vendredi, le docteur Mireault m'a demandé, à l'heure du bain, si j'irais voir sa femme. Je me suis alors engagée pour l'après-midi. Il a été décidé que j'irais avec madame Ranger et M. Gariépy. Le reste du sanatorium allait à la grande coupe. En passant à l'hôtel, nous avons reçu l'invitation d'aller avec l'abbé Boileau à la Cave de roche, aller à pied, retour en barque. Je ne pouvais accepter. Une fois chez le docteur, qui habite sur Mont-Joli une belle grande maison, d'où la vue du rocher est très belle, et qui a deux enfants charmants, nous avons reçu une invitation des Thibodeau pour aller en barque à la Cave de roche et revenir à pied.

Ç'a été charmant. En barque, c'était admirable, il faisait si beau, ça me remplissait d'extase, le beau temps dans ce beau pays. Ç'a été le même trajet que le premier tour, le soir de mon arrivée.

SAMEDI, LE 17 AOÛT 1918 – C'est assez difficile d'écrire un relevé de tous les événements. Encore plus difficile de décrire le beau pays traversé. À cette excursion à la cave de roche, que j'en ai monté de belles côtes, et on [] de superbes verdure! Et à Percé, ce sont les sources vives qui coulent un peu partout qui sont délicieuses à voir. Pour revenir de Cave de roche, j'ai causé un peu avec tout le monde; avec Solange, avec Pierre,

avec M. Gariépy, avec M. Barcelo, un ami des Thibodeau, aimable et original. Nous étions toute une société : M^{lle} Gréterin, le Père Bouilley, M^{lle} Giguère, le docteur Mirault, etc. Le lendemain de l'excursion à Cave de roche, je suis allée avec toute une troupe à l'Ermitage. C'est au pied de la montagne, dans un bois de sapin, une maisonnette avec, un peu plus loin, une tourelle observatoire. Elle a son histoire, elle fut construite pour une lune de miel. L'endroit est joli et reposant. Nous y sommes restés presque tout l'après-midi, un lot de jeunesses et puis l'abbé Boileau. Au retour, je suis allée souper chez madame Ranger avec docteur Gariépy.

Dimanche, nous nous sommes rendus à la messe à Barachois. L'abbé Boileau était curé. Ç'a été un tour de barque superbe, quoique nous nous soyons échoués sur un brisant en revenant. L'émotion ne m'a pas bouleversée.

Les demoiselles Granger m'ont invitée à dîner à l'hôtel Lamb. Au commencement de l'après-midi, je suis allée me mettre un peu chic, puis j'ai rejoint les Thibodeau que je n'ai plus laissés jusqu'au soir. Ils m'ont gardée à souper. Je suis allée chez le docteur avec eux, puis chez madame Chauvin et chez les Fauteux. M. Barcelo nous suivait partout. Il m'a fait l'honneur de s'occuper de moi et a fini par me promettre de m'écrire. Il a tenu sa promesse. J'ai reçu une lettre hier au soir.

Lundi, nous sommes allés sur le Mont Blanc. Rien n'est beau comme la vue que l'on a du sommet. Mardi, ç'a été une partie de pêche au crique Murphy. Mercredi, une excursion mouvementée sous les falaises : c'était périlleux et comique par bout. Jeudi et vendredi, nous nous sommes contentés de jouer au tennis. Aujourd'hui, il pleut tellement qu'on reste, bon gré mal gré, à la maison.

MARDI, LE 20 AOÛT – Hier a été une belle journée remplie. Le matin sur la grève et, un peu plus tard, le bain. L'après-midi, j'ai enfin fait le tour de l'île. La mer était belle, assez houleuse, mais elle ne m'a pas rendue malade. La merveille, c'est de l'autre côté de l'île : les oiseaux. Il y en a des milliers et des milliers. L'île est coupée à pic, en roc taillé par étagers qui sont enfoncés ou proéminents. Et sur toutes ces proéminences et dans toutes les crevasses, il y a des oiseaux en rangs pressés. Si on lève la tête, il en tourbillonne au-dessus de nous, et rien n'est plus extraordinaire. On ne rêve rien de plus beau et tant de beauté émerveille. J'étais en extase.

Le soir, j'ai soupé chez madame Ranger puis nous sommes montés voir coucher le soleil sur le Mont Blanc. Tout Percé était là, tout Montréal plutôt. Tout l'hôtel et tout le sanatorium. Et puis le docteur et madame Mireault et les deux Hébert²⁵. C'était un coucher de soleil

presque ordinaire, mais sur les montagnes c'était splendide. La vue du Mont Blanc est si étendue : Percé, la mer, le rocher, puis en arrière des montagnes en rangées infinies; à gauche, les pointes de Barachois puis de Gaspé.

Ce matin, nous sommes allés faire le tour du rocher à marée basse. C'est difficile et amusant. Toute la caravane était en costume de bain. Et l'on s'agrippe après des roches et encore des roches; on glisse, on manque de tomber, on tombe.

MARDI SOIR, LE 20 – M. Gariépy et moi, nous avons laissé les gens de l'hôtel pour aller à la malle vers neuf heures. La malle n'était pas arrivée. Alors, j'ai demandé à aller faire un tour sur la grève et nous sommes allés nous étendre sur les gravois fins. La lune est presque dans son plein : elle étendait une grande plaque d'argent sur la mer et la mer, seule, dans le paysage, faisait du bruit. Ce que nous réalisons en ce moment, ai-je dit, l'osons-nous rêver souvent et imaginer?

Alors, M. Gariépy, qui est bien volontiers un peu désabusé, m'a dit :
– Oui, mais pour ceci comme pour tous mes désirs, j'ai une petite désillusion qui me fait penser que l'on jouit plus des désirs avant de les avoir en réalité. Cela me fait le même effet, toujours. Quand j'étais petit garçon, je voulais avoir une paire de bottes. C'était mon idéal, ma plus chère ambition. Pendant un an, je suis allé rêver devant les étalages. À la fin, mes parents m'en achetèrent. Je fus content cinq minutes. Et, à la fin, je pleurai. À ce moment, j'éprouve un peu cela.

Moi, j'ai une autre manière de voir. Je constate que mon rêve, en réalité, me devient une chose ordinaire. Mais je me détaille la réalité et je l'embellis, et je l'évalue en comparant mon bonheur à celui des autres, pour me féliciter du mien. Alors, je me sens très, très heureuse. Puis, je me dis que la chose heureuse que je vis, une fois passée, quand mon souvenir la caressera, je la verrai tellement belle!

Nous avons joui un quart d'heure. Les barques dormaient au large. L'ombre du rocher s'allongeait, tout était beau. J'ai prié le bon Dieu en moi-même.

J'ai reçu ce soir une lettre d'Estelle, et puis une autre du *Devoir*.

JEUDI SOIR, MINUIT [22 AOÛT] – Hier, dans l'après-midi, nous sommes allés sur les donjons avec madame Chauvin. La route est presque tout le long en sous-bois. C'est une route exquise, mais un peu longue.

Au retour, nous allions prendre une barque au quai Biard pour aller au-devant du Dr Mireault, de M. Gauthier et des deux peintres Hébert qui étaient allés à la pêche au Coin-du-Banc. La promenade a été magnifique. Je suis restée sur le devant de la barque tout le temps. On y sent plus le balancement des vagues.

Le soir, j'étais bien fatiguée et nous avons eu de la visite : les Granger, Claire Fauteux. Ce matin, j'ai flâné sur la grève, cet après-midi, j'ai écrit quelques lettres, puis je suis allée jouer au tennis avec mon habituel compagnon, M. Gariépy. Cela n'allait pas bien, il faisait chaud et je ratais tous les coups. J'étais contente de voir arriver l'heure du souper. Vers sept heures et demie, nous sommes partis pour un tour chez madame Ranger. Nous avons jaser là, en plein air, étendus dans l'herbe. La vue est belle de chez M^{me} Ranger : nous dominons tous les environs. La lune s'est levée comme une balle rose au-dessus de l'île Bonaventure.

Il n'était pas 9 h lorsque nous sommes redescendus; nous passions devant l'église protestante quand, au-travers des branches feuillues des saules, nous avons aperçu la lune. Alors l'envie nous a pris d'entrer dans l'enclos qui entoure le petit temple. Ce petit temple est tout à fait typique et joli : tout blanc, avec des beaux vitraux aux fenêtres; des fenêtres et des portes ogivales, un clocheton surmonté d'une croix qu'écrase un gros coq. Mais c'est le décor qu'il faut voir. L'église est au pied du mont Sainte-Anne, mais encore assez élevée sur une colline pour dominer la mer et le village. Un peu loin de la route rouge de sable, l'église est placée de flanc, au fond d'un petit parc bien gazonné et qu'encerclent des saules de différents âges et différentes formes. De la porte de l'enclos partent deux chemins en gravois fins qui conduisent, l'un à l'arrière, l'autre à l'entrée. Rien n'était plus poétique que de voir, derrière le temple, au bord de l'allée, entre les feuilles des saules, briller l'immense balle rose de la lune. Le jour n'était pas tombé, le silence et la solitude baignaient ce coin solitaire. Nous avançons, Henri et moi, empoignés par le charme du lieu; nous ne parlions pas, ravis du tableau que nous avions sous les yeux. Et, en arrière, un peu éloignées du temple, se voyaient les pierres tombales du cimetière qui dort au bord de la colline. À peu près muets, nous nous avançâmes jusque sur les buttes qui marquent les tombes. Sur les planchers de pierre blanche, nous avons lu des inscriptions. Tout à fait au bout, avant la clôture modeste qui ferme le champ des morts, du côté de la mer, il y avait un monument fait comme le toit d'une vieille maison : deux pierres qui se joignent sur un tombeau. Sur l'épithaphe on lisait : « Son dernier désir fut de reposer ici. » Nous nous arrê tâmes; en bas de là, on voyait luire les rayons de lune sur la mer, on voyait l'immensité bleue, le grand rocher, l'île Bonaventure allongée comme une gigantesque baleine dormant à fleur d'eau. Tout cela était vaguement embrumé, voilé. En se retournant, la petite église propre, simple et sévère, dressait sa classique

silhouette de temple anglais minuscule au milieu de son entourage de saules jeunes et gracieux, sur le fond du mont Sainte-Anne, énorme, imposant et coloré.

Nous sommes restés longtemps à penser sans rien dire. Puis, enfin, nous nous sommes décidés à descendre. Le ciel n'avait plus sa couleur du jour. Grâce à la lune qui montait et éclairait mieux, il restait pâle. Nous sommes allés passer une demi-heure pour finir de nous remplir l'âme de beauté sur la grève. Ce soir, on entendait beaucoup les mouettes qui criaient, et puis les vagues fortes.

SAMEDI, LE 24 [AOÛT] – Hier, nous avons fait une longue expédition. Nous sommes d'abord montés sur le mont Sainte-Anne, d'où la vue est superbe. Il y avait dans l'air une petite brume qui enrichissait l'aspect des paysages.

De là, par un délicieux sentier en pente, sous les arbres, nous nous sommes rendus à un tertre sur le flanc de la montagne, qu'on appelle l'observatoire. Et, de là, avec le docteur et madame Mireault, les Granger, les Hébert, nous sommes descendus au haut de la grotte Mireault. Le chemin est difficile, glissant, moussu. On marche sous des arbres aux branches presque rampantes, mais que de jolis coins : on suit une source qui coule avec plus de caprices que dix jolies femmes. Quand elle se donne la peine de cascader sur de la mousse verte, c'est joli à souhait.

Après cela, nous sommes remontés voir des sous-bois admirables, où les arbres ont des racines toutes vertes de mousse et tourmentées comme les figuiers dont parle volontiers M. Taine²⁶. On dirait un repaire de fées ou de sorcières, comme m'a dit le docteur. Lui et madame Mireault y ont fait leurs excursions de lune de miel. Et ils ont trouvé, sur une roche énorme, un crâne sur lequel poussait une fougère. Il paraît que c'était impressionnant. Hier soir, je me suis couchée de très bonne heure. Ce matin, le bain a été merveilleux, les vagues énormes nous fouettaient.

Mon voyage s'achève, je m'en irai bientôt. J'ai été heureuse ici, insouciant et gaie. Je ne pense pas à des problèmes tourmentants. Je me laisse vivre, avec par-ci par-là une pensée curieuse vers l'avenir.

MARDI MATIN, LE 27 – Dimanche, j'ai refait le tour de l'île, avec le sanatorium au complet. Ça été une belle promenade. Les oiseaux m'ont de nouveau émerveillée. Il faisait un jour sans pareil, tout clair, tout bleu. Au retour, nous sommes allés, M. Gariépy et moi, souper chez madame Ranger. J'aime cela. Elle m'a reconduite un peu avant 9 heures; nous avons laissé M. Gariépy à l'hôtel où il avait affaire. De 9 à onze heures,

j'ai travaillé. À onze heures, M. Gariépy a frappé à ma porte pour savoir si j'avais vu le clair de lune.

Je suis descendue dehors. La lune éclairait et le ciel était couvert des plus belles aurores boréales. M. Gauthier et M. Gariépy et moi, nous en avions des cris d'enthousiasme. Je n'avais encore rien vu de pareil.

DIMANCHE, LE 1^{ER} SEPT. – Je suis revenue à Montréal vendredi matin. J'avais bien du chagrin de quitter Percé. C'est si beau. Je regrette de noter si peu et si mal mes impressions qui eussent pu me servir. Il me semble que je ne sais plus écrire.

Quand je suis partie, jeudi matin, Percé était baigné d'un beau soleil et était en couleurs magnifiques. C'était clair, lumineux, superbe!



Notes

1 026/002/055. Les archives ne contiennent pas de journal de MLN entre le 18 juin 1911 (fin de Journal I) et le 2 juillet 1917, première page de Journal II, après quatre lignes qui montrent qu'une longue partie a été détruite sans doute par l'auteure elle-même, qui traitait de ses amours avec Albert Lozeau. De 1914 à 1922, Marie-Antoinette demeure avec sa famille au 819 (ensuite 6525), rue de Saint-Vallier, au nord de l'intersection de la rue Beaubien. La maison à cette adresse a été démolie pour faire place à une station de métro.

2 MLN a publié son premier livre en 1916, *Autour de la maison*, qui connut un très grand succès.

3 Le 23 juillet 1917 est un lundi.

4 À Sorel, MLN habite chez sa cousine Estelle Giroux, dont le père travaille à la Banque d'Hochelaga, succursale de Sorel. Voir une lettre de Georges Pelletier, secrétaire de rédaction du *Devoir*, adressée à « Mademoiselle M.-A. Tardif, Banque d'Hochelaga, Sorel » du 15 août 1917. 026/009/007.

5 Bellevue : aujourd'hui, Ville de Léry.

6 Parc Dominion : ouvert en 1906, à Montréal, entre le fleuve Saint-Laurent et la rue Notre-Dame, dans l'est, à la hauteur de la rue Haig.

7 John Philip Sousa (1854-1932), compositeur américain de célèbres marches militaires.

8 Georges Monarque (1893-1946) « admis au barreau en 1921, exerça sa profession à Montréal. Nommé greffier à la cour des sessions de la paix en 1926, il réalisa quelques études historiques pour la *Revue trimestrielle canadienne*. Il écrit quelques pièces dramatiques, dont *Blanche d'Haberville*, un drame en cinq actes tiré des *Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé. » En 1973, la ville de Montréal désigne une place Georges-Monarque. *Les rues de Montréal : répertoire historique*, 1995.

9 Joseph Kerhulu, Breton né à Rostenen, tenait une pâtisserie française au 176, rue Saint-Denis, près de l'intersection Sainte-Catherine et de l'Université Laval. LMD. Kerhulu s'est surtout fait connaître dans la ville de Québec avec son restaurant gastronomique, côte de la Fabrique. Il est mort à Québec le 21 février 1957.

10 Omer Héroux (1876-1963), rédacteur en chef au *Devoir* dirigé par Henri Bourassa. Un grand ami d'Albert Lozeau et de Michelle Le Normand. Fonds Omer Héroux, BANQ-M, CLG15. On note qu'au mariage de Michelle Le Normand avec Léo-Paul Desrosiers, en 1922, c'est Omer Héroux qui sert de père à la mariée.

11 Léon Lorrain (1885-1978) a été journaliste au *Devoir* et au *Nationaliste*. Auteur de *Chroniques* (1912), livre composé des « Billets du soir » qu'il avait fait paraître dans *Le Devoir*.

12 Dans une interview, MLN racontera plus tard dans quelles conditions elle a été engagée au *Devoir*. Le texte, de sa main, a été conservé :

« C'est en octobre 1915 que j'adressai mon premier billet du soir à Georges Pelletier. Il doit être quelque part dans les paperasses jaunies qui dorment dans votre cave. Depuis juin, Michelle Le Normand était née, avec les premiers chapitres d'*Autour de la maison* que publiait *Le Nationaliste*; directeur, Pierre Labrosse, qui n'était pas plus Labrosse que j'étais Le Normand! Personne, sauf Labrosse-Georges Pelletier, ne savait mon vrai nom. Pas même ma famille. Mais en décembre, mon père mourut. J'envoyai l'avis de décès au *Devoir*. Dans un autre coin, le journal offrait ses condoléances à Michelle Le Normand, sans dire le nom de ce père.

« Ernest Bilodeau, qui était curieux, raccrocha les deux nouvelles. Il arriva, le soir, chez nous; comment me découvrit-il parmi les autres de la famille? Je ne m'en souviens plus. Mais mon incognito cessa peu à peu.

« À l'automne de 1917 ou 18 – je ne me souviens plus –, Pelletier m'écrivit pour me demander si j'accepterais de faire une page féminine trois fois par semaine. Pelletier, ce n'était encore pour moi qu'une écriture. Je n'avais jamais mis les pieds au *Devoir*. Impossible de me souvenir d'autre chose que d'un affolement sans nom en recevant cette demande. Une page féminine, c'était une page où l'on donnait des conseils aux autres. Comment pourrais-je? Je me sentais trop jeune. Il me parlait de recettes de cuisine à donner (je savais à peine faire cuire un œuf!) et de conseils sur la décoration intérieure, et je refusai; j'étais encore à Sorel où j'avais passé l'été. Il écrivit de nouveau, insista et, finalement, me convoqua au journal. M. Héroux doit se souvenir de cette séance-là. Vers onze heures, Pelletier, Dupire et M. Héroux, dont l'importance me remplissait d'émoi, l'un assis sur le bord d'un bureau, l'autre marchant de long en large, essayant de me convaincre que je pouvais faire ces pages. Des recettes, ça se coupait tout rond dans des livres ou des revues. La décoration, ce serait aussi dans des revues que j'achèterais aux frais du journal. Fadette garderait sa page du jeudi. Et moi, j'aurais le lundi, mercredi et vendredi. On me paierait enfin. Et j'aurais des laissez-passer pour voyager. Je semblais aimer à aller me promener.

« Je finis par me laisser convaincre à une condition : j'enverrais tout ça par correspondance. Je ne viendrais même pas au bureau pour toucher mon salaire. Je n'avais aucun projet d'avenir et c'est pourtant cette condition qui me permit en 1920 de partir pour passer un an en Europe. Mon petit salaire de chaque semaine grossissait à mesure que baissait le franc. C'était épatant. J'avais beaucoup plus d'argent qu'il ne m'en fallait pour vivre. Je louais Dieu et Georges Pelletier qui avaient permis ce départ. Et je louais M. Héroux qui, lorsqu'il y avait au journal trop de matière, remettait ma page féminine du lundi au vendredi. J'adressais mes enveloppes bien régulièrement. Mais je me sentais l'enfant gâtée de la famille. Quand je rentrai, en octobre 1921, il restait des pages d'avance pour deux mois. Cela me permit de me reposer et de profiter avec enthousiasme de ma rentrée au pays. Quelques mois après, je me mariais. Je proposai de rompre mon contrat, pour mieux pratiquer l'art culinaire et l'art ménager et l'art de la décoration intérieure, que Cousine Gillette – car un article de mode, chaque semaine, était signé de ce pseudo – prêchait à ses lectrices depuis quelques années. Je me laissai convaincre de continuer encore. « Cela vous désennuiera dans cette ville inconnue [Ottawa] que vous allez habiter. »

« Je continuai. Quand Georges Pelletier venait à Ottawa pour le *budget*, nous le recevions à dîner. Henri Bourassa est venu se pencher sur mon premier berceau, pour voir le premier bébé. M. Héroux, qui m'avait à mon mariage servi de père, venait souvent. Dupire aussi. En somme, ils étaient ma famille, ceux qui avaient mis Michelle Le Normand au monde. Ils avaient édité *Autour de la maison* et l'avaient si bien annoncé qu'en deux mois l'édition de 2000 à 50 cents était vendue, payée, et j'avais un petit capital de 500 \$ qui me servit de Conseil des Arts et paya les bateaux pour l'Europe! » 026/005/008.

13 MLN a conservé 120 lettres que Georges Monarque lui a écrites entre 1917 et 1922.

14 Deux pages détachées, traitant du caractère d'Albert Lozeau à partir d'une expertise graphologique, n'ont pas été transcrites ici.

15 En 1918, MLN passe des moments de remise en question de ses amours. Le journal n'existant pas, on reproduit ici une lettre très importante qu'elle écrit à Stanislas Lozeau, jésuite, étalant devant ce nouveau père les tiraillements qu'elle ressent dans ses amours avec Lozeau.

« Il y a six ans, il y avait une jeune fille exaltée, ou plutôt enthousiaste, qui, toute

fraîchement sortie du couvent, s'amusait comme bien d'autres, à désirer aimer et être aimée; elle ne savait naturellement pas ce que c'était. Formée par des romans qui finissaient toujours à la bonne page et laissaient entendre qu'« ils étaient ensuite toujours heureux. » Elle était aussi convaincue que lorsqu'on aime une fois c'est pour toute la vie.

« Avec des amies, elle s'amusait à cultiver des sentiments d'admiration pour un poète malade. Chacune formait le projet de lui écrire. Elle, obéissait toujours à des décisions spontanées. Un soir, elle lui écrivit, et cela commençait en badinant : « Monsieur, je vous adore! »

« Or, elle était peut-être d'une si grande piété que c'en était un peu exalté. Cette lettre fut écrite juste comme elle commençait une neuvaine à son saint patron, saint Antoine, neuvaine qu'elle faisait pour obtenir une grande grâce d'avenir qu'elle n'avait pas spécifiée, ne sachant pas au juste ce qu'elle voulait.

« Le matin de la fête, elle alla avec des cousines en pèlerinage à Bonsecours, à pied. Quand elle revint chez elle, il y avait une grande enveloppe sur son secrétoire; avant de la lire, elle fut convaincue que son sort serait de se dévouer à désennuyer le malade, à peupler sa solitude, à le consoler.

« Lui n'accepta pas tout de suite cela. Son sort à lui était réglé, il ne pouvait pas enchaîner une petite fille de 17 ans, dans le célibat, sans savoir ce que Dieu en voulait. Il la remercia de son amitié, l'accepta pour quelques années : elle avait bien du temps à elle avant de songer à se marier!

« L'amitié se noua par lettres; tout un été de loin, la petite fille rêva au malade qu'elle n'avait vu qu'en passant près d'un balcon élevé.

« Quand elle revint de la campagne, elle alla le voir, le trouva chétif et misérable, eut une seconde d'incertitude, puis l'aima plus encore. Il le méritait. Il l'a préservée de la dissipation et de la légèreté. Il l'a préservée de lectures mauvaises, a gardé envers elle des précautions infinies pour qu'elle se conservât pure et commît le plus de bien possible et le moins de mal. Sans lui, elle sait parfaitement qu'elle ne serait pas aujourd'hui ce qu'elle est, et qu'en plus, elle serait peut-être malheureuse, n'ayant pas eu cette constante leçon de résignation, de paix, de sérénité, et s'étant mariée trop jeune, fort probablement et avec n'importe qui, ainsi aveuglément avec des idées et un cœur romanesque.

« Pendant trois, quatre ans, cette passion lui tient lieu de tout : aux jours décrétés des visites qu'elle faisait, elle manquait, sacrifiant tout pour ne point désappointer le malade. Elle n'accepta jamais une invitation, refusa des sorties tentantes, etc. C'était facile, elle aimait et elle était certaine d'aimer toujours; des malheurs pendant ce temps l'atteignirent sans la décourager, sans même l'abattre. Elle continuait à adorer la vie; des revers de fortune l'obligèrent à un moment à gagner sa vie. Elle n'était pas préparée; elle réussit et vit dans sa réussite comme une confirmation de sa vocation : elle pouvait désormais se suffire à elle-même. C'était bien une preuve que Dieu la voulait là, sur la route de ce malheureux.

« Rarement, très rarement, deux ou trois fois en tout, on lui fit observer qu'elle ne serait peut-être pas capable de jouer ce rôle-là toujours, qu'elle devait songer à son avenir autrement.

« Elle se disait et disait : « Je sais ce que je veux. Je suis en paix et contente. » Elle s'était d'ailleurs mis dans la tête qu'elle n'était pas mariable et que ce rôle était providentiel; elle détestait tous les ouvrages de maison, ménage, cuisine, couture et n'en faisait pas.

« Un bon jour, elle constata bien qu'elle s'absentait de la ville maintenant sans peine et ne s'ennuyait pas du malade. Elle ne voulut pas s'avouer qu'elle aimait moins. D'ailleurs ne priait-elle pas tous les jours pour la vie de ce sentiment?

« À la retraite de l'an dernier, je savais que je n'en tirais plus la moindre joie, mais ne

me sentais ébranlée en aucune résolution. Cette année, cela avait changé et depuis des mois, c'est une crise douloureuse. Que j'ai été longtemps sans vouloir me l'avouer et qu'il m'en coûte encore aujourd'hui de vous dire ça! C'est la banqueroute de mes idées arrêtées d'autrefois, et j'ai honte d'avoir un cœur comme les autres, versatile, capricieux, changeant. J'ai tant cru en mon sentiment aussi immortel que mon âme.

« J'ai laissé entendre mon changement à l'intéressé; je lui ai fait de la peine, puis j'ai calmé son inquiétude en ne parlant plus de mes crises.

« Pour moi le devoir est là; continuer à être la raison du soleil, malgré la lumière intérieure éteinte; continuer mes visites, mon bavardage, donner toujours ma présence, et en dehors, eh bien! travailler beaucoup pour oublier que cette amitié ne m'est même plus douce, me fait l'effet d'une chaîne, et que l'expression des sentiments si fidèles et si forts de l'ami, au lieu de me flatter, en sont venus à m'agacer. Qu'il faut que je me tienne sans cesse pour n'avoir pas un visage sombre, et que je suis presque torturée.

« C'est une épreuve évidemment; que doit-il en sortir? Pour comble, maman m'a laissée seule à la maison cet hiver, j'ai tenu la maison un mois, ai été une maîtresse ménagère admirable, et me suis aperçue que j'avais autant de talents que les autres; et j'entends prêcher le mariage partout et suis influencée. Suis influencée en ce sens que je suis inquiète et me demande si j'avais le droit d'écarter aussi violemment cette idée et d'en fuir avec la même violence les occasions.

« Voilà en partie la question. Elle est d'autant plus délicate que je vous nomme presque l'ami. Il n'en pourrait être autrement et c'est ce qui m'a toujours fait hésiter à raconter mon histoire. Je ne veux pas que vous le blâmez d'avoir accepté mon dévouement, si c'en est un. Sa vie est si complètement dépourvue de joie, qu'il est bien le moins qu'il en ait une; et savez-vous ce que je voudrais que vous m'obteniez? Que ma volonté de lui rester me revienne, que l'agacement soit remplacé par une amitié qui me facilitera la fidélité; et d'obtenir que je ne le fasse pas souffrir. Il en a assez d'être un malade et un prisonnier d'un corps si misérable.

« Priez pour moi. Mon papier est bien épais et ma lettre bien longue! J'espère m'être assez clairement exprimée. Je voudrais que vous me compreniez. Pour vous dédommager, je prie pour vous.

« Votre enfant. M.A.T. » Marie-Antoinette Tardif à Stanislas Loiseau, jésuite, 24 mars 1918. 026/008/015.

16 Maria : village de la Gaspésie, sur la baie des Chaleurs. « J'ai reçu votre lettre du 6 [juin] courant et j'ai beaucoup de plaisir à vous inclure une passe qui vous permettra de faire votre promenade à Maria », écrit J.-N. Chevrier, trésorier du *Devoir* à MLN, le 7 juin 1918. Et, plus tard, le 25 juin 1918 : « Si vous devez prolonger votre séjour en Gaspésie, vous pourrez m'envoyer votre passe et je me ferai un plaisir de faire prolonger le délai. » 026/009/007.

17 Époque de la grippe espagnole qui, en 1918, faisait des ravages. Les gens aisés se réfugiaient dans les sanatoriums. Le Dr Mireault est Joseph-Auguste Mireault, baptisé à Saint-Jacques de l'Achigan le 29 avril 1878, fils d'Azarie Mireault et d'Euphémie Melançon. Il a épousé Marie-Caroline-Jeanne Gauthier (Outremont, Saint-Viateur, 20 avril 1915).

18 Georges-Étienne Boileau, né en 1880, ordonné prêtre en 1904, est vicaire à Mont-réal, paroisse Saint-Louis-de-France, de 1910 à 1922.

19 Henri Gariépy, médecin, fils d'Antoine Gariépy et de Marguerite Beaudet, de Mont-réal, paroisse Saint-Jacques, épousera Rita Laurier (Montréal, Saint-Pierre-Apôtre, 17 décembre 1925), fille de Ruben Laurier, médecin, et de Marie-Louise Laurier.

20 Adrien Hébert (1890-1967), né à Paris, fils du sculpteur québécois Louis-Philippe Hébert et de Maria-Emma-Cordélia Roy. Peintre québécois, frère de Henri Hébert.

21 Édouard Montpetit – fait partie du conseil de la Société Canadienne des Beaux-Arts, fondée en 1918 par Victor Morin. Voir *Le Nigog*, Montréal, Comeau & Nadeau (Lux), p. 207. *Le Nigog*, revue qui connut une existence d'un an seulement (1918), « défend l'esthétisme moderne en littérature et en peinture en réaction aux tendances régionalistes qui prévalent alors au Québec. » Les frères Hébert y collaborent. *Encyclopédie canadienne*.

22 La phrase entre crochets a été raturée dans le manuscrit. Le nom de Gariépy est changé par celui de Pierre Thibodeau, avec qui elle est revenue à l'hôtel. Cette jolie Monique Gariépy est née un 17 février, selon une note laissée par MLN dans Journal III.

23 Solange (20 ans) et Madeleine Thibodeau sont filles d'Alfred Thibodeau et d'Éva Rodier.

24 Eugénie Lalonde (1878-1969), née à Vaudreuil le 6 juillet 1878, a épousé Oscar Ranger (Montréal, 7 juin 1904).

25 Adrien et Henri Hébert (1884-1950), deux frères peintres, sculpteurs et dessinateurs québécois.

26 Hippolyte-Adolphe Taine (1828-1893) parle des « figuiers d'Inde, des chevelures d'herbes grimpantes qui revêtent la nudité de la roche. » *Voyage en Italie*, vol. 1, Hachette, 1866, p. 121.

JOURNAL IV¹

LUNDI MATIN, 23 DÉCEMBRE 1918 – Encore deux jours et ce sera Noël, et nous n'avons pas une miette de neige. Quelle tristesse!

Estelle est venue. Elle donne un concert à Sorel le 15 janvier. J'y serai. Mes conscrits sont revenus. Hier, nous avons, Estelle et moi, rencontré Hector au Majesty où nous sommes allées entendre Éva Gauthier. Nous avons bien ri en nous serrant la main.

Vendredi, à la conférence de l'abbé Groulx, j'avais vu Georges. J'étais avec Évangéline. En entrant à l'université, nous l'avons aperçu dans l'ascenseur qui attendait. J'en ai été toute déconcertée. Il est venu s'asseoir avec moi pour écouter la conférence. Je ne suis pas trop contente de le voir. J'ai peur de l'aimer encore et de souffrir. Il n'est pas pour moi et je crois que j'aimerais à l'avoir. Il me semble aussi qu'il ne m'aime pas la moitié autant que l'an dernier.

Après la conférence, M. Héroux avait à me parler et Georges m'a quittée pour aller s'habiller en me donnant rendez-vous en bas.

En bas, en l'attendant, M. Héroux m'a présentée à l'abbé Groulx et drôlement; je riais. J'étais gaie. Il a interpellé l'abbé et lui a dit :

– Savez-vous qui est cette vieille et grave personne si imposante?

Et l'abbé ayant répondu non, il m'a nommée. Quand Georges est arrivé, il lui a dit :

– N'ayez aucune crainte, nous ne vous l'enlèverons pas!

J'étais un peu confuse et j'ai eu peur qu'une phrase pareille agaçât Georges.

Nous sommes remontés à pied, tranquillement, en causant avec une sagesse sans pareille.

LE 24 DÉC. – Il est 7 heures. Je commence la veillée de Noël – et comme à part de M. Barré que j'ai refusé – personne n'a téléphoné, je vais passer seule la veillée de Noël. J'avais vaguement espéré G. ou H. Je voulais quelqu'un.

Je suis très contente, mon Dieu, d'avoir ce petit désappointement à offrir au ciel. C'est peu; il y a tant de malheureux, et moi, je suis heureuse; il me semble que je vais bien mieux prier, parce que ce soir quelque chose manque à mon contentement.

Je vais demander que toutes les vaines espérances soient arrachées de mon cœur et que je cesse de rester fidèle à certains désirs.

J'ai un peu d'écriture à faire, j'ai du tricot, je fais un bonnet boudoir à Madeleine H². J'ai un livre : le second du journal d'Amiel³. Marie viendra tout à l'heure avec sa petite Camille⁴.

À l'approche de la nouvelle année, je me sens malgré moi curieuse : qu'est-ce que va m'apporter 1919? Mon Dieu, j'espérais des choses extraordinaires pour 1918 – et mon année n'a été que bonne. C'est déjà beaucoup, il est vrai, de n'avoir pas de grands malheurs à enregistrer. Et qui sait ce qui s'en vient? Quoi qu'il en soit, je m'offre au bon Dieu : il n'y a que Lui qui compte, Lui qui nous apporte tout.

11 HEURES ¼ – La veillée a passé. J'ai lu Amiel et l'Évangile. Je n'ai pas travaillé. J'aurais voulu voir à mon futur article que je ne l'aurais pas pu. La maison n'a pas cessé d'être pleine. J'ai amusé Camille. Rien ne me plaît comme de sentir dans mon cou ses bras de soie. À la serrer sur moi, j'éprouve tout un monde d'impressions. En ne faisant à peu près rien, ce soir, que j'ai vécu! Que de pensées en moi, que de tristesse combattue, que d'entretiens avec Dieu, même en société! Que je voudrais être indifférente à tout ce qui m'arrivera, être vraiment abandonnée à la sainte volonté! Hélas, je suis inquiète, futile, enfant, curieuse. J'ai des désirs, quoique je sache bien que le bonheur ne serait pas plus dans leur réalisation.

Ce soir, je vais bien demander à Dieu l'inspiration. Si au moins j'écrivais beaucoup et bien, il me semble que j'aurais une plus grande certitude d'être utile.

Dans cinq minutes, par téléphone, je vais éveiller Évangéline. Elle s'est couchée avant. Moi, j'aime mieux veiller, mais je suis frileuse et j'ai presque hâte au retour et au sommeil.

Quand on a une tendance chagrine, le sommeil attire plus.

Je ne peux pas m'empêcher de songer à ma veillée de Noël de l'an dernier; et alors, je regrette que G. ne m'aime plus avec la même ardeur contenue; je regrette, et pourtant mon bonheur n'était pas un bonheur, il y a un an. Je sentais que je l'aimais et je ne me croyais pas le droit de le faire.

Je pense – en songeant à ça – que le bon Père Loiseau priera pour moi cette nuit. Je voudrais bien sentir que le bon Dieu m'aime. Et je suis un peu folle : je ne le sens que lorsque j'ai de grandes joies.

Que ferai-je demain?

Il neige.

LE 25 DÉC. NOËL – Je me lève. J'ai déjeuné. Il est onze heures. Cette nuit, ç'a été triste. Quand nous sommes revenus de la messe de minuit, Athala et moi, nous avons trouvé Léa⁵ sans connaissance, appuyée au pied du lit. René⁶ ne dormait pas. Quand nous avons voulu la laver pour la faire revenir, René criait : « Réveille-la pas », et il se débattait, nous menaçait. Puis il la prenait par le cou, l'embrassait, la remuait. Mais elle n'est revenue que sous la main de maman.

Alors, quand je me suis couchée, j'ai pleuré. Il me semblait que la vie était affreuse, que je n'avais que des peines à attendre. Et j'étais effrayée et triste.

Je suis revenue ce matin. Je suis bien folle. Le bon Dieu que je sers bien, ne m'a-t-il pas prouvé que tout s'arrangeait pour le mieux dans ma vie? Jusqu'ici, ai-je eu à me plaindre?

Je n'ai rien à faire de mon après-midi et de ma soirée. Je sortirai peut-être. Je vais voir.

Je voudrais écrire.

Je vais finir le journal d'Amiel. Il a beaucoup neigé. L'arbre de Noël est assez beau et René lui fait de jolies fêtes.

30 DÉC., LUNDI – Hier, dimanche, j'étais invitée à souper chez M. Héroux. Il est venu me chercher chez Lozeau. Je me sentais d'avance un peu gênée et j'avais peur d'être bêtasse. Mais une fois là, je me suis trouvée à l'aise et j'ai aimé ma veillée. Il a des enfants charmants. Sa petite fille Lucie, qui a treize ans, cause comme une grande personne et est une jolie enfant très brune et très intelligente. Son garçon, c'est un phénix. Il a eu quatre ans en novembre et il sait lire, et raconte l'histoire du Canada à merveille. M. de Champlain, Maisonneuve, de La Dauversière, M. Olier, Dollard, les sauvages, Lévis, Montcalm (les Anglais), ce sont ses amis; il sait leurs aventures du bout des doigts et n'a pas l'air plus vieux avec tant de science. Il est blond, blond, blond. Il m'a fait de jolis sourires, mais... Jean n'embrasse pas la visite, c'est un principe.

J'ai été émerveillée.

M. Héroux est venu me reconduire et m'a parlé... mariage. Le sujet est venu sur le tapis, et il en a causé. Il ne croit pas que ma littérature soit un motif pour m'en éloigner. Je lui ai dit que j'étais bien décidée à

me marier, si l'occasion se présentait bien, mais que jusqu'ici je n'avais aucune probabilité. Et je lui ai confié que je n'envisageais la chose comme une possibilité que depuis moins qu'un an.

Il m'a demandé : « Et pourquoi depuis un an? » espérant peut-être une anguille sous roche. J'ai dit : « Depuis ma retraite fermée. »

Il m'a prêté *L'Homme de Hello*⁷.

LE 3 JANVIER 1919 – L'année est commencée, et assez bien. Je n'ai pas été triste. J'ai eu de jolies étrennes. Rien... de garçons cependant cette année. Hector est venu mardi soir. Georges ne m'a pas même envoyé une carte et René Saint-Cyr ne m'a pas non plus envoyé de souvenir. Madame Ranger m'a donné une jolie bague. Hier soir, avec Henri Gariépy, je suis allée veiller chez elle. Il était aussi venu me rendre visite au jour de l'An.

Je suis décidée à ne pas perdre mon temps. Hier avant-midi, j'ai joyeusement travaillé. Cet après-midi, je lis. Je ne suis pas très bien disposée, étant un peu malade. Ce matin, je suis allée rendre visite à mon bon Père Loiseau.

J'ai reçu des lots de cartes. Tout le monde a pensé à moi, sauf Georges. Et j'aurais aimé que lui surtout pensât à moi.

Je n'ai pas manqué la messe, ni hier ni ce matin. Le bon Dieu, c'est le Bonheur. En ayant confiance en Lui. Il faut être content. Il nous donnera ce qui nous est utile.

VENDREDI, LE 10 JANV. – Je suis à Sorel depuis deux jours. J'y mènerai durant une quinzaine une petite vie tranquille⁸. Mes cousines paraissent contentes, mais elles sont bien occupées. Je dois apprécier ma situation qui est meilleure que la leur.

Estelle prépare son concert qui aura lieu le 15. Arline est passablement dévouée.

Le matin, je vais à la messe toute seule. C'est loin. Mais j'aime faire cette longue marche à jeun. J'aime aussi le bon Dieu.

LE 17 JANV. – Je suis là, à ma table de travail, j'essaie d'écrire, je n'ai aucun goût. Ça m'ennuie.

Je suis toujours à Sorel. Ça va bien. Rien d'extraordinaire, à part le concert qui fut un joli succès. Germaine Leduc est ici.

J'ai eu presque une fluxion. Je n'ai recommencé d'aller à la messe que ce matin.

LE 23 – Je suis revenue de Sorel, ce matin, bien fatiguée et un peu avec le regret de n'être pas restée là-bas.

J'essayerai d'écrire ce soir. Mais j'ai peur que ça n'aille pas.

26 JANVIER, DIMANCHE – Hier soir, Georges est venu. J'avais bien pensé à lui les jours précédents et avec un peu de rancune même. Son long silence me blessait. Tout de même, quand il est arrivé, je n'ai pas paru fâchée. Et je ne l'étais pas. Et nous avons passé une soirée exquise et qui sera fructueuse pour moi, j'espère bien. Car naturellement, nous avons discuté ma carrière littéraire. J'ai beaucoup parlé; lui aussi. Il me reprochait de n'avoir pas encore mis à exécution mes prétendus plans. Moi, je rétorquais par des excuses qui le convainquaient à demi. J'ai bien cherché à lui faire comprendre la difficulté d'agir, avec mes trois pages chaque semaine. Nous badinions en même temps. Je me butais à mes avis; lui aux siens. Il a voulu que je lui révèle mes plans : j'ai refusé de vive voix; il a refusé de les avoir par écrit. Finalement, je pense bien que je lui enverrai cette semaine mes projets, mais tout juste, sans commentaire.

Il s'est chargé de m'aider à écouler mon *Autour de la maison*, m'a donné des conseils que je ferai miens, s'est montré en tout le meilleur et le plus serviable des amis.

Après avoir beaucoup parlé de moi, nous avons parlé de lui. Il travaille sans relâche. Il avait téléphoné pour venir pendant mon absence. Il m'a reconfié son ambition; et nous avons discuté les dangers qu'apporte en lui l'orgueil. Nous en sommes venus à parler du *Démon de midi*, au sujet de Lamarche, qui m'a désappointée parce qu'il a eu certaines faiblesses. Georges, lui, n'appréciait pas moins le grand homme, en dépit de son... humanité débile. Moi, je me révoltais et j'ai dit :

– Je voudrais qu'un grand homme le soit en tout.

J'en suis arrivée à lui poser cette question :

– Si l'on vous demandait de choisir entre poursuivre votre ambition et arriver à être un chef, mais tomber dans certaines fautes qui attaqueraient, renieraient vos principes, ou renoncer à votre ambition, avoir une vie ordinaire, mais ne faillir en rien.

Et il a ri, en me répondant :

– Quel problème vous me posez et sur lequel j'aurai à réfléchir!

Je me suis montée. Comment! il ne choisissait pas sans réfléchir? Il a tourné la discussion, je ne comprenais pas bien, je protestais encore, mais j'ai dit encore :

– Moi, je repense au fait du *Démon de midi*; et là-dessus il s'est écrié :

– Ah, mais ce point, c'est adopté.

La discussion était donc inutile, puisque nous étions presque du même avis : puisqu'il promettait ce à quoi je tenais.

Nous avons encore beaucoup causé. Je lui ai remis les livres que j'avais à lui, son cahier de notes et son évangile. Il a dit :

– Ils sont parfumés de votre souvenir.

J'ai supposé qu'il ne s'amusait pas à ces petites odeurs de sentiment, et j'ai eu le plaisir de lui entendre affirmer :

– Je suis un homme de chair, de cœur et d'os, comme les autres.

Dans l'escalier, nous avons prolongé la conversation. Georges parlait encore de son avenir dont l'idée ne l'abandonne pas un instant, qui le torture, s'il a peur de ne pas pouvoir tout ce qu'il veut. Il m'a avoué traverser une mauvaise crise, être tourmenté, et il a fini par me certifier qu'il était de ceux qui ne sont jamais heureux.

Il m'a promis de m'appeler souvent, car il viendra peu, à cause de son étude.

C'est mieux, d'ailleurs, je l'aimerais trop. Et c'est une femme plus jeune et plus brillante que moi qu'il lui faudra.

Il m'a dit deux fois : « Priez, priez pour moi. »

LE 28 JANV. 1919 – Hier, j'ai écrit mes projets littéraires à G. Ce matin, il m'a téléphoné, m'a donné des conseils, m'a dit de n'avoir pas peur de montrer les trésors que je tiens enfermés en moi, que je laisse dormir par pudeur.

Hier soir, je suis allée chez Blanche G⁹. Elle se marie dans quinze jours. Ce sera vite passé, quinze jours. Elle s'inquiète beaucoup de l'avenir d'Évangéline et... de moi.

Cet après-midi, je vais rester à la maison. Je suis un peu malade, et je prends des remèdes.

Je prie le bon Dieu de m'aider à écrire. Il faut que je travaille et je sens d'avance que la tâche à faire est difficile.

LE 2 FÉVRIER, DIMANCHE – Le troisième chapitre de *Mon amie Jeanne*¹⁰ devrait être sur le métier. J'attends l'inspiration. J'y pense sérieusement depuis hier, sans trouver d'idées assez nettes. Je prie le bon Dieu de m'aider.

Ce matin, les frères de mon beau-frère Girard¹¹ sont venus pendant que je faisais des macarons, et ils en ont beaucoup mangé en me taquinant. Ils ne sont pas accoutumés à me voir à la cuisine.

J'ai écrit hier à ma cousine Jeanne Beaupré dont je viens de recevoir une lettre. Je crois aller bientôt à Québec. Si je pouvais avoir une *passé*, ce serait plus tentant. J'ai assez hâte de connaître ces parents-là.

Je suis un peu malade. J'ai un commencement de rhume. Nous avons eu froid hier dans la maison.

LE 4 FÉVRIER – Mon rhume est dans son pire. J'en souffre joliment. J'ai hâte qu'il prenne la clef des champs.

Georges m'a téléphoné ce soir. Que je m'imagine donc qu'il ne m'aime plus! Pourtant, il est gentil; il continue à étudier extrêmement fort, sans répit, et à être ahuri, m'a-t-il dit.

Hier, Madeleine et Solange Thibodeau sont venues prendre le thé avec moi. Elles sont fines et je les aime. Comme on se fait souvent de loin une fausse idée des gens! De loin, je n'aimais pas du tout Madeleine, que j'aime peut-être mieux que l'autre aujourd'hui. Elles sont simples et très intelligentes toutes les deux.

Je suis contente qu'elles me manifestent tant d'amitié.

Avec mon rhume je suis portée à n'être pas très gaie. Mais je suis contente quand même de la vie, je remercie bien le bon Dieu de ce qu'Il m'a donné jusqu'ici, et quoi qu'Il veuille faire, quoi qu'Il fasse de mes sentiments, je L'aime et m'offre à Lui. Un sacrifice est toujours utile. Autour de moi, partout on a besoin de mes prières, de mes mérites. Que Dieu me bénisse!

LE 6 FÉVRIER – Jeudi matin. Je me suis éveillée malade encore. Que de temps on perd avec ces petits malaises! C'est vrai que puisque c'est la volonté de Dieu, inclinons-nous.

Mais monsieur Georges Monarque trouvera encore que mon travail littéraire est trop modique!

Cet après-midi, je vais à Marie-Réparatrice¹² à une réunion des petites sœurs chrétiennes. Je reverrai Solange, probablement, et Germaine Valentine¹³ que j'aime bien.

Blanche G. est bien près du mariage. Estelle va venir jouer : elle passera quatre jours à Montréal à cette occasion. Je serai bien contente.

Hier, je suis allée entendre *Cyrano*¹⁴. C'était assez bien et j'ai aimé cela. J'y suis allée avec Gabrielle de G¹⁵. et Annette.

Il me semble que... mon journal est insignifiant. En moi-même, je ne suis pourtant pas insignifiante.

VENDREDI, LE 7 FÉVRIER – J'ai vu Solange; nous avons beaucoup causé et décidément je l'aime beaucoup.

Mais je suis revenue bien fatiguée de Marie-Réparatrice, où je me suis trouvée à prier bien longtemps.

J'étais fatiguée à en pleurer. Je suis nerveuse et faible depuis que j'ai encore ce rhume.

Estelle arrive demain. Hier soir, je suis allée veiller chez Blanche. C'était la dernière veillée intime avec Blanche jeune fille. Quand je suis arrivée, elle était follement gaie. Son père, sa mère et Évangéline riaient à se tordre parce qu'elle venait de faire une réception enthousiaste à un cadeau. Elle attendait son frère qui était allé à la fête

d'enterrement d'Honoré. Il est arrivé vers huit heures. Elle l'a questionné drôlement. Un peu plus tard. Honoré est venu lui-même avec quelques amis et la coutellerie. Elle est superbe.

Mais Blanche n'a plus manifesté tant de joie. Elle était en peine d'Honoré qui est reparti avec ses amis. Et sa gaieté s'est trouvée amortie.

Son père continuait à badiner. Sa mère aussi. Nous avons veillé en famille.

Au retour, Évangéline me disait qu'elle craignait pour le bonheur de Blanche. Elle a peur qu'avec des inquiétudes puériles elle agace son mari. Avant que nous la quittions, elle a recommandé à Évangéline de faire prier ses petites filles pour qu'Honoré restât bon garçon.

7 FÉV., SOIR – J'essaye de lire et je ne comprends à peu près rien. Ma tête achève peut-être de bourdonner.

Georges vient de me téléphoner. Il était gai et je n'ai pas pu m'empêcher de m'étonner. Et il m'a dit qu'un petit mot que je lui ai envoyé, l'autre jour, l'a remis à flot.

Mais ensuite, il m'a fait un discours à propos d'un de ses amis, sur le mariage pratique. Je me propose de lui faire recommencer cette conférence-là quand il viendra. Il doit venir la semaine prochaine.

Je crois que je vais me coucher.

Georges m'a dit qu'un de ses amis avait dit hier : « Michelle a un bel article ce soir. » Et il m'a dit qu'il me croyait sur une bonne voie.

Je prie le bon Dieu, je L'aime, je m'offre à Lui. Ces jours-ci, je souffre souvent, ou de mes désirs non contents ou de l'aspect de la vie en général : quand on est un peu malade, on voit avec un peu de pessimisme. Je n'ai pas peur de la vie, mais je souffre de la méchanceté du monde, de la folie de tous. Il me semble que j'aurais du plaisir à expier pour ceux qui ne prient pas.

De quoi... demain sera-t-il fait? Je l'offre, bleu ou rose, mon demain. Que le bon Dieu bénisse et soutienne ceux qui L'aiment!

11 FÉVRIER – Blanche¹⁶ est mariée de ce matin. Le mariage a été beau, et à la gare je me suis bien amusée. Dimanche, il y avait eu réception. Elle avait des cadeaux magnifiques et criait : « Que c'est beau le mariage! »

Depuis trois jours, je suis sortie sans cesse avec Estelle. Elle est repartie cet après-midi. J'ai reçu deux soirs en son honneur.

12 FÉVRIER – Je suis encore fatiguée. J'ai travaillé comme une folle aujourd'hui, et il ne me semble pas que j'aie fait quelque chose de bien. Tout l'avant-midi j'ai été à la tâche. Après le dîner, je m'y suis remise une heure, et ce soir j'ai repris. Georges m'a téléphoné, il s'est informé

de ma littérature. Ça me fait souffrir de penser à lui. Ça doit être parce que je suis fatiguée.

LE 9 MARS 1919 – Depuis près d'un mois, je ne suis pas venue écrire ici. Et qu'ai-je fait au juste? Rien de marquant. Un petit voyage à Sorel de dix jours. Je me suis bien amusée. Et puis j'ai travaillé ma *Jeanne*, mais je ne suis pas chanceuse et j'ai souvent le rhume ou mal à la tête.

Hier soir, Georges est venu, et nous en avons un peu causé. Que nous avons des conversations intéressantes entre nous deux! Pour commencer la veillée, il m'a percé deux écailles, deux coquilles de barachois, et avec son canif. C'était dangereux et absorbant. Il parlait peu et je bavardais. Un peu plus tard, nous avons commencé à échanger impressions, idées, philosophie personnelle. L'avenir est toujours en jeu, le sien, et comment il le réalisera. Je lui ai dit de rester rigoriste, mais de ne pas trop aller en travers des circonstances aléatoires, parce qu'il voudrait se prouver qu'il tient son bout. Je lui ai donné ma petite observation personnelle sur cela. C'est vrai. On veut quelque chose. Si le quelque chose est bien, il faut y tenir. Mais si, en dépit de nos efforts, de notre travail soutenu, le quelque chose n'arrive pas, sans l'oublier, sans l'abandonner, sans le rejeter, il faut attendre que l'heure soit venue.

Il est parti tard. Il avait l'air content de sa soirée. Moi, qui suis petite fille, parce que je suis *femme*. J'ai rêvé à lui. Mais je n'y attache pas d'importance. Tant qu'à me marier, il me semble de plus en plus que c'est un type comme lui que je voudrais. Mais, d'autre part, je ne suis pas ce qu'il lui faut, surtout comme fortune. Et puis, à quoi sert de laisser voyager dans la lune son imagination! Un bon matin, un détour du chemin nous apporte de l'imprévu ou nous fait changer d'idée et de rêve du tout au tout.

Lundi, j'avais connu les demoiselles Dombrowski, de Québec. Georges me les avait fait rencontrer exprès pour qu'elles m'invitent. Il m'en avait un peu parlé dans ses lettres de là-bas.

LE 12 MARS – Je suis toujours malade et je suis bien lasse ce soir, un peu apeurée : j'aimerais à écrire bien, bien, bien, et il me semble, et j'ai peur d'être sotté.

Georges m'a téléphoné. Je lui avais écrit un petit mot d'*affaires* à propos de ma littérature. Et nous avons badiné un peu. Mais dans ma lettre je lui disais avoir des regrets du temps que nous avons perdu pour réviser mes articles dans l'avant-dernier automne. Nous avons eu tant d'heures en ce déjà autrefois! Et il a dit que j'avais raison de regretter, parce qu'il croyait bien que ces moments passés en loisirs ne se retrouveraient plus.

À la fin, sa voix était lointaine, et je l'ai remarqué, et il m'a dit : « Je m'éloigne tranquillement », et sur de beaux bonjours nous nous sommes laissés.

Ensuite, je pensais qu'il s'éloignait pour vrai, que la vie va l'éloigner tranquillement. Et comme je suis malade, affaissée, ça me fait de la peine.

Est-ce fou, un sentiment, est-ce fou? Je l'aime. Je l'aime parce qu'il me paraît l'impossible; je l'aime et quand il m'aimait et me le laissait tant voir, j'étais nerveuse et ne savais pas si je l'aimais. C'est en le perdant que je l'aime mieux.

Est-ce fou! Je m'en veux. J'en suis triste. Je voudrais guérir. J'aimerais bien à penser comme autrefois : à n'avoir qu'un chemin certain devant moi, et une littérature.

Blanche G. (madame!) nous a invitées, Évangéline et moi, pour vendredi. Elle m'a demandé : « Voulez-vous des garçons? » J'ai protesté. J'en reviens toujours à la tête de G. et les autres me laissent froide. L'aventure ne me tente pas autrement qu'avec un pur Canadien de sa race et de ses idées.

Je suis allée au *Devoir* aujourd'hui.

À la maison, on attend Elliott¹⁷. C'est navrant. Maman fait des marchés énormes pour le recevoir. Léa en parle, et bébé et Athala n'en tarissent pas. De jour en jour, tous sont déçus mais se remontent avec d'autres jours. Elles regardent leurs tasses de thé, se tirent aux cartes en riant, en badinant, mais elles cherchent quand même.

Moi qui suis jeune, je suis la plus vieille, et je regarde, et des fois je m'amuse, et des fois je souffre.

Mes cousines doivent venir bientôt.

VENDREDI, LE 14 MARS (À PEU PRÈS!?)¹⁸ – Reçu ce matin un mot du Père Valentin¹⁹ qui me mettra en relation avec Andrée Jarret²⁰, mais qui veut en même temps se mettre dans mon travail. Il m'appelle son enfant, et je ne me sens aucune tendresse pour lui²¹. J'estime son dévouement, mais je ne m'abandonne pas à sa direction.

Dieu, que de conseils je reçois en vue du travail, de l'œuvre que j'ai à faire en ce monde! Et que de désirs j'ai en moi de bien faire, qui ne m'ont tout de même pas fait écrire des chefs-d'œuvre, depuis quatre ans bientôt que j'écris!

Ai-je perdu du temps par ma faute, par négligence, manque d'énergie ou légèreté? Il me semble que non. Les circonstances se mettent souvent à l'encontre de ma bonne volonté. Quand ce ne sont pas les circonstances, c'est ma santé qui est encore une circonstance.

Je prie. Je veux. Ce que je fais doit être bien.

Ce matin, après la messe, j'ai travaillé. Cet après-midi, je vais chez où je vais revoir des articles à mettre en volume. Ce soir, je vais veiller chez Blanche Garceau. Est-ce que je devrais sacrifier mes amies à l'art? Il me semble alors que l'art deviendrait superficiel et que, retirée de la vie, je ne connaîtrais plus la vie.

Et puis, je suis encore un peu jeune.

LE 17 MARS 1919 – Lundi. Je ne sors que cet après-midi; j'irai à Louis et Jean, les petits Damphousse, mes élèves que j'aime bien. Et puis, j'irai probablement chez Albert; ensuite, je souperai chez Annette et je ne ferai rien ce soir sans doute.

Ce matin, je travaille depuis une heure environ. J'ai revu un travail, lu, copié des recettes.

Chez Blanche, l'autre soir, j'ai observé Honoré son mari sans enthousiasme. Ils sont un peu légers, ils ont l'esprit superficiel; il me semble que la religion n'étant pas la base assez ferme de leur bonheur, il ne durera pas, il ne vaut pas.

Samedi, je suis allée entendre *L'Aiglon*²² avec Berthe et Georgette. Nous avons beaucoup ri dans les entractes, et après, en revenant. C'est si gentil de nous retrouver!

Dimanche, hier, il faisait tellement mauvais que je ne suis pas sortie. J'ai lu et travaillé cinq heures de temps.

LUNDI, 18 MARS²³ – Je ne suis pas sortie cet après-midi. J'ai lu, fait une « Cousine Gillette », copié quelques recettes. Le temps a passé fort vite. À 4 heures, j'ai reçu une lettre d'Estelle. C'est décidé : elle va à Québec. Je voudrais bien y aller avec elle. J'espère y aller. J'ai lu dans *L'Homme*, de Hello. Je ne me fais pas beaucoup à ce genre. Je ne suis sans doute pas préparée, mais il me semble qu'il ne m'en restera rien²⁴.

Je lis *La Jeunesse de la Grande Mademoiselle*²⁵, et cela m'intéresse, quoique Georges ait dit, en voyant ce livre-là sur une table : « C'était une folle, la grande mademoiselle! »

Il a téléphoné ce matin et je n'étais pas là. Il n'a pas rappelé.

Plus tard – Il vient de rappeler et de me faire parler un quart d'heure, que dis-je, une demi-heure. Il avait eu l'intention de m'amener à une séance ce soir; il m'avait appelée pour cela. La chose est à reprendre dans un mois. Nous avons ri au téléphone. Il m'a dit que mon article de ce soir était bon. Un peu plus tard, il est revenu à en parler et m'a demandé si je pensais à notre amitié à nous deux, en parlant des sentiments qui n'ont qu'un moment de plénitude. J'ai bredouillé et lui ai dit qu'on ne posait pas de ces questions-là. Et nous nous sommes mis à rire. Au fond, c'est vrai, que je pense à lui en écrivant certaines choses.

Est-ce qu'on ne pense pas toujours à quelqu'un qu'on aime autant que je l'aime?

La semaine prochaine, la retraite fermée. Quelles grâces obtiendrais-je du bon Dieu?

LE 21 MARS – Non, je ne la ferai pas cette retraite. J'en ferai une en mai avec le Père Loiseau, parce que cette semaine je me prépare à mon petit voyage à Québec.

Ce soir, Georges vient. Il me l'a téléphoné et il me l'avait dit mercredi, alors qu'à la conférence Lavergne je l'ai vu environ une demi-heure.

J'ai été malade hier. Elliott est arrivé, très bien, pas changé le moins et gras. La maison était bien gaie. Nous avions tant peur qu'il revînt infirme!

LE 22 MARS, SAMEDI MATIN – Georges est venu. Pour commencer, il était un peu silencieux, il avait son front d'obsédé. Et je le questionnais, je le taquinais. À la fin, il riait. Mais nous devons travailler ensemble hier. C'était vraiment décidé. Quand il est arrivé, mon secrétaire était ouvert et nos deux chaises préparées auprès. Il a fouillé dans mes papiers, mais la littérature ne venait pas à propos, et la première partie de la veillée s'est passée sans qu'il en soit question. Je le regardais en dessous du nez, un peu pour le provoquer, quand il a dit : « Et puis, notre programme, passons-y. » Alors je me suis exclamée :

– Mais ce n'est pas comme ça qu'il faut procéder. Vous avez manqué votre entrée en matière.

J'ai dit à peu près cela en mots plus brefs et autrement. Il a ri malgré lui et a avoué qu'il était « coupé court ».

Et nous n'avons rien fait. Et nous le constatons à toute minute avec des regrets.

Mais son front était débarré, ouvert, il était gai, libre, et nous parlions cœur à cœur, avec un peu de pointes pour rire ici et là, qui rendaient nos attitudes piquantes, drôles.

Nous avons touché à maints sujets. Quand Elliott est rentré avec sa famille, je l'ai appelé pour le présenter. Ils se sont mis à causer, mais Elliott parlait, parlait, et à la fin il exposait des idées de soldat en fait de politique, qui me mettaient dans la... crise. À la fin, j'ai dit subitement :

– Asteure, va-t'en, vous parlerez politique une autre fois!

Georges a trouvé que c'était une façon pas bien délicate de trancher la question :

– Votre pauvre frère qui vient d'arriver et vous l'envoyez!

Mais Elliott nous avait donné un sujet de conversation... nationale. Que d'autres comme lui ne savent plus ce qui se passe dans leur pays, et ce qu'il faut penser à la place d'avoir des idées prises là-bas. Et

Georges disait qu'il aimerait mieux que les soldats anglais-canadiens et canadiens-français ne s'entendent pas. C'est un sujet dangereux pour l'émiettement de notre race.

Moi, je prie. Ce matin, je suis allée à la messe de 7 heures. J'ai pensé à Georges, à Elliott, à ma famille.

Dans combien de temps le perdrai-je, ce Georges? J'aimerais tant le garder, mais je sens qu'il y a une multitude de choses qui nous séparent : l'avenir, son avenir l'emportera.

C'est sans doute mieux. Et moi, est-ce que je sais combien de temps mon cœur lui restera attaché? La vie surprend tellement et déroute avec une telle facilité, véracité, nos sentiments!

C'est égal, je les aime beaucoup les moments que je passe avec lui.

QUÉBEC, LE 3 AVRIL 1919 – Je suis à Québec, que j'ai d'abord contemplé de loin, lundi après-midi. Je veux que la terre et le caractère de la ville, des alentours des maisons me parlent! Les cousines et cousins sont gentils, aimables. Je suis bien. Ce matin, nous avons fait une promenade exquise avec Philippe-Auguste, sur la citadelle et la terrasse.

LE 7 AVRIL – Je suis allée passer la semaine dernière à Québec. J'ai fait un beau voyage. Je suis partie lundi dernier, le matin. À deux heures, nous étions à Lévis où nous avons couché. Le lendemain, j'allais à Québec; nous arrivions chez nos parents Beaupré²⁶ où nous étions reçus à bras ouverts. Ils sont tous gentils, tous aimables. Je les ai beaucoup aimés. En arrivant là, j'ai eu une surprise : une lettre de Georges, remplie, seize pages, affectueuse, tendre, exquise. C'est drôle que l'un et l'autre nous nous aimions tant et que ce ne soit que pour un temps. Qu'il me plaît! Que je pense à lui, que je prie pour lui!

Un de mes cousins m'a beaucoup amusée. Nous avons fait de belles promenades, le matin, après la messe. Nous sommes allés au château.

Mais quelle catastrophe pour finir! Un télégramme nous apprenait la mort de mon cousin Édouard Lafrenière²⁷. Jean, Andrée, Germaine et Madeleine, orphelines! Et Agnès veuve, et presque pauvre. Quelle surprise douloureuse!

Dire que la vie nous en réserve de semblables! Je n'ai pas peur. J'aime la vie quand même.

MARDI SOIR [8 AVRIL] – J'ai bien travaillé aujourd'hui. J'ai fini un article tout à l'heure, écrit une lettre, lu un peu; et là, je viens de relire quelques pages de ce journal. J'y parle bien des fois de G. Mais j'y pense tellement! M'écouter, je ne prierais que pour lui, et je le demanderais sans cesse au bon Dieu. Pourquoi me faut-il toujours un sentiment, et pourquoi celui-là est-il si puissant, si fort?

Il a fait beau. Je suis sortie. Je suis allée chez mon pauvre poète : je l'aimais bien autrefois, et comme c'est étrange que je ne l'aime plus du tout! Je prie pour lui, par pitié. Je trouve injuste que je ne sois plus attachée à lui. Quel triste sort, mon Dieu!

J'irai voir mes cousines demain.

VENDREDI SOIR, 11 AVRIL – Je suis malade et ne suis pas sortie de la journée. Hier, je l'étais plus encore et ne pouvais même pas lire. Aujourd'hui, j'ai suivi *La Grande Mademoiselle* avec Arvède Barine. J'achève le volume. C'est amusant comme histoire. Tout de même, je devrais plutôt me hâter de finir mon histoire du Canada.

Georges m'a téléphoné quatre fois depuis lundi. Chaque fois, j'en ai du plaisir. Demain soir, il viendra probablement veiller, j'invite mademoiselle Zappa, et nous causons de choses canadiennes. Mon grand apôtre a décidé cela.

Tous les jours, j'envoie une vue de Percé à mon cousin Philippe-Auguste pour l'agacer – ou l'amuser peut-être à la fin. Il est très gentil, celui-là.

Demain, je ne sortirai pas encore. J'ai mal à la gorge et je fais un peu de fièvre.

LUNDI, 14 AVRIL 1919 – Je ne suis pas malheureuse, mais je suis encore malade, et assez. Il faut bien avoir, en ce monde, des ennuis. J'ai des choses amusantes à raconter, par contre.

Mon cousin Philippe continue la discussion. Il paraît cependant déjà vouloir se rendre. Mon article de vendredi portait sur notre discussion. Samedi, j'avais reçu de lui une lettre où il m'en parlait : Toto prenant ma part là-bas, l'avait assailli par ces mots : « Percé, c'est plus beau que Nice! »

Hier matin, j'étais encore au lit quand le téléphone m'a appelée. C'était un télégramme. Mais je n'ai eu la frousse qu'une minute et j'ai ri ensuite comme une folle : Philippe me télégraphiait quarante-six mots d'injures.

Ce matin, on m'envoie par la poste mon télégramme, et je reçois également une carte où Philippe commence à dire que Percé le gagne. Que sera-ce lorsqu'il aura toute ma collection de vues?

Ces taquineries m'amuse. Mais j'aime encore mieux penser à mon cher Georges, de qui j'ai parlé trois heures de temps avec mademoiselle Zappa, samedi soir. Elle serait bonne pour m'aider à avoir des illusions. D'autre part, lui me les enlève, puisque, quoique je sente et que je sache qu'il m'aime beaucoup, beaucoup, et que je suis pour lui une unique amie, il m'a dit hier que, même reçu en juillet, il ne

comptait pas s'établir tout de suite; et disait même aller passer un an aux États-Unis. C'est vrai qu'il m'a dit beaucoup de choses pour se motiver affectueusement de moi. C'est égal, sa nature est là, qui le porte, m'a-t-il avoué encore, à ne rien faire de ce qui lui paraît être le bonheur.

Tête de pioche, tête de pioche que j'aime tant. À Dieu va!

Il m'a apporté *Maria Chapdelaine* et le livre d'Édouard Chauvin²⁸.

MERCREDI, LE 16 AVRIL 1919 – Je relis *Maria Chapdelaine* dans le livre annoté par Georges. Je le relis avec attention, comme un modèle, comme une leçon. Ce doit être bien difficile d'écrire un roman.

Je ne suis pas sortie de la journée. Ce matin, j'ai travaillé et écrit. Cet après-midi, j'ai lu de l'histoire du Canada, passé une heure à somnoler en rêvassant, et puis j'ai pris *Maria Chapdelaine*. Et je m'amuse à penser à Georges et à penser à moi; à regarder hier, à penser à demain. Que je suis encore folle petite fille! Et tout d'un coup, pourtant, je fais des réflexions de vieille femme.

Je n'ai pas communiqué depuis dimanche. Je me soigne.

Mes cousines arrivent ce soir; elles resteront ici pour finir leur promenade. Ce soir, je vais veiller chez Blanche. Maurice Gaudreau y sera. Mais je ne l'aime pas : il m'amuse un peu tout simplement.

PÂQUES [20 AVRIL] – Madeleine Thibodeau vient de m'inviter pour le thé cet après-midi, et avec Georges. J'ai envoyé mon beau-frère avvertir Georges, mais il me semble qu'il ne l'atteindra pas : il est peut-être même à Sorel.

Il ne l'a pas attrapé. Il vient de me téléphoner. Je suis désappointée. J'aurais aimé qu'il m'accompagnât.

LE SOIR – Je suis allée au thé. C'était gentil. J'ai beaucoup causé avec Solange. Henri Gariépy et Barcelo étaient là. Pierre et Solange sont venus me reconduire en auto ensuite. C'était bien aimable de leur part. Il fait enfin à peu près beau.

LUNDI [21 AVRIL] – Je ne suis pas sortie cet après-midi. J'ai relu *Le Disciple*²⁹ sérieusement, tranquillement. Il est presque dix heures. Je le finis. Ce qui me révolte encore à la fin, c'est cette façon de la Justice qui déclare le criminel innocent, quand précisément cette Justice apprend qu'il est infâme. Qu'il ait tué par jalousie, il est condamné à mort, et que son action mille fois pire à mon sens soit révélée, il est innocent, on l'acquitte. En dépit des théories d'Adrien Sixte³⁰, aurait-il quand même été un monstre? Pas autant, c'est sûr.

Tout ça m'amène à me dire que les hommes ne nous ressemblent pas du tout; et à me demander bien des choses sur ce qu'est l'amour pour eux. Comme nous pensons différemment, comme nous sommes

autrement! Et puis, comme nous ne savons pas ce que c'est que l'amour physique, même avec ce que peuvent nous expliquer certains livres un peu réalistes! Et tout cela m'amène à remercier le bon Dieu, parce que je ne suis que moi, simple, grâce à mon sens chrétien, et forte, de Jésus qui me fortifie dans la communion, et toujours portée à me simplifier, à ne pas écouter ces voix que je pourrais entendre si je voulais, puisque même simple, on a des complexités; et les événements nous aident si l'on veut.

Moi, je ne suis rien. Je voudrais bien être un très grand écrivain, savoir observer, fouiller, décrire; mais je sens que je suis plus une âme de femme tendre, attendrie, et que les sentiments occuperont plus, toujours, que la littérature.

Je ne me suis résignée à constater en moi la mort d'un sentiment chèrement caressé, que pour en regarder vivre un autre qui m'obsède aujourd'hui; et qui m'a amenée à ne plus regarder ma vie comme une longue carrière littéraire, où le cœur se serait occupé de consoler un malade; mais à le regarder, avec dans le fond un mariage probable et la maternité, et des sentiments et des actions canadiennes.

Le bon Dieu me veut-Il dans ce second horizon que j'entrevois? Aimerais-je encore, après Georges? Il me semble que non, que je n'aime que lui, que lui seul me tente, me convient, pourrait me guider et s'harmoniser avec moi.

Seulement, je connais la puissance de mon imagination, et mes illusions; j'en ai tant vu naître et mourir de mes illusions!

Qu'importe. Je sais que le divin maître est là et me conduit, qu'Il m'aime et me veille. Le monde surnaturel, avec ma foi d'aujourd'hui, je le touche presque, je le sens, je vis avec.

Voilà que je m'analyse. La maladie s'attrape. Que les autres vilaines maladies des sens et des idées fausses me soient pour toujours épargnées, grand Dieu!

SAMEDI [26 AVRIL]- Je passe l'après-midi à la maison. J'ai un article à écrire et je n'ai pas la moindre verve. C'est triste.

Georges doit venir ce soir. Je voudrais préparer en son honneur la table à thé; et puis, j'ai peur qu'au dernier moment, il ne puisse pas venir. Je suis trop contente de l'attendre. Que je suis folle, folle, folle! Pour passer le temps, je vais lire les vers de Jean Nolin³¹, qui doit attendre fort anxieusement l'article que je lui ai promis.

Je suis d'assez bonne humeur. Il fait un temps atroce : de la neige et du froid.

DIMANCHE, 27 AVRIL – Il est venu, Georges, et il a fait honneur à mon petit thé. C'était la première fois que je lui faisais manger des biscuits de ma confection, et il en mangeait et il les trouvait très bons. Nous avons passé une bonne veillée. Nous avons parlé question nationale, littérature nationale, etc. Nous touchons toujours ce sujet qu'il m'a appris à aimer plus que tout au monde.

Il a encore fureté dans mes papiers pendant que j'allais chercher le thé, et je l'ai traité d'effronté et lui ai fermé mon pupitre au nez. Nous avons un peu reparlé de nos promenades en canot. Il m'a répété combien il me trouvait indifférente et lointaine. Il était habitué à des jeunes filles qui s'exclamaient et marquaient même les sentiments qu'elles n'avaient pas, et ma réserve le déconcertait.

Depuis, elle a changé de forme, ma réserve, et il me semble qu'il peut entrer jusqu'au fond de mon âme par mes yeux. Je l'aime.

Nous avons regardé nos mains, pour faire suite à l'étude de H(?). J'ai cru trouver qu'il n'aurait pas plus d'enfants que moi, et nous avons ri. Il m'a fait indirectement des compliments sur mon caractère. Il m'a donné des billets pour un concert le 8 mai, il a été comme je l'aime, gai, vif, taquin, et si homme, si homme! Nous avons encore parlé de Jean Nolin, et puis ensuite de Lozeau. Il m'a demandé quand je l'avais connu. Et je le lui ai conté brièvement. J'aimais à ce qu'il entre dans ce domaine. J'aime qu'il sache tout. Qu'il m'occupe. C'est extraordinaire. Je prie pour lui chaque jour, mais en même temps je demande au bon Dieu de m'en détacher au besoin, de tourner mon cœur vers un autre côté.

Que je suis femme avec mon pauvre cœur qui a besoin d'être sans cesse à quelqu'un et occupé! Que je suis femme et que mon imagination est excitée par mon sentiment plus que par ma littérature!

C'est égal, je souffre un peu de voir que je ne peux pas assez faire pour ma littérature. Il me semble que je n'avance pas. Je dois faire un article sans faute aujourd'hui.

DIMANCHE SOIR – J'ai écrit mon article. Je prends un roman pour le lire. Je m'arrête. Je me jette sur quelques lettres de Georges qui sont là, à portée de ma main. Je les relis. Et je pense à lui, encore à lui, tout le temps à lui. Que c'est désolant de me monter tant la tête et le cœur!

Je suis allée chez Lozeau. M. Héroux et M. Brunet³² y sont aussi venus passer l'après-midi. Nous avons parlé du *Devoir* et puis, ils m'ont taquinée. M. Héroux n'en revient pas parce que j'ai des... nègres pour copier mes pensées, mes conseils pratiques, mes recettes.

PREMIÈRES AMOURS

MARDI, 29 AVRIL – Je suis allée hier à la première communion d'Andrée. La pauvre petite orpheline, sans papa depuis trois semaines. J'ai été émue, un peu plus qu'à l'ordinaire, aux premières communions. Ensuite à cet événement, je suis restée dehors toute la journée; et l'autre suite, c'est que je suis bien fatiguée. Je vais me tonifier, ou je languirai toute ma vie, ce qui est bien ennuyeux.

Je viens de terminer, étendue sur le sofa, *La neige sur les pas*³³. À examiner, ce n'est peut-être pas merveilleusement écrit, mais j'aime les caractères dans ce livre-là. Il m'intéresse. C'est évident, puisque je l'ai lu – trois fois en tout.

Tout à l'heure, je pensais à quand j'aurai quarante ans, et que cela va venir vite, si je pense qu'il n'y a pas si longtemps que j'avais 12 ans.

Je pensais à Georges. Il me semble que je serai vieille avant lui, qui m'en impose tant!

Quelle vie ferai-je à quarante? Que serait-il mieux pour moi? Me marier, ou bien rester comme je suis, travailler, faire une vie austère comme le demande le Père Valentin, et écrire de vrais livres, des livres qui seraient presque... mon sang!

Le bon Dieu fera de moi ce qu'il voudra et me conduira : je me soumets à tout. Je L'aime.

JEUDI, LE 1^{ER} MAI – Des déménagements partout, partout dans les rues. Il y en a, il y en a, c'est incroyable. Les pauvres gens!

Bientôt, mon frère, sa femme et mon neveu s'en iront de chez nous; et nous nous retrouverons seuls, la famille réduite à maman, Athala, Omer et moi. J'ai hâte. Nous allons retortiller la maison.

Je suis toujours fatiguée pour rien. Mais je commence à me remettre. J'ai un tonique.

Jeanne Beaupré passera chez nous ces jours-ci. Mes cousines sont toujours en ville, mais elles se tiennent très peu chez nous. Je pense souvent, souvent à G. Me rend-il mes pensées, au moins?

VENDREDI, 2 MAI – J'ai eu la visite de Germaine³⁴ et de Lilie Célineau, madame Roch. Nous avons causé tranquillement tout l'après-midi. Georges est un peu venu sur le tapis. On a tout juste prononcé son nom. Suis-je folle, suis-je folle d'y penser tant! Qu'importe qu'il m'ait dit m'aimer, et que je sois convaincue qu'il m'aime! Il m'a laissé entendre maintes fois des projets d'avenir ou je ne sais plus rien.

J'ai commencé à écrire à Estelle. Il pleut.

SAMEDI SOIR, 9 HEURES [3 MAI] – Cet après-midi, je suis allée au cercle Notre-Dame. Pour une fois, la réunion a eu sur moi un bon effet; et me revoilà ce soir avec des résolutions d'ordre dans le travail.

J'ai repris Bossuet que j'avais laissé dormir : *Les Élévations*³⁵, et je suis en train de réfléchir sur les suites du péché d'Adam³⁶. Je [ne] nous pensais pas d'une nature tant, tant déchue et faible! Je ne m'en aperçois pas tant en moi-même, il me semble. C'est que la *communion fréquente* me renforcit, nous transforme. Je suis allée au mois de Marie. J'ai bien prié. J'ai pensé à tous ceux qui ont besoin de ma piété, et puis j'ai pensé à Georges parce que je l'aime. Qu'en sera-t-il, tempéré, ce gros sentiment?

Je vais maintenant lire un peu d'histoire du Canada.

DIMANCHE [4 MAI] – Je me suis éveillée malade. Encore malade! Et je ne suis pas sortie pour cela de toute la journée. Ce soir, Hector Paul va venir. J'aimerais mieux voir G.

Agnès et mes cousines sont venues dîner. Elles sont parties vers trois heures. Je me suis alors coiffée et habillée sans cérémonie, et puis je lis, j'écris jusqu'au souper. L'autre jour, mademoiselle Bélanger a raconté ici une petite histoire du « manche à balai » qui m'a amusée. J'essaye de la reprendre, de la retrouver pour en bâtir un petit article. Et puis, j'ai mon histoire du Canada. J'ai envie de l'achever cette semaine. C'est une entreprise. Je voudrais beaucoup travailler, beaucoup me perfectionner; il faut que le bon Dieu et ma piété m'aident. Quand G. me laissera pour un monde différent, je souffrirai beaucoup, il me semble. Mais toutes les souffrances élèvent l'âme. Et puis je sais que, s'il s'en va, c'est que ce sera mieux. Puis-je me fier à ma tête, à mon imagination, à mon cœur? N'en ai-je pas éprouvé déjà la versatilité? Pourtant! Mais il y a des choses qui doivent arriver, pour que notre destinée s'accomplisse, pour que nous remplissions bien les missions qui sont à nous confiées. Nous ne savons pas d'avance. Quand les événements arrivent, se produisent, nous trouvons le plus souvent; j'ai toujours trouvé, moi, dans ma vie, en les regardant avec leurs précédents, qu'ils s'agençaient merveilleusement et, en toute évidence, grâce à une main divine.

Alors, je crois aimer pour toujours, je crois aimer d'une façon unique et pour toujours. Et demain, cela peut changer. Et je n'en serai pas responsable. Et je n'aurai pas à m'accuser. Il faudrait que ce soit comme cela. Et si le sentiment demeure?

Mais je suis trop attachée à mes choses du cœur, trop occupée de mes rouages. Pour une cerveline!

Il est vrai que je n'ai rien, rien, rien d'une cerveline³⁷!

MERCREDI, 7 MAI 1919 – Madame Raymond Beaulieu³⁸ est morte subitement dimanche. Je suis allée la voir hier soir. J'ai trouvé les jeunes filles affectées jusqu'au désespoir, jusqu'à pouvoir dire, elles qui sont de

pures chrétiennes : « Il me semble que le bon Dieu n'aurait pas dû nous l'enlever maintenant! »

C'est la rançon de leur vie familiale si parfaite, si tendre, si délicate, cette douleur incomparable et qui leur paraît presque impossible à accepter. Moi qui ai envié vaguement leur abandon complet avec leur mère, leur confiance absolue et exubérante, leurs caresses, leurs pensées à haute voix devant elle, je n'envie plus rien. Je comprends que cette vie où les sentiments étaient tous contenus, renfermés dans la famille, était en son genre excessive. Qu'elles souffrent, les pauvres enfants! Et le vide de la maison va leur paraître immense, parce qu'elles aimaient leur maman avec cette force de sentiment que j'éparpille, moi, au dehors, sur Georges en ce moment, et sur d'autres après.

Il est vrai que ma maman à moi, si sainte, ne peut cependant pas être une amie pour moi comme la leur l'était; elle a été retenue par les travaux du ménage, elle n'a pas lu, ne s'est pas beaucoup instruite, et moi je n'ai que lu.

Mais je ne regrette rien de ce qui est. Je n'ai rien regretté en voyant combien elles étaient frappées, atterrées, à n'en pas pouvoir se résigner. J'ai prié pour elles. Je retournerai les voir.

Hier matin, j'ai rencontré Georges. Je l'ai presque fait exprès. Nous avons causé une dizaine de minutes, nous nous sommes serré la main amicalement. En m'en retournant, je sentais cependant, je ne sais pourquoi, que je suis folle de l'aimer, qu'il ne peut pas répondre à mes sentiments, qu'il ne partagera jamais mes espérances.

J'irai à Percé cet été, je crois.

MARDI, LE 13 MAI – Depuis presque toute une semaine, je fais du ménage, la maison est bouleversée, je ne m'y reconnais plus, je n'écirai pas. Ce soir, je me retrouve à mon secrétaire avec une ardeur nouvelle, avec un grand, grand plaisir. J'ai fait mon article en une demi-heure, d'un seul jet. J'en ai ébauché un autre.

Ce matin, je suis allée faire des commissions chez Dupuis. Il était midi quand j'ai regagné la rue Saint-Denis. Je savais que Georges est là ordinairement. J'y pensais. Et pourtant je me suis hâtée de prendre le premier char, sans regarder nulle part. Quand le conducteur a refermé la porte, j'ai aperçu Georges qui approchait et qui me regardait pour se faire regarder; j'ai salué et j'ai eu chaud tout d'un coup. J'aurais aimé le voir un peu. Ses examens sont cette semaine, et je ne sais pas quand il se retrouvera chez nous avec moi.

Le bon Dieu me guide, m'aide et m'aime. Des fois, je pense que Georges sera peut-être mon mari, si je dois avoir un mari. Je ne m'illusionne pas. Je n'imagine pas que ce serait le bonheur. Je pense

que ce serait le complément qui convient à ma vie, et que nous nous accorderions; et cela, quand je réfléchis le plus autant aux aspérités de son caractère qu'à sa façon d'interpréter l'existence et de m'interpréter moi-même. Un autre homme ne comprend pas qu'une femme écrive. Lui veut qu'une femme écrive beaucoup, si Dieu lui a donné un talent qui enrichit son pays; et je pense qu'être mariée avec lui, ce ne serait pas autant renoncer à la littérature qu'avec un autre. Il me semble même qu'il me pousserait à travailler, quand les enfants et la maison me le permettraient.

Il se compare chaque jour avec moi à un chêne. Il me compare au roseau qui sait plier. Moi, je trouve qu'il me servirait d'appui, de conseil, de force. Moi, je le servirais par ma piété, et puis parce que j'ai confiance en la vie et que je l'aime, si dure soit-elle.

Tout ça, ce sont des considérations que je fais, et qui me sont peut-être dictées par mon imagination facilement dans l'erreur.

Ce soir, au mois de Marie, je regardais le bon Dieu et je sentais que tout ce qu'Il voudra de moi, je l'accepterai avec confiance, même si Georges s'en va bientôt et ne me répète jamais qu'il m'aime.

LE 18 MAI 1919 – Aujourd'hui, dimanche, je ne suis pas sortie et j'ai travaillé. J'ai travaillé de deux à quatre heures et j'ai lu ensuite jusqu'à huit heures, presque sans m'interrompre. Roch Lambert vient veiller. Je l'attends. Hier soir, je suis sortie – chez M^{me} Ranger – avec Henri Gariépy. Mais je ne verrai pas Georges de sitôt, et c'est lui qui importe, c'est à lui que je pense. Quand en guérirai-je? Je suis bien sentimentale, que mon cœur et ses intérêts et ses penchants ne me laissent point de repos.

J'ai toujours une grande soif de travail, de lecture, d'étude, et solitaire. Mes cousines sont encore ici, mais que je les amuse peu, les chères! J'ai été si souvent malade, depuis un mois! Avant-hier, c'était une rage de dents.

Cet après-midi, j'ai repris *Jeanne*. Ça marche peu. Tout ce qui m'était passé en tête s'est enfui. Je chercherai, je prie. Mais je ne m'acharnerai pas. Si l'inspiration se sauve, je prendrai ailleurs.

LUNDI [19 MAI] – Il fait beau à souhait. Je suis allée voir le 22^e, qui est arrivé ce matin. J'ai vu Joseph Archambault, qui est major et qui fait le plus bel officier du monde. J'ai crié : « Le voilà! » Il m'a entendue et m'a saluée en riant. Il a dû tout de même s'étonner d'un si bel enthousiasme.

Là, il est 4 h. Je reviens de chez le dentiste. J'y retournerai mercredi.

VENDREDI, LE 23 MAI 1919 – Je suis allée reconduire Estelle au bateau. Mes cousines sont parties mercredi. Me revoilà toute seule. Vais-je mieux travailler?

Je ne suis pas encore vigoureuse, et je pense que je ne suis pas gaie ce soir. J'ai entrevu Georges qui descendait la rue Saint-Denis avec son ami Desrosiers³⁹. Il y a longtemps qu'il ne m'a pas téléphoné. Il est en plein examen.

J'aimerais bien à écrire ce soir. Je suis trop fatiguée. À chaque voyage d'Estelle, je me morfonds. Elle a toujours tant de courses à faire.

SAMEDI, 24 [MAI] – Journée fructueuse. J'ai dû travailler cinq heures en tout. Je me suis levée vers huit heures. Je ne me suis pas éveillée plus tôt et j'ai dû manquer la messe. À 9 heures et demie, j'avais fini mon ménage et je me mettais à écrire. À midi, j'avais à peu près terminé un article et lu en partie *Les Amitiés françaises*, de Barrès⁴⁰. J'ai dîné. À une heure, je lisais de nouveau. À deux, je m'habillais, je sortais rencontrer Évangéline. Nous sommes allées magasiner, puis je l'ai entraînée, par Sherbrooke, au Parc Lafontaine. En chemin, j'ai pensé à Joseph Archambault devant sa maison, et j'ai dit à mon amie :

– J'ai une admiration nouvelle pour un major.

Elle s'est tout de suite exclamée :

– Il ne faudrait pas dire cela à Monarque. Ça lui ferait de la peine!

Et j'ai repris : « Mais non, il serait content. Il y verrait enfin un mari pour moi », etc.

Elle a repris :

– Allez donc. Pour moi, c'est clair. Il est fixé. Plus je repense à sa lettre que vous m'avez montrée, plus je pense qu'il vous aime pour...

Je l'ai interrompue, je lui ai dit que je n'en croyais rien, que je ne voulais pas accepter d'illusions. Tout de même, j'étais un peu triste avant, et ce qu'elle me disait me rendait gaie. Pour un amoureux, cependant, Georges ne me donne pas souvent signe de vie de ce temps-ci. Il est vrai qu'en examens aussi sérieux, on se prive, on est rigide sur les principes.

Enfin, si j'en crois Évangéline, je le reverrai et bien. Je serais heureuse, il me semble. Je l'aime.

Je suis revenue. J'ai fini d'une frange un abat-jour pour le salon. J'ai lu une heure avant le mois. Au mois, j'ai prié avec ferveur et j'avais l'idée que le bon Dieu m'écoutait. Je Lui demandais de m'aimer, de bénir tous ceux que j'aime, tous ceux qui ont besoin d'être secourus et meilleurs; et je Lui demandais Georges, si c'est sa volonté. Et je Lui demandais d'aider Lozeau à supporter sa vie, si, si pauvre de joie.

Au retour, à huit heures, j'ai recommencé à travailler. Et je viens de finir à dix heures. J'aimerais que chacun de mes jours soit aussi plein.

Je finis lundi mes leçons aux petits Damphousse. Ensuite, tous mes avant-midi m'appartiendront, tous. Que mes heures soient fructueuses!

J'ai beaucoup de roses, et mon salon et mon boudoir sont gais.

DIMANCHE [25 MAI] – Journée ordinaire. J'ai beaucoup lu d'histoire du Canada, mais pas encore écrit. Je remets à demain. J'ai aussi l'intention d'aller demain voir madame Mireault.

MERCREDI, LE 28 MAI – Pour faire pendant à mes découragements de la semaine dernière, je suis pleine d'ardeur cette semaine et je travaille sans relâche et avec joie.

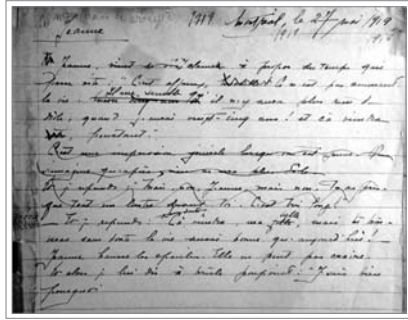
Lundi, il m'est passé par la tête, sans à-propos, en regardant la *Revue Hebdomadaire* (fr.) que j'aimerais ça, moi, écrire une nouvelle qui serait acceptée par cette revue. Je me mis à ruminer en ce sens. J'ai trouvé un sujet. Le soir, je le commençais. Une fois couchée, il me harcelait, les phrases se faisaient toutes seules; je me levai, j'écrivis.

Des divisions s'imposaient comme pour un roman, et là, je suis pleine d'ambition, ça marche, et je crois que ce sera une grande nouvelle.

Le sujet? Une jeune fille qui est sur le point de s'engager à épouser un Canadien anglais. Le premier chapitre : l'arrivée du « Gros » à Sorel où mes personnages entrent en scène.

Le deuxième : le récit de leurs relations. Troisième : la décision. Quatrième : ce qui est contre, les rumeurs de la ville française et de M. le curé. Cinquième : des voyageurs inattendus, des cousines viennent à Sorel; ils ramènent en auto ou en yacht ma jeune fille à Québec. Sixième : à Québec, leçons indirectes du paysage et des conversations, à table, la jeune fille de la maison s'exclame à propos d'Américains qui logent au Frontenac : « Y a-t-il un jeune homme, papa? Je me pousserais! » Indignation du papa, qui fait le procès des mariages mixtes et des trahisons, qu'on n'a pas le droit de se permettre, nous surtout, Canadiens français.

Septième : réflexion de mon héroïne, dans sa chambre, à Québec. Elle vient de recevoir une lettre de son ami anglais, et en anglais. Elle ne comprend pas par hasard un mot, une phrase. Elle se bute, s'acharne à



Manuscrit de Jeanne par Michelle Le Normand. 0126/004/007(1).

saisir, sans dictionnaire à portée de la main. Elle y voit un présage, elle y sent plutôt un présage.

Huitième : scrupules – Doit-elle s'acheminer vers ce mariage où son sentiment l'emporte? Réflexions diverses, que je trouverai à l'heure nécessaire. Neuvième chapitre : ma jeune fille va avec son cousin examiner le monument Hébert, qu'il veut lui faire admirer. En lisant les noms des premiers Québécois, elle trouve le sien gravé dans la pierre. Sa cousine prétend qu'avec un nom comme ça, on reste fille pour le garder. Son cousin s'insurge, fait la leçon : on cherche plutôt à y joindre un des noms qui avoisinent, un des noms des premiers Québécois. Il en propose en riant. Dixième chapitre : Ma jeune fille est remuée, ma jeune fille est convertie : elle retourne chez elle par le « Gros » un soir; elle regarde Québec du fleuve. Elle ne sait pas bien définir ce qu'elle en emporte, mais ce qu'elle sait, c'est qu'elle ne mariera pas Harry, qu'elle a du chagrin, qu'elle l'aime, mais qu'elle pensera à autre chose, se déshonorera⁴¹.

Et voilà. Je travaille avec plaisir. Je travaillerai tout l'été.

Georges vient de me téléphoner. Nous avons ri. Il m'a dit des gentilles. Il m'a fait des descriptions symboliques d'une personnalité, parce que dans ma lettre je lui ai envoyé le récit de mes états d'âme de la semaine dernière.

Il est en plein examen. Cela durera jusqu'à juillet. Quand le reverrai-je?

L'ASCENSION, LE 29 [MAI] – Je devais, hier soir, revenir en auto de chez madame Richer où je suis allée veiller. La machine n'a pas voulu partir.

Ce soir, Omer m'invite pour une promenade; il est dix heures, la voiture n'est pas encore arrivée. Décidément, je ne suis pas chanceuse pour les promenades. Et ma veillée qui est perdue.

DIMANCHE, 1^{ER} JUIN – Cet après-midi, je suis allée avec Georges visiter les Incurables⁴². Ce n'était pas aussi épouvantable que je le pensais. J'ai passé une bonne après-midi. J'étais contente de sortir avec Georges. Je ne parlais pas beaucoup, par exemple, et lui non plus. Par secousses, nous avions des accès de gaieté. Et puis, ça retombait. Nous avons eu un peu chaud. Nous nous sommes promenés longtemps. Je l'aime donc beaucoup, mais j'ai bien, bien peur de souffrir. À Dieu va!

Ce matin, il y a eu à Nazareth une messe de consécration du *Devoir* au Sacré-Cœur. C'était touchant, et j'ai réfléchi à mes devoirs de journaliste.

M. Héroux m'a fait penser que je pourrais fort bien faire partie d'une excursion à Chicoutimi qui se prépare pour la fin du mois. Je verrais le Saguenay pour rien!

Annette, ma voisine, à qui je contais cette espérance, m'a dit :
– Tu es bien chanceuse, toi. Qu'est-ce que tu fais pour ça?
Et j'ai peur des fois de n'être plus chanceuse tout à coup.

MARDI SOIR [3 JUIN] – Il fait une chaleur atroce, atroce, atroce! C'est à en maigrir! Je prends deux bains par jour, et encore ce n'est pas assez.

Georges doit être mal pour étudier.

Cet après-midi, je suis allée voir Berthe et l'à-propos est venu souvent sur lui. J'en parle trop, j'y pense trop, je commence à demander au bon Dieu qu'Il me guérisse de ce sentiment qui m'obsède.

JEUDI SOIR, 5 JUIN – Il a fait chaud toute la journée, mais ce n'est pas la chaleur qui m'a le plus fait souffrir. Et que j'ai souffert!

Ce matin, j'ai commencé la neuvaine que je fais chaque année à saint Antoine. À dix heures, Georges m'a téléphoné qu'il avait manqué son examen. Il m'a dit n'être pas trop dérangé; et moi, j'ai été désappointée à en pleurer. Il partait ce soir. Il me disait au revoir par téléphone. C'est comme si je n'allais plus jamais le revoir. Et ce serait peut-être aussi bien. Pour me guérir, j'offre ma neuvaine à saint Antoine.

Je suis sans doute un peu déprimée par la chaleur, mais c'est atroce comme j'ai mal!

Ce soir, M. Hérroux me téléphone : mon article a quelque chose de compromettant. J'envoie un article de mode pour le remplacer. Et je vais enlever quelques mots. Mais c'est une contrainte.

Si je n'ai jamais rien de pire à souffrir pour le bon Dieu! Je m'offre à Lui, avec ma douleur.

J'ai la gorge serrée. Je vais pleurer dans mon lit.

Dieu, que nous sommes fous de rêver, d'espérer, de vouloir ce que nous imaginons des bonheurs. Je voudrais bien cuirasser une fois pour toutes mon pauvre cœur.

VENDREDI, 6 JUIN – Je suis un peu moins déprimée, mais j'ai du chagrin et je ne m'en distraie pas. La chaleur est moins forte. Je pourrai probablement travailler ce soir. Je me remettrai. Que le bon Dieu me bénisse! Je le Lui demande.

SAMEDI, 7 JUIN – J'ai été assez gaie toute la journée. Mais l'endroit de mon séjour à Percé n'est pas encore fixé, et cela m'ennuie un peu.

Je partirai pour Sorel mardi. J'y passerai une semaine à peu près.

LE 19 JUIN – J'ai passé une semaine à Sorel. Ma neuvaine à saint Antoine s'est finie là-bas. Il m'a rendue heureuse, mais mon cher vieux patron a pris des moyens bien étranges pour me guérir de mon sentiment.

Georges m'a envoyé un cadeau pour ma fête, et il m'a amenée cet

après-midi-là à Sainte-Anne en canot, et le soir, en auto à Saint-Ours, avec son cousin Pontbriand. Ç'a été une journée pleine de satisfaction pour moi. J'étais ravie. Je m'imaginais marcher parmi des miracles. Nous avons pris beaucoup de photos, qui ne seront pas bonnes peut-être. J'ai hâte de voir.

Georges était gai, gentil, amusant. Nous avions de bons éclats de rire, rien qu'à nous regarder. Et si je le regardais!

C'était une espèce de pèlerinage, ce tour à Sainte-Anne. Il y a deux ans, un pareil jour, je m'étais sentie très heureuse là.

Samedi, j'ai fait un tour d'auto encore avec lui. Lundi et mardi, des tours de canot. Chaque fois, ç'a été exquis. Il faisait beau. Nous allions tranquillement sur l'eau. Je lui disais : « Parlez », et, des fois, il parlait, et des fois, non.

Il part dans quelques jours pour les États-Unis. Il dit qu'il restera jusqu'aux prochains examens, un an peut-être. Tout l'éloigne de moi. Et saint Antoine qui m'y attache au lieu de m'en détacher!

C'est peut-être une épreuve qui m'est nécessaire. Je l'aime quand même. On est bien fou d'aimer!

LE SOIR – Cet après-midi, je suis sortie avec Berthe. J'ai magasiné, et puis j'ai trouvé le tour de parler un peu de Georges.

Je suis allée chercher mes photos. Elles sont plutôt pas très bonnes, mais j'aurai du plaisir à les envoyer à mon grand Sorelois, dès qu'il m'aura écrit.

Ce soir, j'ai travaillé. Il fait une chaleur intense, cruelle. C'est le pauvre poète qui en souffre. Qu'il n'a donc rien de bon dans sa vie! Je prie pour lui. C'est si triste d'être malheureux!

VENDREDI SOIR – J'ai reçu une lettre de Georges, drôle par bouts, et qui m'a fait me fâcher par d'autres. Je lui ai répondu en quatre pages qui paraissent furieuses.

Pour vrai, j'aimerais que ce soit cassé, fini, que je ne pense plus à lui, que je ne l'aime plus.

J'ai chaud et puis, j'ai mal à la tête.

LUNDI SOIR, 23 [JUN], AU COUVENT – Je suis en retraite depuis ce soir. Je veux bien la faire. Je me suis remise en présence de Dieu, et je me remets en Ses mains, je veux ce qu'Il veut, je m'offre à Ses desseins sur moi.

Je pense un peu quand même à Georges. On ne cesse pas d'aimer tout de suite. À quoi m'aura servi ce sentiment, et pourquoi je l'ai? Je ne le sais pas, mais le bon Dieu le sait et je suis Sa chose.

Je voudrais acquérir dans ma retraite beaucoup, beaucoup de mérites.

La semaine prochaine, à cette heure-ci, je serai en route pour Percé. En attendant, je viens demander au bon Dieu qu'il m'éclaire en tout et qu'il m'accorde de faire du bien.

J'ai fait tout à l'heure mon chemin de croix. J'ai prié pour tous ceux qui se sont recommandés à moi; et puis, je prie pour mon pays, pour ma race. Que le Seigneur et Sa force soit avec nous! Et que je n'écrive bien que pour être un bien pour mes frères canadiens!

MARDI [24 JUIN] – Une journée de retraite finit. Je crois l'avoir bien passée. J'ai médité, j'ai prié, j'ai réfléchi. J'ai demandé beaucoup de garder une confiance inaltérable en Dieu, et de savoir toujours m'incliner devant les événements qui sont un bien pour moi, s'ils m'arrivent par la volonté divine. J'ai prié que Georges soit inspiré de cette même volonté dans ses rapports avec moi, et qu'il soit éclairé. Mais j'ai dit à Dieu que j'acceptais d'être encore, tant qu'il Lui plairait, dans l'incertitude relativement à mon avenir.

J'ai prié pour Lozeau que je trouve tellement mal. Mais sur qui encore Dieu a sûrement Ses desseins. J'ai demandé de l'énergie pour le travail, de la persévérance, du courage; et puis des vertus pour tous les Canadiens.

Il fait chaud. Je ne peux pas me coucher tout de suite. Je vais travailler un article. Je crois pouvoir le faire sans distraction.

JEUDI, LE 26 JUIN 1919 – La retraite achève. J'ai assez bien prié. Je demande au Ciel qu'elle ait pour moi, cette retraite, des fruits, beaucoup de fruits.

Hier soir, la méditation portait sur la Crèche. Et l'attitude, et le cœur de Marie renferment de grandes leçons de confiance, d'abandon en la Providence. Je veux les retenir, et repenser à cela chaque fois que j'aurai des inquiétudes au sujet de l'avenir.

Après le souper, hier, je suis allée voir le Père. Il finissait de souper et, après avoir ouvert la porte, j'ai reculé en riant. Mais il m'a dit :

– Entrez, entrez quand même, je vais continuer devant vous.

Je n'ai pas été très longtemps, mais je me sentais à l'aise, très gaie, et cela m'a touchée de voir comme il paraissait content de me revoir.

Après, je me suis sentie très, très heureuse. L'heure que je passe le soir à la chapelle, avant de monter me coucher, est toujours très intense avec Dieu, très bonne.

Mais Georges ne me part pas de l'idée! Je prie pour qu'il soit éclairé et que je le sois à son égard.

C'est tenace, des illusions tout de même!

PREMIÈRES AMOURS

DIMANCHE, LE 29 JUIN 1919 – Je pars demain soir pour Percé. Je n'ai pas eu d'autres nouvelles de Georges depuis que je lui ai envoyé ma lettre fâchée. Ce soir, avant 6 h, j'ai reçu un téléphone longue distance. On devait rappeler, et j'attends : rien ne vient. Je me demande ce que ça peut bien être.

Je continuerai mon journal à Percé, dans un autre cahier.

PERCÉ, LE 8 JUILLET 1919 – Je suis revenue à Percé. Je reste avec madame Ranger dans la maison grise. J'étudie, j'écris, j'ai confiance en l'été.

LE 20 JUILLET – Je n'écris jamais mon journal depuis que je suis à Percé. Ce matin, – je lisais – le soleil tomba sur mon livre, et mon livre me touche, autant parce que le soleil le baigne que parce qu'il me suggère des pensées. Je viens aussi d'écrire des lettres, d'en fermer une pour G. à qui je m'étais promis de ne pas écrire avant qu'il revînt lui-même. Mais je ne me tiens jamais les promesses que je me fais pour me séparer de lui; et je me demande si, en ne tenant pas ces promesses, je fais la volonté du bon Dieu.

Ces jours-ci, j'ai trop pensé à lui, je l'ai trop regretté, j'ai trop souffert, même au milieu des joies que me donne la nature.

Je prie beaucoup. Je demande toujours au bon Dieu de me guérir de ce sentiment qui m'obsède. Il ne me guérit pas : est-ce parce que j'ai besoin de cette épreuve, ou qu'Il veut que je reste fidèle à cet étrange amour?

Au dehors, je joue : la mer, la grève, la montagne, les amies comblent mes jours. Mais G. persiste à travers tout. G. ne me quitte pas. Et hier et avant-hier, et ce matin, c'est un souvenir lancinant. J'ai le cœur serré. La tête m'en fait mal.

C'est nécessaire. Sans cela, je serais trop heureuse. C'est si beau Percé et j'écris, et je suis de toute part satisfaite.

PERCÉ, 8 AOÛT 1919 – Je n'ai aucun goût pour le travail ce matin. J'ai beau essayer, ça n'avance pas et je ne vaux guère.

Hier, avant-hier, lundi, j'ai beaucoup marché. Lundi, excursion à l'île Bonaventure, mardi, à la grotte Sainte-Anne, hier, avec madame Chauvin, une excursion sans fin.

Celle d'hier s'est terminée par le souper à l'hôtel Louet. Nous étions, Jacqueline et moi, les invitées des Charlebois, des gens de Québec, arrivés depuis dimanche. Il y a un jeune homme intelligent, aimable, mais qui me comble d'attentions, de politesses et de marques de préférence si indiscretes que j'en suis gênée et mal à l'aise. On dirait qu'il m'aime, comme ça, à première vue, sans que je me sois efforcée de lui

plaire plus qu'à tous. Et comme je ne me sens pas en air d'aimer personne, je suis sur la réserve!

Le temps passe vite. Je voudrais avancer mon... roman. Je travaille peu, ces moments-ci. Je ne fais que copier des recettes⁴³.

PERCÉ, 17 SEPT. – Je suis toujours à Percé! J'ai quitté la vieille maison. Madame Ranger est partie, je suis au sanatorium, dans la tourelle. Et depuis mon arrivée ici, je travaille énergiquement. Mon arrivée ici. Car, avant de m'y établir, j'ai passé à Chandler, chez les Dubuc⁴⁴, douze jours. J'ai aimé cela. J'ai aimé tout le monde, et j'ai senti qu'on m'aimait⁴⁵. J'ai passé un bel été, en somme, un très bel été.

Mais mon bon Père Loiseau⁴⁶ est mort! mort il y a une dizaine de jours. Je prie pour lui, je pense à lui. Il va me bénir.

Je retourne dans 10 jours. Georges ne m'a pas écrit. C'est fini. C'est pour le mieux sans doute. Jean Charlebois continue à penser à moi. Il m'écrit, il m'a envoyé un livre et beaucoup de portraits. Victor Desjardins et René Saint-Cyr m'écrivent aussi, et des lettres affectueuses. Ils m'attendent, me disent qu'ils ont hâte de me revoir. Doit-il, pour moi, y avoir un élu?

J'ai assisté à un mariage, à Chandler, le mariage d'Agnès Nault⁴⁷. Georges l'aimait bien, cette jeune fille.

PERCÉ, 22 SEPT. 1919 – Je ne suis pas bien gaie aujourd'hui. Depuis une semaine, j'ai beaucoup travaillé. Hier et aujourd'hui, je ne sens aucun goût pour me remettre à l'œuvre. Mais je lis – deux heures hier, autant aujourd'hui. Ce matin, je pense à G. sans bon sens. Je prie aussi pour le Père Loiseau, et qu'il m'aide, en cela! Mon Dieu!

Depuis trois mois que je suis sans nouvelles, je ne me suis pas encore guérie d'y penser!

MONTREAL, 5 OCTOBRE – Je suis rentrée en ville. Georges avait appelé souvent depuis une quinzaine; il m'a rappelée le soir de mon arrivée, m'a annoncé qu'il viendrait me voir; mais du tout j'ai eu une impression décevante. Je voudrais bien ne pas l'aimer, aimer ailleurs et me fixer, ou ne pas aimer du tout, et être résolue comme avant à être une vieille fille.

Samedi, hier, je suis sortie avec Berthe. Je l'ai rencontré. Il a paru fort content, mais plus de connaître mieux Berthe que de me voir! Elle l'intéresse tellement qu'il est bien capable de l'aimer! Et moi, je serais fâchée si j'étais jalouse. Je suis beaucoup folle.

René Saint-Cyr est venu, vendredi soir, et il a marqué un grand enthousiasme à me revoir. Il riait sans cesse, et quand je lui demandais ce qu'il avait, il disait : C'est que je suis content d'être ici, content, content.

Il a vieilli, mais ne paraît pas changé. Il veut revenir vite. Il m'a promis d'appeler bientôt. Il est amusant à souhait.

Cet après-midi, c'est dimanche, un temps pluvieux. Je pense à Philippe-Auguste, mon cher amiral Phipps, qui est mort⁴⁸! Oui, mort, Phipps, le bon, le cher Phipps, le meilleur des frères et des fils dans sa famille. Que Jeanne a dû souffrir! Qu'elle doit pleurer. Moi aussi, j'ai beaucoup de chagrin. Il était si gentil pour moi, si ami.

LE 8 OCT. – Ce soir, je me suis remise à travailler. Je m'efforce d'être heureuse et n'y parviens pas ces jours-ci. Tantôt, je suis assaillie de regrets parce que Phipps est mort et que la vie n'est pas gaie. Tantôt, – et le plus souvent, – je suis torturée par la pensée que G. ne m'aime plus, ne se soucie plus de moi, et par le désir, le rêve qu'il en soit autrement. C'est dur. Pour si peu, je souffre presque sans cesse. C'est l'idée fixe au suprême degré.

Qu'on est faible, mon Dieu, qu'on est faible! Que mon intelligence est peu de chose, et que mon imagination me garde petite fille, et tête fragile!

Je prie, je prie beaucoup. J'offre ces jours qui ne sont pas des jours de [bonne] humeur. Je demande la grâce du travail.

Je prépare mon volume de billets. Comme Fadette⁴⁹ en publie un. Il me semble que venant après trop d'autres, le mien ne prendra pas, ne se vendra pas. Et c'est un autre sujet d'angoisse. Mon Dieu! On dirait que j'oublie que Vous êtes toujours si bon pour moi, et si rempli de sollicitude.

LE 9 [OCTOBRE] AU SOIR – Ce matin, j'ai travaillé. J'ai chiffonné un article, lu, fini *Numa Roumestan*⁵⁰, revu encore mon histoire du Canada. Numa Roumestan ce grand méridional, mauvais mari inconscient. C'est amusant, ce livre-là. Mais ce n'est pas bon pour le bleu. Pensé longtemps ensuite à un passage où une mère avoue à sa fille que c'est le rôle de toutes les femmes d'être trompées. Faut-il le croire? Moi qui ne suis pas encore vieille, est-ce que je n'en ai pas vu des maris plus volontiers intéressés par d'autres que leurs femmes! Ce qu'on a à soi, perd-il donc toujours sa valeur?

Cet après-midi, je suis allée chez Lozeau. Il m'aide à revoir mon livre. Nous avons cherché un titre. Nous n'en trouvions pas. Il fallait donner l'idée d'image et d'impression diverses. Lozeau a trouvé : « Couleur du temps ». Et j'ai battu des mains.

Beaucoup pensé à Georges dans toute la journée, mais moins qu'hier, moins follement, moins en souffrant. Ce soir j'y repensais, et me rappelais qu'il m'a bien avertie de ne pas m'amuser à lui, quand

il m'a appelée soudain. Il viendra probablement demain soir. Il m'a appelée parce qu'il s'ennuyait! Nous avons causé une demi-heure, et j'avais de l'entrain, j'étais même parlante, et je disais des non et des oui bien francs. Nous avons causé de Gaby, nous avons causé de nos illusions perdues! Nous avons causé de mon livre, de mariage! de tout.

Omer, à côté du téléphone, attendait patiemment pour appeler ses amis. La conférence a duré une demi-heure au moins. Est-ce que je l'aimerai toujours, Georges, si fou que soit ce sentiment?

Je prie beaucoup, beaucoup. Mon bon Père Loiseau me voit-il, m'aime-t-il encore de là-haut, peut-il se pencher sur moi, m'aider?

Il m'a parlé de Berthe, Georges, au téléphone. Il m'a dit comme samedi elle lui avait plu, tandis que des fois, il la rencontre, et lui trouve un air – peinturé et vilain. Allons, il ne l'aime pas encore pour vrai! C'est moi qui en ai des idées d'enfant malade. Et avec mon air de santé!

SAMEDI, LE 11 OCT. – Georges est venu. Il est arrivé à 7½ h pour repartir de bonne heure; et il n'est parti qu'à onze heures et demie. Nous avons passé une bonne veillée et qui m'a fait du bien. Il me reste sur plusieurs points bien mystérieux, mais sur ses relations avec moi, je ne devrais m'étonner de rien. Même s'il m'aime autant que lorsqu'il était... fougueux, il ne doit pas me le manifester, avec toute l'incertitude que comporte sa profession, et parce que d'autre part, il ne voudrait pas nuire à mon *établissement*. Nous en avons parlé de cet établissement. Je lui ai dit que je n'étais pas réfractaire. Que les circonstances seulement ne s'y étaient pas prêtées. Et je lui ai dit que j'avais plus de peine aujourd'hui à me tenir heureuse, à cause de mon inquiétude, de ma curiosité pour l'avenir; qu'autrefois, alors que j'étais irrévocablement décidée à ne jamais me marier. Et je lui ai dit : Maintenant, j'ai hâte d'avoir trente ans. Dans ce temps-là, je reviendrai à mon ancienne résolution, si je n'ai rien rencontré!

Il a ri, il a beaucoup ri, et sa soirée a dû lui faire l'effet ordinaire; il arrive préoccupé, il repart souriant, gai!

Sa fête, c'est le 6 juillet.

Il m'a parlé de son avenir, de ses projets, de son ambition. Il a maintenant décidé de s'installer à Sorel. Je l'ai encouragé. Pour arriver à la Chambre, la petite ville natale est, il me semble, un meilleur centre. Pauvre lui! Il a eu cet été une crise de noir continu, angoisse pour cet avenir qui tournaient en idées fixes, et il m'a avoué qu'il en revient péniblement, qu'il en est encore au même point.

En quoi puis-je l'aider, moi? En rien. Je prierai pour lui. Et dans l'avenir, je serai une amie du passé, pas plus. Non, c'est fou d'avoir pensé que je pourrais être sa femme, c'est fou de le penser encore. Mais

PREMIÈRES AMOURS

j'aurais tort d'empoisonner cette belle amitié de regrets. Il m'aime, m'est dévoué, et est avec moi expansif comme avec personne d'autre. Que je sois aussi sage que lui et réponde juste comme il le faut à son amitié.

Je tremble un peu. René Saint-Cyr m'a téléphoné hier. Il viendra bientôt.

LUNDI, 13 OCT. 1919 – Aujourd'hui, j'ai travaillé un peu ce matin, et puis lu, plus encore : *La Mer*, de Michelet⁵¹, et commencé les *Lundis* de Sainte-Beuve⁵².

Cet après-midi, je suis sortie avec Jean Charlebois, de Québec. Il est venu depuis samedi, d'abord avec sa sœur. Hier, je les ai invités à dîner, pour remettre un peu des gentilleses qu'ils m'ont prodiguées cet été.

Mais cet après-midi, j'étais fatiguée, ennuyée. Cela ne m'amusait pas de me promener avec ce jeune homme. J'ai trop l'autre dans l'esprit, l'autre si supérieur. Je voudrais travailler, écrire, me faire d'avance des articles. Je voudrais avoir beaucoup d'inspiration.

Je suis allée à confesse. J'ai prié après. Mon Dieu, voulez-Vous me bénir?

MERCREDI, LE 15 OCT. – Encore deux mois et demi et ce sera le jour de l'An!

Estelle vient vendredi matin. Je ne l'ai pas vue depuis presque quatre mois. Cet après-midi, je vais promener mes rêves à l'opéra, avec Alice Arbour⁵³ et toute une joyeuse compagnie. Hier, je suis allée chez la tante Blanche⁵⁴ et m'acheter un manteau.

Hier soir, à 9 h, G. m'a appelée. Je me préparais à me mettre au lit pour continuer de lire. Il m'a jaser beaucoup, il m'a annoncé qu'il se proposait de revenir bientôt me voir, et qu'il m'aimait, moi, parce que j'étais toujours prête à le recevoir! Nous avons parlé prières, à propos de mon lever de bonne heure pour la messe. Je lui ai dit que je priaï pour lui. Il a fait le sceptique, puis sur mon affirmation bien expliquée, il m'a remerciée de penser avec le bon Dieu, à demander la bonne solution des problèmes qu'il tourne en lui. Et il m'a dit : Plus tard, je vous dirai certaines choses que mon imagination ambitionne et travaille aujourd'hui, et vous verrez comme mes plans se bâtissent d'avance, et ce que j'en ai.

Et j'ai demandé si sûrement il me ferait un jour ces confidences-là. Il a acquiescé. J'ai demandé dans combien de temps. Il m'a dit que tout dépendrait des événements.

Et je me suis couchée contente, parce qu'il m'avait téléphoné, et que je l'aime! Ces jours-ci, je prie spécialement pour nous deux. En

vérité, il me semble qu'il n'a pas été mis sur mon chemin pour se contenter d'être un ami ordinaire. Je prie pour être éclairée, et pour qu'il le soit. S'il doit y avoir un dénouement, je voudrais que ce soit fixé assez vite, presque bientôt.

Autrement, tout finira sans doute après janvier, quand il sera reçu et s'en ira pour Sorel. Je serais affreusement jalouse de le savoir amoureux d'une autre, si je ne change pas moi-même. Avec lui pour chef, l'avenir littéraire et autre me paraît facile, net; mais hélas! qu'une imagination s'en fait et pour rien la plupart du temps! En quoi suis-je juste dans mes pensées, dans mon jugement à son égard?

Je ne me fie que sur deux années de sentiment vif, tourmenté, douloureux pour lui. Que j'y ai pensé depuis deux ans! Que j'ai souffert à partir de l'année 1918! Et cet été, en le croyant à jamais perdu, j'ai souffert aussi. Nous sommes de pauvres choses.

MARDI, 21 OCT. – Hier, Georges m'a téléphoné longuement et ce soir, il vient. Il m'a promis de m'apporter ses cahiers de notes intimes; mais je m'attends à ce qu'il ait changé d'idée.

Hier, j'ai eu dix téléphones dans la veillée. Ça ne finissait plus. Estelle était ici. Victor Desjardins est venu! Il nous a offert un voyage en auto pour la fin de la semaine. Dimanche, je suis allée au concert de Madeleine Brard⁵⁵, pianiste, et le soir, j'ai eu des amies : Berthe, M^{lle} Lussier, Alice Tellier. Vendredi dernier, René Saint-Cyr est venu nous faire passer une grande veillée amusante. Samedi soir, j'étais allée chez les Parent, et demain, je vais prendre le thé chez M^{me} Préfontaine⁵⁶, et le soir à une conférence au Ritz – René du Roure!

Et ce soir, quelle veillée vais-je passer?

MERCREDI, 22 OCT. – Matin. Que j'ai eu d'émotions intenses depuis hier! Je n'ai dormi que de bonne heure ce matin, et je m'éveille à 7 – encore émue, prise, et me débattant sur la manière de conclure de pareils états d'âme, si je peux écrire ainsi! Ah! ce Georges! Maintenant je l'aime encore plus, et j'ai presque la certitude que le mieux serait de nous engager l'un à l'autre au plus tôt. Je le lui dirai peut-être. En agissant ainsi, je coupe court à une de ses incertitudes, j'entre avec ses sentiments, et je l'aide à vivre. C'est peut-être une prétention! Non, pourtant, il manque de quelque chose que j'ai à un grand degré : la confiance en Dieu, la confiance en sa Providence de tous les jours, qui arrange nos vies si nous les Lui confions. Lui, il l'a en principes, cette confiance. En pensée, elle ne le visite jamais. Il voudrait tout faire tout seul, tout conduire, tout bâtir, il ne se fie pas à ce secours surnaturel qui nous est donné à point quand nous prions.

Je peux prier largement pour deux! Maman a fait ça, et papa n'était pas le chrétien sérieux et convaincu qu'est mon grand homme de Georges.

Donc hier, il me les a apportés ses cahiers de notes. Il était lui, hier, avec les yeux clairs, gais, illuminés. Nous étions nerveux tous les deux, moi plus que lui. Il est parti de bonne heure. Je me suis mise à lire, d'abord sans me mettre au lit : j'avais hâte de voir certains passages qui me concernaient, son enthousiasme du premier jour, l'intensité de son sentiment qui se devine dans le récit qu'il fait de sa première visite. Après ça, ses notes ne sont que politiques; je les effleurais, curieuse, intéressée, et me cherchant un peu même en elles. Avec les dates, les impressions de lecture, je pouvais suivre notre sentiment qui se continuait, puisque de tout ce qu'il écrit, nous avons parlé ensemble. Et c'était Barrès qui passait, et d'autres, et Georges surtout. Puis un autre passage : les jours filent, le roman se tisse, l'amitié augmente... C'est le 19 décembre. Qu'il était fervent, timide, un peu fou alors, mais si exquis!

Plus tard, il écrit une page dure, une page d'homme, qui voit moins pur qu'une femme qui aime, sur le baiser. Il regrette, s'en veut de sa faiblesse. C'est impersonnel, mais il m'accuse, il doit m'accuser, et pourtant! Était-ce possible de n'avoir pas eu ce moment que nous avons eu, puisque je l'aimais tant et qu'il m'aimait tant? Après, dans ce cahier-là, c'est comme fini. Je ne me retrouve plus. Dans l'autre que je parcours sans m'arrêter, je tombe sur un passage où il peint sa crise dernière : ses angoisses, ses découragements devant l'avenir, – il pense au mariage d'argent, il ne voit pas d'autre issue. J'entrai si bien dans son état d'âme, que je ne vis quelques minutes que cette ressource, et parce que je suis souvent tentée de l'approuver, surtout quand il s'agit de m'accuser, et me reculer en souffrant, j'imaginais qu'en pareille crise il pourrait avoir raison.

Deux pages plus loin, – quand je m'étais dit follement, en lisant les deux autres où je ne passais pas, qu'il ne m'aimait plus, et après m'être comme retirée pour le laisser aller à l'ouvrir, après m'être retirée en moi-même, avoir vu en une seconde toutes mes illusions pour l'avenir avec lui, et toute ma tendresse reculée comme par la raison, et en me faisant une douleur atroce, – je tombe là sur un entrefilet à date d'octobre 1919 – et que voici :

Ma délicieuse petite Michelle, tu as beau ne pas me comprendre et me trouver toujours différent, je t'aime franchement, que tu pénètres loin en moi! Je ne puis m'expliquer l'affection particulière que tu me portes : nous sommes si différents l'un de l'autre; que ne serait-ce chez toi qu'un amour de mystère ou mieux du mystérieux, ou encore mieux de l'incompréhensible?

Je copie tel que trouvé, en mettant aux mêmes endroits les ratures.

Je suis restée toute tremblante, j'ai fermé le cahier, fermé ma lumière, voulu dormir. Je n'ai pas pu de longtemps. J'ai ouvert la lumière pour relire. Et cela chantait en moi : Il t'aime encore, il t'aime toujours.

Et je sentais que cela lui ferait peut-être du bien qu'il se décide, qu'il se sente poussé à me réclamer pour promesse. Moi, ainsi, avec ma chance pour compléter la sienne, son avenir ne m'inquiète pas une seconde. J'ai prié ce matin pour nous deux seulement. Ce soir, je le reverrai peut-être. Et il m'a demandé de lui donner mes impressions. Je vais lui dire d'abord : Est-ce un peu au point de vue sentiment que vous voulez mon opinion? Et en politique, elle est trouvée : vous êtes assez préoccupé de vos idées nationalistes pour qu'elles tournent à bien. Et avant de répondre sur le sentiment, je lui demanderai : Est-ce moi que vous aimez plus que tout au monde? Pensez-vous m'aimer longtemps encore? Avez-vous confiance en moi?

Et s'il répond oui à tout, je sais ce que je penserai et ce que je pourrai dire; mais je ne le dirai peut-être pas. Ça viendra tout de même. À Dieu va⁵⁷!

APRÈS-MIDI – J'ai lu tout l'avant-midi ses annales. Mon Dieu que c'est remuant d'entrer ainsi dans le cœur, dans l'intimité des gens qu'on aime, comme je l'aime! Je demande au bon Dieu de le comprendre et de bien l'interpréter.

Il m'a téléphoné à midi. Il vient me prendre ce soir pour aller au Ritz. Mon Dieu, comment vous conduirez-vous l'un et l'autre?

JEUDI, 23 [OCT.], MATIN – Nous sommes allés, mon héros et moi, au Ritz. J'ai parlé, j'ai parlé d'une façon extraordinaire. Mais lui, le sphinx, a pris plaisir à se moquer de moi, de mes émotions, de mon remuement. Nous nous sommes amusés, quand moi, j'avais au commencement un état d'âme de tragédie. C'est égal. Je suis revenue gaie et le suis encore.

Deuxième jour de semaine!

Ah! le fanfaron! Le tenir à mes pieds, amoureux comme pas un, détaché de ses idées de mariage d'argent, quel rêve! Il ne se réalisera pas, ce rêve cependant, ça n'est pas dans les desseins de Dieu sur moi; et je ne murmurerai⁵⁸ pas. J'aime la vie. Elle m'a déjà beaucoup donné. Je sacrifie le reste de grand cœur. Quelle autre jeune fille a plus reçu que moi? Quelle autre a senti, a vibré plus fortement que moi, et quelle, a été mieux tenue près du ciel par la grâce? Je remercie de tout ce que j'ai, parce qu'on m'a aimée et qu'on m'aime, et parce que j'ai souffert, et pour ce que je souffrirai encore!

Mais ma soirée d'hier! Nous sommes revenus du Ritz jusqu'ici à pied! Une marche de trois milles, ma foi! Nous sommes revenus en causant. J'étais animée, vive, agressive et en verve, quoique je n'aie pas eu pour cela les expressions qu'il aurait fallu pour me faire comprendre!

Quand le reverrai-je? Et comment le reverrai-je? Il voulait m'ôter mes cahiers, les siens, hier, en constatant à quel point je les avais pris à cœur. Il croyait qu'ils allaient tout simplement m'amuser!

Qu'il est inconséquent! Il sait que je l'aime, il m'offre sa vie en page, j'y touche ses blessures, son cœur, ses projets, ses douleurs, ses états d'âme, ses principes; j'y vois son passé, je ressens ses émotions jusqu'au plus profond de mon être, et il aurait voulu que je rie, que je rigole! Qu'il est inconséquent, mon Dieu, qu'il l'est donc!

Et je lui ai fait des reproches, et je lui ai dit qu'il était responsable, il s'est exclamé, a protesté. Je suis revenu à la charge. Nous avons ri. Je l'adore!

Le matin, je mets *nous* au lieu de *moi*, dans mes prières, et il prie avec moi sans le savoir! Comme il rirait ou gronderait contre mon imagination, s'il lisait tout cela! Ah! mon grand homme de Georges! Même aux mains de son héritière, il sera peut-être encore mon grand homme! J'espère qu'il me regrettera. Je ne suis pas exigeante.

VENDREDI, LE 24 [OCT.] – Je prie toujours. Je suis encore dans ses mémoires. Je le suis avec plus de sang-froid, avec moins d'illusions sur la place que je puis occuper dans sa vie. Suis-je plus qu'un agrément qui l'arrête au passage? Je me le demande. Je souffre, parce que je crois l'aimer, parce qu'il m'occupe infiniment, parce que chaque page me le fait apprécier davantage.

Ce matin, j'ai fait un article et j'en ai terminé un autre, commencé hier. Là, je vais lire Sainte-Beuve ou retomber avec Georges. C'est mon troisième jour de neuvaine. Neuvaine pour quoi? Je demande d'être guérie, ou qu'il m'aime tellement qu'il l'avoue une fois pour toutes, de plein gré.

Mais je me trouve comique, lorsque je demande d'être guérie, et que je me vois plongée dans sa pensée du matin au soir, plongée dans sa vie d'hier depuis deux jours, obsédée par son souvenir, même la nuit, même au premier réveil.

Dieu! quelle faiblesse qu'un cœur de femme! On ne le mène pas. On ne l'éteint pas avec des lampions. Et l'imagination donc, la grande folle!

La vie m'étonne, m'émeut, me déconcerte, ou m'enthousiasme!

MÊME JOUR : MIDI – Pour m'amuser, je vais copier les passages qui m'intéressent, les premiers qui me concernent :

Tout en elle est volontaire, ses traits, ses yeux, son caractère, son allure : « J'ai peut-être de l'imagination mais je ne m'en sers jamais » me disait-elle un jour que nous canotions sur le Saint-Laurent ensoleillé. Sa délicatesse se cache sous un peu de dureté extérieure. Elle pourrait désappointer au premier abord, et même longtemps après l'avoir connue, celui qui n'aurait pas su lui inspirer confiance ou s'attirer son amitié. Elle est une nature fermée, chez qui on cherche en vain une Michelle Le Normand; dans ses rapports familiaux elle ne semble pas elle-même, elle est double. Elle donne un peu l'effet d'une demoiselle qui porte en intimité la robe qu'elle aime le plus et dans laquelle sa personnalité s'affirme mieux, et à l'extérieur un vêtement qui lui plaît aussi, mais l'habillement moins bien aux yeux de ceux qui la connaissent à fond.

Entière dans sa pensée et ses actions, estimant beaucoup ceux qui lui ont plu, et se sentant une aversion incontestable pour ceux qui n'ont pas su s'attirer sa sympathie. Dans un cas comme dans l'autre, laissant ses gens dans l'énigme de savoir quel sentiment, amitié ou répulsion ils peuvent provoquer chez elle.

De là une gêne instinctive que nous sentons à chercher ce qui roule derrière le front du sphinx et si au moment où vous croyez être apprécié, ce n'est pas l'ironie qui s'exprime dans le pli de sa bouche et dans la profondeur de ses yeux bruns.

D'ordinaire, peu expansive même avec ses amis de cœur, non pas toujours parce qu'elle ne veut pas s'ouvrir, mais par une espèce de timidité ou un peu d'orgueil. Plus à l'aise pour rendre avec sa plume les sentiments qu'elle ressent.

Nous ne l'aurions jamais connue que sa figure intelligente et fine nous dévoilerait à la première rencontre ce qui se cache de précieux dans ce cœur et ce cerveau. (18 août, G.M.).

« Vous m'avez sous votre garde, je ne vaudrais pas grand-chose, mais je crois au moins valoir quelque chose! » Et cela m'a flatté et me flatte encore, car elle vaut beaucoup. J'ai goûté chaque fois un plaisir extrême à la sentir ainsi m'appartenir et de la voir se confier à moi. Je me sens privilégié.

Il fait toujours peine que de tels moments se terminent abruptement et se perdent comme tous les autres dans le gouffre du passé, de l'oubli. (20 août 1917).

Le voile est déchiré! L'énigme a livré son secret! Une lettre m'arrivait hier au matin, adressée de sa fine écriture nerveuse. C'était déjà une joie : l'ouvrir, c'en fut une plus grande encore : son âme passait dans chaque ligne.

Vous viendrez quand vous voudrez, etc. Quand je voudrai! Et comme elle voulait que j'aie le soir même, je n'avais plus qu'à m'aller ma réponse hâtive quoique prolixe, qui finissait par ce laconisme où vibrait tout mon désir : « Serai chez vous ce soir! »

Et le soir, j'y étais. Je ne fus pas des apprentis. Installés dans son sanctuaire d'écrivain, nous avons causé de choses et d'autres. Je sentais un plaisir

infini à la revoir près de moi et surtout dans son intimité. Voir ce petit appartement tapissé de rouge sombre, éclairé par deux lumières recouvertes l'une d'un aussi rouge sombre et l'autre vert, avec sur les murs quelques mignonnes reproductions de grand peintre, quelques portraits de famille que la pénombre ne nous permettait de distinguer que vaguement. Dans le coin, près de la fenêtre, son gentil pupitre, témoin de ses élaborations, de ses coups de plume primesautiers, et tout bourré d'une correspondance active et nombreuse, et dans ce beau désordre qui annonce le labeur dans l'originalité.

Elle me disait sur sa lettre que sa lampe faisait un petit clair de lune. La lune aussi dehors répandait sa douce clarté, elle reflétait sur le dôme de l'église Saint-Édouard qui nous montrait son dos poli de l'autre côté de la rue de Saint-Vallier. Ce paysage nocturne nous attira sur le balcon. J'y ai passé de bien douces minutes. Je me remémorais une vieille cathédrale de France, perdue dans les arbres et dormant tranquillement sous la caresse d'une lumière bleue de rêve. Nous ne rentrâmes que bien tard lorsqu'elle sentit la fraîche et nous revînmes à l'autre clair de lune. J'aurais voulu partir. Restez jusqu'à onze heures, me dit-elle. Je n'ai pas insisté et je suis resté jusqu'à ce que l'aiguille de ma montre vînt m'indiquer à regret le temps fixé. Et je l'ai quittée après lui avoir longuement serré la main. Et je me suis arraché de cette maison que je ne connaissais pas il y a quatre jours.

C'est qu'il y vit quelqu'un qui en est l'âme, du moins pour moi, et qu'un attrait inévitable, invincible, m'attire vers ce quelqu'un, que je revois toujours ce visage aux traits si délicats dans leur fermeté, que je touche encore ces doigts fuselés qui servent si bien le cerveau au travail sous ce beau front droit.

C'est ainsi que je me rappelle cette belle vacance passée en sa douce compagnie, nos poétiques tours de canot, « surtout à Sainte-Anne », ses premières prises à la troll, et notre retour ensemble vers la métropole, et vers son foyer le mercredi soir, 29 avril 1917. (1^{er} sept. 1917).

Peut-être est-ce dû à l'état d'âme du moment, à ce besoin d'épanchement ou de tendresse qui nous prend dans ces travers-là, à cette délicatesse de sensation qui nous fait apprécier alors la moindre marque de sympathie, toujours est-il que dans mes peines morales, j'ai toujours rencontré une amie affectueuse par qui je me sentais renaître à la vie et au bonheur, qui venait avec son grand cœur combler le vide de mon âme et lubrifier un peu les sentiments contraires qui se choquaient en moi.

Je crois intimement que c'est là encore un don de Dieu qui sait mêler le baume au fiel, car comment comprendre autrement que l'amitié soit née dans ces circonstances ou bien même se soit améliorée seulement, pour se continuer ensuite en ascendance avec la même impression au fond de mon être lorsque je suis revenu à sang-froid si par hasard je ne l'étais pas au début? Et d'ailleurs, pourrais-je attribuer ce débordement subit d'affection à la sympathie d'abord

purement humaine que l'on a pour une âme qui souffre et pour qui l'on se sent pris ensuite d'une tendresse qui change de nom, quand l'on sait que l'une au moins n'était pas au courant, et c'est lui à moins pour d'autre motif? (2 sept. 1917).

Les amitiés, même les plus raisonnées, n'ont souvent pour principes qu'un des mille petits hasards de la vie qui mettent sur notre chemin au moment inopiné celui ou celle avec qui notre sort se liera... (sept. 1917).

J'ai perdu une pierre précieuse, j'en ai retrouvé une autre et de combien plus précieuse! (sept. 1917).

S'il suffit d'une peine pour gâter une grande joie, il suffit souvent aussi d'une joie pour consoler de beaucoup de peine. (J..., sept. 1917).

Et les mois filent!... Une douce amitié continue de fleurir au souffle de nos deux âmes. Le temps, sans doute, fera son œuvre et comme la décrépitude n'épargne rien ici-bas, un jour viendra où ce bouquet parfumé se desséchera et sentira même un peu le vieux. Mais comme ces fleurs que nous conservons précieusement et pieusement entre les feuillets d'un livre, le souvenir au moins des beaux jours vécus se conservera dans un coin de notre cœur. Nous pourrions croire tout oublié puis un jour, en fouillant dans nos « antiquités » [elles] nous donneront tout à coup une savoureuse odeur au milieu de l'encombrement des choses, d'autant plus ou moins indifférentes. Il se réveillera alors des sensations que nous avons cru mortes : tout un passé surgira baigné du même parfum : heures amoureuses qui reviennent du fond des années enfuies comme des fantômes souvent tristes, et quelquefois joyeux, jeter sur la vie qui passe une brume légère ou un rayon de soleil. (19 déc. 1917).

Après cela, il résume sa vie, le même jour, sa vie sentimentale et finit par ces lignes :

Enfin, une petite amie, cueillie au hasard d'une présentation à la course en prenant le train. Un long silence, un attirement réciproque; une rencontre entre amis sur les quais de Sorel; des tours de canot, sous ce beau soleil d'été; un retour à Montréal; une visite; des notes; c'est un roman qui s'écrit. (19 déc. 1917).

SAMEDI LE 25 [OCT.] – Ce soir, je lis Sainte-Beuve, avec des distractions. Évangéline⁵⁹ est venue, je lui ai fait autant de confidences que je le pouvais sans faire d'indiscrétion. Elle paraît encore plus confiante que moi sur la meilleure issue de mes histoires.

Pour lui donner raison, Georges vient de m'appeler et de me jaser un très gros quart d'heure. Il avait la tête vide, paraît-il. Je lui ai demandé s'il avait d'autres cahiers, et de me les apporter. Il n'a pas dit non. Il s'est informé de l'effet, a presque admis m'avoir blaguée l'autre jour, m'a demandé mes impressions en lettres. Je les avais écrites cet

PREMIÈRES AMOURS

après-midi, et je les lui enverrai demain. Je vais me coucher de bonne heure, étant fatiguée. Je lis encore un peu. Demain, je travaillerai. Je prie beaucoup, pour lui, pour moi, pour nous deux, puis pour les autres.

DIMANCHE [26 OCT.] – J’ai passé l’après-midi chez Évangéline. Nous sommes d’abord allées à Mary Pickford⁶⁰, puis nous avons jaté tranquilles chez elle. À cinq heures, nous sommes allées faire notre chemin de croix; j’ai demandé trois grâces à l’église où j’entrais pour la première fois! Évangéline me les a suggérées!

Qu’elle est bonne pour moi, dévouée, et fine, et que, mon Dieu, elle n’est pas égoïste! Nous avons encore parlé de G. Elle est optimiste. Moi, je ne sais pas. J’ai confiance au ciel. Ce qui se fera sera le mieux!

LUNDI, 9 HEURES, LE 26 [27] OCT. – Tout à l’heure, G. aura ma lettre. Quel effet aura-t-elle? Où nous en allons-nous tous deux? Où m’en vais-je avec mon grand sentiment si intense, si complet, si exalté et si fort cependant?

C’est le sixième matin de ma neuvaine.

LUNDI SOIR [27 OCT.] – À midi, Georges m’a téléphoné. Il m’a dit que ma lettre était parfaite, et que nous irions ensemble à la conférence Groulx. Il m’a parlé de sa petite sœur Liliane à qui il veut que je trouve une correspondante intéressante. Je lui ai dit que c’était difficile. Il a repris : « Je le sais et c’est pour cela que je me jette dans vos bras! »

M’aime-t-il comme je veux qu’il m’aime?

Ce soir, Desjardins vient encore.

MARDI MIDI, LE 27 OCT⁶¹. – J’ai fini mon chapeau, lu, et écrit tout l’avant-midi. Avant de sortir, je lis dans le journal de G. Je le recommence, autant, surtout pour les idées nationalistes qui peuvent me renseigner.

Ce matin, c’est le septième jour de ma neuvaine. Qu’ai-je demandé dans cette neuvaine, au juste? Je veux qu’il m’aime tout de suite beaucoup, si c’est moi qui dois partager sa vie, ou bien, que je voie nettement que mon rêve n’est qu’un rêve, que la réalité doit être toute autre.

Il fait un temps extraordinaire. Le petit prince⁶² va se faire venter!

Hier, je suis allée voir les demoiselles Beaulieu. Elles n’aiment plus leurs parents Dubuc. Est-ce assez répandu, général, dans les familles, ces malaises, ces désaccords entre parents? Moi qui aime les uns et les autres, parce que je suis une étrangère!

MERCREDI, LE 28 [29] OCT. – Demain, je serai marraine avec le chanoine Chartier⁶³, chez les Dampousse. Ce sera une petite Michelle, ma première filleule. Ce soir, j’annoncerai l’événement à Georges et, comme convenu, nous allons à la conférence Groulx ensemble.

Mon huitième jour de neuvaine. J'ai confiance que je ne peux pas ne rien obtenir. Mes prières amassent des mérites. J'en amasse pour lui, aussi. Que dirons-nous ce soir?

Je continue à relire son journal. J'ai eu un peu mal à la tête, et je ne peux presque pas travailler.

Ma filleule! Son entrée dans le monde, au bout de ma neuvaine, est-ce un heureux présage?

Georges, dans une page de son journal 1915, constate qu'il a eu plus de tristesses, de malheurs, que de joies dans sa vie. Et dans la mienne, au commencement jusqu'à 20 ans, n'est-ce pas la même chose? Alors, on nous fait accroire que l'adolescence est le plus heureux temps. Il n'en est rien. Nos douleurs sont plus fortes, plus déconcertantes à cette époque, parce que nous



Montréal, Saint-Louis-de-France, 31 octobre 1919
Source : Registre d'état civil.

ne savons pas encore comment les prendre et le bien qu'elles pourront nous faire. Si je rappelle mes heures d'angoisse d'autrefois, je n'en imagine pas de pires pour l'avenir. Est-ce une illusion? Il me semble que j'ai passé autrefois par les pires épreuves, et que je n'en trouverai pas de plus atroces, de plus désespérantes.

Ah! ma petite fenêtre, près de ce secrétaire, m'a-t-elle assez vue, le front sur sa vitre pour calmer mes peines, et les yeux ruisselants de larmes, et le cœur broyé! La ruine, l'année affreuse qui a suivi, où les épreuves s'accumulaient, où rien ne nous réussissait, où personne encore chez nous n'était en état de se tirer d'affaire. Mon pauvre vieux père affaibli qui voulait retravailler! Omer, sorti du Mont-Saint-Louis, à 15 ans! – et Marie et moi désesparées, et maman se prodiguant, cherchant des moyens de nous faire manger, et se mettant, en désespoir de cause, à coudre, à broder pour les autres. Mes premières expériences de professeur, à si petit salaire. Mon apprentissage de la vie. Mais que d'heures pieuses qui m'ont porté fruits! Et quelles réflexions dans ces douleurs qui m'ont amenée où je suis, et à une plus grande élévation morale! Je ne peux pas ne pas bénir ce temps-là. Et pourtant, si je repense aux détails, ce fut atroce, terrible. Et j'étais si enfant, si peu

préparée à la ruine. Et d'autre part, nous avions toujours eu tant de tracas chez nous, tant d'affaires, que j'attendais plus tôt la tranquillité enfin, quand le coup a frappé.

Plus tard, ç'a été la mort de papa. Mais depuis, sauf des traverses inévitables et la lutte de tous les jours, la famille a été apaisée, plutôt gaie; les rapports sont devenus plus tendres entre Omer et moi, nous sommes des amis, des associés, c'est nous en partie qui faisons marcher la maison. C'est une satisfaction. Aujourd'hui, le succès d'Omer a dépassé le mien. Il pourrait faire vivre toute la maison seul.

Demain, qu'aurons-nous encore?

Je voudrais que Georges se réconcilie avec sa mère⁶⁴, lui redonne sa tendresse, lui pardonne de s'être remariée. L'obtiendrais-je? Il me semble que oui.

Jeanne B. m'a écrit. Je l'aime beaucoup, Jeanne.

JEUDI, [30] OCT. – Drôle de journée! Ma neuvaine est finie. Le matin, je m'éveille en pensant à Lucie Héroux pour correspondante à Liliane Chagnon⁶⁵. À dix heures, j'appelle Georges pour le lui dire; il est enchanté, il me dit d'écrire moi-même à Liliane quand tout sera bâclé. J'y avais songé, mais je ne l'aurais pas offert. Ensuite, nous parlons du prince, il me dit que la réception de l'après-midi à l'Université sera intéressante, il m'encourage à y aller. Je ne peux pas seule. Son frère offre de sa chambre à m'accompagner, et je passe l'après-midi avec ce grand Polly. Il est gentil, aimable, poli. J'ai vu le prince du plus près possible. Je le plains affreusement! Pauvre lui, se faire balloter de la sorte. Il a reçu des étudiants une canne et un béret. C'était amusant.

Je suis revenue à pied, après une station chez Kerhulu. Hier soir, j'étais allée chez Kerhulu aussi avec Georges! Pourtant, j'ai toujours envie de refuser... pour éviter les gaspillages! En somme, j'ai passé une bonne journée.

Je ne serai marraine que demain. Pour hier, tout a été gentil, mais je n'étais pas gaie jusqu'au fond. J'ai peur de le perdre, mon Georges, de le voir bientôt s'éloigner! À Dieu va!

À table, chez Ker, nous avons raconté nos premières relations, une à une, et je lui ai fait en riant des reproches sur son inconséquence! Il ira à Québec, voir Jeanne. Je le verrai ensuite. J'ai hâte. J'ai toujours hâte de le revoir. Mon Dieu, bénissez-nous!

VENDREDI, 31 OCT. – Il pleut. Je finis le ménage. Je veux travailler maintenant, mais je ne me sens pas dans le ton.

Je vais lire. C'est aujourd'hui le baptême. Je souhaite que le temps se remette au beau. Ce sera vilain, si c'est comme maintenant.

Je suis allée à la messe. Je voudrais ne jamais manquer. Le monde est si peu bon, nous sommes si faibles, et nous avons tant besoin de tonique! Et moi, j'ai tant besoin de tonique! J'aime toujours Georges. J'y pense sans cesse.

SAMEDI, LA TOUSSAINT [1^{ER} NOVEMBRE] – Ma filleule est baptisée! Cela s'est fait hier, avec un joli cérémonial. J'en ai eu une jolie impression, et je me sens déjà de la tendresse pour ma petite Michelle. Après, je suis allée à un grand thé chez les Valentine. Nous étions bien une trentaine! C'était assez amusant. Je suis rentrée à 7 h et demie. Georges m'avait appelée en mon absence. Il m'a rappelée, et je lui ai donné mes recommandations pour son voyage : aller voir Jeanne, me rapporter certains renseignements sur le monument Hébert. Nous avons parlé fort gaie-ment une grosse demi-heure. Je l'aimais plus encore en l'entendant, et j'ai eu une impression de joie, d'amusement, ensuite, et qui persiste encore ce matin. Cette nuit, il était dans mes rêves. Il était dans le train de la Baie des Chaleurs. Nous étions séparés par quelques fauteuils, mais nous causions quand même, et il était joyeux.

C'est une véritable crise, que l'entêtement que j'ai de penser à lui; je prie.

Je n'ai pas énormément travaillé ces derniers jours. Pourtant, j'ai remis la main à mon roman. Il avance. Que le bon Dieu aide ma bonne volonté.

DIMANCHE, LE 2 NOV. – Je voudrais être toujours confiante, toujours gaie. Parfois, souvent un souffle d'enthousiasme m'anime, m'agite. Ce matin, je pense à tous les rêves que jusqu'ici j'ai faits et qui se sont réalisés. Dieu m'a permis qu'il m'aime et m'entend. Je devrais, il me semble, toujours marcher dans la joie! Hélas, ce serait surnaturel! C'est impossible. Il faut que je souffre ma part. Quelle sera-t-elle encore?

Quelle qu'elle soit, je veux en tirer du bien. Je voudrais être sage, je voudrais être parfaite.

Mon amie Évangéline est venue hier. Elle a couché. Elle est partie il y a une heure. Elle a encore pris plaisir à me faire parler de G.

C'est cet après-midi, qu'à Québec il va voir ma cousine Jeanne.

DIMANCHE SOIR – Cet après-midi, Hector Paul est venu. Je ne lui ai pas laissé le temps de parler, et lui ai rabâché les oreilles de Percé. Je ne finissais pas. Des fois, c'est extraordinaire comme je parle!

Ce soir, Toto, Marie et sa marraine viennent. Je m'endors et je suis fatiguée. J'ai hâte à demain, sans beaucoup de raison.

En causant avec Hector, cet après-midi, j'ai encore constaté tout haut combien tout m'a réussi depuis quelque temps. Je suis allée à

l'église vers 2 heures, faire des visites qui donnent des indulgences plénières. J'ai prié pour ceux qui souffrent et pour celui que j'aime.

LUNDI SOIR, 3 NOV. – À huit heures moins quart, ce soir, Georges, retour de Québec, m'a appelée. Mais, comme il m'a écrit une lettre que je ne recevrai que demain, et qu'il croyait que je l'avais déjà reçue, – il n'a rien voulu me dire. J'ai demandé si elle était longue, et il m'a répondu : « Longue! Ah! vous verrez! »

Alors, j'ai hâte à demain, maintenant. Serais-je déçue par ce qu'elle contiendra ou non? Mon imagination trotte. La terrible imagination!

MARDI MATIN [4 NOV.] – Reçu des lettres! Une de Cécile D., une de Jeanne qui apprécie mon grand moustachu, une... de Georges. Il m'y raconte son voyage heure par heure, et c'est gai comme un bon rire, et rempli de taquineries! Ce matin, je lis.

MERCREDI [5 NOV.] – Hier soir, Georges m'a téléphoné. Mais je lui ai parlé sans verve pendant toute la demi-heure que nous avons passée à nous taquiner! Je ne sais pas ce que j'avais. M'aime-t-il? Il m'a dit qu'il a parlé de moi avec son ami Desrosiers. En somme, il a beaucoup parlé de moi, et pensé à moi dans ce voyage! Il ne doit pas venir me voir bientôt : il ne sait pas!

Je prie.

Il me faudrait demander au bon Dieu d'être moins obsédée par mes sentiments, d'être moins sensible et moins rêveuse et moins tendre; c'est une faiblesse chez moi de penser sans cesse à quelqu'un que j'aime et d'être distraite, par ce souci, de mes travaux à certains matins. Pourtant il me semble qu'en tout, dans mes pensées et mes actions, je dois faire la volonté du bon Dieu. Je le Lui demande chaque jour avec tant d'instance.

Ce matin, j'ai fini un brouillon d'article, et fermé une enveloppe. Ce soir, je travaillerai à mon roman; Georges m'a envoyé dans sa lettre les détails qui me manquaient, pour entreprendre mes derniers chapitres.

VENDREDI [7 NOV.] – Je vais au *Devoir*, mettre aux mains des *typos* mon livre.

Mercredi soir, vers sept heures, Georges m'a appelée. C'est ce matin que je prenais la résolution de réagir pour n'être plus obsédée par mon sentiment. Et tout l'après-midi, – chez Aline Nolin où je suis allée, – j'ai pensé à lui, et en revenant et en allant, et sans cesse. C'est affreux. Mon sentiment est au paroxysme! Je désire ardemment être fixée, savoir s'il m'aime autant et comme je le veux.

Ah! que j'ai changé, en quelques années, et que l'on n'est donc pas maître de soi!

Qu'il m'ait appelée m'a ravie. Je prie beaucoup. Je prie aussi pour mon travail.

Aline a un beau bébé, une petite fille d'un an qui s'appelle Francine.

JEUDI, 6 NOV. 1919 – Des romans! On en cherche dans les livres, on s'émeut ou l'on s'émerveille à les suivre et pourtant, comme chacun de nous en vit plusieurs, et qu'aucun volume ne pourrait contenir.

Écoutez-vous. Écoutez vos amis. Écoutez vos amies. Voyez votre situation aujourd'hui, et ce qu'elle fut hier. Voyez votre cœur aujourd'hui, et ce qu'il fut hier. Par quels sentiments compliqués, impressions, n'a-t-il pas passé? Par quelles crises douloureuses, ou trop heureuses, et qui contenaient encore de la douleur; tout bonheur humain en contient dans son impuissance. Et par quels changements, qui vous ont désolé ou étonné?

Y a-t-il dans un livre au monde plus d'idées qu'il en est venu en vous en tout temps? Y a-t-il plus d'émotions, plus d'ardeur, un flot plus pressé d'impressions, et un déroulement plus extraordinaire de circonstances? Cherchez à suivre le fil qui, dans votre existence, conduit les événements et vous amène de l'un à l'autre. N'est-ce pas merveilleux? N'êtes-vous pas remué, si Dieu a beaucoup Sa part dans votre vie, de voir ce qu'Il a fait pour vous, et comment Il l'a fait?

Et des romans à thèse, il y en a partout autour de vous. On peut, il semble, toujours expliquer les malheurs qui arrivent. Il s'agit d'examiner les antécédents. Les trames sont intéressantes et instructives. Tel acte prépare telle joie ou tel sacrifice. Telles inconséquences, telles légèretés préparent aussi des peines. Si quelqu'un se maltraite, use à plaisir son pauvre corps, il mourra subitement. Et dans cet apparent coup du sort, vous découvrirez des raisons de s'être produit. Rien ne se perd, rien ne tombe dans le vide, rien ne reste sans récompenses, et en revanche, rien ne reste impayé. Et tous les jours des romans, ou des phases du roman se déroulent autour de vous; dans votre famille, chez vos amis, dans votre propre cœur. Observez bien. Méditez. Priez, et vous pourrez peut-être ensuite mieux faire votre propre roman, mieux l'éditer; vous saurez sur quel papier l'écrire, de quelle manière, et qu'en tout, le souci de la perfection et du meilleur, vous sauve, vous préserve du mal!

SAMEDI, LE 8 NOV. – Hier, je n'ai pas travaillé de la journée. La veille, je m'étais fatiguée; jeudi soir, j'avais la tête malade à force de penser et d'écrire. Aujourd'hui, je passe la journée à la maison. J'ai failli aller à Sorel. Mais Marie attend trop tôt mon autre filleul ou filleule.

Je n'ai pas eu de nouvelles de G. depuis mercredi soir. Je n'ai pas cessé cependant d'être avec lui. Dois-je encore demander d'être guérie?

Que mes sentiments sont exaltés, vivaces, absorbants! La tête et le cœur m'en font mal souvent.

Mon « Couleur du temps » est rendu au *Devoir*. Il sera prêt pour le milieu de décembre. Je n'en attends qu'un peu d'argent, et aucune gloire. Pourtant à le relire, je m'amuse comme une enfant par bout. À Dieu va!

J'ai beaucoup de brouillons d'articles de faits. En somme, tout est bien, dans ma vie, et je sens Dieu qui me suit, me protège et m'aime.

SAMEDI SOIR, PLUS TARD [8 NOV.] – J'ai un peu froid. Je lis et m'ennuie à la fois. Je pense trop à G. J'aurais voulu de ses nouvelles : et pourtant, je sais qu'il est peut-être à Sorel.

Je voudrais travailler. Mais je bâille et n'essaye pas. J'ai sommeil. Et puis, j'ai été toute la journée seule avec moi et mes pensées. Il en résulte une fatigue cérébrale qu'il vaut mieux ne pas accentuer!

Où est-il? Que fait-il? Pense-t-il à moi? Que je voudrais qu'il m'aime infiniment!

Suis-je à me monter vainement la tête? Je lis *Terres de soleil et de sommeil*, de Psichari⁶⁶.

Georges m'appelle toujours rayon de soleil!

DIMANCHE [9 NOV.] – Je m'éveille avec un grand goût de travail, de perfection, de sérieux. Penser moins follement à G. et plus à mon œuvre présente. Écrire. Après la messe, je me mets à l'article ébauché, dans ce journal, sur les romans qui se vivent. J'ai du plaisir au travail.

Je vais me mettre à mon *Nom dans le bronze* – à ma Marguerite Couillard⁶⁷. C'est un moyen excellent de me faire apprécier par mon cher ami G., que de faire œuvre utile et le plus parfaite possible. Et puis, ce temps précieux qui m'est donné, je manque si je le perds en rêverie.

Il est vrai que lorsque je rêve d'être aimée par G., je ne rêve pas de bonheur mou et futile, je rêve à lui parce que je l'aime, oui, mais aussi parce qu'il me paraît le plus propre à conduire utilement ma vie, à l'aider à l'action, et à tout. Je ne l'imagine pas prosterné en adoration devant moi, je l'imagine affectueux, mais souvent un peu froid, un peu dur, pour me dicter telle attitude, tel geste. Mais l'attitude et le geste, je les ferai, s'il me les dicte, et si, des fois, j'en souffre, cette souffrance-là sera encore profitable. Il faudra que je souffre beaucoup pour qu'il soit fort, et vigoureux, et sans déchéance, en satisfaisant pour son pays, sans ambition. Il faudra amonceler des mérites. Je serais prête. Je voudrais. Je me sens le goût du sacrifice pour lui, parce qu'il me paraît celui qui doit m'accompagner dans la vie.

Quelle part, en cela, est à l'illusion? L'avenir me l'apprendra.

DIMANCHE SOIR [9 NOV.] – Ah! quelle émotion! Quelle explication Georges m’a donnée ce soir, et que j’ai besoin de résumer pour me comprendre. Je ne demandais rien. Nous sommes sortis. Nous avons marché quatre heures dans la montagne. Il m’a fait de petits discours sur ma littérature qui porteront leurs fruits. Et puis, tout à coup, au retour, coin Mont-Royal, il commence une dissertation qu’il a finie chez nous, dans son coin du sofa, dans le boudoir.

Il croirait risquer nos deux bonheurs en me mariant, d’abord, surtout à cause du matériel; pas surtout parce que sa carrière en souffrirait, mais la mienne! Oui, la mienne. Pourrait-il me donner l’aisance qui me permettrait d’écrire encore, et puis, à Sorel, ne m’étoufferait-il pas, ne m’abrutirait-il pas! Il ne voit que des déboires, dans notre union, des promesses de déceptions. Tandis qu’à me laisser aller à un autre plus fortuné, il souffre, quand je m’en vais, mais il a une certaine satisfaction à me voir mieux, et parce qu’il croit que ce sacrifice-là serait un bien! Et pour lui, il aimerait mieux marier une femme qui me serait inférieure, et me regretter parfois, mais en même temps se réjouir de la décevoir, elle, au lieu de me décevoir, moi.

C’est complexe.

Il m’a demandé si j’avais à lui reprocher de m’en avoir fait accroire, sur le but de nos relations. J’ai dit non; mais que je m’étais attachée à lui, et il a interrompu : « Et moi, je suis attaché à vous ». J’ai continué : et nous sommes attachés, et moi je vois que plus cela continue, plus je souffrirai quand vous partirez.

Cependant, il a l’air de penser que ce serait encore moins que tout ce que je pourrais souffrir après. Et il ajoutait souvent : Mais rien n’est décisif, de ces choses, et tout dépendra de bien des événements.

Il a dit bien d’autres choses encore. Il avait son visage ouvert, affectueux, tendre : il me lisait qu’il m’aime, il me laissait voir qu’il n’aimera jamais plus, et il m’offrait cependant de lui dire de partir.

Pourtant, il ne partira pas, il me semble.

PLUS TARD – Quand il me disait qu’il souffrirait à me voir me marier à un autre, j’ai été tellement heureuse! Que je l’aime, ce soir plus qu’hier, et peut-être moins que demain. Mon rêve!

LUNDI, 10 NOV. – J’ai écrit à G. hier. Je ne pourrais pas résumer ma lettre ici, mais elle s’est écrite toute seule. Quel en sera l’effet?

Ce matin, à la messe, j’ai prié doucement, avec une grande confiance et beaucoup d’abandon aux desseins du ciel : là, il me semblait qu’après tout ça, rien d’autre chose que le mieux ne se produirait.

Hier, au cimetière, nous cherchions le monument Cartier, son tombeau. Nous ne l’avons pas trouvé. Georges disait : Il n’a pas été un

Canadien exemplaire, il a eu beaucoup de torts, mais c'est égal, c'est du passé et on peut en prendre une leçon.

Que c'était agréable, cette promenade. Nous avons erré sur la montagne pour trouver le cimetière anglais d'abord, puis le canadien, catholique. Nous marchions sans hâte, en causant, et des fois, en silence. Il faisait beau. Montréal avait son plus bel air, vu d'en haut. Le fleuve était beau, bleu, et quand, au retour par la Côte-des-Neiges, le soleil est descendu au bout de la montagne, il était grand, rose, et merveilleux. À ce moment-là, Georges me disait que je devrais, que j'aurais dû enregistrer dans ma mémoire tout ce que j'avais eu la chance de voir, de connaître sur Lozeau et sur Gill, dont l'œuvre restera notre patrimoine. Et il me sermonnait. Et moi, je l'aimais tout simplement, et je regardais tout le temps le soleil.

Ce matin, je travaille. Mais j'ai conscience de vivre des heures décisives de mon existence.

LUNDI, 11½ H, MATIN [10 NOV.] – J'ai travaillé. Je viens de finir de bonnes pages. Je suis contente. Puis, j'essaie de lire. Puis, en lisant, je revois le bon visage de Georges, d'hier; quand il me parlait, et que la lumière de mon abat-jour rose se reflétait sur son visage coloré par l'émotion. Il parlait. Ses yeux étaient brillants, lumineux. Je les retrouvais tels qu'ils étaient il y a deux ans, quand ils ne s'étaient pas encore résolus à me cacher leur sentiment! Ah!

Je remplirai tout ce cahier, en peu de jours. Je note tout. Cher Georges, si jamais tu lis toutes les pages de mes annales, tu verras bien que, moi, je suis avant tout femme tendre, avant d'être écrivain et chroniqueuse des hommes célèbres de mon temps.

Là, je songe que ma lettre vient de le rejoindre, si elle a fait son chemin sans moi, elle devait le faire; je songe que lui aussi est peut-être tout vibrant, tout ému, comme en ce moment je le suis.

J'aime la vie pour tout ce qu'elle me donne de penser et d'aimer, et de sentir. Je ne me mets pas en l'idée que Georges va s'en aller, moins encore maintenant qu'il a pourtant expliqué ce qui nous séparait, et que je pourrais le regarder s'éloigner sans rancune, avec la certitude qu'il m'emporterait dans le meilleur coin de son cœur et de ses souvenirs. Mais cette explication même me pesait moins hier. Et puis, en moi, il y a aussi ce fait que le bon Dieu permet des choses extraordinaires pour moi, toujours. Il démêle si bien toujours mes affaires. Il me prouve tant, dans les plus petites choses, que Sa Divinité est avec moi, et ma bonne étoile! Et je commence à voir dans cet amour le fil qui doit me conduire à un autre état.

Quels que soient les épreuves, les chagrins, les luttes et les devoirs graves de cet état, je les envisage avec la confiance que je veux, que je dois apporter en tout en ma vie. Il ne faut rien se faire en montagnes d'avance. Il faut penser que, chrétienne et m'efforçant chaque jour de ma vie de jeune fille, d'amasser des mérites, j'aurai toujours dans l'avenir comme dans le présent, les forces qu'il me faudra. Je ne cesserai d'ailleurs jamais de les demander, jamais.

Ah! la prière, si chacun comme moi était pénétré de sa vertu purificatrice et réparatrice, il me semble que le monde irait tout autrement, qu'on serait meilleur et moins agité inutilement.

Georges serait-il étonné de voir jusqu'à quel point ma pensée a pu, par télépathie, attirer la sienne à des décisions depuis ce jour qui a suivi ma lecture de son journal?

J'ai reçu une collection de photos d'écrivains célèbres. Je ne sais de qui. J'ai bien gardé l'adresse, mais je n'en connais pas l'écriture.

MARDI [11 NOV.] – Hier soir, c'était typique, chez Kerhulu, après le cours de Laval. À ma table, il y avait Yvonne Charette⁶⁸ et un journaliste, Letellier de Saint-Just; à une autre, très au fond, Pierre-J. Dupuy et Thérèse Ferron⁶⁹ qui paraissaient causer *sobrement* et intelligemment! À une table formée de plusieurs tables réunies, il y avait quelques jeunes gens et jeunes filles, et Victor Barbeau⁷⁰ avec sa femme, qui rayonnaient, et présidaient. Moi, j'étais une célébrité qui paraissait moins, avec Berthe, à l'entrée. Je riaais de tout. Et cependant, à un moment je dis à Berthe : Il faut que je me tienne gravement, puisque tout ce monde me connaît de réputation. Berthe qui leur faisait face ne m'a pas répondu tout de suite, puis elle m'a dit : Que c'est comique, juste comme tu prononçais ta phrase, ils se sont tous retournés pour te regarder, tous les huit sur une observation d'un d'eux! Je me suis détournée, et il y en avait encore un qui m'examinait!

Moi, je pensais à Georges.

Et Georges m'avait appelée à six heures et demie, et je n'y étais pas. Que va-t-il me dire?...

MARDI, 11 HEURES [11 NOV.] – Georges vient de m'appeler sous prétexte de fêter l'anniversaire de l'armistice! Mais en vérité pour me dire qu'il avait reçu mon *cahier*, qu'il avait beaucoup de choses à me dire, et qu'en tout cas, il me reverrait dimanche, et désirait que j'organise une promenade pour ce jour-là. Nous avons parlé ensuite de choses et d'autres, et je me sentais tout inondée d'espérance! Que le bon Dieu me bénisse! Qu'Il nous conduise où Il aime mieux que nous soyons. Je dois m'acheminer vers la certitude. Miracle qu'opère la prière!

PREMIÈRES AMOURS

MERCREDI MATIN, LE 12 NOV. 1919 – Ce matin, voilà une heure que je travaille. J'ai fermé une enveloppe. Avant d'en organiser une autre, il me prend le goût de toucher à mes annales! Elles sont si intéressantes pour mes sentiments ces jours-ci.

Je pense à dimanche. J'ai hâte à dimanche, j'espère en dimanche, et cependant, je voudrais coffrer mon imagination pour qu'elle ne s'excite pas trop. Il se peut que dimanche ne m'apporte aucune certitude. Je dois sans doute souffrir encore. Tout ce qui arrivera sera le mieux. Il m'aime, en tout cas, il m'aime autant que je l'aime, et Évangéline est certaine qu'il ne se retirera plus maintenant. Mon cœur voudrait que son pronostic soit juste! À Dieu va, toujours à Dieu va!

À certains moments, je me sens tellement heureuse que mon cœur me paraît prendre tout l'espace en moi.

Chaque nuit, je rêve à lui, des rêves calmes, simples. Nous sommes ensemble, nous marchons, nous agissons.

Je suis allée à la messe, ce matin. Évangéline avait couché ici. Et je la faisais rire en lui disant : « Ce matin, c'est le 22^e jour de ma neuvaine! » Marie a un garçon depuis hier. Je serai marraine cet après-midi. Il s'appellera Jean. Marie aime cela. Moi aussi. Je suis contente que ce soit un garçon. Marie est bien. Elle fait simplement et gaiement son devoir de mère. Je crois que nous sommes d'une race forte. Maman est si vigoureuse. Moi, l'intellectualisme m'a mangée un peu... (sur la longueur, disait Georges!), mais je garde tant d'appétit toujours! que je ne suis pas une femme toute en idéal et sans force!

Je reprends mes pages pour *Le Devoir*. M. Héroux m'a appelée, tout à l'heure, et j'ai répondu très gaiement. Après dimanche, serais-je encore gaie?

JEUDI, LE 13 NOV. – Mon neveu est baptisé. Il s'appelle Jean. J'en suis contente et c'est un très beau bébé. Hier soir, je suis allée à la conférence de l'abbé Groulx avec Évangéline. Il pleuvait un peu quand je suis revenue, mais je n'étais pas de mauvaise humeur pour si peu. Je suis devenue un peu rêveuse, depuis dimanche dernier et en attendant dimanche prochain. Je prie beaucoup. Et puis, je revois sans cesse Georges me parlant, et assis sur ce coin du sofa, qu'il prend toujours dans mon boudoir; je revois son visage, ses yeux, et j'ai de l'espérance.

Mais l'espoir est souvent déçu. Tout de même, ce tournant, nous le passerons, et je verrai bien!

Ce matin, je ne fais pas de littérature. Je me suis lavé la tête; j'ai lavé du chamois, des gants, préparé le poêle! C'est l'apprentissage de femme de maison, et je le fais si gaiement! Son souvenir est avec moi en tout. Et celui du bon Dieu, en qui je me recommande.

Dimanche, Jeanne m'a écrit que c'est la fête de Philippe. Je prie-
rai pour lui spécialement. Je pense souvent à lui, et je sens qu'il doit
m'aider du Ciel. Il était si pieux, si bon, si sage.

VENDREDI, 14 NOV. – Ce matin, c'est le ménage qui m'occupe encore, le
poêle... le dîner, et j'ai un billet dans la tête sur une vieille femme que je
vois à l'église tous les jours depuis des années.

Cet après-midi, je passerai chez Lozeau avant d'aller à un thé, chez
les Lemoine, en l'honneur de Blanche Lamontagne⁷¹. Hier, je suis allée
chez les Gélinau, où j'ai parlé comme une machine, jusqu'à ce que ma-
demoiselle Thérèse de Martigny m'a tirée aux cartes! Si ses pronostics
pour rire sont vrais, ce sera beau! Réalisation, d'ici à peu de temps,
de tous mes plus chers désirs! « Et de l'amour, des fiançailles, et pas
d'argent. » Tout le monde s'est écrié : « C'est merveilleux! Il y en a assez
qui ne pensent qu'à l'argent en se mariant, donnez-nous le spectacle de
l'amour désintéressé! »

Cela m'amusait. Je suis revenue chez nous en songeant à mon
grand homme. J'étais en retard. J'ai fait le souper à la course et je me
suis amusée toute seule, parce que j'ai failli ne pas trouver la viande. Je
n'avais pas écouté Athala quand elle m'avait dit où la prendre.

À huit heures, Georges m'a appelée. Il m'a parlé de l'*Action française*,
de l'*Almanach*, plutôt, qui l'a enthousiasmé; il m'a demandé de l'amener
chez Lozeau dimanche : il viendrait m'y prendre pour la promenade dé-
cidée. À la fin, quand j'eus raconté tout le numéro, il m'a demandé : Et
puis êtes-vous de bonne humeur? J'ai dit : Oui. Il a ajouté : « Jusqu'au
fond? » Et j'ai encore affirmé : Oui! – Et vous? Il a repris : « Moi, vous
savez, je le suis rarement jusqu'au fin fond. » Et après quelques mots sur
son tempérament, je me suis exclamée : « Enfin, je le suis pour deux! »
Et il a approuvé, et il m'a paru que c'était l'union acceptée, convenue.

Quelle part d'illusion, encore?

Estelle est partie ce matin pour Valleyfield. Elle me reviendra ce soir.
Quelles têtes feront mes cousines, quand j'annoncerai ce que je crois
voir venir? Ma certitude?

Je prie toujours. Dieu m'a beaucoup marqué qu'Il m'aime.

Georges a des choses à me dire sur mes opinions sur sa prière, et il
m'a dit : Je prie pour vous!

SAMEDI, 15 NOV. – Journée prosaïque! Du ménage, du grand ménage
tout l'avant-midi, de la cuisine, et puis, trop de fatigue pour me mettre
à ma littérature ensuite. Le soir, j'attends le marché qui n'arrive pas :
j'ai un rôti à faire cuire, un gâteau à faire, et le poêle à surveiller sans
cesse. Le poêle, c'est difficile!

Il fait un froid de loup. Je ne suis sortie que pour aller à l'église. Que va m'apporter demain, demain où Georges doit me revenir?

J'attends avec inquiétude! Je ne sais pas quoi attendre. Mon cœur sera-t-il satisfait? Mes espérances peuvent-elles être exaucées? J'ai peur. Je voudrais tant qu'il m'aime tout simplement et me le dise, et s'engage.

Mais en tout, j'ai le souci de ne faire que ce que Dieu tient que je fasse! Je le prie. Je dis chaque jour la prière de l'*Imitation* où je demande que sa grâce soit avec moi, que j'accomplisse sa volonté.

Demain, que sera mon demain?

Et demain va passer, et demain peut ne m'apporter que désappointement et douleur. *Fiat!*

DIMANCHE SOIR, 16 NOV. – Après-midi exquis! Georges est venu à 1½ heure. Il faisait beau. Nous sommes partis immédiatement. Le but, c'était le Château Ramezay d'abord. Il n'était pas ouvert! Nous l'avons examiné comme si nous l'apercevions pour la première fois, et avons descendu la rue, pour le voir d'en arrière. De là, nous nous sommes rendus à Bonsecours, pour monter à la chapelle aérienne, mais nous sommes entrés d'abord à la chapelle d'en bas : j'ai prié peu longtemps, mais avec quelle ardeur!

En montant la tour qui conduit à la chapelle aérienne, nous nous sommes amusés aux ex-voto : en haut, encore prié, ri, et regardé la ville. Georges m'aime, et ses yeux le disent, et il ne se *voile* pas à plaisir comme avant!

En descendant, nous nous sommes fait montrer la Vierge qui était autrefois sur la chapelle, une Vierge en bois, sculptée par un Québécois il y a 64 ans! Elle est bien conservée et originale de forme, de vêtement, d'expression.

En sortant, nous avons voulu aller voir une église russe qui était fermée! Marchons sur rue Notre-Dame jusqu'au carré Place d'Armes, entrons à Notre-Dame, puis, nous acheminons bientôt vers la maison de Marguerite Bourgeoys, que nous tenions surtout à visiter.

C'était intéressant, et poignant, de nous pencher sur chaque vieille chose de cette vieille, vieille maison : la communauté où se trouve une vieille image avec prière de la main de Jeanne Le Ber, la chaise de Marguerite Bourgeoys, sa petite table, et l'atmosphère de cette pièce où l'on voit que les scènes d'autrefois durent être si édifiantes. La maison est bien conservée, et garde son caractère; on a ordre de la respecter.

La religieuse qui nous faisait visiter était gentille, toute simple, et répondait aux innombrables questions de mon ami Georges qui est curieux, ah! curieux! Nous avons visité de la cave au grenier. Et il y a deux greniers, l'un par-dessus l'autre.

Au retour, Georges m'a parlé de certaines choses; de mon Québécois, etc. Avant, il m'avait dit de préparer mon voyage en Europe, et il me serrait le cœur, le monstre. Mais, chez nous, ensuite, en causant plus intimement, il me l'a desserré le cœur : lui aussi, il interroge ses amis sur le cas, sans préciser, et tous optent dans le même sens : dans le sens d'un petit article de René Bazin sur : la campagne. Il m'a demandé si mes amies savaient, avaient donné leurs opinions sur le sujet, et je me suis hâtée de dire : M^{lle} Zappa. Interrogez-la. À la fin, j'ai bredouillé beaucoup de choses, mais il en a surnagé une! M^{lle} Zappa se moque de nous, de moi, quand je prétends faire telle ou telle chose, plus tard, quand nous serons éloignés.

- Comment, éloignés? a-t-il demandé. Et j'ai rétorqué :

- Eh bien, vous d'un côté, et moi de l'autre, elle ne voit pas cela! ne le croit pas!

Il s'est exclamé, m'a regardée avec ses bons yeux tendres, et est parti très gai, très souriant, en me disant : « Qui vivra verra! »

Avant, nous avions ressassé nos attitudes avant de nous connaître. Nous en parlons avec tant de plaisir!

Nous avons parlé de Lozeau. Et en plus, je lui ai fait la chronique de tous ces amis, et lui ai rapporté tous les détails susceptibles de l'intéresser. Je lui ai dit que Lozeau ne manifestait pas d'enthousiasme pour le voir, et que je le comprenais, et aurais trouvé cruel de le lui amener : lui qui est grand, beau, comme type, et jeune et fort.

Mon Dieu! ajouterait-il. Et il me dirait encore qu'il craint les désillusions pour moi, ce moment de vivre ensemble venu, et moi, j'ai crié, quand il m'a dit ça : « Si c'est tout l'obstacle, j'en prends les risques. »

LUNDI MATIN [17 NOV.] - En repassant ma visite d'hier aux vieilles choses, je suis prise d'une nouvelle ardeur patriotique. J'ai écrit, relu dans l'*Almanach de la Ligue*⁷², et puis, repris mon vieux Ferland⁷³ pour relire la fondation de Montréal. J'aurais le goût de retourner prier dans la petite chapelle de Marguerite Bourgeoys.

LUNDI SOIR - J'irai au cours Le Bidois. Berthe vient de m'appeler. Elle désire que j'y aille avec elle.

Plus je repense à mon hier, plus je trouve qu'il a été beau! Plus j'aime Georges et plus j'ai confiance. C'est dans l'escalier, avant de partir, qu'il m'a paru plus gagné! Et à deux ou trois reprises, il me faisait une grimace... affectueuse! Il approche son visage du mien, fait une moue qui est doucement narquoise, et qui m'en dit!

J'ai hâte de le revoir! Mais il ne faut pas être impatiente! Il faut être contente de tous les beaux jours que je vis.

MARDI [18 NOV.] – À midi, il m’a appelée. Que je l’aime!

Aujourd'hui, je suis sortie avec Monique Gariépy : je suis allée au cinéma, puis prendre le thé au Castel Blend⁷⁴. Nous nous sommes assez amusées. Ce matin, j'avais travaillé et lu. Ce soir, je vais encore travailler. J'ai une page à finir.

JEUDI, LE 20 NOVEMBRE – Je suis allée chez Jeanne, hier et aujourd’hui, à son bureau⁷⁵. Je me fais arranger les dents! Ce soir, je vais avec elle à la conférence de l’Alliance française, mais ça ne me tente guère.

Hier, il y avait thé chez Marie Lajoie⁷⁶ en l'honneur de Blanche Lamontagne qui n'est pas venue! Hier aussi, Georges m'a téléphoné. Je m'ennuie maintenant lorsqu'il ne m'appelle pas!

Je ne suis pas assez sérieuse, j'ai trop de sentiment, trop d'imagination. Je prie de tout mon cœur.

SAMEDI [22 NOV.] – Pas de littérature encore aujourd’hui. Fête de Sainte-Cécile bien prosaïque. Je fais du ménage, de la cuisine; hier après-midi, je suis allée chez Lozeau. J’y ai lu des vers tout le temps : des vers d’Hermas Bastien⁷⁷, qui plagie Lozeau en deux ou trois pièces, et d’autres. C’est dommage de faire des découvertes pareilles, chez un jeune, qui devrait offrir mieux. Lu aussi des vers de Louis Mercier⁷⁸ : *Le Poème de la maison*. C’est si beau, si beau!

Le soir, Georges m'a appelée. C'est un rayon de bonheur quand il m'appelle. Il était content de mon article sur la métairie de Marguerite Bourgeoys, et il m'a dit de jolies choses. Il m'a raconté qu'à sa pension on lui avait apporté *Le Devoir* avec empressement, parce qu'on l'avait reconnu dans le grand jeune homme, et qu'on m'avait reconnue dans la petite jeune fille. Il m'a taquinée à propos du contraste que j'ai souligné. Moi, je disais que ça évoquait quelque chose de charmant; lui disait qu'il fallait se défier des gens à imagination déformante! Capables de me voir si petite et lui si grand que le tableau dans leur idée y perdrait. J'ai ri et rétorqué : Toujours pour eux!

Tout de même notre téléphone si amusant a fini de façon brusque : on nous a coupé la communication! Georges n'a pas rappelé pour me dire bonsoir. Il m'avait déjà parlé 35 minutes!

Le verrais-je demain, demain le trente-troisième jour de ma neuvaine? Je le souhaite ardemment et n'ose pas l'espérer.



Blanche Lamontage
Source : *La Vie littéraire au Québec*, V, p. 345.

LUNDI, 24 NOV. – Non, je n'ai pas vu Georges hier. Mais il m'a téléphoné, et deux fois! Le midi : nous avons beaucoup parlé de l'université⁷⁹ brûlée samedi soir! Et il m'a dit qu'il ne pourrait pas venir maintenant à cause de ses examens qui sont le 2 [décembre], au lieu du 15. Le soir, il m'a rappelée pour me donner le résultat des élections en médecine. Son frère Polly a eu 108, de majorité! Et comme je transmettais mes félicitations et disais que je l'aimais mieux que le président Henry Gariépy, il transmettait mes sentiments à Polly qui était à côté de lui.

Cet après-midi, je vais chez Jeanne pour mes dents. Ce soir, je vais veiller chez elle avec Berthe. Mercredi, Blanche Lamontagne vient, et Georges viendra pour la voir et la reconduire.

J'ai écrit à Georges le résumé de mon roman que je lui ai promis et qu'il attend depuis une semaine. Il m'occupe, m'obsède. Je m'exerce à l'aimer plus, quoique naturellement je l'aime sans limite; je m'exerce en ce sens que je ne me retiens plus et me laisse aller à penser à lui à toute heure!

MARDI, 25 NOV. – Je suis encore seule à la maison. Tout à l'heure, je sortirai. Il neige. C'est la Sainte-Catherine. Georges m'a appelée pour me souhaiter une bonne fête, et surtout parce qu'il avait besoin de certains vers copiés dans son journal. J'ai dicté. Nous avons ri, causé; je l'aime toujours. Je l'aime! Que j'y pense!

Il me rappellera demain. Et demain, si Blanche Lamontagne vient, il viendra! Je serai contente.

Germaine Gélinau m'a téléphoné. Elle m'invite avec Estelle pour jeudi soir.

MERCREDI, 26 NOV. – Georges vient de m'appeler. Il paraît que ce sera exquis ce que je suis en train d'écrire. Il m'a fait penser de lire quelques pages de Bazin et de Barrès, pour un chapitre que je n'ai pas encore tout à fait bien compris. Et puis, il m'a dit qu'il avait justement reçu une lettre de son ami Desrosiers, qui ne lui parle que de moi. M. Desrosiers, en lisant le billet sur la maison Marguerite Bourgeoys, n'a pas pu penser à d'autre qu'à Georges et à moi. Georges va m'en reparler. À la fin, il m'a dit à propos d'un petit mot de frayeur que j'avais glissé à la fin de ma lettre : « J'ai peur des moments qui vont vous emporter! », qu'il ne voulait plus que je pense à pareille chose, de laisser ces vaines frayeurs! Et j'aurais dansé, tant j'étais contente!

Je vais me mettre à l'œuvre avec un courage et une activité nouvelle. Je suis contente, une approbation me suffit. J'ai foi d'ailleurs en son jugement.

PREMIÈRES AMOURS

Ce matin, je veux savoir au juste comment il me reste en tout d'*Autour de la maison*. Je ferai probablement des propositions à l'Action française.

Je voudrais que Léo-Paul D. fasse l'article sur *Couleur du temps*. Il me semble qu'il le ferait avec justice, et bien.

JEUDI, LE 27 NOV. – Mon cahier se remplit. J'écris tous les jours. Et de petits faits qui touchent à ma vie sentimentale! Que je suis enfant ou femme!

Hier, Blanche Lamontagne est venue, mais si tard que je croyais qu'elle ne viendrait pas et j'avais rappelé Georges pour lui dire de ne pas se déranger. Il avait ri. J'en ai été quitte pour le rappeler. Il est venu fort joyeux. Évangéline le relaquait avec amusement. Il a – lorsque j'ai servi le café, – prévenu les amies de prendre garde au sucre! Évangéline, qui savait ce détail, riait beaucoup. Moi aussi.

Je suppose qu'il a dû aimer Blanche Lamontagne. Elle est si simple, si naturelle, si bonne.

Quand ils sont partis, Évangéline et moi avons continué à causer. Le roman la captive toujours.

VENDREDI, 28 NOV. – Estelle s'est embêtée hier soir chez les Gelineau. Elle a été mal accompagnée, et du moment qu'elle ne peut pas jouer à son goût, elle se trouve de mauvaise humeur. Il y avait là Louis Saint-Jacques⁸⁰, le fils de Fadette, et un monsieur Roche, et un jeune Chapleau, et un Dupuis et Paul-Émile Monarque⁸¹. Naturellement, j'ai plus causé avec Paul-Émile qu'avec les autres. Je me sentais avec lui en famille. C'est d'ailleurs assez amusant de voir comment il me traite, et sa façon affectueuse de me suivre des yeux, de s'intéresser à un geste et à mes paroles. Si, au moins, il me trouve de plus en plus à son goût, et le dit à son grand homme de Georges!

J'aimerais qu'il me téléphone aujourd'hui, mon ami Georges!

SAMEDI – Je corrige les épreuves de *Couleur du temps*. Et puis, j'ai le rhume de cerveau. Cet après-midi, je suis allée prendre le thé chez mademoiselle Bélanger. Je m'y suis bien amusée, mon rhume me laissant un peu de répit.

Aucun téléphone de G. aujourd'hui et j'en voudrais. Au moins, j'espère en avoir un demain. Que je serais contente si j'étais vraiment sa fiancée! J'ai hâte qu'il passe heureusement ses examens. Je prie pour lui. Estelle est repartie pour Sorel. Sorel!... où j'habiterai peut-être un jour.

Cet après-midi, nous avons parlé de voyage en Europe. J'ai raconté mon projet. Mais je me disais en moi-même que je ne veux pas y aller.

J'aime mieux Georges! Je suis folle. J'y pense sans cesse. Je le suis. Je voudrais l'entendre me dire qu'il m'aime. Que j'étais aimée, le premier dimanche que nous avons causé si gravement!

LUNDI, LE 1^{ER} DÉC. – Aujourd'hui, je n'ai fait qu'aller chez le dentiste. Jeanne m'a enlevé ma dent en or et demain, j'aurai une dent sur pivot, une dent blanche. J'ai hâte. Je suis enfant. J'ai hâte aux plus petites choses. Georges a dû m'appeler aujourd'hui, et je n'y étais jamais! Je suis certaine qu'il a dû m'appeler.

Déjà décembre! Encore décembre, et 1919 qui fuit!

Ce soir, je suis rentrée à huit heures, et j'ai travaillé ma page pour vendredi. Mon livre avance. J'ai hâte de faire beaucoup d'argent... ma dot! Ou mon voyage en Europe. Mais j'aime mieux ma dot!

MARDI, 2 DÉC. – C'est ce soir ses examens. Je tremble pour lui. Qu'est-ce que je pourrais promettre de plus difficile au ciel? Des chemins de croix, jusqu'au jour de l'An, sans manquer chaque jour. Ne pas manger de chocolat de l'Avent! Je prie. Je voudrais tant qu'il réussisse!

VENDREDI, 5 DÉC. – Pas de nouvelles encore. Je suis inquiète, un peu triste, comme si tout mon avenir à moi, tout mon bonheur se jouait. Et cependant, j'ai tellement prié que ce qui arrivera sera pour le mieux. Je m'efforce de me tenir en confiance et en paix. Mais j'ai tant de chagrin, rien qu'à la pensée qu'un obstacle pourrait encore nous séparer, nous éloigner. Je m'en veux un peu de n'être préoccupée que de ça. C'est mon idée fixe, Georges, mon rêve. Tout mon cœur! Il me semble que rien ne me tenterait plus si je le perdais! Et pourtant, il faudrait aller encore de l'avant bravement, être gaie, courageuse, et prêcher toujours l'optimisme aux autres.

Le téléphone vient de sonner. C'était Armandine B., une pauvre fille, qui est amie de la famille depuis des années, et qui vieillit tranquillement, sans trop s'en apercevoir, mais dans le malheur presque continuel. Hier, j'entendais encore des récits de tristesse endurés par d'autres. Et moi, mon lot a été d'un nombre incalculable de petites félicités. J'ai été aimée, je le suis encore, j'ai du succès, je suis à peu près heureuse. Si Georges s'en allait, il faudrait accepter, et me trouver contente même, de l'avoir eu, de l'avoir senti attaché à moi et si homme!

Hier, Liliane, sa petite sœur, m'a écrit. Que j'ai peur des mauvaises nouvelles d'examens!

Je suis allée au *Devoir*, pour choisir la couverture de mon livre, et régler les derniers détails.

Jeanne Beaupré vient samedi. Avec elle, je parlerai de Georges. Avec Estelle, je n'en parle pas.

PREMIÈRES AMOURS

VENDREDI SOIR, 6 HEURES [5 DÉC.] – Je m'efforce en vain de chasser une tristesse noire.

J'ai eu beau m'acheter du velours vif pour me faire un chapeau gai, du fil d'or pour l'enrichir! J'ai eu beau arrêter en passant faire à Notre-Dame-de-Lourdes⁸² mon chemin de croix, rien ne m'a ramenée. Que je m'en veux de me laisser abattre pour une incertitude! Que je m'en veux!

Et Georges, que fait-il, que pense-t-il? Où est-il? Ah! ces examens, m'auront-ils assez rendue... malade pour lui!

Je pense à sa souffrance, s'il les manquait, à son humiliation, à son désarroi; et je pense qu'il se sauverait de moi-même sans doute, et que pour moi, après la fin du rêve entrevu, ce serait comme la fin du monde.

J'ai peu de goût pour le travail, et pas plus pour la lecture, et un malaise qui me torture; j'ai hâte de voir Jeanne. Ce n'est pas riche, chez nous, à côté de sa grande maison luxueuse, mais je sais qu'elle s'y trouvera quand même bien. Elle est si simple de goût et d'attitude. Ici, c'est assez joli, parce que je m'applique à rendre notre maison intelligente, mais c'est humble, et le logement pêche par certains détails.

Mon cauchemar achève-t-il? Demain, durera-t-il encore? Ah! ma pauvre Miche, que tu es sensible, que tu es impressionnable et folle! Dire que c'est peut-être pour rien, que tu souffres, en ce moment, et que tout ça finira dans un rayon de soleil!

Qu'il vienne, le rayon!

Ou qu'il retarde encore pour que je le mérite mieux!

LE 16 DÉC., MARDI – Ce matin, le journal d'hier que je parcourais en retard, m'apportait la liste de ceux qui ont réussi, et G. n'y était pas.

Jeanne était encore ici. Nous en avons parlé. Elle ne trouve pas que c'est une nouvelle raison de séparation, puisque nous nous aimons. Moi, j'ai peur. Je lui ai écrit tout de suite. Et maintenant, je suis mal à l'aise. J'ai peur d'avoir écrit mal, de n'avoir pas bien dit ce qu'il faudrait pour lui. M'appellera-t-il ce soir? Je veux le revoir. Je l'aime trop. S'il fallait renoncer à mon rêve?

J'ai bien prié. Je n'ai pas beaucoup cessé de penser à lui. À Sorel, où avec Jeanne je suis allée passer le dimanche, à l'hôpital, j'avais tant supplié le bon Dieu. Mais aussi vendredi, samedi, lundi j'avais été d'une gaieté folle, débordante, incompréhensible!

Le bon Dieu sait ce qu'Il veut, ce qu'Il fait, ce qu'il faut. Je me résigne. Je m'incline, et vais de plus en plus tâcher de mériter de savoir exactement Sa volonté. Ce soir, la vie me paraît dure, difficile.

Jeanne vient de partir. J'ai toute une page à bâcler ce soir. Mon livre paraît samedi.

JEUDI, 18 DÉC. 1919 – Et il est venu hier. Pour commencer, il avait, dès que je cessais de parler, son front soucieux, et nous ne parlions pas de l'événement. À la fin, il riait souvent, son visage était plus éclairé, et je le sentais m'aimer autant que je l'aime. À un moment, il a tout à coup pris ma main et l'a serrée très fort. Quand il m'a dit bonsoir, il a collé son front sur le mien, une seconde; et quand nous nous regardions avec tendresse, il m'a dit qu'il voyait toujours sur mon front un point d'interrogation. Rien n'est changé. Nous laissons encore faire les événements, et s'ils nous aident, nous serons mari et femme.

Il m'avait écrit hier, et j'ai eu sa lettre ce matin, un volume, assez badin mais qui s'efforce, je pense, de cacher le fond de l'âme. Je crois que la soirée d'hier a dû lui faire du bien. Dans sa lettre, il met la dernière de son ami Léo-Paul qui lui écrit :

Quant à ce que tu me demandes pour ton amie, si belle, si bonne, si canadienne, si optimiste, si heureuse, si patriote, si bon écrivain, si digne d'admiration, de louanges et d'amour, réellement c'est moi qui serai l'obligé dans tout cela! Le tricorne de Napoléon a passé à la postérité parce que Napoléon l'a porté, et je serais heureux de passer à la gloire en parlant de Mademoiselle Michelle. Ses billets du soir m'ont toujours procuré des délices infinis, comme je t'ai dit déjà, et je pourrais enfin contenter mon désir d'étaler tout le bien que j'en pense.

Cela m'a beaucoup flattée, beaucoup remise. À lire la lettre de G. aussi, je vois tant qu'il m'aime.

VENDREDI, 19 DÉC. – Et hier soir, je suis allée avec Évangéline à la conférence d'Asselin⁸³. Je ne l'ai pas aimé, comme type d'homme. Il paraît bilieux, dépité, trop violent et haïssable. Il a dit des choses très justes, mais il nous a tant signalé de péchés contre la langue chez nous, qu'il nous montrait le mal comme incurable. Il a été hargneux, en parlant de l'Action Française, et si, par moments, il était spirituel, son esprit sort d'une bouche qui, physiquement, me déplait, et j'en ai été désappointée.

Ce qui ne m'a pas désappointée, en revanche, c'a été de voir arriver Georges, de le voir demander une place près de moi, et de m'amener ensuite chez Ker. Et de me reconduire avec... sollicitude. Je dis sollicitude. Il m'a souvent accompagnée jusque chez nous, mais il le fait comme dans les premiers temps, attentif et en ayant l'air d'aimer que ces moments ne passent pas!

Chez Kerhulu, il y avait Édouard Montpetit, sa femme, et Léon Lorrain. Madame Montpetit⁸⁴ m'a saluée gentiment. Je croyais qu'elle m'avait oubliée. Les autres ne m'ont pas vue... Il y avait à côté de nous

le jeune architecte Saint-Jean⁸⁵ qui parlait à Georges et me souriait; plus loin, Yves Long, dont Georges m'a aussi souvent parlé.

Kerhulu, après les conférences, c'est toujours bien intéressant : les célébrités ont l'air de s'y donner rendez-vous! Témoin... Georges et moi, qui n'en sommes pas.

DIMANCHE, LE 21 DÉC. – Noël s'en vient. Je veux prier mieux que jamais dans la sainte nuit. Cet après-midi, je vais faire ma visite chez Lozeau. Mais je suis devenue bien sans cœur pour lui, et, m'écouter, je resterais chez moi à lire, écrire, rêvasser. Je voudrais surtout écrire. J'aurais besoin de me jeter à corps perdu dans mon roman. Dieu, que j'en perds du temps! Les jours ne sont pas assez longs.

Je pense beaucoup à Georges. Je l'aime. Je l'aime follement, pleureusement, rieusement! Je n'aime que lui, et me réserve à lui, et lui donne consciemment, ou parfois sans le faire exprès, la plupart de mes pensées. Il reste en moi, perpétuellement, maintenant. Je ne tente plus de m'évader, de le chasser. Je suis comme certaine qu'il est l' élu, et que dans l'attente de l'avenir, je dois envisager cet avenir en l'y mettant sans cesse.

Lui, comment songe-t-il à moi?

DIMANCHE SOIR [21 DÉC.] – Il vient. Il m'a appelée tout à l'heure. Je suis si contente!

Cet après-midi, j'ai rencontré Héroux chez Lozeau. Il est venu me reconduire et en chemin, il m'a parlé mariage, par hasard! Et il me disait que ce serait Antoinette et non Michelle qui devrait alors décider la question! et Antoinette l'emporter sur la femme de lettres. Lui aussi me conseille donc le mariage?

LUNDI MATIN, 22 DÉC. – Georges m'a fait des leçons toute la veillée sur la manière de lire! J'ai ri, mais j'en ai beaucoup pris. C'est vrai, je ne sais pas profiter de mes lectures. Je ne sais pas formuler les idées qu'elles me suggèrent et je laisse tout perdre. Je veux bien me convertir! Mais tout en me prêchant, mon cher prédicateur a l'air de ne pas espérer que j'en revienne; on prétend que c'est signe de légèreté... et les doigts pointus, même signe. Alors, je prétends que si je ne sais pas lire tout dépend de ça.

Il faut maintenant que je me mette au travail. J'ai un article à perfectionner. Je voudrais tant bien faire et j'ai tant de défauts!

Mais Georges m'aime. Que cette certitude est délicieuse et m'anime d'un courage nouveau!

LUNDI 22 [DÉC.], 11 HEURES – Évangéline, c'est ma confidente. Cela ferait une jolie page de roman, nos attitudes, ses paroles et les miennes.

Samedi, c'était typique, mon boudoir à cinq heures. L'ombre à peine illuminée par la plus faible de mes lumières. Nous deux sur le sofa, elle, allongée, la tête sur le coussin rond, où Georges s'appuie, lui aussi, lorsqu'il vient. Moi, toute recroquevillée, à l'autre bout. Les pieds sous moi, tassée, la tête sur ma liseuse et un livre. Et j'en parlais. Je raconte les derniers faits. Si je doute, elle me réconforte; mais aussi, elle m'examine, m'interroge, me demande quelles dispositions j'apporterai dans le mariage; et rit. Elle rit souvent, pour rien, parce que je l'amuse et que lui, l'amuse aussi. Et je lui demande : « Ai-je des illusions sur lui? Est-il bien comme je vous le fais? » Et elle me renvoie, me dit : C'est vous qui le connaissez! Mais elle a toujours le mot qui me plaît, qui me confirme dans ma joie de l'aimer.

MARDI SOIR [23 DÉC.], 9½ – Cet après-midi, Madeleine Thibodeau m'a amenée prendre le thé chez Yseult Rodier⁸⁶, à Westmount, où j'ai rencontré Sol⁸⁷ et sa mère. J'ai aimé cela; mais en revenant, à 7 heures, maman m'a appris que Georges avait téléphoné, et je me suis sentie triste et fatiguée parce que je l'avais perdu. Pauvre impressionnable moi! Mais un peu plus tard, tout à l'heure, il m'a rappelée, et me voici ressuscitée et heureuse. Ah! que je l'aime donc! Et il viendra demain veiller avec moi avant l'heure de la messe, et il viendra probablement aussi à la messe avec moi. C'est une joie que je désirais sans oser la demander au ciel. Et je me sens fière du bon bon Dieu!

Ce soir, il y a un jeune homme qui est venu m'acheter six livres; cela m'a fait plaisir et bien : j'en avais besoin. J'étais sans le sou!

Quand il m'arrive ainsi quelque petit sujet de contentement, que je suis pressée de remercier le ciel!

J'ai fait mon chemin de croix, mais ne suis pas allée à la messe ce matin. Demain, j'irai sans faute.

J'ai beaucoup de peine à me remettre dans la vie intellectuelle.

NOËL, 1919 – Georges s'approche toujours. Georges paraît plus à moi. Quel beau Noël, que du bonheur!

Hier, il a veillé avec moi. Il était gai, enfant plutôt, je ne l'avais jamais vu ainsi. Il a blagué, ri, fait le nonchalant ou l'excité, et moi, j'avais je ne sais quelle attitude. Nous sommes allés à la messe ensemble, mais lui en arrière, et moi très en avant. Marie l'avait invité au réveillon. Il n'a pas voulu, par peur d'être indiscret. Il m'avait apporté *L'Oiseau bleu* avec une belle dédicace de circonstance⁸⁸. Mais si nous avons un peu parlé de *L'Oiseau bleu*, je serais plutôt en peine de résumer notre conversation à bâtons rompus, folichonne et remplie de taquineries.

Et puis, il a fallu être faible parce que c'était Noël, et me laisser embrasser. Il m'a reproché de le faire en sœur. Mais aussi je voulais et ne

voulais pas, j'aimais cela, je ne croyais pas mal faire, mais j'y avais tant pensé d'avance et m'étais promis d'être forte. Je savais qu'il voudrait aussi son joyeux Noël. Si, après cette douceur, j'allais encore souffrir, comme il y a deux ans?

À midi, il m'appelait. J'étais debout depuis cinq minutes. Le ciel entraînait par la fenêtre, et quel ciel! bleu, bleu, et du soleil. En ouvrant les yeux, j'avais pensé que ce temps merveilleux serait exquis pour une promenade à nous deux, n'importe où, dehors. Je lui laisse entendre mon souhait, mais en l'appelant une extravagance, parce que, se voir deux fois par jour! Mais il protesta : puisque c'était fête!

Et ce fut fête : promenade sentimentale, patriotique, saine, et pourtant si remplie de tendresse et de promesses d'avenir! Le cimetière avait un visage émouvant. Le ciel était si beau, l'air si bon, la neige si blanche, et nous étions gais et nous nous aimions. Avant, nous étions allés faire un bout de prières à l'Oratoire Saint-Joseph. Nous sommes montés sur le toit : que la vue était splendide, et quelle douceur de s'exciter à l'amour du sol natal, quand l'autre amour était là, penché, qui me souriait, se penchait sur moi à l'occasion! Ah! mon Georges!

Au cimetière, nous avons erré d'allée en allée. Nous nous sommes agenouillés sur la tombe de ma tante Lafrenière⁸⁹, nous sommes restés dans le champ des morts, trois heures de temps, pendant que le soleil faisait au ciel une féerie de couleurs. Et la joie de vivre nous inondait. Il m'aidait à marcher. Parfois, il me tenait un peu plus affectueusement et murmurait : « C'est bon, Miche, c'est bon et c'est beau. » On ne raconte pas un jour pareil. Mais on voudrait toujours avoir à le revivre par la pensée, à l'appeler. Ah, que la jeunesse est un bienfait!

J'ai rapporté une minuscule fleur détachée de l'obélisque élevé à la mémoire des héros de 37. Nous sommes restés longtemps à l'examiner, ce monument que nous n'avions pas vu d'abord en entrant. Georges était content de l'avoir découvert. Moi aussi. Avant, nous avions vainement cherché la tombe de Charles Gill. Et Georges a reporté tout son intérêt à cette haute colonne, où toute une page de notre histoire se résume.

Sur les marches, en descendant, il a voulu qu'en face de ce monument, je l'embrasse. Mais c'est lui qui m'a embrassée. C'était fête.

Chez nous, au retour, j'ai servi le thé. Il m'a murmuré dans le dos, que j'étais une fine mouche, et puis, avant son départ, il a baisé ma main deux fois comme autrefois, et nous étions amis et nous nous sommes faits des aveux. Et il m'a pris sur son cœur. Il avait ses yeux qui m'aiment, mais j'ai dit : « N'allez-vous pas moins m'aimer, parce que j'ai été faible? » Et il a répondu non, tendrement. J'ai repris :

« C'est parce que je vous aime », et il a vite dit : Moi aussi. Et nous étions pleins l'un de l'autre. Et j'y pense ce soir, et je voudrais que l'extase soit encore là.

Je ne veux plus le perdre, Georges, je ne veux plus.

Pourtant, j'écris, je veux garder l'illusion qu'il y a du bonheur possible, et mon expérience, mes réflexions antérieures me marmottent que ces beaux jours sont des exceptions, et que la vraie vie est plus dure, moins douce.

Mais en m'abandonnant au bonheur cet après-midi, je pensais aussi cela, et je pensais que Georges et moi, nous nous aimerons pour unir nos peines, nos joies et nos labeurs, et je pensais à l'avenir, et même à nos enfants. Cette ivresse insoucianta que donne un jour pareil, dans le plus beau des paysages, n'est pas éternelle. Mais c'est un rayon, une beauté qui reste en la mémoire, et qui consacre un amour.

La petite fleur rapportée du monument funéraire est là, ouverte, qui me regarde. Que ceux-là qui dorment sous la froide pierre aient regardé avec indulgence notre rapprochement auprès d'eux! Qu'ils aient béni notre jeunesse : nous nous aimons, mais nous nous aimons pour notre pays et notre religion. Ah! mon beau Noël! Mon beau Noël! Notre baiser devant eux, ce n'était pas une profanation; c'était permis, pour un jour, parce que c'était fête, d'être sincères jusqu'à cette émotion!

Dieu nous bénisse. Lui aussi!

VENDREDI [26 DÉC.] – Lendemain de fête. J'ai encore du bonheur plein l'âme et du rêve plein la tête. Je ne veux pas trop m'y abandonner, mais je vois comme au cinéma, et mon beau Noël se déroule; et Georges se penche, et je ferme les yeux! Et je les ouvre et le revois, son expression si tendre, son visage ému. Ah! le bonheur! Il a passé pour moi, hier. Je l'ai tenu dans mes mains et dans mon cœur, et il faisait un soleil que je ne veux jamais oublier⁹⁰! Je revois le cimetière. La tombée du soleil est toujours plus touchante en hiver. Nous sommes entrés au cimetière par la Côte-des-Neiges et nous sommes montés tout droit, jusqu'à cette belle bâtisse de pierre aux morts, que Georges appelait le temple du silence. Dans l'allée, personne n'avait encore touché la neige. Nous l'avons étreinte. Devant ce temple, trois grands sapins se dressent. Autour, tant d'arbres, et les monuments funéraires parmi. Quelles images, et qui sont gravées maintenant en moi! Et Georges qui marchait toujours près de moi, Georges qui tenait mon bras, Georges qui se penchait, Georges que j'aime tant!

Mon Dieu, pourquoi l'amour n'est-il pas éternel? Merci, du jour magnifique, merci de tout!

Ce matin, j'ai surtout prié pour lui. Il faut que le succès l'encourage.

PREMIÈRES AMOURS

SAMEDI [27 DÉC.] – Je viens de finir *L'Oiseau bleu*. À relire, on doit l'apprécier encore plus à cause des détails. Mais je savais tout ça, sans y penser. Et encore, en beaucoup de choses, j'y pense. Georges a raison : moi, je suis née avec mon oiseau bleu, et c'est un grand bienfait. Je voudrais bien qu'il ne change jamais de couleur.

Pour cela, quoi faire? Continuer à bien, chaque jour, faire l'inventaire des beautés, des douceurs, des joies qui me sont données. Et, quand il n'y en a à peu près pas, repenser à celles que j'ai eues.

Mon Noël, l'amour de Georges venu comme je le souhaitais, voilà mes bonheurs du jour, l'un au pays du souvenir, déjà, l'autre c'est mon présent et ce sera mon avenir!

Depuis hier, je vis comme en rêve. Je m'efforce de me remettre dans la réalité; mais c'est une espèce d'extase qui ne se dissipe pas. Hélas, elle se dissipera. Mais d'avoir éprouvé tout ça, c'est si bon, si beau, si doux.

Mon soleil de Noël! Je l'ai encore dans les yeux. Les allées blanches du cimetière, les arbres. Le ciel en couleur. L'air juste assez froid pour être sain, pas assez pour geler. Nos joues fraîches qui se sont frôlées quand Georges, après une taquinerie ou un bon mot, se rapprochait. C'était une page de beau livre qu'on vivait, le beau livre de notre vie.

Georges a-t-il d'aussi douces impressions? Quand reviendra-t-il? Je serai contente. Mais j'ai été si heureuse que ce bonheur, déjà passé, reste vivace en moi comme un présent lumineux. Et avec mon souvenir, je ne m'ennuie pas. Je l'aime, je prie pour lui et cela me suffit pour l'instant. Et puis, j'ai la certitude. Nous serons l'un à l'autre, pour parcourir la vie, pour s'aider, mériter ensemble.

SAMEDI SOIR, LE 27 DÉC. 1919 – Cet après-midi, je reçois une lettre de Georges, une chère lettre qui commence par « Miche bien-aimée ». Nous avons la même impression, le même amour pur, ardent, et Georges me dit de ne plus rien redouter, qu'il ne m'en veut plus de l'aimer et de m'aimer, et que tout reste radieux.

C'est la première fois qu'il m'écrit ainsi, et qu'il est mon bien-aimé aussi pleinement.

Tout arrive. Le bonheur que je rêvais, comme à une chose impossible, il m'est donné. Ô mon Dieu, faites que je sois de plus en plus selon votre cœur, que je me perfectionne, et que notre union soit pour votre gloire, la gloire de notre pays, de nos âmes, et que je sois toujours forte, toujours gaie, et que mes enfants soient aussi à votre gloire.

Mes enfants! J'en aurai!

Mais ces deux années qui s'écouleront probablement encore, avant le mariage, que je les emploie bien, que je me corrige de tout ce qui

pourrait m'empêcher d'être la femme par excellence. Je suis si peu habituée à m'occuper de mes tiroirs et de mon linge! Et je ne veux pas aimer dans les nuages, sans penser aux détails matériels qui accompagnent l'amour, qui m'accompagneront dans notre maison. En tout, désormais je mêlerai la réalité au rêve, et le pratique. Je voudrais tant être parfaite à tout point de vue, parce que je l'aime tant.

PLUS TARD – Je lui ai annoté mon livre. Et là, il vient de m'appeler et de me dire en riant ce qu'il a reçu de souhaits de certaines jeunes filles dont il m'a parlé. Et cette confiance, cette façon de me dire ces choses m'a touchée. Moi, pourrais-je lui parler aussi facilement de mon passé de sentiments? Il n'y en a qu'un. Mon poète⁹¹; il m'a occupée toute ma jeunesse, m'a gardée de m'amuser à des insignifiants, ou d'être blessée par des hommes moins dignes. Puis, un jour, je me suis aperçue que je n'aimais pas, que c'était un peu une pénitence d'aller si souvent le voir, et de sacrifier tant de choses pour lui. J'ai continué quand même. J'ai souffert. Mais je voulais continuer quand même mon rôle. À la fin, Georges est venu. Tous les autres, qui étaient passés, Romuald Robillard, Hector Paul, René Saint-Cyr, et d'autres noms encore, Toto, tous ceux-là ne m'avaient rien dit, n'avaient valu que comme distractions; et d'ailleurs, ils ne venaient pas me voir parce qu'ils m'aimaient d'amour, et je n'ai jamais eu d'émotion pour aucun. Je les ai reçus. Il le fallait bien. Mais c'était tout.

Mais je ne ressemble pas à Georges, sur ce chapitre. Lui repense à ses amours d'antan sans amertume et avec un certain plaisir; moi, tout en étant convaincue qu'en aimant le pauvre poète malade, je n'ai fait que du bien, tout en ayant eu, du Père Loiseau, la certitude que cette générosité de ma part avait été belle, – je n'aime pas à y repenser. Je n'y vois plus rien; et pourtant quel sentiment il y a eu là, et qui m'a donné beaucoup d'heures de bonheur et de joies! Mais elles sont comme mortes et enterrées. Je suis toute au présent. Je n'aime que Georges, ne pense qu'à Georges, j'abolis tout le reste, et je voudrais n'avoir eu que Georges. Pourtant, Georges profitera de ce que j'ai acquis pendant ces années qui ne lui ont point appartenu. C'est égal. Pour moi, je voudrais que rien ne soit avant lui.

Et en même temps, je me trouve un peu monstre d'avoir envie de marcher sur mon passé, de ne plus songer à l'autre que pour prier pour lui, et le plaindre, puisqu'il n'est guère tanné de m'aimer, et m'aime encore en dépit de mon normal amour, et de ma franchise. Mais il m'aime justement, peut-être, parce que j'ai été franche; et l'ai dit tout de suite quand j'ai senti que je changeais. Georges, mon Georges bien-aimé, que pensez-vous de tout cela?

Que pensera-t-il? Il a deviné, il me semble. J'en ai dit tant que j'ai pu. Mais je ne sais pas faire ces confidences. Ce qui m'effraie, c'est de penser qu'il pourrait redouter que je cesse de l'aimer, lui aussi, puisque j'ai cessé d'aimer l'autre, qui ne cessait pourtant pas d'être bon, dévoué, triste et à prendre en pitié.

Toute ma vie, je prierai pour lui qui m'a fait du bien. Le Père Loiseau m'a bien dit de ne pas revenir sur mes scrupules à son égard, que c'était mon devoir de m'en aller, quand le bon Dieu m'offrirait une autre voie, m'appellerait par un sentiment nouveau.

Il m'a appelée. Il m'a montré Georges. Je l'ai aimé. Mais j'ai d'abord eu peur de m'attacher quand je ne le devais pas. Plus j'ai prié, plus je me suis attachée. Je demandais toutes les lumières nécessaires. J'ai communiqué chaque matin deux années, plus de deux années, en y pensant, et c'est quand, dernièrement, je me suis mise à supplier pour avoir une certitude, que la certitude est venue.

Et maintenant je regarde devant moi gravement. Je suis tellement heureuse, que je suis heureuse gravement. Je vais regarder l'avenir sans peur. Il me semble que j'accepterai tout. Ah! mon beau Noël. Que le bonheur plus doux me soit venu un jour de fête religieuse, me paraît une nouvelle bénédiction. Georges m'aime, Georges m'aime, et moi, je veux l'aimer dans la joie, dans la douleur, dans l'épreuve, dans les rêves, toujours, et l'aider, moi qui suis faible, mais que ma foi fortifie!

LUNDI, 29 DÉC. – Une bonne veillée, hier soir, longue, douce, pleine de confiance réciproque et d'amour, et d'émotion continue. Ah! la certitude bénie!

Ce matin, je suis allée quand même à la messe, quoique Georges soit parti tard. Mais j'éprouvais trop le besoin de remercier le bon Dieu et de Le prier pour que je le rende heureux, mon cher grand monarque.

Il m'a rapporté mon livre *Couleur du temps* annoté avec gaieté et tendresse. J'étais contente. Georges m'appelle sans cesse rayon de soleil, et il a, à la fin d'un billet, un mot délicieux. Il écrit, après « Il a neigé » : « Noël 1919. La neige de cette année a dû vous reconnaître. Vous aviez peur que le soleil disparaisse et vous l'aviez tout sur la figure, mon ex-quis chaperon rouge! »



Coupure du journal *Le Devoir* du 29 décembre 1919.

J'ai fini mon cahier. Que d'émoi, que de douceurs ensuite, il a fini par contenir!

LE 31 DÉC. 1919 – J'ai décidé de passer ce cahier à mon Georges. Je vais le relire un peu. Avec l'année nouvelle, je commencerai un nouveau journal!

Je pars pour Sorel vendredi : demain, comment demain se passera-t-il? Je suis un peu indifférente à tout ce qui n'est pas Georges! Et puis, je n'ai pas le goût d'écrire; je songe, je prie, et j'aime tout le temps. Je l'imagine, je le revois, et puis, je souhaite devenir parfaite, pour lui être utile, l'aider, être vraiment et toujours son rayon de soleil!

Plus tard – Il ne reste plus qu'un peu plus d'une heure de l'année 1919... mais je la regarde mourir avec ingratitude, parce que c'est en 1920 que je reverrai Georges.

Je vais me mettre à genoux tout à l'heure, avant mon coucher, et je vais remercier le bon Dieu de tout ce que 1919 m'a donné, qu'importe toutes les inquiétudes, les chagrins, les ennuis, parce que ce soir, je suis heureuse – puisque Georges m'aime et que j'aime Georges.



Notes

1 026/003/002. Nous passons de Journal II à Journal IV, car Journal III (026/003/001) n'est pas un journal, mais un cahier de notes de lectures. MLN y a consigné des extraits d'Henri-Frédéric Amiel, Henry Bordeaux, Louis Veillot, Ernest Hello, Jacques-Bénigne Bossuet, Ferdinand Brunetière (auteur conseillé par Lozeau), Paul Bourget, Lucie Félix-Faure Goyau, et, son préféré, Maurice Barrès; aussi quelques sentences de George Sand que sa cousine Jeanne Beupré lui a fournies.

2 Madeleine Huguenin (1906-1929), fille du Dr Wilfrid Huguenin et d'Anne-Marie Gleason (Madeleine).

3 Henri-Frédéric Amiel (1821-1881), philosophe suisse. Il tint un journal personnel de 1839 à 1881, découvert après sa mort et publié d'abord partiellement en deux volumes en 1882.

4 Marie-Madeleine-Camille Girard (1918-2014), baptisée le 24 janvier 1918 (Montréal, Saint-Édouard), fille d'Hormidas Girard, employé civil, et de Marie-Stella Tardif. Elle épousera Maurice Garnier (Montréal, Saint-Vincent-Ferrier, 24 juin 1939), presseur, fils de Léon Garnier, de Saint-Alphonse, et de défunte Anna Leblanc. Décédée à Laval, elle est inhumée au cimetière Notre-Dame-des Neiges, Section U, lot 00567, le lot de ses parents.

5 Léa Pilote, femme d'Elliott Tardif, frère de MLN.

6 René Tardif, 4 ans, fils d'Elliott Tardif et de Léa Pilote.

7 Ernest Hello (1828-1885), auteur de *L'Homme*, Paris, V. Palmé, 1872. Voir aussi, de Pierre Guilloux, « Ernest Hello, un penseur catholique du dix-neuvième siècle » et « Ernest Hello, psychologue », dans *Le Devoir*, 3 et 31 décembre 1921 et « Ernest Hello, le mystique », *Le Devoir*, 7 janvier 1922.

8 MLN habite à Sorel chez ses cousines Giroux. Ces cousines sont Estelle, Claire et Simone Giroux. Voir le recensement canadien de 1921. Une enveloppe conservée, postée à Montréal le 17 janvier 1919, porte l'adresse suivante : « Mademoiselle M.A. Tardif, a/s M. Giroux, Banque d'Hochelaga, Sorel. » MLN, Journal III. MLN a ajouté une sentence sur cette enveloppe, que l'on trouve parmi les pensées du moraliste Joseph Joubert (1754-1824) : « La vie est un ouvrage à faire, où il faut, le moins qu'on peut, raturer les affections tendres. »

9 Blanche Garceau, fille de Joseph-Honoré Garceau, médecin, et de Marie-Louise Beaudoin. Elle demeure à Outremont, 11, avenue Ainslie.

10 Ce texte est un hommage rendu à Jeanne Guimond, amie de MLN, qui exercera plus tard la profession de dentiste. Manuscrits intitulés *Jeanne* (026/004/007(1)) et *Mon amie Jeanne* (026/005/002). Transcription ici de la première page (de 19 pages) du premier chapitre du manuscrit intitulé *Mon amie Jeanne*, daté du 10 décembre 1918 :

« La promenade. Tout à coup, de ses deux mains elle serra mon bras et elle me dit : « Je suis contente, c'est effrayant comme je suis content ! » Ces soudaines explosions de joie sont fréquentes chez mon amie Jeanne et ne me surprennent jamais. Je ris alors, comme elle rit, sans raison non plus. Cette fois cependant je répondis avec une pondération qui ne me caractérise pas bien souvent : Mais de quoi, Jeanne, de quoi ?

« Nous marchions dans la rue Sainte-Catherine, vers l'ouest, dans la rue embellie, assainie par une neige neuve. Nous allions admirer les vitrines en fête. Il était bientôt cinq heures. Les lumières brillaient aux étalages. Il faisait un de ces froids secs et vifs si agréables. Les joues de Jeanne étaient roses comme des fleurs roses, et elle semblait apprécier infiniment... » 026/005/002.

11 Hormidas Girard, employé civil, a épousé Marie-Stella Tardif (Montréal, Saint-Édouard, 12 février 1917), fille de défunt Zoël Tardif (1840-1915) et d'Hélène Beupré (1859-1935).

- 12 Dans Outremont, chapelle du couvent des Sœurs de Marie-Réparatrice construit en 1911 : 1025, Mont-Royal Ouest. *La Patrie*, 22 juin 1922, p. 2.
- 13 Germaine Valentine (1893-1988), née à Trois-Rivières, fille de Froby Valentine, liquidateur et agent de la N.Y. Life Insurance Company, et d'Elia Leclerc, épousera (Montréal, Saint-Enfant-Jésus du Mile End, 15 juin 1925) Adhémar de Chaunac de Lanza (1896-1972), de la noblesse française.
- 14 Edmond Rostand (1868-1918), dramaturge et poète français, auteur de *Cyrano de Bergerac* (1897). La pièce est jouée à Montréal à l'Orpheum, 525, Sainte-Catherine Ouest, avec Edgar Becman, comédien belge, dans le rôle-titre. *La Patrie*, 4 février 1919, p. 7.
- 15 Gabrielle de Grandpré a été baptisée Marie-Gabrielle-Anne de Grandpré, fille d'Alexis Duteau-de Grandpré, commis, et de Marie Bonin (Montréal, Saint-Jean-Baptiste, 2 septembre 1896). En 1919, MLN l'appelle sa voisine; elle demeure au 825 avenue de Saint-Vallier. *LMD*. Annette de Grandpré, sœur aînée de Gabrielle, a été baptisée Marie-Annette-Stéphanie à Berthierville le 22 janvier 1890. Elle a épousé Eugène Doray (Montréal, Saint-Édouard, 15 septembre 1913), électricien, fils de Joseph-Louis Doray, de Saint-Denis, et de défunte Augustine Guy.
- 16 Marie-Louise-Blanche Garceau, fille de Joseph-Honoré Garceau, médecin, et de Marie-Louise Beaudoin, épouse Édouard-Honoré Parent (Outremont, Saint-Viateur, 11 février 1919), avocat, fils de défunt Théophile Parent et d'Angéline Landreville.
- 17 Elliott Tardif (1890-1951), grand frère de MLN, qui revient de sa participation à la guerre de 1914.
- 18 En effet, le 14 mars 1919 était un vendredi.
- 19 Valentin-Marie Breton (1877-1957), o.f.m. [franciscain], donne des conseils de lecture, de grammaire et de stylistique à MLN. Ses quinze lettres à MLN, habituellement non datées, semblent aller de 1917 à 1919. 026/009/001.
- 20 Andrée Jarret, pseudonyme de Cécile Beauregard, auteure de *Contes d'hier*, Montréal, Daoust & Tremblay, 1918, et *Moisson de souvenirs*, Le Devoir, 1919.
- 21 Pourtant, l'expression semble venir de MLN elle-même. « Vous signez *Votre enfant*, et cela me va au cœur », écrivait Valentin-Marie Breton à MLN le 20 novembre 1918.
- 22 Edmond Rostand (1868-1918), *L'Aiglon* (1900), pièce mettant en scène Napoléon II, fils du grand Napoléon et de Marie-Louise d'Autriche. À Montréal, au théâtre Orpheum, avec Edgar Becman dans le rôle-titre. *La Patrie*, 14 mars 1919, p. 2.
- 23 Le 18 mars 1919 est un mardi.
- 24 Pourtant, le 17 février 1919, jour de la fête de Monique Gariépy, MLN a noté cette phrase de Hello : « L'illusion ne sert de rien. Gardons-nous du rêve, et que la sagesse soit toujours pour nous la loi de la science, la loi de la vie et la loi du désir. » MLN, Journal III.
- 25 Arvède Barine (1840-1908), pseudonyme de Louise-Cécile Boufflé, auteure de biographies historiques et critique d'art. *La Jeunesse de la Grande Mademoiselle* (1627-1652), Paris, Hachette, 1901, raconte la vie d'Anne-Marie-Louise d'Orléans (1627-1693), fille de Gaston d'Orléans et nièce de Louis XIII. Voir aussi, de la même auteure : *Névrosés*, Paris, L'Harmattan, 2012, qui traite de la question des rapports entre le génie et la folie.
- 26 Wilfrid Beupré (1859-1943), baptisé Charles-Horace-Wilfrid Beupré, médecin à Saint-Jacques de Montréal, puis à Québec, fils d'Amable Beupré, médecin, et de Dorothee Voligny, a épousé Marie-Catherine-Robéa Gadoury (Sainte-Élisabeth, 26 août 1885), fille de Moïse Gadoury, bourgeois, et de Caroline Guilbault. Le Dr Wilfrid Beupré est cousin d'Hélène Beupré, mère de MLN.
- 27 Édouard-Arthur-Émile Lafrenière, pharmacien, 40 ans, époux d'Agnès Robillard, est inhumé à Montréal le 5 avril 1919.
- 28 Édouard Chauvin (1894-1962) utilise parfois le pseudonyme de « Halluciné » et écrit des poésies du genre étudiantin; il fait partie de la brillante Tribu des Casoars, fondée à Montréal en opposition à la Société des Gens de Lettres ou de l'École littéraire

de Montréal. Le livre apporté par Georges Monarque pourrait être : *Figurines : gazettes rimées*, Montréal, Le Devoir, 1918, 130 pages.

29 Paul Bourget (1852-1935), *Le Disciple* (1889), roman à thèse qui traite de la philosophie de la responsabilité.

30 Adrien Sixte : personnage du roman *Le Disciple*.

31 Jean Nolin (1898-1960), né à Sorel, poète connu aussi sous le pseudonyme d'André Duquette. Son recueil de poèmes : *Les Cailloux*, Montréal, Le Devoir, 1918, 131 pages. – avec dessins de Henri Letondal.

32 Joseph Brunet, fils de Placide Brunet, entrepreneur-briqueur, et de Marie Beautron-Major. Chercheur d'or et prospecteur, Brunet, grand ami d'Albert Lozeau, habite rue Berri, 605, chez son père Placide Brunet. LMD, 1916-1917. Cette ancienne adresse correspond aujourd'hui au 3791, rue Berri.

33 Henry Bordeaux (1870-1963), romancier français prolifique, auteur de *La Neige sur les pas*, Paris, Plon, 1911.

34 Germaine Gélinau, fille d'Arthur Gélinau et d'Eugénie Labelle, épousera Léonce Beaudry (Montréal, 6 septembre 1922), fils d'Olivier Beaudry et d'Aurore Craig. Germaine Gélinau habite chez sa mère, veuve, au 334, avenue Outremont. LMD.

35 Jacques-Bénigne Bossuet (1627-1704), évêque de Meaux, célèbre orateur et prédicateur. Auteur des *Élévations sur les Mystères*, composées pour les religieuses de son diocèse.

36 Le 15 nov. 1918, MLN avait noté cette phrase, extraite des *Élévations sur les Mystères* : « La première faute de ceux qui errent, ou par l'erreur de leur esprit, ou par la séduction et l'égarement de leurs sens, c'est de douter. » Journal de MLN, Journal III.

37 Cervelines : nom attribué en France aux premières femmes à l'Université. Une étude s'est penchée sur l'invention de la « cerveline » dans la littérature de la Belle Époque (1880-1914). « Derrière ce portrait se dégage toute une série de stéréotypes marqués par le discours ambiant de l'époque. L'auteure s'attache à les relever, à les replacer dans leur contexte historique et à en analyser les effets sur la narration des œuvres. Elle montre en quoi ces représentations figées contribuent à créer une image négative de l'étudiante et reflètent une certaine rhétorique – que l'on pourrait aujourd'hui qualifier d'antiféministe – sur la « femme nouvelle » au tournant du siècle, dont on retrouve aussi les échos dans de nombreux documents de l'époque. » *Université des femmes*, blog 25 mars 2015 10 :18.

38 Eulalie-Alida Palardy avait épousé Raymond Hudon-Beaulieu (Saint-Hugues, 24 septembre 1884), fils de Maurice Beaulieu et d'Émérence Beupré.

39 Première mention de Léo-Paul Desrosiers qui deviendra son époux en 1922. Né à Berthier, il était un ami de Georges Monarque. C'est ce dernier qui avait présenté Léo-Paul à MLN.

40 Maurice Barrès (1862-1923), écrivain nationaliste, auteur d'un essai intitulé *Les Amitiés françaises* (1903).

41 Tout ce programme lui servira pour écrire *Le Nom dans le bronze* (1933), roman où apparaît le problème des mariages mixtes, et *La plus belle chose du monde* (1937), roman dans lequel une des héroïnes renonce à son fiancé canadien-anglais pour conserver sa langue française.

42 Hôpital des Incurables, administré par les Sœurs de la Providence, 605, boul. Décarie, près de l'intersection de Côte-Saint-Luc. On y traitait en majorité des tuberculeux.

43 MLN tiendra régulièrement une chronique de recettes et de mode dans *Le Devoir*. Souvent des textes qu'elle traduit de l'anglais, parus dans des revues américaines. Elle suit des cours d'art culinaire auprès des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame.

44 Julien-Édouard-Alfred Dubuc (1871-1947), riche industriel, propriétaire de la pulperie de Chicoutimi – il fonda le village de Port-Alfred en 1918 – établi aussi à Chandler.

En 1893, il a épousé Anne-Marie Palardy (1870-1928) à Saint-Hugues, sa paroisse natale. Sont conservées aux Archives plus de 25 lettres d'Esther, de Thérèse, et surtout de Marie Dubuc à MLN, écrites au cours des décennies 1930-1960. 026/009/009. Marie Dubuc et Ethel Tyrer traduiront en anglais *Autour de la maison* : « Childhood in French Quebec », mais la traduction anglaise ne semble pas avoir été éditée. Voir BANQ-M, P12, B1, 1.

45 Quarante ans plus tard, MLN revient sur le bonheur de vivre à Chandler :

« Il y a presque quarante ans, une auto m'amenait de Percé, avec quelques autres jeunes filles, dans la petite route qui va vers le bout du barachois. Nous étions invitées à passer quelques jours chez les Dubuc. Nous nous en allions remplies de joie à Villa-Marie sur mer, ce que les gens du village appelaient le Château...

« Mes amies repartirent ensuite; on me garda. De vieux liens avaient attaché ma mère et madame Dubuc, qui venaient du même village; ce fut le premier prétexte à l'amitié. Chandler m'adopta alors et j'adoptai Chandler. La vie a passé. Il y a bien longtemps que la mer a effacé sur le beau sable de la baie mes pas de jeune fille. Plus tard, mes enfants l'ont à leur tour marqué de leurs petits pieds. Ils y ont édifié des voies ferrées, des routes. Le temps a encore passé. Mes enfants sont devenus des hommes. D'autres ont habité cette maison que j'appelais « La Maison d'oiseaux ». Mais Chandler reste pour moi un paradis perdu : Chandler avec la solitude de sa plage, son bois d'épinettes, ses rochers où j'allais aux moules avec tant de joie; Chandler, avec ses couchers de soleil splendides et tous les jours différents, sur le miroir lisse du barachois. Chandler, avec ses jours colorés d'automne et la mer que j'avais l'illusion de posséder, quand les vacances étaient achevées et que j'étais seule avec les alouettes de mer, sur la merveilleuse plage. Pays d'or et d'ocres! avec son air imprégné de sel, d'iode et tout parfumé de la résine des bois. » 026/005/004.

46 Stanislas Loiseau, s.j. (1848-1919), né en France, professeur de sciences à Paris; à Montréal en 1902, présent au Collège Sainte-Marie et au Gesù. Il sera directeur spirituel de MLN et un grand ami d'Albert Lozeau. MLN a conservé plusieurs lettres du Père Loiseau entre 1918 et 1919. 026/009/018. Stanislas Loiseau est inhumé au Sault-au-Récollet le 12 septembre 1919, à l'âge de 71 ans.

47 Joseph-Marie-Antoine Dubuc, fils de Julien-Édouard-Alfred Dubuc et d'Anne-Marie Palardy, épouse Marie-Emma-Agnès Nault (Chandler, 11 septembre 1919), fille de Jean-Baptiste Nault et d'Emma Phillips.

48 Philippe-Auguste Beaupré (1894-1919), courtier, 24 ans, est inhumé à Québec le 7 octobre 1919, fils de Wilfrid Beaupré, médecin, et de Robéa Gadoury. Le Dr Beaupré est cousin de la mère de MLN.

49 Henriette Dessaulles (1860-1946), de Saint-Hyacinthe, écrit dans *Le Devoir* des billets signés du pseudonyme Fadette.

50 Alphonse Daudet (1840-1897), auteur de *Numa Roumestan* (1881).

51 Jules Michelet (1798-1874), historien, auteur de *La Mer* (1861).

52 Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804-1869), écrivain et critique littéraire. Auteur de *Causeries du lundi* (1851-1862) en 16 vol.; *Nouveaux lundis* (1863-1870) en 13 vol.; *Premiers lundis* (1874-1875), en 3 vol.

53 Alice Arbour, fille de Rodolphe Arbour, commerçant, et de Marie-Louise Tardif (demi-sœur de MLN).

54 Blanche Beaupré ?

55 Madeleine Brard, jeune pianiste prodige, âgée de 15 ans en 1919. Française, élève d'Alfred Cortot. Elle interpréta au Metropolitan Opera de New York, le 9 mars 1919, le concerto en sol mineur de Saint-Saëns et la *Rhapsodie hongroise* n° 13 de Franz Liszt. À Montréal, elle joua *Prélude, Choral et Fugue* (C. Franck), un *Impromptu* (G. Fauré); une *Étude* (Chopin), *Cache-Cache* (G. Pierné) et une *Étude* (A. Lyadov). *La Patrie*, 20 octobre 1919, p. 2.

56 Rosanna Bélanger, épouse de Fernand Préfontaine, architecte, habite alors à Westmount, avenue Wood. Le couple Préfontaine se liera d'amitié avec MLN et voyagera avec elle en France en 1920-1921.

57 À Dieu va! ou À Dieu vat! : À la grâce de Dieu!

58 Murmurer : dans le sens de protester.

59 Évangéline Zappa (1892-1939), baptisée Angéline Zappa, bachelière en 1914 au Collège Marguerite-Bourgeoys de la Congrégation de Notre-Dame, décédée d'une affection cardiaque à Montréal en juillet 1939. Italienne par son père (Jean-Baptiste Zappa) et québécoise par sa mère (Louise Roy).

60 Mary Pickford (Toronto, 1892 – Santa Monica, 1979), pseudonyme de Gladys Louise Smith, actrice et productrice de cinéma au sommet de sa carrière.

61 Ce 27 octobre est un lundi.

62 Visite du prince de Galles du lundi 27 octobre au dimanche 3 novembre 1919. Edward (1894-1972), fils aîné de George V, roi d'Angleterre. « Le programme des fêtes en l'honneur du prince », *La Patrie*, 24 octobre 1919, p. 3.

63 Émile Chartier (1876-1963), né à Sherbrooke le 16 juin 1876, licencié ès lettres de la Sorbonne et docteur en philosophie de l'Université de la Propagande à Rome, professeur à l'Université Laval de Montréal, doyen de la Faculté des lettres.

64 Cordélia Pontbriand, mère de Georges Monarque et veuve d'Alfred Monarque, a épousé en secondes nocces Alfred Baril (Sorel, 14 avril 1915), fils d'Antoine Baril et d'Adeline Lefebvre.

65 Liliane Chagnon, née vers 1906, est considérée comme la sœur de Georges Monarque. Âgée de 15 ans en 1921, elle fait partie de la famille d'Alfred Baril et de Cordélia Pontbriand, ainsi que P.E. Monarque, au 70, rue Georges, à Sorel. Recensement du Canada, 1921. Liliane reçut une éducation de qualité chez les Ursulines de Stanstead. Voir sa correspondance avec MLN en 1921 : 026/009/003 et 026/010/021.

66 Ernest Psichari (1883-1914), officier et écrivain français, mort en Belgique au cours de la Première Guerre mondiale. Ami de Maurice Barrès. *Terres de soleil et de sommeil* (1908) raconte ses expériences militaires au Congo et a été couronné par l'Académie française.

67 Marguerite Couillard, héroïne du roman *Le Nom dans le bronze*, de MLN, qui paraîtra aux Éditions du Devoir en 1933.

68 Yvonne Charette, fille de Joseph-Hermas Charette, suivra le même parcours littéraire que MLN : études secondaires à la Congrégation de Notre-Dame et ensuite à l'Université Laval de Montréal. Elle épousera Eustache Letellier de Saint-Just. Elle publia *Nuances*, composé de billets parus dans *Le Devoir*, livre que ce journal annonce le 27 décembre 1919, p. 1, en révélant le pseudonyme d'Yvonne Charette, Joëla Rohu.

69 Pierre-J. Dupuy (1896-1969), diplomate, sera ambassadeur du Canada en France en 1958 et commissaire général de l'Exposition universelle tenue à Montréal en 1967. Il épousera Thérèse Ferron en 1921.

70 Victor Barbeau (1894-1994), écrivain, journaliste, professeur. Il vient d'épouser Lucile Clément (Montréal, 4 octobre 1919). Il écrit assidûment dans *Le Nationaliste* et publiera son premier livre, d'abord sous forme de revue : *Les Cahiers de Turc, essais de critique libre sur les idées et les faits* (1921-1927), et aussi *Le Ramage de mon pays, le français tel qu'on le parle au Canada*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1939. Barbeau est qualifié aujourd'hui d'« anarchiste de droite ». Pierre Trépanier, *Les Cahiers des dix*, n° 59, 2005, p. 55-87.

71 Blanche Lamontagne (1889-1958), née aux Escoumins le 13 janvier 1889, est, pour l'époque, une des premières femmes de lettres à ne pas utiliser un pseudonyme. Elle épouse Hector Beaugregard (L'Isle-Verte, 15 juillet 1920), avocat. Elle fit paraître *Visions gaspésiennes* (1913), *Par nos champs et nos rives* (1917) et *La vieille maison* (1920).

72 En 1913, à Montréal, il y avait eu la fondation de la Ligue des droits du français; trois ans plus tard, un *Almanach de la langue française* était publié. L'équipe du *Devoir* et Lionel Groulx en feront partie.

73 Jean-Baptiste-Antoine Ferland (1805-1865), prêtre, professeur à l'Université Laval, auteur d'un *Cours d'histoire du Canada*, 2 vol. 1861-1865; réédité en 1882, édition que devait avoir MLN : vol. 1, 522 pages; vol. 2, 620 pages, DBC.

74 Castle Blend Tea Co Ltd, maison de thé et café, 547, rue Sainte-Catherine Ouest. LMD.

75 Miss Jeanne Guimond est maintenant dentiste, 441, rue Sherbrooke, appartement 2, près de l'intersection Saint-André. LMD.

76 Marie Gérin-Lajoie (1890-1971), première femme bachelière (1911) à l'Université Laval de Montréal, fille de Henri Gérin-Lajoie, avocat, et de Marie Lacoste-Gérin-Lajoie. Voir Hélène Pelletier-Baillargeon, *Marie Gérin-Lajoie, de mère en fille, la cause des femmes*, Montréal, Boréal Express, 1985.

77 Hermas Bastien (1897-1977), auteur de *Eaux grises*, Le Devoir, 1919.

78 Louis Mercier (1870-1951), *Le Poème de la maison*, Paris, Calmann-Lévy, s.d., [1908].

79 L'université Laval à Montréal est détruite par un incendie. « L'âme canadienne-française est en deuil; l'Université de Montréal détruite par le feu », titre *La Patrie* du 24 novembre 1919, p. 1, avec photos à l'appui.

80 Louis Saint-Jacques (1894-1942), né à Saint-Hyacinthe, fils de Maurice Saint-Jacques et d'Henriette Dessaulles. Louis Saint-Jacques, avocat, mourra noyé à Rivière-du-Loup, en même temps que son épouse, Alice Langlais. Voir Anne-Marie Aubin et Jean-Noël Dion, *Hommage à Henriette Dessaulles, pionnière de l'écriture et du journalisme féminin*, Saint-Hyacinthe, 1985.

81 Paul-Émile Monarque, alias Polly, frère de Georges Monarque, est né à Sorel en janvier 1897. Il aurait participé à la guerre de 1914-1918, avant d'épouser Marie-Blanche-Anita Duckett (Saint-Hyacinthe, cathédrale, 6 octobre 1924) fille d'Edmond Duckett, agent financier, et d'Élisabeth Chalifoux.

82 La chapelle de Notre-Dame-de-Lourdes, 430, rue Sainte-Catherine Est, construite par l'architecte et peintre Napoléon Bourassa, inaugurée en 1881.

83 Olivar Asselin (1874-1937), journaliste, nationaliste, directeur du journal *Le Nationaliste*, a collaboré avec Henri Bourassa à la fondation du *Devoir*. Époux d'Alice Le Bouthillier (L'Anse-au-Griffon, 3 août 1902); décoré de la Légion d'honneur pendant sa participation à la guerre de 1914-1918.

84 Hortense Varin (1883-1975), fille de Jean-Baptiste-Ernest Varin et d'Hectorine Barsalou, a épousé Édouard Montpetit (Westmount, Saint-Léon, 23 janvier 1904).

85 Eugène Saint-Jean, architecte, 1140, rue Saint-Denis. LMD.

86 Yseult Rodier, fille de Louis-Léonce Rodier et de Geneviève Hone, demeure chez ses parents à Westmount, avenue Metcalfe. Elle épousera Pierre Dieul, de Paris.

87 Solange Thibodeau, née en 1898, fille d'Alfred Thibodeau et d'Éva Rodier, épousera François Hone (Montréal, cathédrale, 16 avril 1928), fils de Jules Hone et de Gabrielle Guérin.

88 Vraisemblablement *L'Oiseau bleu*, de Madame d'Aulnoy (ca 1650-1705), conte de fées où un prince charmant est métamorphosé en oiseau bleu.

89 Eulalie Beaupré (1846-1918), née à Baie-du-Febvre, fille d'Étienne Beaupré et d'Émilie Bourbeau. Femme d'Édouard Lafrenière (Saint-David d'Yamaska, 15 mai 1865). Tante et marraine de MLN. Eulalie Beaupré est inhumée au cimetière Notre-Dame-des-Neiges, section P, lot 01373.

90 Le manuscrit du journal conserve ici deux pages éparées contenant les titres des articles à paraître dans *Couleur du temps*.

91 Michelle Le Normand fait ici référence à Albert Lozeau.

JOURNAL IV¹

VENDREDI, 16 JANVIER [1920] – Je rentre avec ce cahier. Je l'étreigne tout de suite. Se guérit-on d'être enfant? Vais-je me blaser sur le plaisir que j'éprouve à regarder les choses neuves, à m'en servir? Cela m'amuse, de tracer des lignes sur cette page; et pourtant, des pages que j'ai déjà écrites sur d'autres cahiers ne m'amuse plus!

Mercredi, [14 janvier], je suis rentrée de Sorel. Georges y est resté. Il m'avait accompagnée en voiture à Berthier. Quand il m'a quittée et que le train est parti, j'ai eu un serrement de cœur, je me sentais un peu triste. En chemin, j'ai joué dans des paperasses qu'il m'avait données; et de me retrouver avec lui dans ses écritures m'a consolée.

Il m'a prêté un livre de Barrès² : *Vingt-cinq années de vie littéraire*. Je l'ai commencé. Georges m'a appris à chercher dans Barrès les leçons de nationalisme pratique pour nous. Je les trouve plus facilement. Ce matin, j'ai relu dans *L'Appel au soldat*³ « La Vallée de la Moselle⁴ », et j'y trouvais un sens nouveau, plus complet, et qui me remplissait la tête d'idées nouvelles.

Mon roman n'avancait plus. Je m'y suis remise ce matin. Il m'intéresse. Si j'ai l'énergie nécessaire, j'en ferai quelque chose.

À Sorel, j'ai fait une excursion à Saint-Ours avec Georges, qui me profitera. Il sait le tour de me piloter en pèlerinage. Ce serait fructueux pour mes livres, si je voyageais sans cesse avec lui. Mais quand nous serons mariés, nous ne voyagerons plus; il y aura des empêchements. Je ne m'en plaindrai pas. Tout me sourit.

Notre retour de Saint-Ours, entre 6 et 8 heures du soir, le jour des Rois, a été la plus douce des promenades. La lune se levait. La campagne

nous appartenait. J'étais tout émue, contente, gaie et vibrante au fond de moi. Georges aussi était gai, il chantait même! Et moi, je l'aimais. Lui aussi m'aimait! Nous étions heureux. Les belles heures, pour faire suite à l'heureux Noël ensoleillé.

Le 4 janvier, j'ai dîné chez sa tante Lafrenière⁵. C'était mon entrée dans la famille. Le menu était tout en mon honneur, avec des titres qui me rappelaient! Salade « couleur du temps », dinde « autour de la maison », consommé à la « mère Michelle »! Et le reste encore pour moi. J'étais un peu confuse.

MARDI, 19 JANVIER⁶ – Mère Sainte-Anne pour me remercier de mon livre m'envoie un chèque de dix dollars. Il arrive à point. Je voudrais faire des économies, et j'y parviens avec assez de peine. Pourtant, j'ai bien résolu d'avoir en juin, mille piastres à la banque. Et je n'en ai pas encore la moitié.

Georges m'a écrit, et hier soir, au cours de Le Bidois où je suis allée avec Jeanne, Berthe et Évangéline, j'étais rayonnante; après, nous sommes allées manger chez Kerhulu. Je suis bien gourmande. Pour me punir de l'être tant, je vais à partir de janvier cesser de manger du chocolat; j'offrirai cela pour l'avenir de Georges, et son bonheur auquel le mien est désormais lié.

Je lis toujours Barrès. J'ai un article à faire ce matin. J'en veux faire un sur l'université, mais je ne pourrai pas ce matin. J'ai trop peu de temps. Et Omer, qui ne travaille pas, m'a agacée et fait perdre une heure.

MARDI APRÈS-MIDI, 5 HEURES – Je rentre de chez madame Damphousse où j'ai constaté que ma filleule grandit en beauté. À trois mois, elle est magnifique. Madame Paquin était là. Les deux mères de famille se racontaient leurs petites misères et cela finissait avec des sourires, mais par : « Ce n'est pas drôle! » Moi, je regardais les six enfants qui faisaient du tapage, je voyais bien qu'ils représentent tous des sacrifices énormes, mais je n'y voyais aucun motif de découragement, d'ennui. Personne ne me fera reculer devant l'œuvre sublime. Tout dépend beaucoup de la lumière qu'on a dans les yeux et en soi. Misère pour misère, celle de mes cousines qui ne sont pas mariées et ont une tâche de mère de famille chez les Giroux, n'est-elle pas de beaucoup moins consolante?

Je n'obéirai en me mariant à aucun sentiment intéressé. J'obéirai à mon sentiment tout court. On me dira souvent, si parfois ma tâche est pesante, écrasante même : « Et vous étiez si libre, si sûre de l'avenir, jeune fille! » Oui, je sais. Mais je suis certaine de ne rien regretter. Mes petits enfants, je m'efforcerai d'en faire de belles âmes. Et puis, je ferai

tout pour le bon Dieu, en Lui demandant que les grâces qu'Il nous accordera servent en même temps mon pauvre pays, et notre peuple qui a tant besoin d'être de valeur qui s'imposeront.

Georges gardera-t-il ses principes solides et son amour extraordinaire pour sa petite patrie? Ce n'est certes pas moi qui l'en détournerai. Et s'il a des défaillances, ma prière l'aidera à se relever.

Chaque jour, déjà, je prie pour qu'il serve bien Dieu et son pays, et qu'il réussisse. J'ai bien confiance en lui. Je l'aime beaucoup, tant!

JEUDI⁷ 21 JANVIER 1920 – Prends ce matin mon journal pour me dérouiller. J'ai un article à faire. Je voudrais parler des étudiants, pour l'université. Je ne sens pas que ça ira. Et j'écirai encore, je suppose bien, un article à la hâte, au dernier moment! Des fois, ça ressemble trop à un métier, ma littérature.

Je me suis levée à 9 – parce que hier au soir, nous avons eu des cousins qui sont partis tard. Mais je déteste manquer la messe et dormir tard. Le plaisir qu'on a à se reposer ne vaut pas le temps qu'on perd. Et quand la tâche est toute taillée, prête à ajuster, et qu'on s'aperçoit qu'elle n'avance pas et qu'on s'imagine avoir des torts...

D'un autre côté, je ne dois pas me faire des reproches si mon travail n'avance pas autant que je le voudrais, il me semble que je ne cesse pas d'y penser et que je fais mon devoir.

Ce soir ou demain, aurais-je une lettre de mon monarque? J'ai hâte. Cet après-midi, je vais à Marie-Réparatrice.

SAMEDI, 24 JANVIER 1920 – Beaucoup de notre vie passée nous échappe. Souvent, fermant les yeux, nous voulons rattraper des images qui nous ont plu, et qui ont fui; et c'est en vain, rien ne se dessine nettement dans notre imagination qui pourtant avait voulu les conserver. Rien, ou presque rien : une image qui passe comme un éclair et disparaît, image fugace, imprécise. Pour les paroles qui nous ont émus, touchés, rendus heureux, c'est la même impuissance en nous, si nous tentons de les rappeler; nous avons cru les enchâsser à jamais dans notre mémoire, nous les cherchons, elles se sont envolées; à peine une impression nous en reste-t-elle. On ferme plus longtemps, on se suggestionne, on s'hypnotise, on rêve ferme. On ne saisit presque rien de plus; tout est fumée, tout est insaisissable comme la fumée... mots et paysage passés!

Ce passé, c'est hier parfois qu'il vivait. Hier, qu'il a fait pour vous un soleil plus clair, plus tendre, hier, qu'une voix amie vous a remuée, hier que vous avez vibré d'un sentiment nouveau, hier que vos yeux se sont enchantés, ont vu différemment, à contempler dans la joie une scène de la nature lumineuse; hier, que vous avez peine [à] fixer à

jamais en vous tous les arbres que sur votre chemin vous avez regardés, toutes les teintes du ciel et de la terre, toutes les silhouettes de maisons dans le paysage; hier et aujourd'hui, vous cherchez vainement à retrouver tous ces pas perdus; hélas, la neige qui tombe avec les heures, efface presque tout.

Maintenant que vous voyez dans les jours enfuis des souvenirs que vous aimez, bénissez Dieu et remerciez la vie; tant que vous saurez repenser à celles de vos heures qui furent pleines et fameuses, aimez la vie! Et cherchez à reprendre de nouveau l'image imprimée hier en vous, cherchez à revoir, et soyez heureux tant que vous pourrez l'être.

Il y a une certaine douceur à cette recherche rêveuse de l'heure qui fut exquise, du paysage qui fut émouvant; ce qui est triste, c'est de changer d'état d'âme, et de ne plus aimer les souvenirs qu'on aimait; c'est de voir mourir en soi un jardin que déjà on a cultivé avec amour. Et cela arrive, parce que notre nature est changeante, fragile, décevante!

Dieu, donnez-nous donc plus, je Vous prie, de votre stabilité! Et si vous permettez que nous changions, sera-ce encore pour notre bien? Il est si mystérieux le fil des événements qui nous affectent, fil qui s'allonge en zigzag pour nous conduire à notre destinée, à notre perfectionnement, qui amène notre être à servir comme il le doit pour accomplir sa destinée.

DIMANCHE MATIN [25 JANV.] – Me suis amusée hier au soir à écrire ici le brouillon de mon article. Avant de le relire, je finis de noircir la page.

En écrivant, je pense toujours à Georges. Hier, j'ai beaucoup travaillé. Il aurait été content de moi; j'ai lu, fait ce brouillon et travaillé mon roman. Que c'est difficile d'écrire!

J'ai pris une résolution : toucher à mon roman tous les jours, si possible. Héroux a raconté l'autre jour devant moi qu'un homme avait fait ainsi un traité de philosophie. Sa femme retardait toujours le dîner d'un quart d'heure, et c'est ce quart d'heure-là qui servait! La méthode est bonne. D'habitude, je ne prends jamais mon métier pour une petite demi-heure. Ayant essayé ces derniers jours, j'ai rendu assez fructueux un petit quart d'heure!

MARDI SOIR, 27 JANVIER – Georges ne m'a pas encore répondu et je m'ennuie, et un peu plus je serais en peine. Mais je me raisonne. Tout de même, je suis moins gaie.

Ce soir, je vais voir Blanche G. qui attend pour bientôt son héritier. Aujourd'hui, je n'ai [à faire] que copier des recettes. Et j'ai soif de travail. Tout de même, quand je serai maman et maîtresse de maison, aurais-je ce souci – ce regret de ne pas écrire?

Demain, je vais au cours d'art culinaire. Mais que je m'ennuie de mon grand Georges!

JEUDI, 29 JANVIER 1920 – Pas encore de nouvelle de Georges. Je suis contente de ce petit ennui, qui m'aidera à mériter mon bonheur. Mais j'ai hâte d'avoir enfin la lettre tant désirée. Que devient-il donc? Ma peur, c'est qu'il soit repris d'idées noires, qu'il soit de mauvaise humeur, malheureux. Je prie.

Je prie aussi pour Jeanne qui a du chagrin. La semaine prochaine, je vais la revoir à Québec. J'ai hâte et, à nous deux, nous retrouverons la joie.

Cet après-midi, je vais à un thé. Je vais prendre Berthe, c'est chez sa cousine Tellier.

J'ai peu travaillé depuis lundi, ayant été malade. Tout de même, hier soir, j'ai fait deux pages. Ce matin, j'en ai préparé une autre. Je voudrais avoir un peu d'avance.

Estelle est arrivée, comme d'habitude.

VENDREDI, 30 JANVIER – Hier, en rentrant, après mon thé, j'ai trouvé la bonne lettre de Georges, seize pages, chargée de détails, gaie, enthousiaste; il est affairé, s'occupe au *Courrier de Sorel*, va tenter d'en faire quelque chose, a aidé à des élections municipales, et est content comme un écolier d'avoir pris sa place dans la petite patrie. Moi, je prie pour qu'il soit aimé, et fasse du bien. Et qu'il n'y ait pas d'illusions, et que tout puisse aller comme il le veut.

En me taquinant, parce que j'ai mal collé un petit rien d'argent sur le coin de sa lettre, il me fait une morale sur les détails.

Qui aime bien châtie bien!

Plus tard, si je reste *chiffon*, c'est-à-dire un peu brusque, et pas très attentive aux petites choses, il me fera peut-être souffrir en me reprenant. Parce que je sais cela, parce que je pense à cela et que j'avais prévu qu'il voyait mon gros défaut en dépit de l'amour qu'il me porte; je me suis mise à essayer de me corriger. Ce n'est rien en somme. Si je place un timbre, au lieu de le mettre n'importe comment, je les colle à présent à leur place, si je fais un paquet, je m'applique, si j'accroche un vêtement, je ne me contente plus de l'accrocher sur le bon crochet, je l'accroche soigneusement. Toutes ces petites choses peuvent compromettre un bonheur. Il faut penser à beaucoup de choses quand on veut penser au mariage.

DIMANCHE [1^{ER} FÉVRIER] – Hier, je suis allée patiner avec Hector Paul. Ce soir, je soupe chez les Damphousse, et je vais en soirée chez les Brault.

Là, je vais écrire à Georges une longue, longue lettre; mercredi, je pars pour Québec.

LUNDI, 8½ H [2 FÉVRIER] – Il y a beaucoup de mal, beaucoup d'immoralité dans le monde, même dans le monde que je crois bon. Pour un jeune homme, quel danger, surtout s'il n'a pas des principes de chrétien bien fondés, bien ancrés. Je prie pour Omer. C'est à lui que je pense et c'est pour lui que j'ai peur. C'est un bon frère et je l'aime. Mais je l'aimerais moins indifférent pour le bon Dieu.

J'écris de mon lit, sur mes genoux. Je me couche. Hier, j'ai veillé très tard. J'avais soupé chez les Damphousse, à côté du chanoine



Chanoine Émile Chartier (1876-1963). Photographie de Dupras et Colas. Source : Ville de Montréal, section des archives. CA M001 BM001-05-P0387

Chartier. Dieu, que ce chanoine est pédant, fier de lui, inintelligent en dépit de toutes ses études! Il m'avait toujours fait l'impression d'un fat. De près, c'est pire, c'est affreux. C'est *moi, moi, moi*, et l'air de se croire Dieu première personne. Que de personnages de ce genre doivent nous faire de tort! On le sent épais, en dépit de son affichage d'instruction.

J'ai dansé hier, toute la veillée avec Hector Paul qui m'accompagnait à la soirée Brault. C'est un bon camarade, réservé, intelligent et plein de jugement. Moins cultivé que moi, il est plus développé, sous certains rapports. Sa perspicacité m'étonne souvent.

Nous avons ensemble parlé de Georges, c'est lui qui par hasard a mis l'à-propos. Voyait-il donc en ma pensée?

LE 27 FÉVRIER 1920 – Je suis revenue de Québec hier soir, parce qu'on m'a rappelée. Elliott⁸, sa femme et René partaient ce matin pour Chicago. Alors, quand je suis arrivée hier, espérant trouver la maison tranquille, tout était en branle-bas. Anna est aussi à la maison. Je suis bien contente de la voir, je voudrais bien la distraire, mais que je suis malheureuse quand je voudrais travailler et ne le puis pas!

C'est une épreuve pour moi, une véritable épreuve, et je lutte pour n'en être pas de mauvaise humeur et triste. J'offre au bon Dieu ce contretemps. Un peu plus tard, un peu plus d'inspiration me fera peut-être reprendre le temps perdu.

Le temps perdu ne revient pas! À Québec, j'ai été bien reçue, et Dieu, que des conquêtes! Mais on en prend et on en laisse – et j'ai eu des admirateurs parce que je suis femme de lettres. C'est du vent en passant!

J'ai profité de ce qui m'était offert, j'ai bu beaucoup de thé... au château et dans de belles maisons, je me suis amusée, j'ai ri, et maintenant, je n'y penserai plus.

Au fond, Georges seul importe pour moi. Je pensais à lui sans cesse, j'en parlais à Jeanne et j'avais hâte à ses lettres. Elles étaient fines ses lettres.

LE 28 FÉVRIER, SAMEDI – Je me suis reprise pour travailler aujourd'hui. J'ai fait deux brouillons et j'en ai corrigé et copié un. Et j'ai lu environ sept heures.

J'ai lu toute la première partie de *Philosophie de l'art* de Taine⁹, une cinquantaine de pages dans Lucie Félix-Faure Goyau¹⁰, puis, dans *La Vie dévote*¹¹, que le prédicateur du Carême à Notre-Dame nous a recommandé hier.

Je pense beaucoup à mon Georges. Je l'aime. Je rêve de lui être utile, et de lui être bonne. Parfois, il me semble que je ne suis pas assez jolie pour qu'il m'aime toujours. J'ai hâte que nous soyons fiancés pour vrai!

Je prie beaucoup. Je demande au bon Dieu de bien l'aider, de le diriger, de répondre à sa bonne volonté en lui accordant le succès.

Et je demande de me préparer sagement au mariage, puisque je dois y entrer. Je m'applique en tout, me surveille, je voudrais être parfaite.

Je veux faire la volonté du bon Dieu, surtout. Y arriverais-je? Je n'ai aucune raison d'en douter, puisque je ne veux que cela. Parfois, je songe au bon Père Loiseau.

Pendant que j'écris, on joue du phonographe dans le salon, et pas toujours des morceaux que j'aime; et dans ce temps-là, ma petite âme hautaine et supérieure gronde... la pauvre, comme un peu d'indulgence et de patience lui mériteraient mieux!

Et Georges, que fait-il à cette heure? S'il m'écrivait, ce soir, mon grand.

Il fait du journalisme. Réussira-t-il? Il me semble que c'est un exercice qui va lui faire du bien, et le mieux situer à Sorel. D'autre part, il est très entier, et revire *Le Courrier* d'un bout à l'autre avec son patriotisme. Il est porté à tout envisager, rien qu'à ce point de vue, et sa façon de mêler ça même aux comptes rendus des mondanités, m'a un peu amusée!

Je souhaite qu'il trouve là une de ses voies : elle le mènera où il veut aller.

Où ira-t-il? Fera-t-il de la politique, comme il rêve d'en faire? Moi, je le laisserai agir à sa guise, l'encouragerai toujours, si je le vois dans le droit chemin, et je suis prête à y perdre ma tranquillité et un peu des douceurs de la vie intime même. Mais je veillerai, je prierai. Je prierai

PREMIÈRES AMOURS

tant qu'il sera assez fort pour résister à toutes les tentations, aux dangers des carrières publiques.

MARDI SOIR [2 MARS] – Georges m'a écrit hier une jolie lettre folichonne. J'étais contente. Et ce soir, j'arrive d'un grand thé chez madame Huguenin¹²; réception de ses collaborateurs. Je me suis amusée. J'ai revu Madeleine¹³. Elle a grandi, elle a coupé ses cheveux, et elle devient très jolie. Mais je la crois bien gâtée par toutes les opinions qu'elle entend, et par le cinéma. Je l'aime quand même.

J'ai revu M. du Roure et ai eu le plaisir de le voir me reconnaître fort gentiment. Il n'a pas oublié une de ses plus... brillantes élèves! J'ai connu Asselin qui m'a fait beaucoup de façon et que j'ai mieux aimé de près qu'à sa conférence. Mais un homme qui exprime des opinions détestables, et un homme qui fait des compliments, c'est tout à fait différent!

Barbeau a été d'une amabilité extraordinaire. Je n'en reviens pas encore. Il m'a présenté sa femme¹⁴. Je lui ai demandé quand j'allais être assommée! Et il m'a débité des galanteries, lui aussi. Ces hommes, ils sont tous pareils! Pourtant ceux-là pensent trop de mal de l'*indigéniste* pour ne pas penser de mal de moi. Et ils me faisaient croire que je suis un phénix.

Impression bonne, à la fin de tout cela, vous pensez bien. Quand on se fait dire qu'on est charmante, qu'on est bien petite fille pour être *autoresse*, quand on se fait dire un tas de sottises pareilles, on reste sous une bonne impression. Je suis vaine comme les autres, comme tout le monde.

MERCREDI [3 MARS] – J'ai passé la journée à la maison, j'ai fait un gâteau, puis ce soir, j'ai fait le souper, maman étant allée chez Marie malade. J'ai cousu et me suis fait un dessous de blouse que maman a admiré ce soir en revenant. C'est le premier ouvrage délicat et compliqué que je faisais à la machine, et seule, seule. La couture ne m'embêterait pas le moins du monde, je suis certaine de réussir. Je suis encore faible et malade. Ce soir, je travaillerais à mon roman, si je ne me sentais pas si lasse. Entre ma santé et mes yeux et mon roman, quoi choisir? Je vais choisir mon lit, je crois!

Je suis une grosse paresseuse. Georges m'aime quand même, j'espère!

VENDREDI [5 MARS] – J'ai fait le grand ménage de mon secrétaire : événement! Je prends la résolution de le surveiller de plus près, ce pauvre secrétaire qui succombe toujours sous le poids des paperasses des fois inutiles.

Je vais voir à 4 h Blanche et sa petite fille. Maman toute neuve! Que va-t-elle nous dire, que va-t-elle conter? Elle m'a édifiée jusqu'ici par son courage gai et sa façon amusante de prendre les choses. J'ai hâte que ce soit au jour de la lettre de Georges. Je le trouve loin, et il y a bien longtemps déjà que nous ne nous sommes vus. Je souhaite qu'il s'ennuie de moi et qu'il vienne!

Ce matin, j'ai commencé une neuvaine au Saint-Esprit pour qu'il vienne m'aider à pousser sur mon roman. Je l'ai trop peu avancé jusqu'ici. C'est honteux. Moi quand je ne suis pas dirigée et quand *Le Devoir* me laisse un peu de répit, je suis malade! Il y a toujours quelque chose.

DIMANCHE [7 MARS] – J'ai manqué ma neuvaine, puisque aujourd'hui, dimanche, j'ai même manqué la messe. Chaque année, à cette époque, je suis moins forte et battue par la migraine. Je me sens mieux depuis quatre heures. J'ai travaillé. Mais voilà que je sens de nouveau une fatigue à la tête, et je m'arrête.

Assez fait d'ouvrage dans mon roman pour être contente et un peu encouragée.

MERCREDI [10 MARS] – Georges m'a écrit et me fait une critique qui me paraît juste de mon commencement de roman. Asselin, aussi, m'a écrit pour me dire que *Autour de la maison* l'a charmé. Je [le] lui ai envoyé moi-même.

On parle un peu partout de voyage en Europe. En ferai-je un? Mais on me marie aussi, parmi mes amies. La nouvelle vient d'Europe, de M^{me} Préfontaine. Je lui ai écrit, et en lui disant que je n'étais pas trop sûre maintenant d'aller en Europe, que si j'y allais ce serait cette année parce que l'an prochain j'avais peur de commencer à penser à autre chose. Elle me répond comme si j'étais fiancée, et annonce mes fiançailles en s'inquiétant du nom de l'écu! Au fond, cela m'ennuie beaucoup. On ne tient donc jamais assez ses sentiments au coffre. Il faut se défier des confidences, n'en pas faire, on les regrette, même si elles sont à peine des soupçons de confidence.

JEUDI MATIN, 11 [MARS] – J'envoie un petit mot à monsieur Asselin pour le remercier de sa brillance. Dans ma lettre d'envoi de l'autre jour, je l'avais appelé monsieur le Gros Loup – et il me répond sur le même ton. Voici :

Le Gros Loup, mon cher petit Chaperon Rouge, n'a pas du tout envie de manger la gentille personne que vous êtes, surtout depuis qu'il a lu Autour de la maison. Je suis heureux que vous m'ayez donné l'occasion de lire cet ouvrage. J'en ai fait, dimanche dernier, mon beau dimanche. Il en sera question

PREMIÈRES AMOURS

dans un de mes prochains articles. Mais je crains bien de ne pouvoir dire, comme je le voudrais, tout le bien que je pense de vous.

Je vous écris ceci pour vous rassurer tout de suite, petit Chaperon Rouge! Quoique Loup, on a sa conscience, et l'on se reprocherait de faire mourir, fût-ce de peur (mais au fond, vous vous moquez joliment de moi, tout comme au fond la chose me fait plaisir), un écrivain aussi charmant que vous.

Allons plutôt jouer ensemble au Coin Rond! Je veux dire, Mademoiselle, que je suis, avec tout le respect dont je suis capable envers une jolie femme, votre très humble et très obéissant serviteur.

Olivar Asselin

Et dans la marge, cette note : « Défense de chercher à déchiffrer ce qu'il y a sous le pâté! »

VENDREDI, 12 MARS 1920 – Passé ma journée à la maison, sans grand profit. N'ai pas écrit, mais seulement lu un peu de Sainte-Beuve et une trentaine de pages de Barrès. Ai du plaisir en lisant Barrès à reconnaître l'école où Georges s'est formé, à le comprendre, à l'apprendre. Mais si Dieu ne m'aide pas cependant, le rendrais-je plus heureux qu'une autre le rendrait? Je ne crois pas. Il est si difficile (pour moi surtout) de s'exprimer, d'interpréter ce qui [se] passe de bon au-dedans de soi! La prière est ma suprême confiance, et les mérites qu'à me contraindre un peu, j'amasserais pour notre foyer.

Hier, je suis allée au théâtre avec René Saint-Cyr. J'ai hâte de n'être plus libre de sortir avec d'autres qu'avec Georges. Je me suis amusée, hier, mais je souffrais de ce genre d'amusement qui ne lui ressemble pas à lui, et qu'il dédaignerait un peu, me semble-t-il. C'est vrai que je le monte sur un autel de demi-dieu, mon Georges.

René m'a téléphoné cet après-midi et invitée de nouveau pour la semaine prochaine. Il a insisté. J'ai accepté. Je ne m'approuve pas. Mais Georges m'a écrit que je devais accepter tout et jouir de ma liberté.

Moi, je sais que je souffrirais de penser que Georges se baladerait en ville avec une autre! Et lui veut que je continue à me balader.

Reçu de monsieur Pouliot¹⁵, qui m'avait envoyé des *Page and (?)* avant mon départ de Québec, reçu aujourd'hui une grande lettre en réponse à ma petite lettre de remerciement. Que vais-je faire de celui-là? M'en vais à l'église, prier. Mon Dieu, je ne veux pas devenir vaine, je ne veux que grandir à Vos yeux, et par mes actes et par mes pensées. Aidez-moi. Aidez-moi. Aidez aussi mon Georges.

MARDI, 16 MARS 1920 – J'ai lu tout l'après-midi, et j'ai écrit tout l'avant-midi! Grosse journée. J'aime à remplir une heure de la sorte.

Mais c'est fatigant, épuisant. Au régime, je ne résisterais pas et mes yeux deviendraient cernés.

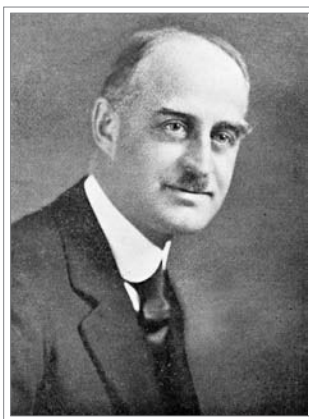
Georges m'a écrit. Il est obsédé par mon roman, plus que moi, il en oublie de me répéter qu'il m'aime, le vilain. Heureusement qu'on le sent, à travers tout, quand on sait qu'il m'aime.

J'ai bien hâte de le revoir. Lui oublie d'en parler s'il a hâte. Mais il m'a écrit douze pages d'une écriture tassée, et c'est de quoi me rendre heureuse.

La Revue moderne paraît. Les nationalistes, les régionalistes, les indigènes y sont maltraités à mort. C'est une haine, un parti pris. Dimanche, j'ai rencontré, chez Lozeau, Dupire¹⁶ qu'on éreinte aujourd'hui, qu'Asselin assomme pour assommer *L'Action française*.

Il a dit qu'au *Devoir* on s'amuserait souvent à riposter, mais que Bourassa¹⁷ n'aimait pas cela, s'y opposait comme à une petitesse. Et il racontait que s'il a répondu à Turc et l'a scié, c'est que Pelletier¹⁸ lui avait dit : « Dépêche-toi de lui taper dessus, pendant que le patron est occupé! » Bourassa qui s'occupe de la réorganisation financière du journal, n'a pas le temps de le lire!

Ai fureté dans Jules Lemaître aujourd'hui. Ai négligé Sainte-Beuve, pour m'amuser dans *Maria Chapdelaine*, histoire d'observer la composition d'un bon roman.



Georges Pelletier
Source : Wikipédia.media.

JEUDI, 18 MARS 1920 – Georges m'a envoyé *Au large de l'écueil* tout barbouillé, tout corrigé de sa main, très mal écrit, mais il y a de bonnes choses à prendre en exemple, où le pays est assez le nôtre¹⁹. Je vais le lire. Je veux me mettre à l'œuvre sérieusement. Si Dieu m'aide et veut, je réussirai.

C'est Estelle qui m'a apporté le livre de Sorel.

Hier, je suis allée chez Marie Rocher²⁰, passer l'après-midi.

Je suis fort occupée en moi-même par tous mes projets *intellectuels*. Et puis, Mère Édith m'a appelée et je vais commencer un nouveau cours d'art culinaire. Suis contente.

VENDREDI MATIN, 19 MARS – C'est la fête de saint Joseph. J'ai mieux prié en son honneur ce matin. J'ai remercié. Pensé qu'on le fêtait à cette heure à sa basilique, et que, à Noël, j'avais été y prier un peu avec mon Georges.

Hier soir, je suis allée au théâtre avec René. C'était plat : la *Main gauche* de Véber²¹. Jeune marié qui trompe sa femme, et se fait pardonner par d'autres blagues. Ah! les pauvres Français, quel mal ils viennent faire chez nous avec ce thème-là qu'ils affectionnent tant! Quelle idée nous donnent-ils des hommes!

Discuté le sujet avec René au retour. Lui ai peut-être fait un peu de bien. Nous avons été sérieux et sensés. Lui n'est plus le jeune homme qu'il était en partant. Je devine qu'il a eu là-bas ses petites histoires. Puisque ses convictions religieuses ont chaviré, comment croire que le reste n'a pas suivi?

Dans le journal de Georges, j'ai vu des pages de désapprobation sur la légèreté des mœurs, sur les jeunes gens qui s'accordent des faiblesses à plaisir. Sera-t-il mieux qu'un autre pour tout cela? J'ai plus confiance en lui qu'en n'importe quel autre. Et je prierai beaucoup pour qu'il reste fort, juste et sans tache.

J'écris depuis le matin. Là, je vais continuer à lire *Au large de l'écueil*.

Estelle est descendue en ville où je vais la rejoindre pour une heure et demie. Les magasins tentent en ce moment tout ce qu'il y a de frivole en nous.

DIMANCHE [21 MARS] – Hier, je ne suis pas sortie, j'ai lu et j'ai flâné avec Estelle. Vers quatre heures, j'ai continué à lire *Au large de l'écueil*. Il y a du bon dans ce livre si mal écrit. J'ai hâte à demain pour avoir la lettre de Georges, et elle ne viendra peut-être pas et je serai désappointée. Mais je sais qu'il m'aime. Hier soir, j'ai relu son journal, les pages qui me concernent et d'autres. J'en étais émue. Nos sentiments sont le meilleur de nous. Quel bonheur de trouver dans des lignes sincères l'âme de celui qu'on aime, et de trouver de nouvelles raisons de croire en lui et de l'aimer!

Je nous revois, Georges et moi, quand il est venu, le 2 janvier, me chercher à Berthier, pour nous revoir dans notre petite voiture, sous le soleil brillant sur la neige éblouissante; je nous revois traversant le fleuve : lui m'a montré l'emplacement où il rêve d'édifier sa maison et m'a demandé si je l'aimais! J'ai dit oui; un peu plus tard, avant d'arriver au Richelieu, Sorel avait un aspect de forteresse, avec tous les tuyaux des bateaux et ses quais garnis de bouées pointant le fleuve. Il dit : C'est beau, seulement, il y a besoin ici de forces nouvelles. À mes visites du jour de l'An, on m'a dit partout : « Ce sont des jeunes qu'il nous faut pour réveiller notre ville! » Et Georges s'est penché de mon côté et a dit avec un grand enthousiasme et son visage que j'aime : « Eh bien, il y en aura. Nous y verrons! Nous y viendrons, hein, Miche? » J'étais heureuse. Je serai heureuse d'être son associée. Qu'importe la vie facile et

les voyages auxquels je renoncerais. J'ai été parfois égoïste, mais pas de l'idéal, de la foi et de tout. Je serai heureuse avec mon devoir, quels que soient les sacrifices qu'il me demandera.

LUNDI, 21 [22] MARS : Printemps! Il a fait beau, mais je suis à peine sortie. Alice Arbour est venue. Nous avons brodé en causant. Après, je l'ai accompagnée un bout de chemin, j'ai fait mon chemin de croix et prié pour Georges. Je voudrais bien faire la volonté du bon Dieu, accomplir beaucoup d'œuvres, être utile et être pour les autres un exemple.

Mais, mon Dieu, qu'on est faible! Que je suis parfois légère, qu'il y a des réflexions que je pourrais faire et ne fais pas! Ai-je toujours bien utilisé mes heures?

Georges m'a peut-être écrit, mais je n'ai pas reçu sa lettre aujourd'hui. Je vais l'attendre pour demain.

Hier soir, j'étais malade, ne pouvais travailler, et pour m'amuser j'ai relu ses premières lettres. Dieu! qu'il était ardent, fougueux, qu'il m'a laissé voir son grand amour!

MERCREDI MIDI [24 MARS] – J'arrive du cours d'art culinaire où je suis allée sans mon bel entrain coutumier. J'ai eu la lettre de Georges hier, et elle contenait des appréhensions pour l'avenir, un relent de tristesse, quelques confidences sur ses finances; toute une salade qui serait pour me conseiller de ne pas trop fonder d'espérance précise sur notre union, au cas où les circonstances s'acharneraient contre nous. Abattue, j'ai beau reprendre ses phrases et y voir tant d'amour épandu, et une tendresse si vigilante, si désintéressée, la peur m'a saisie!

Mais je n'en veux pas de cette peur. Le bon Dieu nous accordera ce que nous devons avoir. C'est Lui qui nous conduit. C'est Lui qui a permis que nous nous aimions tant. Il enverra les secours qu'il faudra pour édifier notre avenir. Je me confie à Lui, de toute mon âme.

Demain, j'entre en retraite. Que je vais doublement prier à cause de ce petit nuage qui vient encore se poser entre la certitude d'avenir et moi!

Qu'il me fortifie et m'éclaire, le bon Dieu!

LUNDI, 27 [29] MARS – Je sors de ma retraite. J'ai bien prié, et tâchée à mérite. Mais j'ai eu plus de distractions qu'à celle de juin. Nous étions *cinq* dans la chambre toute la journée, et des jasettes. Léonie Bélanger, Germaine Valentine, Estelle, Évangéline!

C'est égal. Je garde une bonne impression, et j'ai beaucoup demandé de faire en tout la volonté de Dieu, de ne pas rechigner, même s'il m'ôte ce que aujourd'hui j'appelle et crois mon bonheur, et qu'il paraît m'approuver d'aimer. Je ne sais donc pas précisément ce qu'il veut de

PREMIÈRES AMOURS

moi. Je me remets entre Ses mains, j'accepte tout à toute heure du jour. Pourquoi serais-je inquiète? Pourquoi l'angoisse inutile?

J'ai prié pour Georges, pour son succès, pour sa famille, et demandé qu'il sente si ma piété doit lui aider; j'ai pensé au Père Loiseau, à tout ce qu'il m'a dit l'an dernier. Je l'ai prié.

Estelle n'approuve pas que j'aime Georges. Je ne sais pourquoi. On ne se comprend jamais, en somme. Je saurai si Évangéline qui l'a fait parler veut me répéter. J'en ai été légèrement chiffonnée; puis, je n'en ai pas plus été affectée. J'ai renoncé à moi-même un peu plus complètement devant l'autel. Si on m'indique que je dois sacrifier mon amour, l'étouffer, j'accepterai.

En attendant, dois-je oublier mon automne si fervent, et où j'étais en même temps si suppliante, bien soumise à accepter ce que les lumières surnaturelles m'indiqueraient? N'ont-elles pas paru me pousser à Georges, et pousser Georges à moi? Tout cela serait-il vain? Et le Père Trudeau²² ne m'a-t-il pas dit que c'était clair comme le jour que nous ne devons pas lutter, et que le côté financier se réglerait puisque Dieu semblait nous destiner l'un à l'autre?

Qu'est-ce qu'Estelle peut juger décidément de tout ça?

L'avenir me montrera tout.

MARDI SOIR – Suis sortie avec Estelle.

N'ai pas trouvé sa lettre en arrivant. L'attendais. En ai le cœur serré. Vilain cœur!

Comment le mâter? Comment me refaire. Convaincue que le bon Dieu ne m'enverra rien que pour mon bien, je suis cependant inquiète et un peu triste pour rien.

Oh! mais ce n'est pas d'être femme forte. Et je veux pourtant l'être. J'ai un article à faire, ne sais quoi dire.

Ma chère Providence, venez à mon aide. Il y a des bêtas dans la salle à manger en ce moment : une mère et ses deux filles. Les sottes! J'en ferais le plus tordant billet, si je n'avais pas peur qu'elles le lisent.

MERCREDI SAINT (1920) [31 MARS] – En lisant Barrès, dans le livre annoté que Georges m'a prêté, je copie :

Pour moi, sachant que rien n'arrive sans la volonté de la Providence, je suis un optimiste décidé, et certain de ne pas collaborer à une œuvre qui manque de sens, je porte toujours mes regards sur les étapes à venir. Je n'ai jamais senti dans les cimetières cette odeur du néant où tu t'abîmes. J'y vois l'arbre de la vie et ses racines y soulèvent le sol.

Cette appréciation s'accorde avec ma pensée – avec celle de mon ami aussi, et j'ai aimé que dans la marge il ait écrit : « Côte-des-Neiges, 1919 ». Nous avons senti cela ensemble, nos cœurs ont battu à l'unisson, et nos esprits étaient occupés du même idéal.

Pourtant, l'avenir menace de nous séparer. Je ne veux pas. J'accepterai, s'il le faut. Mais cette étape de ma vie aura aidé à mon développement. On ne sait que plus tard pourquoi le présent est tel qu'il est, et son utilité pour nous.

JEUDI SAINT [1^{ER} AVRIL] – J'ai fait mes visites pieusement, avec Estelle et Évangéline, du côté d'Hochelaga. J'ai vu des églises nouvelles et demandé des grâces : pour Georges, ses affaires, pour maman, pour Omer.

Ce soir, en rentrant, je n'avais pas encore sa lettre. Je ne suis pas raisonnable, mais je m'inquiète, je suis triste et j'ai grand peine à cacher mes papillons noirs!

Pourtant, je suis optimiste, je dois être rayon de soleil!

Demain, pas de courrier. Je devrais être heureuse d'offrir à Dieu un sacrifice du Vendredi saint!

J'ai tant peur de le perdre, mon Georges! Pourtant, si je le perdais, je sais que je n'aurais cette épreuve que parce qu'il en serait mieux ainsi. Je me raisonne. Je comprends. Mais la sensibilité est là, toute tendue vers l'objet de son affection – et angoissée...

VENDREDI SAINT [2 AVRIL] – Suis allée à Notre-Dame, mais en retard, avec Estelle, et nous n'avons eu qu'une petite partie du sermon. Là, René Saint-Cyr doit venir me chercher pour aller à la galerie des arts, mais je ne voudrais pas y aller parce qu'il pleut, et j'espère rester tranquille à la maison. J'ai un article à faire. Il devrait déjà être parti. Je ne peux pas. J'essaye, rien ne vient. C'est le supplice accoutumé. Il faut s'y soumettre et l'offrir.

SAMEDI SOIR, 3 AVRIL – Ai reçu ce matin une grosse boîte de chocolat de l'avocat Pouliot, de Québec. L'ai accueillie par des grognements. Je suis bien flattée qu'on pense à moi, mais je n'ai rien fait pour me l'attirer. Cela m'ennuie d'y répondre et – je ne mange pas de chocolats!

Comme j'aurais été plus heureuse d'avoir les nouvelles de Georges! N'ai encore rien reçu et je m'en afflige un peu. Mon ennui n'est rien, ce qui me fait peur, c'est qu'il ait quelque souffrance, quelque tristesse. Je l'aime tant, tant, tant!

Cet après-midi, je suis sortie avec Berthe. Je suis allée manger une petite salade chez Kerhulu! Je suis bien gourmande.

Demain, c'est Pâques. Mon Georges, que devient-il? Que deviendrons-nous tous les deux? Je voudrais bien ne pas tant craindre de le perdre, de souffrir.

DIMANCHE, PÂQUES [4 AVRIL] – Annette de G. sort d'ici. Elle m'a dit, en regardant le portrait de G : « Je voulais te dire qu'il a l'air fin, ton monarque! J'ai failli te téléphoner, le soir que tu me l'as présenté, pour te le dire. »

J'ai pensé à lui aujourd'hui, comme chaque jour. Je voudrais tant le revoir. Ce pauvre Byron avait raison : Pour les hommes, l'amour c'est une affaire à part dans la vie; pour les femmes, c'est toute la vie!²³

Aurais-je sa lettre demain? Je n'ose pas y penser.

J'ai un peu travaillé. Je veux m'y remettre. Qu'il y a des distractions dans la vie!

J'ai bien prié.

Ma nièce Camille est ici. Je la serre dans mes bras quand je peux la rejoindre, mais elle est vive et sautereau, et on ne l'attrape que si elle le veut bien.

LUNDI, 5 AVRIL 1920 – Entre ma nièce, beau bébé blanc et rose qui me cajole, m'appelle, veut m'occuper, et mon livre qui remue des idées en moi, des souvenirs, et cultive des projets, des ambitions, que dois-je choisir?

Je ne choisis rien. J'endure Camille qui gazouille, joue avec mes coupe-papiers, mon dictionnaire, des clefs, et je continue à lire. Mais je m'arrête par-ci par-là, la serre près de moi, l'embrasse follement encore. Elle me regarde et, remuée d'un sentiment si passionné et si silencieux, moi, je regarde en moi : j'y regarde la vie, ce que je m'attends, ce que j'en aurai peut-être, ce qui me sera peut-être aussi refusé. Entre deux vocations, j'ai le choix, j'incline pour celle qui me donnera des enfants. Les approbations me viennent de ceux à qui je ne les demanderais pas et qui se doutent du travail élaboré en moi, sans savoir.

Mais l'avenir est un mystère. Si une porte se ferme, je vois s'ouvrir, s'élargir l'autre, celle du monde intellectuel qui me capte, et peut aussi me passionner, m'agiter.

Et je regarde se promener en moi tout ce mélange d'idées, en attendant craintivement, et tout anxieuse, la lettre de Georges que je voudrais voir venir ce matin; et en plus, je pense aux tracas de l'existence de demain que j'aurai avec lui – en décidant de m'y préparer! – pendant que je lis et analyse le livre de Colette Yver²⁴ – dédié aux femmes des hommes politiques.

Camille, près de ma fenêtre, joue avec un trousseau de clefs. Dédaigneuse, elle le jette tout à coup – pour venir fureter dans mon secrétaire : une petite fille de deux ans profite de toutes les curiosités qui lui sont offertes. Mais un trousseau de clefs ne lui dit rien : moi, je voudrais les clefs de l'avenir!

MARDI, 6 AVRIL – Hier soir, j'ai eu la lettre que j'attendais avec anxiété. Comme je m'y attendais aussi un peu, il n'a pas l'air de s'apercevoir qu'il ne m'a pas répondu à temps. À la longue, je me ferai... aux caractères d'hommes.

Quoi qu'il en soit, je me suis sentie d'une grande gaieté dès que j'ai eu en main la petite enveloppe – et aussi, après l'avoir lue. Elle parlait surtout de mon roman, ce qui a pu me permettre de lui répondre en badinant au nom de Michelle Le Normand, puis au nom de Marie-Antoinette Tardif : il n'avait l'air en effet de ne me considérer que comme du bien en préparation. À la fin, il m'avoue que la tête lui bouillonne toujours, et me raconte qu'il a fait des dévotions, lui aussi. Au fond, je crois qu'il continue à s'en faire. Je prie pour lui – beaucoup. Devons-nous être l'un à l'autre? Il me semble que oui.

Estelle n'en pense pas autant. Au téléphone hier, Évangéline m'a rapporté ce qu'elle en a dit : en m'engageant à aller vivre à Sorel, je ne sais nullement ce que je fais; en plus, lui et moi, ne nous convenons pas, parce que, paraît-il, j'ai été élevée autrement que les autres, et parce que même Estelle me croit plus fine que lui! C'est relatif. Elle ne le connaît pas : que peut-elle en dire?

Je souffrirai avec lui comme je souffrirai avec un autre; mais j'ai confiance en lui, plus qu'en tout autre. Et à 28 ans, son caractère doit être formé. Qu'il ait des sautes d'humeur, qu'il soit intransigeant, exigeant, avec ceux qu'il aime, je le sais encore.

Enfin, tout cela, c'est nous qui le jugeons le plus facilement, il me semble.

Et puis, je prie le bon Dieu, je suis prête à changer d'idée, à marcher sur mon cœur, s'il me l'ordonne – qu'il m'éclaire. Il m'éclairera. Je n'ai pas peur.

MARDI, DIX HEURES DU SOIR [6 AVRIL] – Bonne journée, bonne soirée pour le travail. Ce matin, ai travaillé avec goût à mon roman; ce soir, suis depuis dix heures à lire *La Barrière*, de Bazin, en l'analysant, la dis-séquant, en remarquant la composition, les dialogues et tout. Le livre n'est pas un de ceux qui échappent à la critique – même la critique de Georges l'a attaqué, oui. Mais le livre a beaucoup de bon; René Bazin a

la vision nette des choses, des gens et des paysages, et quand il décrit, pour ma part je vois ce qu'il décrit : les gestes de ses personnages comme les décors où ils se meuvent. Autrefois, je lisais à la course, sans rien observer, et René Bazin ne me retenait pas; c'est en s'y appliquant, en s'arrêtant à regarder ce qu'il nous montre, qu'on peut l'apprécier.

C'est une opinion; mon opinion de ce soir. Je ne demande à personne de la trouver bonne et véridique. C'est de Bazin qu'Idola Saint-Jean²⁵ avait dit, devant moi et monsieur Gautheron²⁶, un jour : « Mais Bazin, ce n'est rien, il m'ennuie, il m'assomme. Il n'a pas d'idée, pas de style, il est monotone. », etc. J'étais profondément offusquée, car, à mon avis, c'était Idola qui comme auteur n'était rien.

Mais me voilà méchante, et critique à mon tour!

Reçues cet après-midi, une carte et une analyse de Georges. Inutile de dire que ma bonne humeur et mon courage en découlent. En amour, on est fou. Au beau milieu de ma lecture, tout à l'heure, j'ai levé les yeux jusqu'à son portrait, et je lui souriais. Puis, je les ai élevés plus haut, à mon Christ, et je Lui ai dit : « Mon Jésus, je l'aime, et il me sert, aidez-nous; vous nous aiderez et vous m'accorderez d'être à lui, puisque j'ai confiance en son œuvre! » Et tout à coup, j'avais la certitude que l'avenir est à nous, et j'étais heureuse, heureuse!

MERCREDI [7 AVRIL] – Suis allée au cours d'art culinaire, ce matin : c'est moi qui ai fait la plus belle pâte à gâteau. Suis rentrée trop tard pour sortir cet après-midi. J'ai lu, fini *La Barrière*, dans un état d'esprit consolant, sentant la vie courir plus intense en moi, l'espérance, et tout ce qui exalte. J'ai médité, observé, pensé, ai réveillé mes propres souvenirs, mes émotions, me suis sentie à la fois tout intellectuelle, et toute cœur! Car je ne suis jamais l'une sans l'autre. Si le cœur est bon, la vie de l'esprit est bonne; si le cœur souffre, l'autre vie ne me console pas. J'ai besoin du sentiment pour vivre.

Après ma lecture, à 5 heures, je viens d'écrire à Georges, puis je m'en vais à l'église faire mon chemin de croix. Ce soir, tâcherai d'écrire, dans mon roman.

JEUDI [8 AVRIL] – Ai reçu ce soir la lettre de Georges en réponse à ma lettre de mardi. Elle est moitié gaie, moitié préoccupée. Ses examens s'en reviennent et l'occupent. Je sens qu'il m'aime, mais je sais qu'il tremble de s'être avancé trop près de moi, d'être encore malheureux et de nous séparer de nouveau.

Je vais prier, me sanctifier, me sacrifier, je veux qu'il réussisse et qu'il soit enfin un peu heureux, mon Georges. À Dieu va. Je suis plutôt calme et rassurée. Mais je souffre de sentir qu'il n'est pas gai, qu'il est si préoccupé.

J'ai travaillé. En m'avancant moralement, je dois faire la volonté du bon Dieu.

DIMANCHE [11 AVRIL] – Vendredi après-midi, je suis allée chez les Galarneau, me suis amusée tranquillement. Samedi, suis sortie avec Jeanne. J'étais fatiguée et ce matin, je suis un peu malade. Rien, un semblant de mal de tête.

DIMANCHE SOIR – M. Pouliot, l'admirateur de Québec, m'a appelée aujourd'hui et demandé d'aller avec lui prendre le thé cet après-midi. Il voulait aller au Ritz. J'ai aimé mieux le tranquille Kerhulu. Il doit me rappeler demain. Je m'efforce d'être... incolore pour ne pas trop lui plaire.

Ce soir, je devrais travailler, mais il y a des gens pour maman et Athala²⁷, les voix viennent jusqu'ici et me coupent l'inspiration.

Je ne cesse pas de penser à Georges, de prier pour Georges, d'aimer Georges de toute mon âme. Ah, ce phénomène : un cœur de... femme!

MARDI MIDI [13 AVRIL] – Il fait mauvais. Je sors quand même, voir Blanche et sa petite Mireille²⁸!

Hier, j'ai reçu des amies : les Beaulieu, Monique Gariépy, Berthe Duckett, Germaine Gélinau. J'espère qu'elles se sont amusées. Un peu affairée à les servir au moment du thé, – je ne me souviens plus de leur conversation.

Berthe est restée jusqu'à sept heures et demie; et le soir, monsieur Pouliot a rappelé et a voulu revenir. Je n'avais pas de raison pour refuser de le recevoir. Il est venu, a beaucoup jaser. Je m'endormais, et j'avais hâte de me coucher!

Quand on aime quelqu'un, on n'aime pas les autres. Je pensais à Georges et j'ai rêvé à lui cette nuit, un bon rêve, un rêve où il me protégeait et m'aimait, et où, à son bras, toute proche de lui, j'étais heureuse.

Hier, j'ai reçu sa grapho de Pierre Bernard. La voici :

Tempérament sanguin, nerveux. Esprit cultivé, pondéré, judicieux, un peu méfiant, plus pratique qu'idéaliste, qui tend à se perfectionner sans cesse. Habitude de la réflexion, suite dans les idées, rigidité de principes. Énergie calculée, persévérance inflexible, ambition. Volonté persévérante. A pleine conscience de sa force d'action. Ne s'effraie de rien, et, après réflexion, se jette tête baissée à l'attaque. Jugement droit, franchise et discrétion. Largeur de vue. Pas de véritable orgueil intellectuel, mais beaucoup de complaisance en soi-même. Tient à être remarqué, admiré. Goûts plutôt sobres, sans grandes dispositions artistiques. Aime le confort et le monde où l'on rit. Grande facilité d'assimilation. Recherche la discussion, mais ne sait guère plier... Un peu cas-sant, peut-être. Imagination heureuse. Amabilité native. Activité inlassable :

PREMIÈRES AMOURS

beaucoup de fers au feu, l'ordre en souffre sans doute. À la base de la personnalité : excessive tendresse de cœur, qui rend très impressionnable, généreux, prêt à tous les dévouements, sensible à toute marque comme à tout manque d'égard. En somme : un impulsif gouverné par une forte volonté. Caractère loyal et sincère. Esprit éveillé, ambitieux, entreprenant. Énergie tenace, qui manque de souplesse. Cœur sur la main, qui verserait facilement dans la sensiblerie et la susceptibilité sous l'apparat de la volonté et qui souffre sans doute de la lutte nécessaire.

LE 26 AVRIL 1920, LUNDI – Je suis à Saint-Paul²⁹ depuis quatre jours. Je m'y plais extrêmement. Nous sommes tout entourés de montagnes et le village est assis sur un pan de montagne. C'est calme. C'est beau. Le matin, je travaille, et avec une facilité extraordinaire. En trois heures, j'en fais dix fois plus qu'en ville dans le même temps. Je prie beaucoup, ayant l'église à côté de moi. Je pense sans cesse en même temps à Georges, et j'ai rêvé à lui toutes les nuits. Cela me contente. Je fais des chemins de croix pour qu'il réussisse! Hier, j'ai assisté à la grand-messe, et ensuite à la criée pour les âmes. Je m'intéresse à tout et je me sens heureuse.

LE 9 MAI – Je suis revenue de Saint-Paul hier soir. J'ai fait un bon voyage et j'en suis bien contente. J'ai fait toutes sortes de choses que je ne fais pas ici... de la couture et du jardinage!

Aucune nouvelle de Georges, cependant, et j'en ai au fond de moi grand ennui. Je prie pour lui et pense à lui plus que jamais.

LE 11 MAI – J'ai eu une migraine affreuse qui m'a assommée. J'en suis un peu revenue, mais restée faible; là, j'ai écrit comme ça venait, un petit article, puisqu'il le fallait – et je vais flâner avant l'heure de me coucher.

Cet après-midi, je suis allée en auto avec Germaine Gélinau. Ça m'a reposée. Les examens de G. doivent bien approcher. J'y pense. Chaque jour, je fais mon chemin de croix, et c'est pour qu'il réussisse. Je serai si heureuse de son succès! J'y tiens tellement!

JEUDI, L'ASCENSION [13 MAI] – Hier, j'ai reçu des nouvelles de Georges et d'assez bonnes qui m'ont contentée. Elles avaient couru après moi à Saint-Paul.

Je ne travaille pas. Je suis d'une paresse inexplicable. J'essaie de me remettre à l'œuvre, je me secoue mais sans succès. Pourtant que les jours qui s'enfuient sont précieux!

Qu'y faire? Quand le goût manque, en littérature surtout, peut-on arriver à quelque chose?

JEUDI SOIR – Je sors peu à peu de ma torpeur. Je crois que demain je

pourrai me remettre au travail. Aujourd'hui, j'ai fait une page de mode, et j'ai lu. J'ai fini *Quo vadis*³⁰ pour passer le temps, et essayer de me réveiller. Après, j'ai lu une heure dans Bossuet. Là, je viens de re-feuilleter en entier l'exemplaire de *Couleur du temps* que Georges m'a annoté. J'en ai récolté de la joie. Que Dieu nous aime et nous réserve l'un à l'autre, et qu'il nous accorde de le servir!

Je fais toutes sortes de réflexions. Je me sentais glisser dans l'ennui, je me crois remontée. Ai-je tort d'aimer la vie? J'ai tort si je me désole de ce qui est et que je dois accepter; j'ai tort de me désoler pour ça.

MARDI, 18 MAI- Ce matin, c'était l'anniversaire de la fondation de Montréal. En cet honneur, nous sommes allées quelques amies, ralliées par mademoiselle Daveluy, offrir une couronne à Jeanne Mance. Il est bon que nous honorions le passé.

Après avoir posé la couronne, nous sommes entrées à l'Hôtel-Dieu où les religieuses nous ont reçues. Il y en a beaucoup qui m'ont manifesté de l'enthousiasme et j'en ai été touchée.

J'ai été présentée à Laure Conan, mademoiselle Marie Beaupré, et à d'autres. Il y avait Colombine (madame Côté³¹), mademoiselle Baril, Marie Gérin-Lajoie, Georgette Lemoyne, Yvonne Charette, etc.

J'ai vu les premières annales de l'Hôtel-Dieu et certains papiers intéressants. J'ai aimé cette cérémonie. Passé le reste de ma journée moitié chez Marie, où j'ai admiré mon filleul, et chez Gabrielle Lemieux, à Ahuntsic.

Aujourd'hui, c'était le mariage à Québec de Lionel Beaupré³² et, à Montréal, celui d'une de mes amies d'enfance, Honorine Beauchamp³³.

Georges ne m'a pas écrit de nouveau. Je continue à prier pour lui et je l'attends. Car ses examens doivent commencer la semaine prochaine. MÊME SOIR [18 MAI]- C'est drôle. Ces jours-ci, il me semble que je vauds moins, parce que j'ai moins travaillé, que je ne rassemble mes idées qu'avec peine et misère, que je suis éparpillée...

Je me suis jetée à la couture avec une ardeur déraisonnable. Je ne sais donc pas me raisonner, agir avec mesure, ne pas me laisser toute prendre par l'enthousiasme du moment.

Ce soir, je lis Lucie Félix-Faure Goyau.

VENDREDI [21 MAI] - Je me suis bien remise au travail : mercredi, et jeudi, six heures d'écriture en tout, deux articles, et mon roman. Ce soir, j'achève une page de mode. En plus, j'ai lu : *Le Gouvernement de soi-même*, d'Eymieu³⁴. J'ai grand besoin d'apprendre à me gouverner!

Ce matin, Estelle étant ici, j'ai fait du travail plus prosaïque : arrangé mes robes d'été, je les ai repassées, j'en ai lavé une, et j'ai coupé

des manches! Maman s'amuse à voir la générosité que je mettais à les... trancher. J'aime les manches courtes, quoique j'aime à être mise avec pudeur! Les bras, c'est gracieux, à mon goût.

G. n'est toujours pas en ville. Et il me laisse sans nouvelles. Que les bonheurs et les sentiments humains sont à la merci des circonstances! Que notre vie est peu de choses! Voilà quatre mois qui m'échappent, sans que je l'aie revu; et je l'aime, et lui m'aime autant. Pourtant, c'est sa pensée qui m'a réjouie et rendue heureuse tout ce temps; et elle a été ma pluie et mon beau temps.

Si nous sommes l'un à l'autre, quelles seront les douceurs de notre sentiment? Ses examens finis, Sorel le gardera, et parfois j'ai peur qu'il soit le plus souvent loin de moi, jusqu'au moment où nous nous rapprocherons pour toute notre vie.

Ce sont de toutes petites espérances qui entretiennent la joie en nous; c'est avec des illusions qu'on se fait des petits bonheurs.

MARDI, LE 25 MAI 1920 – Ses examens ont dû commencer hier. J'ai peu de temps pour penser à lui. Arline est ici. Je sors avec elle. Je prie quand même en moi-même. Je ne suis pas très rassurée, j'ai un peu peur, mais je ne veux pas manquer de confiance au bon Dieu. Il sait ce qu'il nous faut. Si je ne réussis pas, ce sera qu'il a sur lui des desseins qui ne s'accordent pas avec la licence! Et moi, je ne devrai pas souffrir. Ce que le bon Dieu fait est bien. Il sait, Lui. Puis, j'ai peut-être besoin de souffrir, de me détacher des ambitions de ce monde. J'aime Georges au point de me préoccuper tellement de mon moi, d'avoir peur d'être moins jolie, moins bien qu'il souhaite me voir. En l'aimant, en imaginant l'avenir, je n'imagine ni richesse ni bonheur extraordinaire, mais je suis comme trop penchée sur cette vie d'ici-bas; il me semble que je suis comme si elle seule importait : cela, sans cesser d'être en oraison mentale et en imploration. Ce n'est pas tout de prier, il faut réfléchir plus, corriger mes sentiments, mon égoïsme et mieux agir.

DIMANCHE, LE 30 MAI – Arline et Estelle doivent repartir ce soir. Cet après-midi, Estelle joue à Outremont, et Arline vient de descendre pour aller dire bonjour à ses parents. Je profite de ce temps pour écrire. Je devais faire un article.

J'ai été sans cesse dehors, et occupée toute la semaine. Mercredi, Claire Marcil³⁵ m'a amenée en auto à la Rivière-des-Prairies. J'ai beaucoup joui de ma promenade et rapporté un gros bouquet de violettes. Jeudi, il y avait thé chez les Beaulieu; jeudi soir, récital Cartier; vendredi après-midi : pèlerinage! Nous sommes allées, Estelle, Arline et moi au cimetière, faire notre chemin de croix, puis un bout de prière à l'Oratoire. J'ai aimé mon après-midi. J'ai tant prié pour Georges. Toutes

les supplications étaient pour lui. Je savais qu'à ce moment-là, il était en examens, et j'étais contente de pouvoir y penser pieusement.

Quand me donnera-t-il des nouvelles? Il est étrange, farouche ou orgueilleux. S'il ne me téléphone pas, est-ce parce qu'il se croit le devoir d'être tout à son droit, ou qu'il ne veut pas me faire partager son humeur un peu ennuyé peut-être? Moi, j'imagine qu'il n'est pas sûr de lui, qu'il est inquiet, et qu'il ne me dit mot avant, au cas où il manquerait; et s'il manque, il fera comme s'il ne s'était pas représenté. Ou bien, il est comme moi un peu superstitieux, et pense que le silence sur ces événements-là aide aux bonnes réalisations. Tandis que lorsqu'on parle beaucoup d'un examen... et qu'on le manque, on attribue l'insuccès à ce fait. (Quelle phrase!).

J'ai hâte qu'il soit avocat, j'ai si hâte, et si peur à la fois, que ce ne soit pas encore la volonté du bon Dieu qu'il arrive.

Ces jours-ci, je ne suis pas une minute sans penser à lui.

LUNDI MATIN [31 MAI] – Ai fini mon article. Suis allée au bateau hier au soir, puis veiller avec madame Ranger³⁶ et parler de Percé. Rien n'est définitif encore. Elle n'a pas reçu la réponse des Flynn. Moi, j'aimerais bien à retourner dans la vieille maison. Il me semble que le roman y avancerait plus qu'ailleurs... Mais l'été me laisse un peu indifférente, à cause de Georges. Puisque je le passerai loin de lui, n'importe où, ça m'est égal!

Je suis allée à la messe comme chaque matin; j'ai bien prié. Que le bon Dieu nous bénisse tous les deux et fasse que Sa volonté nous soit un peu douce à faire!

MERCREDI, 2 JUIN 1920 – Toujours sans nouvelles de G. Hier, j'ai reçu de son ami Léo-Paul une lettre étrange où il m'annonce comme grande nouvelle qu'il a trouvé une lunette bleue pour voir la vie à ma manière, où il me dit que quelque chose qui allait mal va mieux, et où il me demande de prier pour lui. Il ne parle ni examens, ni *confrère*, et cependant, ils doivent peiner ensemble ces jours-ci.

Moi, j'ai peiné à ma façon! J'ai eu chaud et j'ai eu mal à la tête. Je me fais une robe, mais ne sais pas encore si elle sera réussie. J'ai beaucoup de choses à m'acheter, mais le prix de la vie me dérange.

SAMEDI, 5 JUIN – Ce matin, j'ai commencé une neuvaine annuelle à saint Antoine. Je le prie de m'aider en tout. Je ne demande ni surprise, ni grâce extraordinaire. J'ai besoin plutôt de sagesse et de patience. Mon âme a un peu de peine à se maintenir en sérénité ces jours-ci. Être sans nouvelles de ce que j'aime le plus au monde m'affecte en dépit de mes meilleures dispositions d'esprit et de volonté. Je sais bien qu'il n'y

a rien de malheureux dans cela, que ce sont les circonstances seules sans doute qui sont cause de ce silence. Mais je me désole, par moment. J'ai tant peur qu'il m'aime moins et que je le perde! J'ai tant hâte qu'il soit plus près de moi, que je le revoie et lui parle, qu'il me conseille et m'amuse, qu'il me regarde.

Je n'ai pas travaillé à mon goût. Estelle est ici. Hier, j'étais l'invitée au Ritz pour le lunch, de M. et madame Onésime Gagnon³⁷. J'ai bien mangé, et aimé assez le spectacle de la salle à manger. J'ai observé les nouveaux mariés : lui paraît plus attaché qu'elle, et critique. J'ai trouvé des gestes et des mots à reprendre. On en trouve toujours.

SAMEDI SOIR [5 JUIN] – Pas de nouvelles et les journaux m'apprennent que les examens finissaient à midi. Je suis dans une grande inquiétude, malgré moi. Pourquoi me torture-t-il par le silence, lui que j'aime tant, tant?

Mon Dieu, donnez-moi d'être sage et d'accepter courageusement l'épreuve si elle s'en vient.

DIMANCHE MATIN [6 JUIN] – Il n'est pas fin, Georges, de me laisser sans nouvelles. Mais je l'aime quand même et je souffrirai beaucoup si les événements se lignent pour nous séparer de nouveau. J'ai peur. Ce matin, je suis plus calme, plus sereine qu'hier soir; j'ai trente fois répété au bon Dieu : « Que Votre volonté se fasse et non la mienne. » Si cette volonté est l'envers de mes souhaits, je n'aurai pas à pleurer puisque *je sais* que ce sera le mieux. Je pleurerai un peu tout de même. Le cœur est là, tout sensible, tout dolent!

Il pleut. Je ne sortirai pas. J'ai travaillé hier au soir, en dépit de mon état d'esprit. Et j'espère travailler quand même ce matin.

Hier soir, Évangéline a soupé avec moi et nous avons parlé de Georges, et je me suis soulagée, en parlant de mon angoisse. Elle prie pour nous. Elle est désintéressée et généreuse et meilleure que moi.

DIMANCHE, UN PEU PLUS TARD, 1 HEURE [6 JUIN] – Je me plais peut-être un peu trop à retourner le fer dans la plaie. Les circonstances s'y prêtent. Je suis seule avec moi. J'essaie de lire. J'ai parcouru une étude de Camille Bellaigue³⁸ sur Gounod, mais l'amour dans Gounod m'a ramenée à mon sentiment excessif et douloureux aujourd'hui. Tout l'après-midi s'étend devant moi. Je veux travailler. En aurais-je la force? M'écouter, je mettrais ma tête sur un bras replié et je pleurerais, je pleurerais follement. Je pleurerais mon bonheur perdu avant que je sache s'il l'est. Ah, Georges, pourquoi, à plaisir, me faire ainsi souffrir? Et, c'est vrai, donc, que plus on souffre pour un être, plus on l'aime! Il pleut toujours. Le temps est gris. Où est-il? Que fait-il? Que devient-il? Les a-t-il passés ces terribles examens? Que m'apportera demain?

J'ai peur, peur à en trembler de tout mon être, et cependant, c'est moi, Michelle, qui ai écrit hier pour mon *Devoir* une recette de contentement même dans l'affliction.

Hélas, aujourd'hui, rien ne peut m'empêcher de souffrir, d'être inquiète et tourmentée.

L'abbé Lévi – par un téléphone de madame Huguenin – m'invite à aller le voir à 5 heures. Je ne sais si j'irai. J'aimerais mieux n'y pas aller. Je suis si abattue, j'ai tant de peine à contrôler mes attitudes. Mon Dieu, aidez-moi, fortifiez-moi. Là, j'ai relu sa lettre d'après Noël, celle-là qui est si douce, si bonne et où tout était radieux! Quand je lève les yeux, je le vois là, sur mon mur, et ses yeux me paraissent tristes.

DIMANCHE SOIR, SEPT HEURES ET DEMIE [6 JUIN] – Omer est resté une heure au téléphone. Je me suis fâchée en moi-même, énervée, et finalement je pleure et ne puis m'arrêter. Mon esprit tendu toute la journée, mon cœur serré, mes peurs de le perdre, tout cela m'a menée à bout – et je n'en puis plus. J'ai pourtant prié pour que la paix soit en moi.

Pour quatre heures cet après-midi, je suis descendue à Notre-Dame; j'ai entendu le salut à l'église et fait mon chemin de croix. Ensuite, je suis allée voir l'abbé Lévi. Il est avec Asselin et madame Huguenin et Barbeau pour le mouvement littéraire, parce qu'il est contre Bourassa. Impossible de nous entendre pour la question France et Canada. Je n'ai rien dit, mais je le trouvais un peu injuste malgré lui.

Autrement, comme prêtre, il m'a dit des choses que j'ai aimées, et marqué un intérêt sincère. Il m'a demandé de lui écrire : Mission du Sacré-Cœur, Amiens. L'adresse se retient bien. Je lui écrirai peut-être. Si je souffre dans mon amour, j'aurai besoin de m'attacher à tant de choses; mais j'ai le cœur brisé à penser que je pourrais être forcée de me consoler par l'intelligence seulement. Mon Dieu, remettez-moi, aidez-moi, rendez-moi plus raisonnable.

Moi qui prêche courage et contentement, que je suis loque aujourd'hui!

LUNDI MATIN, 10 HEURES [7 JUIN] – Je me suis levée tôt. J'ai entendu la messe de 7 heures et demie et, à huit heures et demie, je me mettais au travail. À quel travail! À l'étude, toute seule, du latin. Sans en rien dire, j'aimerais piocher ma petite grammaire et la bien apprendre. En menant cette étude de pair avec mon vocabulaire, il me semble que je progresserai. J'ai aussi relu la préface de l'édition Hachette de La Bruyère, et suis résolue à relire, et mieux, tout ce bon La Bruyère. Quand je l'ai lu, c'était à l'époque de mes examens à Laval, et j'étais bien jeune, bien naïve et encore – naturellement – plus ignorante qu'aujourd'hui.

J'ai pleuré d'avance sur mon malheur, au cas où Georges n'aurait pas encore sa licence hier au soir; j'étais nerveuse, inquiète, bien triste. Ce matin, je suis encore un peu brisée et vibrante. J'ai bien prié. Mais suis-je bien comme le bon Dieu me veut, moi qui souffre tellement par peur que Sa volonté me demande des sacrifices que je ne veux pas?

LUNDI SOIR [7 JUIN] – *Fiat!* Il n'a pas réussi et, une fois de plus, ce que je crois le bonheur de ma vie est menacé. Je ne dois pas m'inquiéter, ni m'attrister, ni pleurer. Je m'inquiète, je suis triste et j'ai pleuré. Demain, je veux être déjà résignée et raffermie. Je suis allée au salut, m'offrir à Dieu. Lui seul, qui déranger nos plans, peut arranger les choses. Que Son nom soit béni! Que Georges le bénisse, malgré l'épreuve. Que son âme soit comme *Lui* veut qu'elle soit. Que je voudrais voir l'avenir – mais si je l'avais vu, je n'aurais pas pu être si heureuse en janvier.

MARDI, 8 JUIN 1920– Entendu la messe pieusement ce matin. Mieux prié parce que mon cœur est triste, inquiet, malheureux. Beaucoup pensé et prié pour la souffrance de Georges. Qu'il doit être désorienté et blessé! Moi, je me sens un ennui immense de ne pas le voir; s'il était là, il me semble que je l'aurais embrassé et que j'aurais pleuré sur son épaule.

Jamais ma force ne m'a paru aussi atteinte que ces jours-ci. Jamais, il me semble, je n'ai été découragée et apeurée à ce point. Le perdre quand j'ai tant rêvé de partager sa vie, quand il me paraissait que le Ciel même nous avait approuvés et m'avait dirigée vers lui. Et si j'avais perdu toute espérance, je crois que je ne pourrais pas cacher au monde ma douleur. Mais Évangéline m'a redit : Ça ne change rien, il me semble, – et je me suis raccrochée à une faible illusion pour ne pas gémir malgré moi, et pour supporter mon chagrin plus facilement.

Je lui ai écrit hier. J'ai écrit au Père Trudeau et à Léo-Paul Desrosiers. Je vais attendre, attendre je ne sais quoi maintenant.

Samedi, je vais à Ottawa. J'y resterai deux jours, j'y passerai ma fête. Je continue ma neuvaine à saint Antoine; je lui demande d'apporter à Georges une inspiration encourageante pour ma fête. Je ne désire au monde rien autre chose! À Dieu va!

On souffre beaucoup pour vivre. Moi qui ai tant fait mon chemin de croix, depuis des mois, je n'ai donc pas bien médité que je n'y ai pas puisé mieux le détachement des choses et des faux bonheurs de ce monde?

MARDI, PLUS TARD [8 JUIN] – La Bruyère écrit :

Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, et quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie. L'amitié, au contraire, a besoin de secours, elle périt faute de soins, de confiance, de complaisance.

C'est donc d'amour que j'ai toujours aimé Georges.

LE SOIR [8 JUIN] – Berthe est venue. Nous avons beaucoup causé de mille choses et sa visite m'a distraite. Elle vient à peine de partir. Je l'aime bien, après Évangéline. Avec Évangéline, c'est aujourd'hui ma meilleure amie.

LUNDI, 14 JUIN 1920 – Georges n'a pas manqué ses examens! Il n'est pas venu, *son épreuve* n'est que pour le 2^e mardi de juillet. Quel contentement j'ai eu à apprendre cela! Il m'a écrit.

Aujourd'hui, j'arrive d'Ottawa où j'ai passé deux jours. Blanche Robillard fait bien pitié. Elle est maigre et vieillie.

MERCREDI, 16 JUIN 1920 – Je lis *L'Art d'écrire*, d'Albalat³⁹. J'aurais dû voir ce traité plus tôt. Il faut tellement que j'étudie si je veux progresser et ma formation est tellement sommaire, tellement puérile.

Je n'ai jamais analysé d'auteurs, je ne sais juger que par boutades et par impressions, sans méthode, – et Georges m'en fait pourtant des morales depuis un an! et plus!

Albalat m'intéresse et chaque indication qu'il donne me tente à suivre. Là – je vais comparer, histoire de me faire une opinion, trois récits de tempête : un de Loti, l'autre de Chateaubriand, l'autre de Bernardin de Saint-Pierre.

Demain soir, je pars pour Sorel.

LE 25 JUIN – Je suis rentrée de Sorel hier. J'ai revu mon Georges. Je l'aime de plus en plus, et je serai bien malheureuse si l'avenir nous sépare.

LE 1^{ER} JUILLET – Je suis à Percé depuis trois jours. Je commence seulement à écrire et à lire. Pour le style, j'ai des pages choisies de Maupassant. Et je continue à lire *L'Art d'écrire* d'Albalat. J'ai peu prié; je n'irai pas à la messe cette semaine. Je me repose.

J'ai trouvé étrange d'avoir tant l'impression d'être chez nous en arrivant à Percé. On s'habitue à un pays, et très vite. On oublie que tant de milles nous séparent du vrai foyer, et qu'il a fallu un si grand voyage pour venir jusqu'ici.

J'ai hâte d'avoir quelque nouvelle de Georges – mais je n'en attends guère maintenant. Que Dieu le garde et le bénisse!

SAMEDI, LE 3 JUILLET – Hier, j'avais une petite lettre de G. Jour heureux! Et puis, il a fait beau, une mer d'un bleu violent, des vagues, un ciel pur. J'ai pris mon premier bain. J'ai fait un article. Aujourd'hui, je lis, il pleut, la journée s'annonce tranquille.

LE 15 JUILLET – Ce matin, une carte de Georges, qui m'est une émotion, parce que justement je suis encore à m'en faire. Hier, le journal annonçait la liste des candidats à l'examen du barreau et son nom n'y était pas. Alors, je me suis encore cru le droit de m'inquiéter.

Je vais à la messe presque chaque jour. Ce matin, j'ai mieux prié et je me suis offerte et j'ai offert mon amour à la volonté du bon Dieu.

On est malheureux inutilement, quand on est angoissé, sachant que le Ciel même prend soin de nos jours et qu'il sait ce qu'il nous faut. Mais quand on s'est fait une idée du bonheur qu'il nous faut, on souffre à craindre qu'elle doive tomber comme une illusion. J'ai fait quelques excursions, j'ai écrit, Évangéline vient ce soir. J'ai hâte.

LE 17 JUILLET – Évangéline est arrivée. Elle n'est pas assez enthousiaste, par exemple. C'est son caractère. Elle dit toujours exactement ce qu'elle pense.

J'ai eu un peu mal à la tête, je n'ai guère travaillé – mais j'ai commencé à relire *Le Démon de midi* que j'avais lu il y a quatre ans.

Georges m'a dit avoir lu ce livre avec une grande émotion – et que ce livre lui avait fait grand bien, en le mettant en garde sur certains points de son caractère.

Georges aussi c'est un orgueilleux. Mais j'espère bien que sa religion n'est pas aussi excessivement théorique que celle de Louis Savignan⁴⁰, et qu'elle garde assez de piété pour le préserver des faiblesses et des compromis. Ne m'a-t-il pas écrit qu'il avait la larme à l'œil, à une cérémonie religieuse naïve et touchante? Sa sensibilité est aussi profonde, et elle fait sans doute contrepoids à son orgueil.

Ce qui m'amuse – pour faire suite à nos discussions – c'est cette faute de Louis Savignan, qui prend un peu sa source dans le mariage fait par principes et sans sentiment, sans amour, ce mariage qui, à mon point de vue, est coupable. Georges cependant hésite peut-être encore à le condamner. Il croit qu'on peut faire sa vie en bonnes œuvres, en poursuivant un idéal, et en n'écoutant pas nécessairement le cœur. Et cependant, si l'on n'aime pas, moi je pense que l'on pourra plus difficilement être fidèle à ses devoirs, parce que l'homme a besoin de tendresse et d'être aimé et compris, et que tôt ou tard, il cherchera à l'être, en dépit de sa grande force présumée, de ses résolutions de barrer la route à ses sentiments.

DIMANCHE, 18 JUILLET 1920 – Je me suis affreusement ennuyée de Georges, au fond de mon cœur, toute la journée. J'ai souffert. Il y avait une liste de reçus avocats. Son nom n'y était pas. J'ai tant prié, je voulais tant et il devait être bien préparé. Je me remets à le croire perdu

pour moi, et je me résume tous les bons souvenirs, et j'aurais une soif folle de le revoir, de le revoir doux et tendre.

Des expressions de sa bouche et de ses yeux me revenaient en mémoire tout l'après-midi; et des paroles qu'il m'a dites. J'aurais pleuré.

Mon Dieu, je Vous offre mon épreuve et ma peine immense. Mais guidez-le, je Vous en supplie.

LUNDI SOIR, 11 HEURES [19 JUILLET] – Je ferme *Le Démon de midi*, que je relis pour penser à mon roman à moi, à mon drame. Le portrait de G. est devant moi, en pleins rayons de lampe. Je le regarde. Je l'aime, j'y pense et je me demande si je dois encore croire qu'il est perdu pour moi, que nous ne fonderons pas ensemble le foyer que j'ai rêvé et la maison que nous voulions édifier.

Pense-t-il aussi à moi? Souffre-t-il ce soir? M'aime-t-il comme je l'aime? Aujourd'hui, j'ai prié pour nous à la messe, mon cœur s'est apaisé et j'ai oublié un peu tout le jour que je devais avoir des regrets. J'attends, j'espère je ne sais quoi.

Il pleut. J'ai lu. Je vais redire la prière de mon *Imitation* – pour lui et pour moi : « Mon Dieu, Vous savez ce qui est le mieux, faites ceci ou cela, suivant Votre volonté », etc... et me coucher.

C'est dans toutes les crises qu'elle suscite en nous que la vie renouvelle son intérêt. Si nous avons tant peur de nous perdre, et que les circonstances à la fin nous rapprochent, comme notre bonheur sera plus doux, plus grand! Et le bonheur, c'est un peu un rêve. Quand on le possède, on le gâte souvent, et il ne nous est donné en bas qu'incomplet.

MARDI SOIR, 20 JUILLET – Le journal de samedi confirme la mauvaise nouvelle. Georges n'est pas reçu. Décidera-t-il quelque autre chose? Ou s'il se représentera? Que je le plains! Qu'il doit de nouveau souffrir et être déçu! Je souffre, moi aussi. Je veux me réfugier dans le travail.

Cet après-midi, j'aurais pu pleurer en voyant de nouveau la liste. J'étais avec Évangéline et M^{lle} Gravel. Je leur ai demandé de marcher, et nous sommes montées au sommet du mont Sainte-Anne. Je me suis fatiguée. Ce soir, je dormirai bien, malgré tout. S'il peut m'écrire! Que je l'aime!

LE 26 JUILLET – Il m'a écrit. Il se reprendra. Il m'assure avoir acquis une expérience bien utile, mais ajoute qu'il voudrait bien que sa vie ne se perpétue pas en ces genres d'expérience.

Je pense à lui sans cesse. J'ai peur que notre rêve soit bien compromis, mais je m'afflige surtout pour lui, pour ce cauchemar qui va peser sur lui encore tant de jours. Je vais prier, prier plus encore! Mon pauvre Georges!

Je le revois, je revis certaines de nos soirées, les meilleures. Je suis sans cesse avec lui.

Et les jours passent. Je fais quelques excursions, avec une indifférence pour tout au fond de moi. Je m'ennuie de mon héros. Je voudrais le revoir, lui parler. Tant de jours passeront avant qu'un peu de bonheur me soit donné.

26 AOÛT 1920 – Mon journal est resté à Percé, pendant que de Chandler on venait me chercher. J'y ai vécu des jours paisibles, heureux, intéressants. Georges m'a écrit fidèlement, quoique de trop petites lettres. Nous nous chamaillons!

Les Dubuc me sont de plus en plus attachés et j'aime toute cette famille. M. Dubuc, père, est un homme si remarquable, le vrai père de famille, réfléchi, philosophe, chrétien, et un industriel dont la vie serait digne d'être écrite.

Rencontré là les Rivard⁴¹, Adjutor, l'auteur de *Chez nous* et de *Chez nos gens* et en même temps, Henri Bourassa. Que de conférences gratuites, par la suite, j'ai entendues!

M. Bourassa est extrêmement sympathique, familial, paternel. S'il est orateur, il est aussi fin causeur, et j'aurais voulu noter les anecdotes qu'il semait dans la conversation. Toutes me paraissaient dignes de passer en conte. Quelques-unes, sur madame Routhier qui s'appelait Clorinthe, m'ont bien fait rire. La première s'intitulait : « Le premier miracle de Clorinthe ».

M. Routhier⁴², jeune avocat, est demandé comme candidat dans Témiscouata. Il se refuse. Il était alors assez pauvre, les élections se faisaient en Témiscouata à coup de breuvages. L'affaire ne le tentait pas. Il dut accepter à la fin. Prudent, il met de côté un cent piastres, pour se remettre à flot si ça n'allait pas. Il mit les cent piastres à clef dans un tiroir. Les élections arrivent. Il rentre le soir, fourbu, la tête lourde, démoralisé – et s'endort. Et, le matin, sa première pensée de « défait » est pour sa réserve. Il ouvre le tiroir, ne trouve que quatre-vingts dollars. Étonnement! Il court à la recherche de Clorinthe et s'informe si elle a vu sa petite fortune, mais il a à peine achevé sa phrase qu'elle s'exclame : « Oui, oui, mon rat, je l'ai vu ton cent piastres, j'ai fait dire vingt piastres de messes pour que tu sois battu! »

Il paraît qu'elle parlait du nez!

Une autre fois, Clorinthe et mon rat faisaient un voyage en bateau. Clorinthe passait pour un peu jalouse, le juge étant assez galant et généralement plaisant aux dames!

Clorinthe le cherchait. Elle rencontre Xavier Simon, qui passait pour avoir de l'esprit. Elle l'interpelle : « Monsieur Simon, avez-vous vu

mon rat? » Et M. Simon de répondre aussi vite : « Oui, Madame, je l'ai vu votre rat, et vous feriez bien d'y voir. Y avait une belle chatte blonde qui rôdait autour! »

Ces petites anecdotes racontées par Bourassa, pendant un souper à Villa-Marie, c'était irrésistible. Il a raconté deux ou trois histoires de pêcheurs que j'essaierai de noter demain.

VILLA-MARIE, CHANDLER, 4 SEPT. 1920 – Je suis rentrée à Villa-Marie depuis une semaine. La vie y est intéressante et douce et bonne. Passé deux jours au bois, à la Rivière Ouest. Aujourd'hui, j'ai consolé des affligées! Une partie de la famille s'est *embarquée* en auto pour aller au-devant de M. Dubuc à Carleton. Esther⁴³ et Marthe n'en étaient pas. Marthe se révoltait, criait, pleurait. Il a fallu bien des caresses et des supplications pour lui faire retrouver son sourire. J'ai forcé le mien! G. ne m'a pas encore écrit cette semaine et j'en souffre. Je ne renonce pas encore à lui. Je prie. Si Dieu m'écoutait. Mon Dieu sait mieux que moi ce qu'il me faut.

Léo-Paul D. m'a écrit hier. J'en ai été contente.

J'ai pris mon bain de mer, joué au tennis, et travaillé un tout petit peu ce matin. J'ai, à Villa-Marie, repris ma tranquille petite chambre de l'été passé.

J'ai beaucoup prié aujourd'hui.

CHANDLER, LE 11 SEPT. – Je pars pour l'Europe dans quatre semaines, si rien ne change. C'est extraordinaire, les imprévus de la vie. Je suis contente, et j'ai peur à la fois. J'aurais beaucoup peur de tant d'imprévu, de tant d'inconnu, si le bon Dieu ne m'avait pas tant promis qu'il veille sur moi et arrange ma vie.

Comment maman prendra-t-elle mon projet? Elle sera contente, me trouvera chanceuse et ne se plaindra pas d'avoir une enfant si peu à elle, toujours ailleurs et partout.

Georges, que pensera-t-il? Je n'en saurai rien. Ses lettres me choquent, me font grogner. J'en ai eu une longue il y a deux jours. Mais ce sont des épîtres d'un personnage qui prend une façade spéciale, de circonstance, pas la sienne du fond, un masque pour me détourner. J'en souffre. J'offre cela à Dieu. Je prie. J'ai beaucoup de peine à me retenir de glisser dans la pente des rêveries tristes. Je ne veux pas me résigner à perdre le bonheur rêvé – et il me paraît de nouveau si compromis. J'essaie bien de me servir ma propre philosophie, à savoir qu'on n'est jamais tout à fait heureux, que ce qui me tente serait peut-être la souffrance, que Georges a certains défauts et un genre qui me blesseraient souvent, que ma malade sensibilité trouverait, dans notre union, tant de sujets d'afflictions. Je me raisonne. Je le vois tel qu'il se montre dans

ses bizarres lettres – toujours changeant – et muet et crispé sur ses sentiments – après pourtant m’avoir appelée sa bien-aimée Miche, et m’avoir promis qu’il m’aime follement.

Non, il ne paraît plus m’aimer ainsi. Quel jeu nous aurons joué tous les deux, quel jeu dur pour mon cœur qui voudrait tant savoir s’il peut enfin se fier et s’abattre là! Mais je pars pour l’Europe. Sans l’espoir de retrouver un meilleur G. au retour, sans l’espoir de voir les circonstances s’adoucir, il me semble que rien ne vaut, et dans le décor de rêve où je vis et avec la perspective d’un voyage enviable, j’ai eu malgré moi ma hâte de me voir étendue à jamais sur le lit de la fin, de voir le bon Dieu et de n’avoir plus la vie à faire!

MONTREAL, 21 SEPT. – Je prépare mon voyage, mais le cœur plutôt triste. J’ai peur. Et j’ai eu d’autres nouvelles de G. Il se retire, tout en me redemandant de rester toujours son amie, malgré tout. Pauvre lui, il souffre autant que moi, et je crois qu’il m’aime encore autant, et seules les circonstances et sa position incertaine le font être ainsi apparemment tourne-au-vent et inconséquent. Il demande que je ne cesse pas de lui écrire, si je le veux, si je ne trouve pas cela illogique.

Je lui ai répondu, quatre pages, que je crois raisonnables, modérées.

Que Dieu nous bénisse! Je garde un peu d’espoir encore, en dépit du triste état de choses. Il me semble que le bon Dieu nous ramènera l’un à l’autre.

LE 25 SEPT. – Hier, reçu une autre lettre de Georges. C’est toujours une douceur. Mais je suis malade – une espèce de grippe.

26 SEPT., DIMANCHE – Je lis. L’histoire de *Madeleine de Glapion, demoiselle de Saint-Cyr*⁴⁴. Un grand paragraphe me paraît, entre d’autres, sage et à noter :

Préférer ce qu’on a, quel que soit l’état où l’on arrive, s’en accommoder avec courage, réprimer ses impatiences, rester maîtresse de soi, ne pas croire au bonheur des autres, en déplorant son propre sort. On crée soi-même l’intérêt de sa vie, elle nous rend ce qu’on lui donne, on lui donne ce qu’on a soi-même, les ors et les brocarts n’ajoutent rien. Une chose est pareille à l’autre. Ce qu’il faut se garder de croire, c’est que le romanesque, le pathétique, le sublime peuvent être maintenus longtemps dans une vie. Outre que ces sentiments excessifs et la tension qu’ils imposent tueraient l’organisme le plus résistant, ils n’apparaissent qu’à des heures isolées dont il faut apprécier la splendeur, sans croire à leur durée possible. L’âme humaine n’est pas faite pour certaines altitudes. Heureux ceux qui les ont atteintes, ne fût-ce qu’une fois, ils ont un avant-goût du ciel, mais que le reste de leur existence soit raisonnable, souriant

JOURNAL 1920

*et courageux. Le patient vaut mieux que le fort et celui qui dompte son cœur
vaut mieux que celui qui prend des villes.*

LE 30 [SEPTEMBRE] – Je sors peu. Je suis plus heureuse. Mon voyage est décidé. Je pars le 20. Je suis contente. Georges m'écrit vite. Mardi, j'avais une lettre et un portrait. Le bon Dieu me le gardera peut-être, mon Georges. Je le voudrais. Mais si ce n'est pas sa volonté?

Je lis. Je n'écris pas assez. Je ne me sens pas en goût, et cependant, j'ai bien du temps.

SAMEDI, 2 OCT. 1920 – Je suis allée à la maison mère voir Mère Édith et Mère Sainte-Anne. Visite gaie, encourageante. Que Mère Anne est fière de moi! Elle est ravie de mon voyage et va m'acheter des livres pour m'aider et me donner des commissions.

Mère Édith, à qui je voulais payer mon cours d'art culinaire, s'est refusée et m'a plutôt donné un joli panier en foin d'odeurs!

Je prie le bon Dieu. Je Le prie pour Georges. J'ai hâte de le revoir, Georges.

VENDREDI, 8 OCT. – Je pars dans cinq jours, le 13 oct., par l'*Empress of Britain*⁴⁵. Comme c'est proche et comme c'est étrange, les impressions que j'ai! Celle qui domine, c'est la fatigue. Une fatigue sans pareille, accablante et faite de mes battements de cœur trop fous.

SAMEDI, LE 9 OCT. /20/ – Grosse journée! Suis allée ce matin au *Devoir* puis à mon passeport, puis à la Banque. Tout a été pour le mieux. Au *Devoir*, j'ai vacance jusqu'à mon arrivée là-bas.

Claire Marcil veut venir me reconduire à Québec en auto. Je partirais lundi matin, ou mardi. J'ai demandé qu'elle remette cela à mardi [12 octobre]. Cet après-midi, je suis aussi allée dire adieu au Père Trudeau. Il m'a promis de m'écrire – et il m'a assurée qu'il gardait de moi un bien bon souvenir. J'étais au fond fort émue.

Je suis brisée. C'est un grand émoi, partir pour l'Europe. J'attendais un peu G. aujourd'hui. Il ne viendra pas. Il faut bien que je ne sois pas heureuse en tout.

Aujourd'hui, à toute heure, j'ai prié intérieurement. J'ai tour à tour remercié, puis aussi offert ce que je souffrais en moi-même. Ce sera beau, mais c'est effrayant à la fois s'en aller ainsi.

Notes

- 1 026/003/003. Ce Journal contient les années 1920 et 1921.
- 2 Maurice Barrès (1862-1923), *Vingt-cinq années de vie littéraire*, Paris, Bloud, 1911.
- 3 Maurice Barrès, *L'Appel au soldat*, Paris, Fasquelle, 1900, 552 pages.
- 4 « La Vallée de la Moselle », chapitres 10 et 11 de *L'Appel au soldat*.
- 5 Jean-Baptiste Lafrenière (1874-1939), notaire et maire de Sorel, époux de Caroline Pontbriand (Sorel, 6 août 1900), fille de Georges-Alfred Pontbriand et d'Émilie Beauchemin. Cordélia Pontbriand, mère de Georges Monarque, est sœur de Caroline Pontbriand.
- 6 Le 19 janvier 1920 est un lundi.
- 7 Le 21 janvier 1920 est un mercredi.
- 8 Elliott Tardif (1890-1951), machiniste, frère de MLN. Né à L'Assomption le 23 février 1890, fils de Benoni-Zoël Tardif, mécanicien et chauffeur de locomotive, et d'Hélène Beupré. Il étudie au Collège de l'Assomption de 1902 à 1905 (70^e cours) et épouse Léa Pilote (Montréal, 1^{er} septembre 1913), fille d'Antonio Pilote et d'Elmina Larocque. René Tardif est leur fils, baptisé Jean-Paul-René Tardif, à Montréal, paroisse Saint-Jean-Baptiste, le 27 juin 1914.
- 9 Hippolyte Taine (1828-1893), historien et philosophe, *Philosophie de l'art* (1865 et 1882).
- 10 Lucie Félix-Faure Goyau (1866-1913), femme de lettres française, auteure de plusieurs ouvrages dont *Spectacles et reflets*, *l'âme des enfants*, *des pays et des saints* (1912) et *L'Évolution féminine*, *la femme au foyer et dans la cité* (1917, publication posthume).
- 11 François de Sales (1567-1622), né au château de Sales, en Savoie, canonisé en 1665, auteur d'*Introduction à la vie dévote*. Œuvre rédigée d'abord sous forme de lettres à la femme d'un de ses cousins.
- 12 Madeleine : Anne-Marie Gleason (1875-1943), née à Rimouski d'un père irlandais, épouse du Dr Wilfrid Huguenin (Montréal, 1904). Elle signe Madeleine Huguenin, mais est désignée dans le milieu journalistique et dans ses écrits par le seul prénom Madeleine. Journaliste à *La Patrie*, elle quitte ce journal en 1919 pour fonder *La Revue moderne*. Voir Jean-Christian Pleau, « *La Revue moderne et le nationalisme, 1919-1920* », Mens : revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française, vol. 6, n° 2. 2006, p. 205-237.
- 13 Madeleine Huguenin (1906-1929), fille du Dr Wilfrid Huguenin et d'Anne-Marie Gleason. En apprenant la mort de cette jeune fille, MLN écrit : « Lundi, j'ai appris la mort de Madeleine Huguenin, morte triste, affreusement. Elle est morte d'une lésion au cœur, à 23 ans. Elle était née avec tous les dons. Elle n'a pas été élevée, jetée sans armes au cœur de la vie dans ce qu'elle a de plus dangereux. Je pleure moins sur sa mort que sur sa courte existence gâchée. La jolie tête aux cheveux blonds que j'embrassais quand elle avait 11 ans! » MLN, 6 avril 1929, Journal IX. 026/003/007.
- 14 Lucile Clément, épouse de Victor Barbeau.
- 15 Louis-Alphonse Pouliot (1886-1965), avocat en 1909, président de l'Association du Jeune Barreau en 1916. Époux de Cécile Monette (Outremont, Saint-Viateur, 22 septembre 1928).
- 16 Louis Dupire (1887-1942), né à Ploëmel (Morbihan, Bretagne) le 5 décembre 1887, fils d'Eugène Dupire et de Louisa Le Terte. Journaliste au *Devoir*. Il a épousé Yvonne D'Estimauville (Saint-Jacques-le-Mineur, Montréal, 4 mai 1914). Grand-père de l'acteur Serge Dupire.
- 17 Henri Bourassa (1868-1952), journaliste et homme politique, fondateur du journal *Le Devoir* en 1910.
- 18 Georges Pelletier (1882-1947), né à Rivière-du-Loup. Avocat en 1904, il abandonne bientôt la pratique du droit pour faire du journalisme. Secrétaire de rédaction au *Devoir*

de 1915 à 1923. BAnQ-M, CLG5.

19 Hector Bernier (1886-1947), *Au large de l'écueil*, Québec, Librairie de l'Événement, 1912, 319 pages. De retour à Québec, Jules Hébert fait la rencontre d'une touriste française qui vient visiter le Canada avec ses parents. Coup de foudre entre Jules et la Française, mais c'est là un amour « interdit », car la famille de la dulcinée est socialiste athée.

20 Marie Rocher, baptisée Marie-Louise-Clotilde le 26 février 1892 (Montréal, Cathédrale Saint-Jacques), fille d'Auguste Rocher, avocat, et d'Estelle Lévesque. Elle demeurait rue Saint-Denis, 942A [aujourd'hui 4178]. LMD.

21 Pierre Véber (1869-1942), auteur dramatique et journaliste; il écrivit aussi des contes et des feuilletons satiriques. *Main gauche : comédie en trois actes*, Paris, Libr. théâtrale, [1902].

22 Louis-Édouard Trudeau (1884-1929), ordonné prêtre en 1910, dominicain, donna des conférences d'études pour les Enfants de Marie à Notre-Dame-de-Grâce. DC, 5.

23 « L'amour d'un homme n'occupe qu'une partie de sa vie d'homme; l'amour d'une femme occupe toute son existence. » Lord Byron, *Don Juan*, chant I.

24 Colette Yver, pseudonyme d'Antoinette de Bergevin (1874-1953), catholique et féministe, elle fait partie du jury du prix Femina. Auteure prolifique : *Comment s'en vont les reines* (1905), *Princesses de science* (1907), *Dans le jardin du féminisme* (1920) et d'un très grand nombre de romans.

25 Idola Saint-Jean (1880-1945), journaliste, enseignante et féministe québécoise. Avait commencé à rédiger des textes pour *Le Nationaliste* le 21 mars 1915 : « Causerie féminine du dimanche ».

26 René Gautheron (1876-1970), agrégé de lettres, de Paris, chargé de cours de littérature à l'Université Laval de Montréal. *Annuaire de l'Université Laval, pour l'année académique 1918-1919*.

27 Athala Tardif (1869-1934), célibataire, demeurera avec sa « belle-mère » Hélène (mère de MLN) jusqu'à sa mort. Elle sera inhumée à L'Assomption le 12 juillet 1934 à l'âge de 64 ans. « Athala est morte ce matin. Je pars pour Montréal cet après-midi, le cœur gros. Elle a été si bonne pour moi, toute ma vie; et, malgré que j'avais dit que je la plaindrais tant de son existence d'aujourd'hui, moitié aveugle et condamnée à l'oisiveté, elle, l'activité même, je ne peux m'empêcher de pleurer. Maman sera seule. Je prie le ciel que les complications que cette mort amènera s'adoucissent. Athala est morte en 24 heures, doucement, chrétiennement. Elle a tout laissé son petit avoir à maman. » MLN, 10 juillet 1934, Journal IX. 026/003/007.

28 Mireille Parent, baptisée à Montréal, paroisse de Saint-Denis, le 29 février 1920, fille d'Honoré Parent, avocat, et de Blanche Garceau.

29 Saint-Paul, paroisse du canton de Chester, aujourd'hui Chesterville, comté d'Arthabaska, Centre-du-Québec. MLN a pensionné au presbytère chez son cousin, le curé Joseph-Omer Melançon, né en 1863, fils d'Isaac Melançon et de Rose-de-Lima Beupré, sœur d'Hélène Beupré (mère de MLN).

30 Henryk Sienkiewicz (1846-1916), auteur polonais, écrivit le roman à succès *Quo vadis?*, dont l'intrigue se passe au temps de Néron, qui lui valut le prix Nobel de littérature en 1905.

31 Éva Circé-Côté (1871-1949), fille de Narcisse Circé, marchand, et de Julie-Ézilda Décarie. Journaliste et bibliothécaire, elle utilisa plusieurs pseudonymes dont celui de Colombine. Épouse de Pierre-Salomon Côté (Montréal, Saint-Jean-Baptiste, 29 avril 1905), médecin.

32 Lionel Beupré, courtier, fils de Wilfrid Beupré, médecin, et de Robéa Gadoury, épouse Angéline Lemieux (Québec, 18 mai 1920), fille de Joseph-Edmond Lemieux, marchand, et de défunte Éva Berlinguet. Présence de Jeanne Beupré, sœur de

l'époux. Le Dr Wilfrid Beaupré, père de Lionel et de Jeanne Beaupré, est cousin d'Hélène Beaupré, mère de MLN.

33 Jeanne-Georgette-Honorine Beauchamp, fille de Moïse Beauchamp, employé civil, et de Marie-Louise-Alzire Lévesque, épouse (Montréal, Notre-Dame, 18 mai 1920) Joseph-Philippe Rajotte, électricien, fils de Pierre-Philippe Rajotte et de Marie-Geneviève Duteau de Grandpré, de Sorel. Une lettre de MLN à Honorine a été conservée, datée du 12 décembre 1911; 026/008/021.

34 Antonin Eymieu (1861-1933), jésuite français. À la Librairie Académique Perrin, il publie *Le Gouvernement de soi-même, essai de psychologie pratique*, 1^{re} série, « Les grandes lois » (1905) et 2^e série, « L'obsession et le scrupule » (1909).

35 Claire Marcil, fille de Charles Marcil et de Marie-Louise Pearson, épousera Georges-Louis Bruchési à Ottawa en 1938.

36 Madame Eugénie Ranger, épouse d'Oscar, habite alors rue Saint-Christophe. LMD.

37 Onésime Gagnon (1888-1961), avocat en 1912, époux de Marie-Cécile-Eulalie Desautels (Québec, 8 janvier 1920), fille de Joseph-Cyprien Desautels, notaire, et de Hectorine Palardy.

38 Camille Bellaigue (1858-1930), *Gounod par Camille Bellaigue*, Paris, F. Alcan, 1910, 240 pages.

39 Antoine Albalat (1856-1935), critique français. Auteur de *L'Art d'écrire enseigné en vingt leçons*, Paris, Armand Colin, 1899.

40 Louis Savignan, personnage du *Démon de midi*, roman de Paul Bourget.

41 Adjutor Rivard (1868-1945), romancier et linguiste. Auteur de *Chez nous* (1914) et *Chez nos gens* (1918), prix de l'Académie française.

42 Adolphe-Basile Routhier (1839-1920), époux de Clorinde Mondelet (Québec, le 12 novembre 1862). En 1874, il s'est présenté au fédéral comme candidat conservateur dans Kamouraska et non Témiscouata. Devenu juge et auteur des célèbres paroles du « Ô Canada », il venait de mourir dans Charlevoix en juin 1920.

43 Esther Dubuc (1910-1971), Marthe Dubuc (1907-1942), deux des filles de J.-E.-A. Dubuc et Anne-Marie Palardy. Voir *Villa-Marie sur mer*, BAnQ – Saguenay, P58-1.

44 Jehanne d'Orliac (1883-1974), romancière, auteure dramatique et historienne. Auteure de *Madeleine de Glapion*, *demoiselle de Saint-Cyr*, roman, Paris, Ernest Flammarion, 1919.

45 Ce navire partit de Québec le 13 octobre. Mais MLN ne voyagea pas avec l'*Empress of Britain*, mais l'*Empress of France*, navire construit en 1913-1914, propriété de la Canadian Pacific Ocean Service depuis 1919. Ce bateau faisait généralement la navette entre Québec et Liverpool. Et MLN ne partira pas de Québec le 13 octobre mais le 3 novembre. Voir *infra*, le 4 novembre 1920.

JOURNAL V ET VI¹

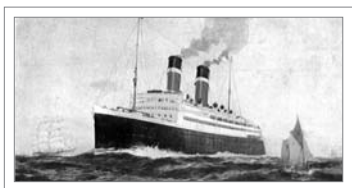
À BORD DE L'EMPRESS OF FRANCE²,
4 NOV. 1920 – Le paquebot a quitté Québec
hier au soir vers cinq heures et demie.
D'avance, je m'étais fait une joie de voir
la côte et les montagnes en longeant l'île
d'Orléans, puis le Cap Tourmente. Je n'ai
rien vu. Il faisait déjà noir.

L'après-midi a été fort gai, et je n'ai
pas ressenti de déchirement, au moment
du départ. J'étais trop contente, trop amusée par les voyageurs et la gaieté
des amis qui sont venus nous reconduire, puis nous dire au revoir. Tout le
temps que le paquebot a mis à démarrer puis à laisser le quai, Jeanne B.,
Mignonnette et Françoise et Georges R. et Antoine nous criaient des « au revoir »,
et l'on voyait dans l'obscurité s'agiter les mouchoirs blancs au bout d'une
canne.

Après, nous sommes rentrées. Puis, ç'a été l'installation dans la cabine.
Marie³ et madame Dubuc avaient reçu quantité de fleurs, et nos chambres
furent parées comme pour une fête. L'installation est faite et me voilà déjà
acclimatée au genre de vie si nouveau. L'Empress est un véritable palais flot-
tant. Rien n'a encore bougé et l'on se sent solide comme dans un bel hôtel
bien assis.

Le souper a été agréable. Mes compagnons de route sont si gentils et
M. Dubuc⁴ rend facile ce qui ne l'est pas. Je me sens confiante et heureuse.
Maman m'a écrit hier qu'elle était certaine de n'être pas inquiète de moi
parce qu'elle remettait entre les mains de Dieu mon voyage.

Il y a peu de Canadiens français à bord. Un M. Morgan⁵, avocat,
autrefois de Sorel, puis de Meudon. À part cela, des *Torontoniens*, des



Empress of France
Source : Wikipédia.media.

Anglais. Peu de figures intéressantes à part quelques ministres et des jeunes femmes avec de jeunes maris.

J'écris dans la bibliothèque. La journée a été calme. Ce matin, nous avons déjeuné dans nos lits vers dix heures. Puis après le bain, nous sommes sorties nous promener. La mer était bleue et calme. Cet après-midi, elle l'est encore, mais les vagues montent et éclatent. Les couleurs sont transparentes. C'est exquis. Seulement, comme on approche vers Belle-Isle, nous sentirons bientôt que ça roulera.

Hier soir, j'ai écrit à maman, à Georges, à Jeanne. J'ai reçu des bons et, de Jeanne, un bracelet ruban pour ma montre.

VENDREDI [5 NOV.] – Bonne journée, bien agréable. Ce matin, nous sommes passés à Belle-Isle. On voyait très bien les côtes. Nous avons croisé – d'assez loin – deux ou trois banquises.

Ce soir, nous sommes en plein océan et le bateau roule un peu. Je ne sens encore rien. Cela me met même plutôt en gaieté. Et je m'amuse avec Marie. J'ai fait trente fois le tour du pont. M. Morgan nous a amenées, Marie et moi, faire le tour depuis le bas du paquebot jusqu'en haut. J'ai lu un petit livre bien amusant dans ma journée.

Hier soir, nous avions un invité à notre table, M. Lucot, un Allemand. Nous avons bu du champagne, et je ne sais si c'en est le bienfaisant effet, mais j'ai dormi comme un bonheur et je me sentais encore dispose, fraîche et heureuse ce matin. J'ai écrit à des amies et à Georges. Je suis contente.

SAMEDI, 6 NOV. – Encore une journée parfaite. Jamais la mer ne peut être plus bleue, le bateau bouge un peu, mais sans déranger mon cœur.

Hier, à souper, nous avons failli être malades, Marie et moi, mais nous nous en sommes sauvées grâce aux bons conseils de M. et M^{me} Dubuc. Ce sont mes bons anges. Si j'oublie jamais ce voyage-là, je serai bien ingrate.

En me promenant sur le pont, toute seule, vers six heures, hier, je rencontrais au même endroit, à chaque bout, un vieux monsieur. À la deuxième rencontre, je ris; à la troisième, il me félicite de tenir si bien le temps – en anglais. Et à chaque autre croisement, un mot aimable. J'avais affaire à Sir George Foster⁶, et je ne m'en doutais pas. Ce matin, M. Dubuc me renseigne et me dit de le faire parler français à une autre occasion. C'est le seul ministre anglais capable, paraît-il, de faire un bon discours dans notre langue.

Passé aujourd'hui la journée dehors, en partie à marcher, en partie à lire dans la chaise longue. Nous allons, Marie et moi, vers onze heures ou midi, en sortant du... lit, dire bonjour à madame Dubuc. Nous causons lecture. Elle me passe un livre et j'en ai pour la journée.

À midi, j'ai marché longtemps avec monsieur Dubuc. J'ai causé avec profit. Il ne parle jamais rien que pour parler, et l'on ne peut que tirer du bien de ce qu'il dit. Moins exemplaire est monsieur Morgan, qui est un vieux galant, nous fait des compliments et tend des pièges. Marie et moi, nous [nous] sommes amusées en prenant le thé avec lui, tout à l'heure.

Ensuite, nous avons fait le tour du pont, le ciel est clair. Il y a des étoiles. C'est merveilleux. En moi-même, je dis beaucoup de « Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous », en remerciement de tant de beauté!

Traversée merveilleuse jusqu'au bout. Mercredi matin, 10 nov., nous étions à Liverpool.

DE LIVERPOOL À LONDRES – Dès sept heures et demie du matin, nous étions sur le pont. Le paquebot entrait dans le port, à Liverpool. Le jour se levait, un peu brumeux, comme il l'est ordinairement, paraît-il, en ce pays-ci; cependant, on sentait sous l'humidité enfumée, le soleil qui cherchait à se montrer. Des remorqueurs tirèrent notre paquebot pendant que nous nous sommes mis à regarder près de nous toute une nuée de goélands et de mouettes qui s'ébattaient près du bateau pour se disputer du pain qu'on jetait, puis se levaient ensuite et se disputaient dans l'air, semblable à du papier blanc déchiré au vent. Ma compagne Marie me serrait le bras, et en bonnes petites Canadiennes que nous sommes, nous pensâmes tout de suite à chez nous. « C'est comme à Percé », avons-nous dit. Et nous aurions été presque prêtes à assurer que ces oiseaux-là étaient canadiens.

Le paquebot s'approchait du quai, et tellement que les oiseaux s'enfuirent, et nous n'eûmes plus pour nous amuser que le peu de ville que du quai nous apercevions : édifice de la Douane, une tour un peu plus loin, découpée en clocher, et de grandes bâtisses derrière. Nous étions en Europe. Nous nous répétions que nous étions en Europe, et cependant, il nous semblait encore que ce n'était pas vrai. La traversée avait été courte, si douce. Et ce premier aspect d'une ville embrumée et d'un port ressemblait encore trop à la ville chez nous, ou à une ville voisine. Cependant, quand nous eûmes traversé les quais, et près du chemin de fer, nous eûmes enfin l'impression d'être ailleurs. Grand accès de gaieté devant les wagons et la locomotive. Que tout cela est petit à côté de nos énormes et effrayantes machines! Nous les regardons en nous rappelant les trains que nos frères enfants eurent jadis pour étrennes. Les gens sérieux et importants, qui n'en sont pas à leur premier voyage, s'amuse de notre étonnement. Mais quand le train part, nous trouvons qu'il part très bien, très vite, et nous ouvrons les yeux

très grands pour guetter la campagne anglaise. Mais avant d'y être, nous voyons de nouveau, sur les voies parallèles, quantité de wagons à marchandises, et nous ne pourrions pas nous empêcher de les signaler encore :

– Regardez donc, regardez donc, ils sont à peine grands comme deux tombereaux de chez nous!

J'ai franchement admiré la campagne anglaise. Le soleil rayonnait à travers un voile de brouillard très léger, et les terres vertes étaient belles avec leurs centaines de haies, et par-ci par-là leurs garnitures de chênes ou arbres divers, tous feuillus de feuilles froissées et jaunes, et tous ayant des statures imposantes d'arbres vieux et solides à la fois. Mais ce qui charme et surprend surtout, ce sont les canaux qui sillonnent dans ce pays les terres et qui se succèdent presque de mille en mille. On les a dirigés avec soin. Sur un côté, un étroit chemin docile les suit. On raconte que les animaux viennent y promener leurs sentiments et s'y mirer dans l'eau tranquille; mais le vrai rôle de l'étroit chemin, c'est de servir aux chevaux de peine qui traînent du bord la péniche qu'ils font glisser doucement sur l'eau calme. De place en place, des petits ponts s'élèvent pour traverser le canal. Ailleurs, on voit des écluses, et entre les villages, entre les villes, c'est, dans la beauté du paysage vert, la note la plus pittoresque.

Et les villages, les villes? On en remarque d'abord, avec un brin d'amusement, les cheminées; des cheminées innombrables, qui se tassent en rangées sur les maisons, rangées massives, hautes et faisant sortir et dépasser de leurs murs des séries entières de gros tuyaux de grès. Y en a-t-il, mais y en a-t-il donc! On s'exclame, on ne peut pas ne pas s'exclamer! Ensuite, on descend regarder les maisons. Toutes en brique, en brique rouge foncé, à deux ou trois étages, assez carrées, avec un toit à demi penché, la plupart en quatre triangles qui se joignent en pignon, pour serrer les cheminées. On en voit quelques-unes chez nous qui ressemblent à ces maisons-là. Même quelque part, j'ai prétendu reconnaître le petit presbytère protestant de Sorel. Mais toutes ces habitations se ressemblent plus que des sœurs, comme des jumelles. []

En regardant la campagne anglaise, si bien rangée, disciplinée et mâtée, je me demande bien comment une telle méthode n'est pas venue à bout d'*anglifier* le petit peuple conquis que nous avons été.

DE LONDRES À PARIS – Quitté Londres le matin du grand jour anniversaire de l'armistice, le 11 novembre. Beaucoup d'animation dans les rues, et des vendeurs d'images ou de ballons, ou de bibelots, à tous les deux pas, au bout du beffroi. C'est le souvenir le plus net qui me

restera de cette ville aperçue à la course, de la portière d'un taxi. Le seul souvenir, avec le son des cloches de Westminster dans la nuit, une vue admirable des fenêtres de l'hôtel Surry, sur la Tamise; mais une vue admirable voilée, l'eau qui coule, les ponts de pierre qui la traversent, et des monuments et des édifices dans le brouillard léger; et pour enregistrer cette image en moi, une mémoire rendue dolente par les fatigues du voyage.

Quand le train a commencé à courir vers Douvres, le soleil s'est montré et je m'en suis sentie toute renouvelée. Pendant deux heures, la campagne anglaise a de nouveau défilé devant moi : des champs de houblons, où il ne restait plus que des rangs serrés de perches droites et aiguës comme des lances, des récoltes foulées en mulons énormes et de fantaisie; de vieilles maisons, un château antique aperçu dans un parc immense, un moulin à vent à grandes ailes, ici et là, et enfin Douvres et la mer. Douvres, sol de craie, falaises découpées et éblouissantes au soleil... Il n'y a pas encore longtemps, c'était ici une zone dangereuse, et la rade conserve un air de guerre, et les phares gardent un œil inquisiteur.

Le Pas-de-Calais était calme comme un simple lac dormant, et son eau luisait au soleil, d'une teinte vert-bleu très pâle, comme on s' imagine volontiers que seuls les pastels peuvent en rendre.

J'attendais cependant dans mon cœur plus d'émotion à toucher tout à l'heure en France. De loin, quand la traversée s'achevait, nous avons recommencé à voir la terre. J'ai été un peu déçue de ne découvrir qu'une ligne mince, trop simple, trop petite, pas accidentée. Mais en approchant, la côte se caractérisait à l'entrée du port : c'était comme ma famille que je recherchais, et des vieilles choses et des usages et des reliques ayant été autrefois ceux des miens.

Dans le wagon à couloir, dont les romans m'ont tant parlé. Par la portière, ce sont des paysages français qui défilent. Une terre plate, moins verte qu'en Angleterre, plutôt colorée d'herbe jaunie, comme l'est celle de chez nous en automne. Le jour baisse très vite. Il est à peine quatre heures et l'on achève d'y voir. Les petits villages se succèdent : une théorie, si vous voulez, de vieilles maisons, quelques fermes, des arbres, des routes qui serpentent, des paysans revenant de leurs champs et qui s'en vont tranquillement vers le centre du village où ils habitent; des saules, dont on a coupé les branches et qui sur un gros tronc ne fleurissent plus que d'un balai échevelé. De harts fines. Et chaque fois que passe une ville, il me semble la reconnaître. C'est comme cela, exactement, que je l'avais vue en imagination, dans mon imagination devenue savante par la grâce des cartes postales, des images et des livres.

Nous allons par Amiens et par des régions dévastées. Le soir vient trop tôt. Quand nous y sommes, je n'en vois rien et n'ai plus qu'à attendre la clarté de Paris pour revoir quelque chose.

C'est égal, je suis en France. Je me le répète. Je m'en convaincs. Mon Dieu, les choses qu'on a longtemps rêvé d'avoir – et sans croire au fond qu'on finirait par les avoir – on a peine vraiment à les admettre, un jour, comme des réalités. On les tient à pleines mains et l'on s'étonne que ce soit elles.

Le train file. J'approche de Paris. Je n'ai pas l'impression d'avoir fait tant de chemin dans une seule semaine : il me semble que je ne suis pas déjà loin de ma province, et de ma ville, il me semble impossible que je sois déjà rendue. La grande distance est abolie.

Ce matin, 3 décembre, premier vendredi du mois, nous nous sommes rendues à Montmartre, une jeune amie française et moi. À 6 heures et demie, nous sortions de la maison, il faisait encore noir et il y avait en plus un peu de brume. J'aurais pourtant bien voulu du temps clair et du soleil pour voir, des hauteurs de la butte, tout Paris en réveil matinal. C'était ma première ascension vers la basilique du Sacré-Cœur. Mais par un trop merveilleux temps, le pèlerinage eût sans doute moins valu en grâces!

Nous avons pris le nord-sud – le tramway qui court sous terre. En un grand quart d'heure, nous étions au terme. Par la rue A(?), puis la rue Tardieu, nous avons gagné les escaliers. Il y en a je ne sais combien à escalader. À mesure que je montais, je me détournais pour contempler Paris. Mais hélas, toujours rien que les premières maisons auprès, et de la brume enveloppant obstinément tout le reste. En montant, je pensais à mes pèlerinages de chez nous, je pensais à l'Oratoire Saint-Joseph, mais au lieu d'avoir des champs à l'infini devant moi, je savais qu'il n'y avait que des habitations et des pierres si anciennes, si anciennes...

Enfin, ce fut Montmartre et je vis de près l'énorme dôme blanc et les clochetons byzantins qui tiennent les coins de la basilique?...

LUNDI, 15 NOV. 1920 – Je suis à Paris depuis jeudi soir [11 novembre]. Vendredi, ai vu Mère Marie de l'Ange-Gardien⁸, puis je me suis installée ici, à 33 rue d'Assas⁹. Samedi, suis allée au Commissariat du Canada¹⁰, ai trouvé beaucoup de lettres, et rencontré M. Morgan, avocat, de Montréal, qui m'a amenée visiter les Galeries Lafayette, l'église Saint-Augustin, puis passer sous l'Arc de Triomphe. En revenant, j'ai pris le thé. Le soir, écrit.

Dimanche, j'ai écrit tout l'avant-midi et j'ai passé l'après-midi en tournée, puis un quart d'heure à la Madeleine.

Lundi, à la Banque nationale, au Commissariat, sur les boulevards, Au Bon Marché¹¹. Me suis inscrite à l'Institut¹² et suis allée entendre un cours sur Chateaubriand qui ne m'en a pas appris beaucoup plus que je n'en savais.

Ce soir, je suis fatiguée. Je me coucherai très tôt.

J'aime toujours Georges.



Institut catholique de Paris
Source : Wikipédia.media.

PARIS, MERCREDI LE 17 NOV. – Hier, je suis sortie toute seule. Je me suis rendue au Musée du Luxembourg, tout près d'ici, de très bonne heure. J'ai visité, sans m'éterniser, mais avec assez d'attention. J'aime surtout les sculptures, pour toute la vie qu'il y a dans ces yeux de marbre, de bronze ou de pierre.

Les peintures, je m'arrêtais de préférence à celles dont j'ai étudié le détail sur des reproductions.

Je suis sortie de là vers 3½, puis je me suis rendue à Notre-Dame que je ne voulais pas tarder davantage à aller voir. J'éprouve assez de contentement à me débrouiller toute seule sur les boulevards.

Quelle dentelle de pierre que Notre-Dame, et quelle masse à la fois! Le soleil descendait et, pendant que je priais à l'intérieur, les verrières du haut sont soudainement devenues flamboyantes. Je me sentais un peu écrasée par la vieillesse de tous ces murs dentelés.

Ensuite, je suis montée dans les tours, voir du haut tout Paris au coucher du soleil. Le spectacle est beau; la montée est rude sur l'escalier de pierre. Mais au sommet, on ne le regrette pas. Que de sculptures étonnantes et de personnages inexplicables dans l'ornement de Notre-Dame : toutes ces gargouilles, toutes ces bêtes ironiques qui s'y perchent! Mais pour regarder Paris du haut, j'aurais voulu avoir un guide. Georges, par exemple. Seule, c'était si différent.

Hier soir, j'ai lu *Le Jardin de Bérénice*, de Barrès. Je n'y entends pas grand-chose, et y trouve matière à redire. Je le finirai tout à l'heure¹³.

J'arrive du cours de philosophie à l'Institut. J'ai bien aimé le professeur qui explique le tout simplement et avec cependant une chaleur communicative. Il s'appelle M. Picon.

VENDREDI MATIN [19 NOVEMBRE] – Hier, jeudi, suis allée à mon cours, puis à la Préfecture de Police, pour mon carnet d'identité. L'après-midi, je me suis rendue chez madame Préfontaine. Elle habite à Passy, un joli appartement. Sa mère est avec elle; je m'y suis amusée et cet

après-midi nous sortons ensemble, du côté de Montrouge. (Son n° de tél. est Auteuil 18-21).

Le soir, je suis allée dîner en ville avec Geneviève Moreau¹⁴, qui est venue me chercher. Je suis rentrée pour 9 heures et me suis mise au lit presque tout de suite. Je suis dormeuse!

Je pense à Georges, et songe que j'aurai beaucoup de chagrin si nous sommes à jamais séparés.

VENDREDI [19 NOV.] – Bonne journée. Ce matin, messe, communion, petit déjeuner. Cours de philo et, au retour, travaillé jusqu'à onze heures. À onze heures, je suis allée voir madame Paul Fontaine¹⁵, Gilberte comme il est désormais entendu que je l'appelle. Elle m'a invitée pour le thé.

À deux heures, rencontré Place du Maine, les Préfontaine : sommes allés voir l'église de Montrouge, puis revenus vers les Invalides et le Grand Palais¹⁶.

Rentrée vers cinq heures, je suis allée chez l'amie Gilberte. Ai connu trois gentilles Françaises. Me suis amusée.

Après dîner, à la maison, dans ma chambre, je fais une « Cousine Gillette¹⁷ », puis je vais lire et écrire.

Ce matin, j'ai commencé une lettre à mon ami G.

SAMEDI SOIR [20 NOVEMBRE] – Je ne m'ennuie pas – mais j'ai le cœur un peu affecté de mon isolement, et un peu une bonne envie de pleurer.



Au Bon Marché
Source : Wikipédia.media.

Cet après-midi, je suis allée à la bibliothèque de l'Institut catholique. J'ai pris du Lemaître et du Taine. Ce matin, j'ai terminé un article. J'ai écrit plusieurs lettres. Gilberte est venue me voir. Puis, je suis sortie seule, Au Bon Marché, puis voir Mère Marie de l'Ange-Gardien.

J'écirai peut-être à G. ce soir. Demain, je déjeune chez les Préfontaine¹⁸.

DIMANCHE, 21 NOV. 1920 – J'ai passé une bonne journée, plutôt très gaie, grâce aux Préfontaine. Déjeuner là, puis prolonger la causerie jusqu'à ce qu'il leur arrive des amis : Léo-Pol Morin¹⁹, madame Larocque²⁰. Suis restée pour le thé, et je rentre pour le dîner dans mon couvent.

Au dîner, l'on m'a questionnée sur le Canada. C'est toujours grand étonnement d'apprendre que nous sommes français, que nous avons des écoles canadiennes-françaises et que nous ne sommes pas obligés

de passer des examens en anglais! Je les renseigne comme je peux. Je tâcherai à les instruire!

Pensé à Georges. J'offre pour lui mes petits ennuis, qu'il réussisse! J'en serais si heureuse, surtout s'il pouvait revenir à nos chères promesses de Noël passé!

LUNDI, 22 NOV. – Fête de sainte Cécile et je ne me suis pas levée pour la messe ce matin! J'ai passé tout droit.

Ai dépensé mon après-midi avec Gilberte, au jardin du Luxembourg, puis sur le boulevard Saint-Michel. Viens de recevoir une lettre d'Estelle : ma filleule Damphousse est morte²¹! Elle aurait été aveugle. Je remercie alors le Ciel d'être venu la chercher, mais c'est triste, tout de même. Je n'ai pas été chanceuse.

Ce matin, j'ai travaillé mon roman.

MERCREDI, 24 NOV. – Hier, je me suis baladée au Louvre, dans le pavillon Sully. Il y a trop de choses à voir. C'est une espèce de gaspillage. La mémoire ne retient pas tout.

Le soir, j'ai lu, puis écrit à Berthe. Ce matin, mon cours. À midi, je me couche après mon déjeuner, et je pense à Georges – en attendant l'heure d'aller chez madame Guibert²².

JEUDI SOIR – Hier, heureux après-midi et bon thé chez madame Guibert qui est bien fine. Mais aujourd'hui, que de... malchances!

M^{me} Dubuc m'écrit de la rencontrer Au Bon Marché²³. J'y vais, ne la vois pas. À midi, comme j'avais annoncé ici que je ne rentrais pas dîner, je suis forcée de manger en chemin, où ça me coûte joliment cher. Après, j'appelle M^{me} Préfontaine, qui me remet à demain. Je vais chez M^{me} Fontaine – qui est sortie. Elle revient ici, ne me trouve pas. Finalement, j'erre par les rues de Paris, jusqu'à la Madeleine où je prie un quart d'heure, puis je me tue de fatigue aux Galeries Lafayette. Je me rends au Ritz²⁴ d'où je repars sans avoir attendu M^{me} Dubuc. Le seul sourire de ma journée, ç'a été des lettres. M. Héroux m'en écrit une longue; Berthe, une petite.

Je suis passée par le jardin des Tuileries. C'est très beau. Je suis très fatiguée et je me couche avec l'intention de ne pas aller à la messe demain.

SAMEDI SOIR [27 NOV.] – Hier et aujourd'hui, journées presque trop animées! Hier matin, chez les Dubuc, au Ritz, où ils ont un très bel appartement. À midi, déjeuner chez nous. À 1½, partie avec M^{me} Préfontaine pour Saint-Denis, l'abbaye, où se trouvent tous les tombeaux des rois de France. L'église a d'abord été construite au temps du bon roi Dagobert. Elle a été refaite au 12^e. Elle est un mélange de roman et de gothique

très intéressant. Je l'ai trouvée très belle. Mille détails et sculptures à l'intérieur et dans la crypte mériteraient d'être notés. Mais je suis... tant fatiguée. Hier soir, j'ai dîné au Ritz et j'y ai couché avec Marie. Ce matin, rencontré Gilberte, magasiné. Je me suis acheté un chapeau.

Cet après-midi, concert Touche²⁵, et thé avec M^{me} Préfontaine et Geneviève Moreau.

Pense beaucoup, beaucoup à mon Georges.

DIMANCHE SOIR, 28 NOV. – Ce matin, articles, pages, écrit à Héroux. À midi, reçu les premiers *Devoir*. Grand contentement. Cet après-midi, vu Madeleine Charpentier²⁶, la correspondante de Marie. Elle est simple et aimable. Elle m'a apporté un petit bouquet de violettes. Nous sommes allées au Panthéon, puis à l'église Saint-Étienne-du Mont, que j'aime beaucoup, beaucoup.

Ce soir, je me coucherai très tôt.

MARDI SOIR [30 NOV.] – Hier et aujourd'hui, je n'ai pas vu filer le temps!

Hier, j'ai pris le thé chez les amies de Gilberte Fontaine, et le soir, je suis allée au concert de Jane Mortier²⁷, à la salle Pleyel. La salle Pleyel est restée, paraît-il, telle qu'elle était au temps où Chopin y donnait des concerts.

J'y ai rencontré des Canadiens : Rodolphe Mathieu²⁸, Robert Larocque, etc., Léo-Pol Morin. Ces deux derniers sont venus ensuite réveillonner chez madame Préfontaine. Ils ne sont peut-être pas aussi fous qu'ils font semblant de l'être.

Cet après-midi, j'ai magasiné. Je me suis acheté une parure brodée : chemise de nuit, de jour, et caleçon. J'en suis contente.

MERCREDI SOIR, 1^{ER} DÉC. – Ce matin, cours de philo après messe et sermon chez les Carmes²⁹. À 10 h, visite à la Préfecture de Police pour mon livret.

À 11 h, à la Sorbonne, pour rien. C'est demain seulement l'inscription.

Cet après-midi, j'ai magasiné. Me suis acheté une petite robe de serge; puis, j'ai pris le thé chez Gilberte. Ai assisté au salut chez les Carmes et prié le bon Dieu qu'Il m'accorde de bien travailler. J'ai aussi prié pour Georges, maman et tous. Je suis restée une heure à l'église.

JEUDI – Ce matin, 2 déc., fin de la retraite que j'ai si peu suivie, cours; puis, cet après-midi, théâtre. À l'Odéon. Entendre du Rotrou³⁰ – *Venceslas*; et du Musset, *Louison*. J'ai aimé cela, mais j'en reviens la tête très lourde, presque malade.

C'est drôle comme je suis surtout touchée au théâtre par les artifices des situations. Rotrou m'a fait rire par bout quoique nous ayons

eu auparavant une conférence pour nous prouver sa valeur et sa force. Musset est bien amusant, même dans *Louison* qui ne passe pas pour un de ses chefs-d'œuvre.

DIMANCHE, LE 5 DÉC. 1920 – Le temps passe bien. Je suis gaie. Je suis acclimatée et contente. Vendredi et samedi, il a fait mauvais. Je me suis amusée à m'acheter une lampe à alcool, deux tasses, deux cuillers, du sucre, du café, du thé, et... à étrenner tout ça. J'ai si bien étrenné le café que j'ai failli, hier, ne pas dormir de toute la nuit. J'ai acheté aussi deux cadres en joli bois. Un pour la photo de Berthe D., l'autre pour mes neveux et nièces. Mais j'y ai mis une photo de Georges, une photo sur laquelle il est souriant. Je prie pour lui. Je l'aime encore. Je médite sur lui et sur les chances de bonheur et de souffrance que j'aurais à être sa femme. Où Dieu me mènera-t-Il? Parfois, je suis certaine qu'en dépit de tout, c'est vers cette union. À d'autres moments, je suis moins sûre de moi.

Aujourd'hui, je suis allée chez les Préfontaine. Hier, chez madame Tanguay³¹ avec Gilberte. Le soir, je lis et j'écris. Le matin, également. Mardi soir, je rentre extrêmement fatiguée. J'ai magasiné. Il me fallait un costume. Je l'ai eu aux Galeries Lafayette. Journée vaine pour la littérature, si j'excepte une station à Saint-Germain-des-Prés, puis une autre à Saint-Germain-l'Auxerrois³². Saint-Germain-l'Auxerrois m'attirait beaucoup de l'extérieur; elle est décorée avec la profusion intéressante qu'on y mettait dans l'ancien temps : de la dentelle de pierre, beaucoup de personnages entre les arches, et des gargouilles et des fous. À l'intérieur, c'est aussi très beau : il y a des fresques, les vitraux jettent une lumière d'une belle teinte. Mais j'apprécie tout ce qui s'appelle architecture, en profane : les termes qui caractérisent les styles se mêlent dans ma mémoire, en dépit de mes efforts pour les retenir : ce qui me reste, c'est le plus ou moins de piété que j'ai eu en priant.

Hier, je suis allée chez madame Guibert à Montrouge.

J'ai reçu une petite lettre de Georges. C'est mieux que... rien, mais ce n'est pas beaucoup. À Dieu va!

Je lis des pages choisies de Taine. J'y trouve beaucoup à prendre et sympathise avec l'auteur. Je lis l'*Iliade* à petites doses.

MERCREDI, 8 DÉC. – L'Immaculée-Conception à Paris. Ce n'est pas ici fête d'obligation. Tout de même, je l'ai fêtée en retournant ce matin à la chapelle des petites Sœurs des pauvres, rue du Bac – où la Sainte Vierge est apparue à Catherine Labouré³³, vers 1830, je crois.

Cet avant-midi, après mon cours de philosophie, j'ai écrit des lettres. J'en avais reçu une étrange de Léo-Paul. Il me demandait de cesser la correspondance parce que mes lettres lui font trop mal; et de garder le

secret des choses que je soupçonnerais, si je soupçonnais la vraie raison. Mystère! J'ai répondu.

Cet après-midi, repos chez ma voisine Gilberte jusqu'à 4. Ensuite je suis allée l'accompagner jusqu'à la porte de Notre-Dame des Champs où elle allait faire le catéchisme. Moi, j'ai pris mon côté et suis venue à l'Institut catholique faire mon entrée à l'Association des étudiantes. Mgr Baudrillart³⁴ nous y a parlé familièrement, aimablement, du rôle de cette association et des bons sentiments qui doivent unir de jeunes catholiques, et les rapprocher, et les faire s'entraider et se secourir au besoin.

J'ai, en plus, dans ma journée, fait une conférence sur le Canada à Julienne la concierge, et une autre au tailleur et à ses ouvriers, en allant chercher mon manteau bleu que j'ai fait réparer! C'est exquis d'ailleurs, de parler de chez nous.

Ce soir, j'écris à Georges.

JEUDI, LE 9 DÉC. – Cours de philo. Visite au Père de La Brière³⁵ qui a approuvé mon programme et mes projets : le programme consiste en une heure et demie de philosophie chaque jour, en un programme de lectures profanes, en suivant indications d'Albalat, en... lisant Bossuet et en suivant cours d'Huguet³⁶ et de Brunot³⁷ sur la grammaire et la langue.

Demain, irai revoir Mère Marie de l'Ange-Gardien. Aujourd'hui, ai vu madame Préfontaine.

Mercredi soir. Il y a des choses amusantes... Cet après-midi, j'arrive chez Gilberte, croyant la trouver seule. Je la trouve avec son mari et un jeune homme. Elle me présente. Nous commençons à causer tous ensemble. Tout à coup, il (le jeune homme) s'écrie : « Mademoiselle, j'ai un bouton à vous remettre, que vous avez perdu à Cap-Santé, cet automne! » Stupeur de ma part! Exclamations! Il reprend : « Oui, vous avez bien, n'est-ce pas, perdu un bouton à ce manteau que vous portez? Et cela, quand, avec des amies, vous êtes descendue d'une auto à Cap-Santé! »

C'était vrai. Mais qu'il eût le bouton, et qu'il me reconnût m'estomaquait!

Alors, il me raconta qu'il était à ce moment à cette maison sur le chemin, et que sa grand-mère qui nous avait parlé avait raconté qu'une des jeunes filles partait pour l'Europe. Comme lui-même venait quinze jours plus tard à Paris, et que lorsqu'on trouva le bouton on soupçonna qu'il m'appartenait... il l'apporta et se promit de trouver la propriétaire!

Imaginez-vous des éclats de rire et de l'étonnement général!

Alors, il viendra me le porter. Il s'appelle Chavigny Boucher³⁸ et étudie le piano avec Vincent d'Indy³⁹.

Aujourd'hui, je n'ai que copié des cours, mes cours de philo, et fait un peu de ménage. Ce soir, je me suis bâti un petit chapeau exquis, en velours noir, pour mettre avec mon costume vert qui m'est arrivé ce matin.

J'ai vu Mère Marie de l'Ange-Gardien.

DIMANCHE, 12 DÉC. 1920 – Reçu à midi une botte de roses, pour fêter l'anniversaire de mon passage à Cap-Santé, du jeune homme, naturellement.

Ce matin, à 11 h, messe à Saint-Étienne-du-Mont, où j'ai entendu le Père Sertillanges⁴⁰. Il a parlé sur la pureté; cet après-midi, avec Geneviève Moreau, je suis allée au Grand Palais, au salon d'automne. J'ai aimé ça, malgré les baroqueries des modernes. Il y a quelques jolies choses, et il y a, dans le domaine de la décoration, de très jolies maisons, des pièces originales et fines.

Hier, je ne suis pas allée au concert Colonne⁴¹. Gilberte ne pouvait plus. Nous nous sommes contentées d'aller manger des gâteaux, et de faire une promenade au jardin du Luxembourg. C'est beau. Même avec la nudité de l'automne. J'aime assez, mieux, Paris tous les jours.

J'ai reçu des lettres de chez nous, pas de Georges, et j'ai hâte qu'il m'écrive encore.

LUNDI, 13 DÉC. 1920 – Aujourd'hui, cours cet après-midi; ce matin, écriture.

Après le cours, Gilberte est venue prendre le thé dans ma chambre, et elle m'a raconté une blague. Elle m'a dit d'un petit ton sournois : « Mon mari est allé au Commissariat. Il y a une foule de Canadiens d'arrivés. » Elle m'en nomme, puis nomme : « Un monsieur Monarque, étudiant en droit, de Sorel! » Je ne me suis pas défiée, mais je ne l'ai pas crue et j'ai simplement répondu, lorsqu'elle m'a demandé : « Le connaissez-vous? » – Oui, j'en connais un, mais il ne peut pas être ici. Alors, elle s'est éclatée de rire.

Un peu avant, elle m'avait parlé de Pierre Dupuy. J'ai vu d'où venait son idée de blague. Et elle m'a confié ensuite que Pierre Dupuy lui avait dit : « Michelle doit s'ennuyer, car je connais quelqu'un qui s'occupe beaucoup d'elle! » Elle qui voulait savoir, s'est précipitée, et m'a servi le plat tout chaud.

Tout le monde sait que Georges et moi nous nous aimons, et tout le monde sans doute trouverait naturel qu'on s'attendît?

MARDI, 14 [DÉC.] – Ce matin, à la messe, examen de conscience sur cette pensée du bien que je dois chercher à faire. Au fond, n'ai-je pas trop souvent négligé d'y songer, et si je suis bien pieuse, et si je prie assez

fort et sans cesse pour mon prochain, dans mes sentiments est-ce le bonheur de ceux que j'aime que je cherche, ou le mien propre? N'est-ce pas, le plus continuellement, la douceur de me sentir aimée, appréciée, recherchée?

Pour Georges, je l'aime en imaginant que je ferai tout pour qu'il soit heureux; mais là aussi, il me semble qu'il y a plus d'égoïsme que d'autre chose, puisque, sachant qu'il serait plus heureux avec une autre, je ne pourrais pas souhaiter qu'il s'en aille, et briser ce bonheur pour lui.

Et pour cette amitié de l'ami de Georges, de Léo-Paul, à laquelle je tiens tant et pour laquelle j'ai souffert l'autre matin, en pensant que désormais, ce serait une amitié muette. Si j'ai au fond l'idée qu'une amitié sincère comme celle que j'ai offerte pourrait être un bien pour un jeune homme triste et pas très heureux, n'est-ce pas Georges – et par là moi-même – que je recherche encore plus dans cette relation?

Qu'on est imparfait! Il faudra que sur ce point, je sois plus désintéressée et meilleure.

MERCREDI SOIR, 15 DÉC. – Aujourd'hui, à part mon cours du matin : lecture de *l'Iliade*, dans ma chambre. Il faut que je le rende samedi. Je me hâte et en jouis moins. La phrase en est harmonieuse et les tableaux sont vivants. Mais cette suite de combats et ces multiples dieux m'embrouillent un peu.

Je suis allée avec Gilberte essayer de retracer Marie Dubuc qui ne m'avait plus donné de nouvelles. J'ai fini par trouver l'hôtel de madame la princesse de Bourbon où elle habite; mais Marie était sortie.

Sommes revenues assez tôt. Ai fait à Saint-Sulpice mon chemin de croix. Je le fais chaque jour.

Hier, je suis sortie avec madame Guibert. J'ai fait une longue marche, sur le boulevard Saint-Germain, traversé la Seine et regardé les boutiques, rue de Rivoli. Nous avons pris le thé chez Colombin⁴², rue du Mont-Thabor.

J'ai reçu dans l'après-midi un petit bleu du jeune « homme au bouton » avec qui je sortirai vendredi après-midi.

J'ai beaucoup pensé à Georges et je lui ai écrit.

VENDREDI SOIR, LE 17 DÉC. – Hier, sortie avec madame Préfontaine. Sommes allées à un thé, chez madame Aurel⁴³, femme de lettres qui a un salon littéraire. J'ai eu parfois bien envie de rire. Trouvé des choses intéressantes et d'autres simplement amusantes, chez ce monde. La séance était sur un poète à peu près inconnu, M. Berteval. Il y était, un blond foncé, barbu, sans charme. Après une petite causerie sur ses œuvres, bibliques pour la plupart, des artistes de l'Odéon et de la

Comédie-Française ont joué ou récité des bouts de pièce. Madeleine Roch⁴⁴, de la Comédie-Française, a récité un monologue de la femme de Loth, – avant la destruction de Sodome. L'artiste est fine et bien jolie à voir, malgré son maquillage. Elle était en velours noir, avec une ceinture de métal.

Madame Aurel, qui recevait, était en robe argentée et basse! C'est une femme surfaite et extrêmement poseuse. Elle a les cheveux teints, et les joues roses. Dans sa prime jeunesse, elle a dû cependant n'être pas laide.

Tout ce monde n'est pas bien sérieux et m'a paru de la... camelote! Au près de moi, une dame avec son fils apprenait à une jeune fille que son fils était un très grand artiste; et la jeune fille répondait avec une égale modestie qu'elle était un poète... qu'elle avait publié, que les journaux en avaient parlé, que sa sœur était brillante, etc.



Madame Aurel
Source : Collection particulière.

Après les causeries, récitation, etc., on pose un sujet de discussion. Le sujet n'en valait guère la peine : « Qu'est-ce que les femmes ont aimé dans Don Juan, sa réputation ou lui-même? » Sujet scabreux et libre qui me donnait envie de leur dire à tous qu'ils étaient bien fous!

Aujourd'hui, je suis sortie avec monsieur Boucher. Il n'est pas brillant. C'est un bon garçon, qui aime sa famille et son nom. Il m'a amenée rue Lemercier, à l'Armorial de France où il fera faire sa généalogie, et où il croyait qu'on pourrait voir toute une collection d'armoiries des familles nobles émigrées au Canada. Le vieillard qui nous a parlé avait 78 ans. Et quoique nous n'ayons pas vu tout ce que nous voulions voir, la visite avait son intérêt.

Après, nous avons pris un café, puis nous sommes baladés sur les boulevards. J'ai vu des échoppes bien garnies.

LUNDI SOIR, LE 20 DÉC. – Je n'écris pas assez. Je ne travaille pas suffisamment mes impressions à Paris; je connais quelqu'un qui me le reprochera bien des fois. Samedi avant-midi : lecture de *l'Iliade*, sans enthousiasme, parce que – obligée de me hâter! L'après-midi, un peu de magasinage. Promenade rue de Rennes en éventant, en me répétant avec plaisir que je suis à Paris et que je vais, comme il me plaît, ici et là. À trois heures, j'arrête à l'Institut catholique dire au bibliothécaire que

je ne lui rapporte pas mes livres. Je vais ensuite chez Gilberte. Le soir, nous devons aller ensemble, avec son mari, au Trocadéro.

Le soir, le Trocadéro est rempli, pas moyen d'y pénétrer, en dépit de nos billets de faveur pour un gala artistique. Nous revenons et, pour ne pas être bredouilles, nous allons au cinéma.

Je rentre à 11½. On m'avait donné la clef.

Hier, dimanche, je travaille tout l'avant-midi, et à une heure je pars pour Versailles. Il fait gris et il y a du brouillard. Je me sens quand même contente dans le triste et terne compartiment de wagon. Je ne vois rien cependant de la banlieue que l'on traverse, qu'une jolie route tout près de la voie quelquefois. La brume est trop dense et la portière du wagon trop petite.

À Versailles, Madeleine Charpentier est au-devant de moi. Elle est fine, très bonne et aimable. Je vais d'abord visiter avec elle, pour le plaisir de demander des grâces, une petite chapelle qui sert aux soldats. Car ce qu'on commence d'abord à voir à Versailles, ce sont les casernes : sur l'avenue de Paris infiniment large et qui doit être si belle en été.

Le château n'étonne pas de loin, mais on commence à sentir la splendeur d'une monarchie et d'un roi Soleil, dès que l'on s'arrête au pied de l'immense statue de Louis XIV à cheval. D'un côté, on a devant soi l'infini de l'avenue, et deux autres partant en rayon de chaque côté. C'est une ordonnance magnifique, des arbres disposés avec un art sans égal.

On entre. Visité d'abord la salle du Conseil qui ne sert que tous les sept ans pour l'élection du président et qui, cette année, a servi deux fois de suite par exception.

En commençant, le parcours des appartements royaux. C'est la chapelle qui m'éblouit d'abord. Que d'or, que de travail d'une finesse exquise, que d'art en tout ! Les plafonds sont des peintures d'une chaleur et d'une douceur de tons qui me renversent d'admiration ; et puis, quelle richesse de composition dans toutes les fresques ! Et c'est si bien, si net, qu'on dirait des choses en relief. Je renverse la tête et ne veux plus cesser de regarder. C'est vraiment, cette fois, une révélation. Avant d'entrer à Versailles, l'histoire est encore pour moi un livre de contes ; à Versailles, c'est une réalité passionnante, un livre énorme et d'une richesse inouïe, et j'admire de plus en plus, et trouve la France plus grande.

Pourtant, toutes ces splendeurs ont amené beaucoup de mollesse et de mal, et ont préparé la révolution atroce qui, à la Conciergerie, m'est aussi presque vraiment apparue ! Mais on comprend mieux les défauts et le génie de la race, devant tout ce qui se déroule dans un tel palais. La galerie des glaces ! La galerie des batailles : histoire sanglante et

glorieuse écrite comme avec des âmes. Que c'est beau! Et il me semble que la France n'est plus ce qu'elle était, que maintenant elle est comme une vieille famille noble dont le passé fut rempli d'actions brillantes et merveilleuses, et qui se contente aujourd'hui d'avoir la fierté des vestiges qu'elle en garde, mais qui ne produit plus que faiblement des chefs-d'œuvre. Pourtant, elle a tenu son rôle avec honneur et héroïsme dans la triste guerre qui finit à peine...

J'ai beaucoup aimé Versailles; et encore le parc et le jardin m'est resté à peu près inconnu. Le temps n'était guère propice.

C'est drôle cependant. Louis XIV était mon *roi*, la France de ce siècle-là était ma nation, et cependant, non, je ne peux pas dire que je me sente française par les sentiments. Je me sens encore moins... anglaise! J'ai fait rire cette famille française qui m'accompagnait, en lui expliquant que chez nous les routes rurales s'appelaient toujours le chemin du roi. Et j'ajoutai : « Je suppose que cela nous est resté du temps que nous avions un roi! » Elles ont paru surprises puis, madame Charpentier s'est exclamée : « Mais vous en avez encore un! » Alors, j'ai pensé à ce pauvre George V que j'abolissais ainsi. Je me suis mise à rire. Et j'ai rétorqué : « Tiens, c'est vrai! Je n'y pensais pas. Je pensais rien qu'aux rois d'ici, qu'ils étaient les nôtres. » Et madame Charpentier a conclu : « Ceux qui disent que vous êtes anglaise auront tort! »

Hier soir, veillé chez les Préfontaine. Il y avait Marcel Dugas, les Larocque, Pol Morin. Victor Brault, Philippe Panneton, Pierre Dupuy, Geneviève Moreau, Claire Fauteux, Rodolphe Mathieu. C'était amusant. J'ai beaucoup causé avec Pierre Dupuy. J'ai couché rue de Lubeck, avec Geneviève Moreau. Si je peux, je la ferai entrer pensionnaire ici. Elle est très bonne, très fine.

MERCREDI SOIR, LE 22 DÉC. 1920 – Demain, je déjeune chez les Préfontaine et je vais au théâtre des Beaux-Arts.

Aujourd'hui, je souhaitais aller au Louvre. Gilberte voulait magasiner; je l'ai suivie. Ce matin, après mon cours de philo, j'ai lu l'*Iliade*. Je finirai tantôt. J'étais encore toute rayonnante à midi, parce qu'hier j'ai reçu dix lettres, et, parmi, une de Georges avec un portrait; des nouvelles en quantité et plutôt bonnes.

Toto m'a annoncé l'entrée de Marie au Précieux-Sang.

Chez les Fontaine, on m'a dit avoir lu un article de moi, et Gilberte a ajouté en riant : On voit bien que Marie D. vous donnait encore des distractions. Or, il s'agissait d'un article que j'ai écrit avec plaisir, que j'ai travaillé beaucoup et repoli ensuite. Alors, cela m'a rendue toute triste, et j'ai lutté tout l'après-midi contre cette si petite peine. C'est la plus douloureuse des impuissances, celle de l'écrivain qui ne sait jamais

si ce qu'il écrit est bon. J'ai offert mon mince chagrin au bon Dieu, pour qu'il m'accorde d'écrire mieux.

Je viens de me ravigoter en me faisant une grande tasse de chocolat. C'est amusant de me faire de petits goûters dans ma chambre. J'aime bien Paris, mais j'aime mieux Georges encore. Je prie pour lui.

Hier, je suis allée à la Sorbonne, puis prendre le thé chez Claire Fauteux.

JEUDI SOIR, LE 23 DÉC. – Je ne suis pas allée au théâtre. M^{me} Préfontaine est malade. Ce matin, je suis allée à l'Institut changer mes livres. C'était un prêtre nouveau pour moi. Il m'a fait perdre une heure de temps, puis, à la fin, fait plusieurs observations déplaisantes. J'ai failli pleurer et répondu sur un ton vif : « C'est à vous, M. l'abbé, de me renseigner. »

En rentrant, au déjeuner, trouvé le bleu des Préfontaine. Avais envie d'aller au Louvre. Me suis contentée d'aller au Luxembourg. Je m'y suis promenée une heure. Puis, j'ai entendu deux cours à la Sorbonne⁴⁵, un sur Malherbe, l'autre sur l'art. Tous deux m'ont intéressée.

Rentrée à la pension qui est devenue presque déserte : nous ne sommes plus que quelques-unes.

Mon amie Anne Talon est partie cet après-midi. Elle me manquait. En remontant, une des institutrices me dit : « Ce doit être dû pour vous ! » Je réponds en marmottant, et une fois seule, j'éclate en sanglots. Je suis encore toute secouée. C'est nerveux. Ma journée sans doute m'a trop fatiguée. Et puis, à vrai dire, c'est triste. J'ai hâte que les fêtes soient passées.

25 DÉC. 1920 – Noël calme. Je resterai à ma chambre jusqu'à quatre heures, puis j'irai à un salut chez les Auxiliatrices du purgatoire.

Ma nuit de Noël n'a pas été triste. La messe à Saint-Sulpice a été belle, mais sans le cachet spécial de chez nous. On chante moins ici de vieux Noël.

La veillée s'est heureusement passée, avec M. Fontaine et un jeune étudiant d'Oxford, M. Gosselin, pendant que Gilberte préparait le réveillon. Nous avons beaucoup parlé du soleil de chez nous, si éclatant, si pur en hiver.

Le réveillon était fin. J'ai bien mangé et bien badiné. Ce matin, je me suis éveillée à onze heures. Ce n'est pas le lumineux réveil de l'an dernier, avec le coup de téléphone de Georges, ses paroles gaies, sa tendresse si pleine. Mais il y aura peut-être d'autres Noël heureux. Je remercie le bon Dieu que ce ne soit pas plus triste, et que je me sente bien.

Là, je vais écrire et lire.

LE 26 DÉC. 1920 – Et je n'ai pas passé hier l'après-midi que j'attendais. J'ai eu deux visites : un clerc Saint-Viateur, envoyé par le Frère Bernard, puis monsieur Boucher. Il venait me chercher pour aller connaître sa sœur⁴⁶. J'y suis allée. On m'en avait parlé, sans en faire d'éloges. Je l'ai trouvée charmante cependant. Elle se destine à l'opéra et vraiment, elle me paraît avoir tout au physique pour réussir. Si sa voix est bonne, après ça!

Je suis rentrée de bonne heure, après qu'à nous trois nous eûmes pris un petit thé... au chocolat, Café de la Paix. Les grands boulevards étaient animés, mais sans rien d'extraordinaire.

M. Boucher m'a offert un petit fétiche qui est en même temps un crayon. C'est une espèce de petite momie émaillée.

Cet après-midi, la Comédie Française. J'ai raffolé de Sganarelle. Je n'imaginais jamais Molière si délicieux à entendre. C'est un vrai régal. Il y a le feu, la verve; et les actrices étaient jolies, les décors parfaits et les costumes aussi.

Le Cid m'a moins impressionnée, quoiqu'à la fin je me suis sentie plus « dans la pièce ». Au fond, c'est peut-être honteux de l'avouer, mais je n'aime pas le genre de la tragédie classique. J'avais fort scandalisé M. Gautheron dans un devoir, un jour, en exprimant mon opinion : à savoir que ces situations extraordinaires donnent lieu à – parfois – des caractères sans beaucoup de sens commun. Et c'est toujours la même histoire : ils s'aiment et multiplient entre eux les obstacles, et vont de mal en pis, toujours à l'instant où tout pourrait s'arranger. Cela me porte à rire. Je ne me mets pas dans leur peau parce qu'alors j'agis autrement. Et si j'enlève la musique des vers, il ne me reste rien; et encore les « feux » et les « empressements », etc. Ont-ils pour moi leur petit goût d'usé. Je reconnais Corneille et Racine, ma foi! et cela parce que je suis trop positive ou trop attachée aux choses qui peuvent se passer, pas celles qu'on a attachées avec des ficelles mêlées.

MARDI MIDI, LE 28 DÉC. – Hier, je n'ai rien fait qu'un peu de magasinage; mais ce soir, j'ai touché à mon *roman*, enfin. Et ce matin, je l'ai de nouveau repris. Si j'allais enfin m'y mettre.

Cet après-midi, j'irai au Louvre, je crois, et acheter quelques petits riens. Il faisait beau ce matin, mais c'est à l'heure qu'il est tout gris.

LE 30 [DÉC.] – Je suis allée cet après-midi au théâtre des Beaux-Arts avec madame Préfontaine. Ce n'était pas bien fin : des acteurs médiocres, une pièce qui sous des airs honnêtes était médiocre et pas bonne. Hier, j'avais passé l'après-midi et dîné chez les Préfontaine. Mardi, je suis allée au Louvre : j'ai aimé mon après-midi passé avec le 18^e siècle :

Chardin⁴⁷, Greuze, Boucher⁴⁸. J'ai beaucoup aimé Greuze⁴⁹, mais c'est déconcertant : avant que j'aie eu le temps de dire que je l'aimais, M. Préfontaine, l'autre après-midi, me disait qu'il a fait des choses atroces. Pourtant M. Préfontaine a du jugement à l'ordinaire; d'autre part, beaucoup de gens aiment Greuze.

J'ai été un peu malade et j'ai encore dû négliger mes écritures. Je prie le bon Dieu qu'Il m'aide. Je suis, ces jours-ci, obsédée par cette idée que je n'écris rien qui vaille. Et je voudrais tant!

LE 31 DÉC. 1920 – Demain, c'est l'autre année. Je n'en suis pas émue plus que de raison. J'aimerais mieux être chez nous, mais puisque je suis à Paris! Je pense à ma famille, je pense à G. encore, toujours. Demain, la journée passera très vite. Je suis engagée du matin au soir. Aujourd'hui, j'ai tellement trotté que je suis morfondue. Je me couche à l'instant.

J'ai vu Gilberte cet après-midi. Nous sommes sorties ensemble. Il pleuvait. Paris n'a pas l'air de fête par la température!

LE 2 JANVIER 1920 [1921] – Hier a passé fort heureusement, fort gaiement. Est-ce le petit verre de champagne que j'ai bu après le déjeuner, qui m'a fait trouver le jour amusant? Ou bien le soleil qui a paru quatre heures consécutives, fait unique!

M. Boucher est venu me chercher à midi. Nous sommes allés prendre sa sœur, puis mangé à un grand café, près de la Madeleine. Le repas ayant débuté par des huîtres, je me suis tout de suite sentie de bonne humeur. Le matin, j'avais d'ailleurs reçu une bonne lettre de chez nous, une du Père Trudeau et une de Lozeau, et ce courrier de chez nous m'avait animée.

Le déjeuner a été très agréable. Je ne peux pas dire que M. Boucher m'intéresse beaucoup, mais il me paraît très bon garçon, pieux, et de toute confiance. Et sa sœur et lui sont vraiment aimables. Nous étions en verve tous les trois. En sortant, après déjeuner, nous sommes tombés sur le boulevard tout ensoleillé, et avec l'effet du champagne en plus, j'ai trouvé Paris superbe sous le ciel bleu. Au bout de la rue, la Madeleine rayonnait dans tant de clarté. Nous y sommes allés faire un bout de prière. Sur les marches, des pauvres à foison se précipitaient sur nous.

De trois à quatre, nous avons passé chez M^{lle} Boucher. Après, nous sommes partis le long des boulevards, jusqu'à la Concorde; le ciel avait des teintes délicates de mauve et de rose. Nous arrêtions voir les étalages. À la Concorde, le spectacle était merveilleux. Le couchant en couleurs sur tous ces monuments et ces arbres taillés si finement. En face, la Chambre des députés, plus loin le dôme des Invalides, d'un côté les

Tuileries, en arrière l'Élysée et l'avenue des Champs-Élysées s'en allant sous le ciel changeant. Je me suis exclamée. J'étais contente. Du soleil à Paris, songez, en plein hiver!

Après une assez longue marche, M. Boucher a appelé un taxi. Nous y sommes montés tous les trois et nous avons filé vers l'avenue du Bois de Boulogne. M. Roy⁵⁰ recevait les Canadiens. J'y devais rencontrer les Fontaine qui m'avaient invitée à dîner.

J'en ai rencontré, avant, bien d'autres. L'appartement de M. Roy est immense et vraiment beau. La table était très bien servie et... chargée. Je me suis amusée. J'ai rencontré madame Laurent, une Canadienne, écrivain, comme autrefois, quand j'avais quinze ans. Elle m'avait oubliée naturellement. Nous causions amicalement toutefois, quand on me demande combien de temps je resterai. « Jusqu'à juin, probablement », ai-je répondu. Madame Sauriol rétorque : « À moins que vous n'épousiez un Français! » Et moi, je m'exclame spontanément et étourdiment : « Ah! non, par exemple! » Son mari relève en riant mon affront. Je suis confuse sans l'être. Madame Sauriol dit : « Je comprends. Beaucoup de jeunes filles ont ainsi des préventions... » Je m'exclame encore : « Ce n'est pas des préventions, c'est, pour moi, le sentiment de chez nous que je ne voudrais pas abandonner! »

Mon explication n'est guère de nature à adoucir ma gaffe. Le mari est charmant et sans rancune, puisqu'il me serre la main en m'assurant qu'il ne m'en veut pas.

J'ai beaucoup causé dans mon après-midi, causé énormément. J'ai repassé tour à tour mon gérant de banque, M. Robert, Léon Gérin-Lajoie, Léo-Pol Morin, Pierre Dupuy, et les trois ensemble même me secourent. Le pauvre Marcel Dugas, un abbé Laliberté, un Anglais M. Warren, à qui je n'ai pas voulu parler en anglais, et encore d'autres! Mathieu, Panneton, M. Gosselin – qui est revenu avec nous, jusque chez Gilberte où nous avons dîné ensemble. J'étais incroyablement bavarde.

Passé la soirée à nous trois chez Pierre Dupuy, qui m'a fait manger beaucoup de gâteaux. Ma réputation est maintenant établie : gourmande sans pareille!

Je suis rentrée presque à minuit, avec la clef.

LE 2 JANVIER, HUIT HEURES DU SOIR – Ce matin, comme j'écrivais au Père Trudeau, il m'est arrivé une lettre de Georges, une bonne mais un peu triste lettre où il s'ouvre sur son état d'âme douloureux, en face de l'avenir encore incertain. Pauvre ami! Comme j'ai pensé à lui, toute la journée! Je lui ai écrit, avec tout mon cœur. Et puis, cet après-midi, au concert Padeloup⁵¹, pendant les incomparables symphonies de Mozart

et de Beethoven, comme en moi-même, je priais le bon Dieu de bénir enfin mon travail. Il ne peut pas échouer indéfiniment. Puis, il est réellement digne du succès. Je vais bien, bien prier. Que Dieu nous bénisse tous les deux!

LE 5 JANVIER – Qu’ai-je fait depuis le 2? Lundi : cours de M. Michaud, puis travail. Mardi : dîner avec les Fontaine et M. Gosselin, au Louvre nous nous sommes beaucoup amusés. À 5 heures, Gilberte a reçu son amie madame Davie, une Québécoise.

Aujourd’hui, j’ai visité l’exposition d’art religieux. Il y a du joli et de l’étrange. Les modernes reviennent aux figures de saints à moitié formés et je n’aime pas cela, pas plus que les Sainte Vierge en manteau rose.

J’ai retrouvé une correspondante, Marcelle Rieffer. Elle est venue me demander aujourd’hui. J’irai la voir.

J’ai reçu des journaux de chez nous. Je pense beaucoup à Georges.

LE 7 JANVIER – Hier soir, à l’Opéra-Comique avec M. Boucher, sa sœur, M. et M^{me} Paquette, de Montréal. J’ai bien aimé ma soirée, mais je ne raffole pas de *Pelléas et Mélisande*. C’est du moderne. Debussy et Maeterlinck réunis. Peu de parties saillantes et surtout touchantes.

En rentrant, grande joie : sept lettres, dont deux de Georges. Ce matin, je lui ai tout de suite écrit et lui ai envoyé un petit agenda. J’ai bien hâte de savoir s’il sera reçu. Je ne m’applique pas beaucoup à m’en détacher.

LE 11 AU SOIR – Je suis en retard avec mon « au jour le jour ». Je me résume : vendredi après-midi, le 7, je suis allée chez madame Préfontaine. Samedi, le 8, j’avais mal à la tête. L’après-midi, Gilberte est venue. Elle allait au concert Colonne; moi, je suis allée voir ma correspondante Marcelle Rieffer. Elle a deux petits enfants. Elle a été gentille, mais me paraît assez triste, et peut-être pas tout à fait heureuse. Son mari était là⁵².

Dimanche, je suis allée à la grand-messe à Notre-Dame avec Geneviève Moreau. L’après-midi, je suis allée au Collège d’Hulst⁵³, à une réception de l’association des étudiantes. J’y ai connu d’exquises petites Françaises. Le soir, j’ai lu.

Lundi, messe à Notre-Dame des Victoires pour obtenir bon résultat d’examen à Georges; j’y suis allée avec Anne Talon. L’après-midi, cours de la Sorbonne, puis thé chez madame Guibert. Le soir, travaillé à mon roman.

Aujourd’hui, j’arrive du Louvre où je suis allée avec M. Gosselin.

Pense beaucoup à Georges qui doit être si torturé en ce moment. Il est à Montréal et doit bien penser à moi, lui aussi.

Le 13 au soir, hier, cinéma avec M. Gosselin, pour voir *Marie Piquefort*⁵⁴ et au beau milieu de la vue, la lumière a manqué, nous avons dû sortir et je me suis passée du reste. Aujourd'hui, j'ai vu Marie Dubuc. Nous sommes allées chez madame Préfontaine, Gilberte, Marie et moi.

Ce soir, j'ai écrit des lettres. Une à Léo-Paul D., dont j'en ai ce matin reçu une; une à Évangéline, et là je vais écrire à G.

DIMANCHE, LE 16 [JANVIER] – J'attends l'heure d'aller au thé des Paquet. Hier, j'ai flâné avec Gilberte, puis je suis allée à la Sorbonne, à un cours de Hazard⁵⁵ sur Stendhal. Vendredi, encore un cours, à la Sorbonne, sur *Jocelyn*, puis thé chez les Montallery. Demain, cours de M. Michaud, puis visite à Marcelle Rieffer.

Il fait très froid. À la grand-messe à Saint-Gervais où je suis allée ce matin. J'ai beaucoup prié pour Georges.

MERCREDI, LE 19 JANVIER – Je me suis un peu amusée dimanche chez les Paquet. Pas trop. Je ne me sentais pas très en train, ni en sympathie excessive avec l'entourage. C'était très bien, tout de même. Lundi, je suis allée au cours de Michaud, puis chez Marcelle Cellard. Mardi, M. Boucher m'a amenée à un récital intime de Decaux⁵⁶, organiste à Montmartre. Aujourd'hui, je suis allée à deux heures saluer Marie Dubuc à l'Institut. Elle était avec Sophie Truman qui est vraiment gentille et jolie. Ensuite, je suis allée au Musée Carnavalet. Rentrée ici à cinq heures, j'ai préparé des pages.

Hier, j'ai reçu un mot de mon Georges, qui a failli passer au feu, le jour de l'An au matin. Il me raconte qu'il a sauvé d'abord mes lettres, mais que mon portrait aurait péri. Il se dit encore fatigué et démoralisé par l'approche de l'examen. La semaine prochaine, j'en saurai les résultats. Que j'ai hâte et peur à la fois! Je l'aime tant!

VENDREDI SOIR, 21 JANV. 1921 – Hier, je suis sortie avec les amies de Gilberte, les petites Montallery, puis dans la soirée j'ai lu.

Aujourd'hui, je suis allée au cours de philo, puis au cours de Strowski⁵⁷. J'ai fini l'après-midi chez madame Préfontaine.

J'ai failli avoir mal à la tête. Je m'en sauve cependant et ne ressens rien, ce soir, qu'une paresse qui m'incite à ne pas travailler. Hélas, que j'ai peine à m'y mettre avec joie!

Je pense à Georges. Comme j'ai hâte d'avoir des nouvelles, et j'ai peur en même temps.

SAMEDI, LE 22 JANVIER 1921 – J'ai fini par travailler, hier soir, puis aussi ce matin, jusqu'à midi. Ce soir, j'ai de nouveau le goût de paresser. Mon lit me tente, et il n'est que huit heures et demie. Je viens de prendre mon bain à la mode de France.

J'ai entendu à la Sorbonne deux cours aujourd'hui, celui de Hazard et celui de Mornet⁵⁸. L'un sur Stendhal, l'autre sur Boileau. Pour finir la journée, je vais me contenter de lire Sainte-Beuve.

Rêve du Canada depuis lundi, et que seront les prochaines nouvelles. Je tremble, je crains tellement un nouveau chagrin.

DIMANCHE MATIN – Je le crains tellement que j'y ai rêvé. J'étais à Sorel par miracle. J'arrive devant une petite maison de brique qui était censée être à Georges. Léo-Paul D. était en train de la placarder d'affiches : À louer, à vendre. Je lui parle. Il me parle comme pour me consoler. Je m'étonne. Non, il ne peut pas déjà savoir la nouvelle, puisque moi, je ne la sais pas. Et il m'apprend que Georges lui a écrit de vendre la maison, qu'il avait failli une fois de plus, et sans justice, puisqu'il avait mille points sur mille points. Le désespoir s'empare de moi. Je le laisse voir. Léo-Paul me console en m'offrant ses sentiments. Cela me déplaît et je m'en vais. Je me souviens d'avoir traversé le fleuve en chaloupe, tout en pleurant sur mon bonheur bien irrévocablement condamné.

Cet après-midi, je vais à l'Odéon entendre *Fantasio* de Musset.

MARDI [25 JANV.] – C'était joli dimanche. J'ai aimé cela. Lundi, je n'ai fait que travailler et aller à des cours. À cinq heures, j'ai rendu visite à madame Cellard. Nous avons causé plus intimement.

J'ai reçu un énorme courrier du Canada. Mes cousines, Bilodeau⁵⁹, Pelletier, Lafortune⁶⁰, Maurice Gélinas, etc. Douze lettres. J'étais contente. Mais dans le prochain courrier, j'aurai l'arrêt de Georges et je commence à y penser avec crainte et chagrin. Mon pauvre ami!

JEUDI, 27 JANV. – Mercredi, je n'ai pas fait grand-chose. Je suis un peu fatiguée ces jours-ci. Je me lève plus tard et ne vais pas au cours de philo. J'ai fini ce matin une neuvaine, toujours aux intentions du cher bien-aimé. Hier, j'y ai pensé avec une inquiétude folle. Je ne suis pas raisonnable. Le bon Dieu est toujours bon. S'Il nous afflige, c'est donc nécessaire.

Je travaille à mon roman. Je voudrais bien avoir l'inspiration nécessaire, et en faire une œuvre utile, serviable à mon pays. Je prie.

Cet après-midi, j'irai au Trocadéro, entendre *Les Fourberies de Scapin*, de Molière, et une autre petite pièce dont j'oublie le nom. Il y aura avant, conférence de Léo Claretie⁶¹.

VENDREDI SOIR, 28 [JANV.] – J'ai aimé hier le théâtre. C'est très amusant Molière. Même ces pièces qui sont encore du genre farce sont irrésistibles. Comme d'habitude, cependant, le théâtre m'a beaucoup, beaucoup fatiguée. Ma tête n'y résisterait pas.

Aujourd'hui, je n'ai guère travaillé. Je suis d'une inexplicable lassitude ces jours-ci. Cet après-midi, j'ai entendu deux cours : un sur la peinture, l'autre de Strowski, sur *Jocelyn*⁶².

Je pense infiniment à Georges dont le sort m'inquiète et duquel je m'ennuie.

Je vais à Bordeaux la semaine prochaine. Jeanne⁶³ m'a écrit hier.

LE 30 JANVIER 1921 – Georges est avocat. J'ai reçu ce matin la nouvelle et j'aurais passé la journée en prières d'actions de grâces, m'être écoutée.

Mais M. Boucher est venu me chercher pour m'amener à Montmartre, avec sa sœur et M. Gravel, où d'ailleurs nous n'avons pas pu prier, la foule étant trop dense...

En revanche, ce matin, j'avais supplié le bon Dieu pour mon Georges, à l'exquis sanctuaire de Saint-Séverin.

LE 31 [JANVIER] – Ce matin, j'ai travaillé. J'avais une page à finir. Cet après-midi, Marthe Laborde, une amie correspondante de Michelle Gagnon, est venue me chercher et nous sommes sorties. Elle est gracieuse et ouverte, elle m'a plu. J'ai beaucoup parlé pendant que nous allions par le boulevard Saint-Germain, le pont Alexandre III, l'avenue des Champs-Élysées, puis par l'avenue du Bois de Boulogne. Paris était merveilleux cet après-midi. Il y faisait soleil.

Et puis, à vrai dire, j'ai l'âme en fête, avec cette nouvelle de Georges.

LE 2 FÉVRIER – Je pars jeudi, demain, pour Bordeaux. Jeanne m'attend. Je suis bien contente. Hier, je n'ai fait que des courses, et ce matin, encore autant. Georges m'a écrit de nouveau. Hier, j'avais une grande lettre. J'étais bien contente.

LE 15 FÉVRIER – Je suis à Bordeaux. J'y fais un heureux séjour. J'ai passé quatre jours au Château des Maures⁶⁴. Jeanne est bien comme je l'imaginai.

Je pense souvent à Georges.

LE 19 FÉVRIER, SAMEDI – Je suis un peu souffrante, presque rien, mais cependant cela m'enlève la force de travailler.

Je suis rentrée de Bordeaux jeudi soir [17 février]. Ma petite amie Anne Talon est venue au-devant de moi. J'ai trouvé la pension transformée. Dans deux jours, je changerai de chambre. Ce sera beaucoup mieux et très propre. J'ai hâte. J'attends un courrier du Canada. J'attends des nouvelles de Georges. Comme j'ai peur de me faire en lui des illusions, comme je crains parfois qu'il m'aime moins, et que je sois en train de me préparer, avec mon tenace sentiment, déception et chagrin! Il en sera ce que le bon Dieu voudra. J'ai confiance. J'ai bien

PREMIÈRES AMOURS

demandé de changer dans mon cours. Si je ne change pas, c'est qu'il a son idée. Et puis, il est trop bon pour moi pour que j'aie raison de craindre. Tout sera pour le mieux.

Hier, je suis allée au cours de Strowski et j'ai écrit quelques lettres. C'est tout. J'ai fini l'après-midi avec Gilberte. Nous avons causé sérieusement sur mille sujets, et beaucoup de la France. Nous la trouvons bien empoisonnée; et nous pensions et disions qu'il faudra beaucoup prier – nous – pour que notre pays soit sauvegardé en partie d'une morale aussi bouleversée.

DIMANCHE [20 FÉVRIER] – Hier, rien. J'étais encore malade. Aujourd'hui, je suis allée aux Invalides. Comme c'est beau au tombeau de Napoléon! Il faisait soleil, il y avait beaucoup de monde. Le tombeau a quelque chose de magistral, d'imposant, qui arrête la réflexion sur la vie de l'homme qu'il garde sous son marbre. J'ai été émue sans pouvoir analyser ce que mon émotion contenait. C'est une page d'histoire que je ne sais pas bien, bien, mais qui me touche quand [même]. Qu'il y a eu de grandeurs et de décadences dans les histoires de ce doux pays de France!

Autour de la chapelle, j'ai regardé les vieux drapeaux déchiquetés dans les batailles. Il n'y avait pas de saintes espèces. J'ai prié quand même. Comme j'aurais aimé voir tout ça avec mon Georges! Hélas!

LUNDI SOIR [21 FÉVRIER] – Ce matin, travaillé comme un nègre, quatre heures de temps. Cet après-midi, cours de Michaud, puis le thé chez madame Guibert. Ce soir, je me suis amusée chez Anne, et je rentre à 9 h dans ma chambre. J'ai reçu un courrier du Canada, mais rien de Georges. Que fait-il?

À midi, Chavigny Boucher est passé me dire bonjour. Il m'amuse beaucoup.

JEUDI MATIN, 24 FÉVRIER 1921 – Mardi : visite chez madame Préfontaine, qui ne recevait pas parce qu'elle est malade. Mercredi : des riens : chez M^{me} Fontaine, chez Marcelle Rieffer. J'étais trop fatiguée par mon déménagement pour visiter quelque chose.

Ce matin, jeudi, j'ai travaillé. Puis je m'arrête. Je pense à G. Je m'ennuie de lui et j'ai peur de le perdre.

SAMEDI MATIN – Jeudi après-midi, j'ai cousu dans ma chambre puis, suis allée chez Irène Boucher prendre le thé. Il y avait une Française et Claire Fauteux.

Le soir, j'ai veillé avec mes compagnes.

Hier, je suis allée boulevard Malesherbes. J'ai vu de loin le parc Monceau. Suis sortie avec Marthe Laborde, puis ai flâné au Printemps

et fini l'après-midi chez Marcelle Rieffer. Ce n'est pas visiter Paris, mais c'est connaître les Parisiens.

DIMANCHE, LE 27 [FÉVRIER] – À l'Athénée, entendre *Le Retour*. Très amusant et pas mal vrai, sous le comique superficiel⁶⁵. Revenue par la rue Royale, la Concorde, le pont devant la Chambre des députés. Il faisait beau et bon et Paris était merveilleux sous le soleil couchant. Du pont, la vue d'ensemble était unique. Dans le ciel rose et un peu voilé de brouillard, la Tour Eiffel s'allongeait, et l'on reconnaissait au loin le Trocadéro. La Seine était colorée. Les lumières de la ville s'allumaient peu à peu... mais je suis trop sotte, ce soir, pour bien décrire.

Aujourd'hui lundi, un peu de travail, un peu de migraine; visite à madame Fontaine et à madame Cellard. Ce soir, je vais lire.

MARDI SOIR – Dans mon lit (le 1^{er} mars). Toujours rien de G. et j'y pense à peu près sans cesse.

Je n'ai pas fait une journée extraordinaire. Ce matin, à la Sorbonne, cours de Reynier⁶⁶ sur Balzac. Ensuite, fatigue, dans les magasins avec Gilberte.

Cet après-midi, je devais aller à Saint-Cloud. Le programme désorganisé, je suis allée voir Mère de l'Ange-Gardien. Puis au cours de Le Breton⁶⁷, Sorbonne.

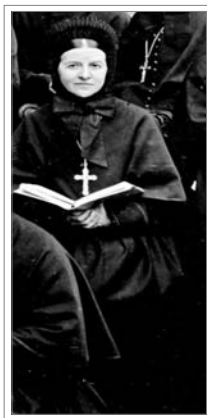
Ce soir, je m'en veux d'être au lit sans avoir presque lu, et sans avoir écrit. Le temps passe. Je m'endors toujours et il me semble que je ne fais rien.

MERCREDI 2 MARS – Dans mon lit. Oui, encore la même histoire. À 9 heures, je tombe de sommeil. « Moïselle » m'envoie me coucher en me faisant promettre de ne pas travailler et de dormir. Je n'ai pas de peine à tenir pareille promesse.

Ma paresse me désole. À quoi tient-elle? Je veux bien veiller. Je ne puis pas. Je ne suis plus, le soir, qu'une endormie.

Ce matin, je suis allée à mon cours de philo. Cet après-midi, je me suis rendue Villa des Ternes, pour faire visite à une vieille amie de Jeanne B., M^{me} Doering⁶⁸. Elle n'était pas là. Alors, j'ai poussé ma promenade jusqu'au Bois de Boulogne. Il y avait beaucoup d'autos et ça sentait la gazoline. Cela m'a bien un peu déçue.

Toujours rien de G., rien du Canada. Je prie en demandant au bon Dieu de ne pas écouter ma volonté, mais la sienne.



Mère Marie de l'Ange-Gardien

Source : René-Salvator Catta.

PREMIÈRES AMOURS

LE 4 MARS – Hier, jeudi, séance au Bon Théâtre. Rien de bien extraordinaire : *Les Filles de Racine* : bonnes intentions avec résultat médiocre. Le soir, en l'honneur de la mi-carême, nous avons un dîner de fêtes. C'était bien amusant. Chaque jeune fille était coiffée, l'une en Polichinelle, l'autre en Pierrot, l'autre en diable, et les autres en légumes : artichaut, carotte, navet. J'étais en navet.

Après le dîner, nous sommes montées au petit salon où nous avons pris le thé et mangé des gâteaux. Ce matin, je suis allée à Montmartre.

J'ai fini, avant de m'endormir, hier, *Le Petit Pierre*, d'Anatole France⁶⁹. C'est ordinaire et pas très attachant.

Aujourd'hui, cours de Strowski, puis à Passy visite aux Préfontaine. Je suis revenue prendre le thé chez Gilberte. J'en sors.

J'ai un peu plus travaillé. J'ai touché à mon roman, et commencé un article.

LE 7 MARS – Samedi, reçu des lettres et une longue de Georges. Il n'a pas l'air d'avoir retardé à m'écrire. C'est la faute aux courriers lambins.

J'ai passé mon samedi après-midi au Bois de Boulogne et mon dimanche à Versailles. Samedi, le Bois était vraiment beau. Il y faisait presque chaud et le soleil était brillant sur les lacs. À Versailles, j'ai fait le tour des parcs et vu le Sénat – qui était autrefois le grand Opéra.

Je suis revenue bien fatiguée d'avoir marché à peu près quatre heures sans trêve. Mon séjour à Paris passe sans que j'y prenne trop garde. J'ai bien la certitude que je n'aurai pas vu la moitié de ce que *certaines* désireraient que je voie, et que l'on s'appliquera, à mon retour, à me susciter des regrets. Georges, le premier, j'imagine.

Je prie bien pour lui. Comme je voudrais qu'il soit heureux!

MARDI SOIR, 8 MARS – Ce matin, sermon de retraite. Le Père Nicolay. Je ne l'ai pas trouvé à mon goût et je n'y suis pas retournée.

Cet après-midi : j'ai visité le Musée de Cluny. Beaucoup de curiosités intéressantes. Beaucoup d'expressives sculptures sur bois que G. aimerait.

Ce soir, j'ai lu, fini *En marge des vieux livres*, de Lemaître⁷⁰. À 6 h, j'étais allée au salut chez les Carmes. J'examinais ma conscience en me trouvant paresseuse et point assez bonne, et faible – et je prie le bon Dieu d'avoir soin de moi.

MERCREDI SOIR, 9 MARS 1921 – Ce matin, sermon de retraite. Rentrée à ma chambre, j'ai travaillé jusqu'à midi, une heure environ. Comme je sortais avec Marthe Laborde et qu'elle n'est arrivée qu'à 3 heures et demie, j'ai lu une heure et demie Chateaubriand et ses préfaces

d'*Atala*. J'ai amenée Marthe au Musée de Cluny, que j'ai donc vu pour la troisième fois.

Je pense à G., comme chaque jour. Qu'advient-il de nous deux?

J'ai reçu des *Devoir*. Il y a un article de moi. Je ne suis pas satisfaite de mon enfantillage et de mon ignorance. Je suis stationnaire. Hier et aujourd'hui, j'ai été torturée par cette idée. Des résolutions de travail ont naturellement suivi. Mais, une fois de plus, les circonstances me permettront-elles de les tenir?

JEUDI SOIR – Peu travaillé encore ce matin, quoique je sois rentrée à ma chambre pour cela. Je n'ai fait que lire *Atala*, puis j'ai été dérangée par des amies. Cet après-midi, j'ai entendu au Trianon lyrique : *Véronique*⁷¹. C'est charmant et j'ai beaucoup aimé cela. Ce soir, je rentre dans ma chambre à 8½ h. Mademoiselle m'a dit bonsoir en m'appelant : image de poupon! Cela me console d'être vieille. Car enfin je ne demande pas aux gens de me dire que j'ai l'air enfant. Si l'on me le chante, c'est qu'on le veut bien.

J'espère un peu travailler ce soir. Lire, au moins.

LUNDI SOIR, LE 14 MARS – Assez de choses depuis jeudi. Vendredi, chez le dentiste avec Gilberte, puis chez mon amie Cellard, rue des Ursulines. Ses poupons étaient exquis et elle m'a paru moins malheureuse que d'habitude. Elle est bonne et je l'aime bien. Il me semble qu'elle a été élevée sans foi et j'ai idée que ma bonne humeur lui fait bonne impression. Elle insiste beaucoup pour que je la voie souvent.

Samedi, j'ai couru les magasins avec Geneviève. Dimanche, pension de la crémaillère à la pension. À cinq heures, je suis allée avec M. Boucher voir les arènes de Lutèce. Elles datent du II^e siècle, paraît-il. Cela n'y paraît pas beaucoup. Elles paraissent rehaussées en pierres neuves. C'est intéressant tout de même.

Aujourd'hui, retrouvé à Paris Germaine Talon, une petite Française comme il y a douze ans au Canada. Elle et ses sœurs m'ont amenée prendre le thé au Cambridge, un grand hôtel chic de l'avenue du Bois de Boulogne, ou plutôt des Champs-Élysées. Elles me semblent assez mondaines. Elles sont très élégantes et coquettes d'apparence, quoique naturelles et sans fard. Elles sont sûrement riches. Germaine habite un magnifique appartement. Je dois les revoir lundi prochain, chez Suzanne, cette fois.

VENDREDI SOIR, LE 18 MARS – J'attends des nouvelles de G. Je finis demain une neuvaine à saint Joseph. C'est pour sa fête, mais j'imagine qu'il me... récompensera.

Il a commencé ce soir : reçu lettre de Pelletier. J'ai mon augmentation.

Depuis lundi, qu'ai-je fait? J'ai assez travaillé et lu. Je suis allée au grand Opéra⁷², à la seconde d'*Antar*, avec M. Boucher, et aussi à la Bibliothèque nationale. Les autres jours, je me suis reposée.

SAMEDI SAINT, 27 [26] MARS – Dans une lettre de G. qui est allée se promener à Bordeaux, je trouve cette petite interrogation : « Faites-vous du journal? » Et j'ai bien conscience que je ne le fais guère à son goût. Je n'aurai qu'à ne jamais le lui montrer. Comment trouver le temps de tout faire ce que l'on a le désir de bien faire? Ce souci me tue.

J'ai une semaine remplie à relater et tout un fourmillement d'impressions. J'ai vu Soissons, j'ai vu Laon, j'ai vu Reims. En même temps que j'ai admiré les merveilles de cathédrales. J'ai vu le champ de bataille. J'ai acquis une idée plus nette de ce que fut cette horrible guerre, et je me suis demandé si les leçons d'un tel massacre ressortaient assez clairement, si c'était bien le mal qui avait attiré sur une terre un tel massacre, et si le monde y voyait ce qu'il doit y voir.



Sur les champs de bataille à l'Ange-Gardien –
BAnQ, 026/017/084

Quel mystère que les desseins de Dieu! Qui sait tout le bien qu'il a pu tirer de tant d'horreurs. Mais les hommes, les hommes s'en donnent-ils, maintenant que tout est fini, plus de peine pour y réfléchir?

Chez le colonel Talon, on m'a reçue bien affectueusement, bien aimablement. Chaque jour, on m'a fait faire une nouvelle promenade. J'ai vu Notre-Dame de Liesse, célèbre pèlerinage des rois de France qui voulaient obtenir du ciel des héritiers. J'ai connu là une sainte vieille femme qui nous a reçus à goûter, madame Collangette; à son âge, à 80 ans, je voudrais avoir son charme de vertus.

Reims m'a beaucoup émue. Que c'est beau, cette cathédrale! Elle est légère et élancée. C'est une dentelle de pierre merveilleuse, unique comme finesse et comme élégance. Mais la voir toute trouée, écorchée, martyrisée.

Hier, à Notre-Dame, entendu le Père Jamin; il a fait sur le cœur broyé de Jésus un sermon émouvant. L'après-midi, à Sainte-Clotilde, j'avais entendu le Père Padi.

J'ai eu deux lettres de G. cette semaine. Le mystère de nos deux destinées, malgré moi, me préoccupe trop. Je souhaite qu'il m'aime et

soit mon fiancé. Cependant, je m'arrête à songer que cet événement ne me donnera pas le bonheur attendu, que je ne serai peut-être pas une femme assez véritablement femme, au sens de ménagère et d'épouse. J'ai peur de ses exigences et de ses incompréhensions, et aussi de mon caprice et de ma faiblesse. Il a tant d'ambition pour moi que je le vois voulant que je sois mère de famille, femme d'ordre et femme de lettres, d'activité et de valeurs.

Et je me trouve sotte de ne pas jouir pleinement du temps présent, et d'être tourmentée par ce rêve d'une union, qui m'apportera peut-être plus de chagrin que de joies. Mais je l'aime tellement que je ne peux pas ne pas continuer à chérir mon rêve.

DIMANCHE, PÂQUES, 27 MARS 1921 – Je commence ce matin à lire les lettres de sainte Thérèse. Si j'en pouvais, mon Dieu, tirer un peu plus de perfection, plus de sagesse et plus de piété si possible, être mieux dans l'esprit de Dieu, mieux prête à n'avoir dans ma vie que ce qu'Il me veut bien donner.

Hier, magasiné. Je me suis acheté un costume à mon goût, bleu marine, et un manteau beige très, très bien. Le tout, assez cher, mais si bien! Je ne les aurai que dans dix jours. Parce que l'on me les fait sur mesure. J'ai hâte.

Il fait un peu froid. Je suis allée à la messe chez les Carmes. J'essaie de travailler. Je suis moins lasse qu'hier. Mais ma santé me donne un peu d'inquiétude. Pourquoi suis-je tous les jours moins forte?

DIMANCHE SOIR [27 MARS] – Assez bien travaillé ce matin. Cet après-midi, j'ai visité, rue Raynouard, la maison de Balzac. Il y a d'intéressant surtout son cabinet de travail. On y voit sa table, près de la fenêtre qui donne sur la petite rue Berton, une des plus vieilles rues de Paris. Dans une armoire, on montre sa cafetière, un moulage de sa main, son encrier, et ses poupées, celles qui servaient à ses romans. Elles m'ont amusée. Si j'en avais pour faire agir les personnages de mon roman, j'avancerais peut-être plus vite et mieux.

Il y a encore dans ce musée quelques pages d'épreuves corrigées de la main de Balzac. C'est indéchiffrable et cousu de ratures.

J'aimais bien Paris aujourd'hui. Il y faisait froid, mais un air qui sentait l'air de chez nous, un air vif et sec. Après la visite du musée, nous sommes allées, Geneviève et moi, voir madame Préfontaine. Ensuite, j'ai erré pour attraper un tramway ou un autobus, ce qui m'a amenée à longer le Trocadéro et son parc, et à passer sous la Tour Eiffel et au Champ-de-Mars.

À midi, j'ai reçu une lettre d'Estelle et de madame de Lorimier⁷³. J'ai ensuite beaucoup pensé à chez nous, à mon pays et, tout en me rendant

PREMIÈRES AMOURS

à Passy, je priaï le bon Dieu de le protéger, de le garder de l'immoralité et de l'indifférence religieuse.

JEUDI, 31 [MARS] – Rien de remarquable depuis dimanche. Des courses dans les magasins pour rendre service à madame Préfontaine. Ce matin : fluxion. Et je veux quand même aller cet après-midi entendre *Andromaque*.

Reçu une grande lettre de G. hier, mais qui m'a fâchée, et beaucoup d'autres lettres. J'ai peu travaillé.

VENDREDI SOIR, 1^{ER} AVRIL – Enfin, j'ai connu les amis de Jeanne B., les Doering. Ils m'ont tous les deux fait une très bonne impression. Ils partent bientôt pour l'Italie, mais avant je sortirai mercredi prochain avec madame D. Elle est charmante. Le jeune homme m'a accompagnée jusqu'à la Place des Ternes où j'ai pris l'autobus. Je suis rentrée en retard pour le dîner et je n'avais pas faim.

Demain, je vais entendre *Les Bouffons*⁷⁴. J'ai peu travaillé encore aujourd'hui, à cause de ma dent qui m'a fait souffrir. J'ai écrit à Maurice Gélinas. J'écris sans beaucoup de goût. Il est gentil, il m'aime déjà, j'en suis presque certaine. Mais je ne veux pas qu'il m'aime plus. À quoi bon? Je n'aimerai pas, moi, je le sais; tout de même j'aurai été beaucoup amie, beaucoup, beaucoup. J'aurai fait souffrir aussi, sans le vouloir, mais fait souffrir quand même. Lozeau, Léo-Paul, le pauvre Jean C. et d'autres auxquels je ne pense pas.

SAMEDI, LE 2 AVRIL – J'ai bien aimé la représentation des *Bouffons*. En plus d'être une pièce amusante et gaie, ces jolis vers réveillaient en moi tout un flot de souvenirs : mes seize ans à Saint-Jérôme, mes idées d'alors et mes heures de rêverie aux jolis couchants d'été.

Comme je dois être vieille aujourd'hui! Et dire que je ne m'en aperçois pas encore, que je me retrouve avec d'autres rêves, d'autres illusions, d'autres sentiments, et que toujours j'appartiens au présent comme si le passé n'avait pas existé. Il faut une émotion, une occasion pour m'y ramener.

MARDI SOIR, 5 AVRIL – Rien de marquant aujourd'hui et peu de chose hier. Ce matin, cours de la Sorbonne; hier, thé chez madame Guibert. Dimanche, je me suis promenée dans le Luxembourg, jardin et musée. J'en ai refait le tour dans tous les détails. La conclusion de ma promenade artistique ferait rire ou enrager Georges : j'ai découvert que dans la représentation idéale de l'homme et la femme réunis, la femme n'allait toujours qu'à l'épaule de l'homme. Pour références, voir Adam et Ève et La Pudeur, etc. Il y en a des quantités. Ma petitesse triomphe. Je l'écrirais tout de suite à G., si je n'étais pas un peu fâchée contre lui, si

je n'avais pas décidé de lui laisser maintenant désirer mes lettres. Je ne gagne rien à les prodiguer. Il fait le méchant. Je jouerai la froide, si c'est possible. Je prie bien le bon Dieu.

JEUDI, 7 AVRIL – Hier, je suis montée dans la Tour Eiffel avec madame Doering. Cela ne m'a pas semblé aussi extraordinaire que je le pensais. Il ventait et je pensais bien que la fameuse tour oscille alors d'un mètre. Mais je n'ai ressenti ni peur, ni vertige. D'en haut, c'était beau de voir l'immense Paris et de m'y reconnaître comme chez nous : les points de repère sont partout : le Panthéon, Montmartre, Notre-Dame, Saint-Sulpice, le Louvre, l'Arc de Triomphe. D'en haut, l'aspect des rues et des étoiles qu'elles forment est admirable. Il faisait beau. La Seine brillait. J'ai aimé ça.

Ensuite, je suis allée chez madame Préfontaine. Samedi en huit, nous partirons pour Saint-Jean-de-Luz. Penser que je vais revoir la mer me ravit. Ce matin, au cours de philo, je ne songeais qu'à cela et c'est la psychologie qui en a souffert.

Ma pension est toujours bien agréable, mes compagnes charmantes, et mademoiselle Colin bien douce, bien exquise pour moi. Hier, nous avons eu un chagrin avec ma petite Bretonne Pharès Le Bris. Elle a reçu un télégramme lui annonçant la mort de son père; et elle n'avait pas encore appris qu'il était malade. Pendant les vacances de Pâques, je m'étais attachée à elle davantage. Nous sortions souvent ensemble. Et devant sa douleur, j'ai pleuré.

J'attends des nouvelles du Canada. Je n'ai pas écrit à G. depuis une semaine et je me trouve épatante. Je joue à le boudier.

SAMEDI, 10 [9] AVRIL 1921 – Je rentre du Père-Lachaise... Hier, j'avais visité toute seule le cimetière Montparnasse. J'ai cherché longtemps la tombe de Veuillot, et j'ai trouvé sans chercher celle de Baudelaire. Longtemps, je me suis promenée dans les allées, m'arrêtant aux noms connus. Il faisait froid et le vent chantait dans les arbres. Comme les morts sont tassés à Paris! Comme, même morts, chez nous, nous avons plus d'espace! Aux tombeaux des écrivains, je demande, en faisant un bout d'oraison mentale, qu'on m'obtienne l'inspiration.

Aujourd'hui, c'est avec Geneviève Moreau que je suis allée au Père-Lachaise. Nous en avons à peu près fait le tour, et salué la tombe de Balzac, celle d'Eugène Delacroix, Charles Nodier, Michelet, Félix Faure, Victor Cousin, Houssaye. Pour trouver Musset, nous avons marché follement. Parce que nous n'étions pas entrées par la porte principale.

J'ai aimé mon après-midi. J'aime les pèlerinages chez les morts, et c'est pour moi une satisfaction que de passer auprès de ceux qui

furent quelque chose. Dans toute une partie du cimetière, nous nous sommes amusées, Ginette et moi, à nous dire que nous étions chez les Canadiens. Tous les noms de chez nous se donnaient rendez-vous. Sur la même pierre, j'ai même trouvé gravés Tardy et Girard. Il y avait des Moreau, des Chevalier, des Marchand, des Bodet, etc.

Demain, j'irai à Saint-Julien-le-Pauvre. Je me hâte de voir ce qu'il me reste à voir de Paris puisque je le quitterai bientôt.

Pas de courrier du Canada depuis lundi. Je n'ai pas écrit à G. cette semaine. Je me trouve épatante. Je prie bien pour lui tout de même.

M. Boucher et M. Gravel sont venus tout à l'heure, à 2 h, me faire visite. M. Boucher m'a apporté une boîte de choses. Le pauvre! Comme cela m'ennuie, les hommages des gens qui ne sont pas nés pour me plaire, malgré leur bonté.

Boulevard Ménilmontant, près du Père-Lachaise, vu le peuple et les petits miséreux jouant dans la poussière. C'est le quartier pauvre et apache de Paris, paraît-il.

MARDI MATIN [12 AVRIL] – Il fait beau et chaud. Hier, je suis allée au Parc Monceau avec M. Gosselin. C'était plein de gosses et j'aurais aimé me planter et les regarder jouer tout l'après-midi en notant gestes, jeux et attitudes. Après, nous devions monter à l'Arc de Triomphe. C'était fermé. Nous avons resalué le tombeau du soldat inconnu, puis nous avons pris le thé sur une terrasse de café, avenue des Champs-Élysées. Je suis rentrée en voiture, pour mieux voir le coup d'œil de Paris, des Champs-Élysées à la Concorde et au Louvre. Monsieur Gosselin est intelligent et gentil. Ça me fait plaisir de le voir.

Dimanche, je l'avais rencontré au Cercle des étudiants, rue Servandoni, où Philippe Panneton⁷⁵ a fait une conférence assez creuse et pas toujours polie sur l'inutilité des femmes. Il a fait rire, mais pas plus. Léo-Pol Morin qui joue réellement bien a interprété du Tanguay et du Mathieu. J'ai bien aimé surtout la *Pavane* de Tanguay. Comme nous avons des talents chez nous!

Dimanche matin, grand-messe à Saint-Julien-le-Pauvre. C'est le rite grec et l'église est intéressante comme vieillesse et pauvreté. Elle est dans une rue infiniment étroite.

L'après-midi à l'Oasis, rue de Sèvres, j'ai entendu une conférence du Père Dassonville⁷⁶ sur le Canada. C'était à peu près exact et bienveillant et intéressant, quoique bien à bâtons rompus. Après la conférence, je suis allée le voir. De moi-même, je n'y serais peut-être pas allée, mais on est venu me chercher. Nous avons causé un gros quart d'heure. Il m'a offert de me donner des recommandations pour que je voie fonctionner des syndicats, des patronages.

Hier soir, lettre de Georges, assez bonne quoique toujours taquine et entêtée. Il est derrière un retranchement et ne veut pas sonner.

Je continuerai à boudier un peu. Ce matin, j'ai bien prié pour nous deux.

MERCREDI SOIR, LE 13 AVRIL – Visité cet après-midi le Musée des Invalides. J'ai aimé tout ce qui concerne la dernière guerre, tableaux de tranchées et de champ de bataille. La belle figure de Guynemer⁷⁷ me reste dans la mémoire. Il est bien campé sur un portrait exposé sur son aéroplane, celui avec lequel il détruisit 19 avions ennemis. Et c'est amusant de voir sur l'avion, en gros caractères : « Vieux Charles ». Il l'avait bien baptisé.

En dehors des choses de la guerre 1914, c'est l'époque de Napoléon qui se fixe mieux en moi aux Invalides. J'étais avec une Française qui ne l'aime pas. Il a fait verser trop de sang. À vrai dire, il ne fut pas sans péché. Mais sa vie, justement par l'expiation qui a suivi, me paraît à moi savoureuse de leçons.

J'ai eu ce matin un courrier – une lettre de Léo-Paul. C'est toujours vrai qu'il m'aime. Il me dit pourquoi il l'a avoué à Georges, et de ne pas souffrir pour lui, mais d'être heureuse, que seule ma joie lui importe.

JEUDI SOIR, 7 HEURES [14 AVRIL] – Je reviens du Vieux-Colombier⁷⁸, avec Marthe Laborde. Enfin, j'ai entendu *La Nuit des rois*. Si tout le théâtre de Shakespeare ressemble à cette pièce, c'est vraiment charmant et c'est irrésistible. Le Vieux-Colombier passe à cette époque pour le théâtre où l'on suit au mieux la pensée des auteurs. Vraiment, pour l'interprétation, rien ne clochait. C'est d'une gaieté et d'un entrain sans trêve. Ce soir, je vais à une séance à l'Institut. Nous y allons en bande, toute la pension.

J'ai peu travaillé aujourd'hui. J'avais à courir les magasins, et demain encore. Je prépare mon voyage.

Je pense à Georges. Je pense à son ami Léo-Paul aussi. Plus, depuis hier. Comme son sentiment me flatte! Mais comme j'aimerais mieux n'en rien savoir! J'aimais ses lettres. J'en serai désormais privée. Et de savoir qu'il peut souffrir me peine.

VENDREDI SOIR, 15 AVRIL 1921 – Peu de travail, toujours. Ce matin, magasinage jusqu'à dix heures. J'en rentre bien fatiguée, parce que je m'étais levée à 7 heures pour la messe et le sermon de Mgr Baudrillart, et qu'hier soir, la séance des étudiants s'est prolongée jusqu'à minuit.

Qu'en dire de cette séance? C'était une revue assez amusante, ardemment inspirée d'une revue qu'on a prise cet hiver à Paris, mais assez intéressante et cocasse par bouts. Ce qui m'a frappée surtout, c'était

le talent bien ordinaire de la plupart des acteurs et leurs voix grêles. Il me semble que chez nous, on fait facilement mieux, même entre amateurs. On chante plus juste.

Quelques scènes entre Marianne et Gambetta, « Donne-moi ton cœur », étaient cependant désopilantes.

Cet après-midi, je suis sortie avec M. Gosselin. Nous avons visité le beau Musée Jacquemart-André⁷⁹. Ensuite, nous avons pris le thé, puis sommes rentrés à pied. Il part demain. Je n'en ai pas de chagrin, mais il me plaît bien, et j'aime à le voir.

SAMEDI, LE 16 [AVRIL] – Reçu ce matin une *exquise* grande lettre de Georges. Me voilà réconciliée. Je suis facile à reprendre.

LE 21 [AVRIL] – Saint-Jean-de-Luz. Je suis arrivée hier dans ce pays délicieux. La mer produit sur moi son enchantement accoutumé. Je me sens tout émue d'avoir la grâce de la voir encore, toute reconnaissante au Ciel qui me permet tant de voyages extraordinaires pour moi.

Saint-Jean-de-Luz ressemble un peu à Percé, parce qu'on aime bien à trouver des ressemblances. C'est moins extraordinaire, mais c'est beau. J'ai passé l'après-midi étendue sur la grève, il y faisait délicieux. Madame Préfontaine et moi, nous avons jaser tranquillement. Le pays basque a un aspect bien particulier, bien original. Je l'aime beaucoup déjà, rien qu'à première vue. Et, en sortant du Paris si mouvementé, quel calme!

J'apprends tout à l'heure la mort de Paul G. Mes pauvres cousines seront de nouveau en noir. Et je ne le reverrai pas. Comme la vie est peu de chose! J'y suis attachée, moi, et elle me gâte.

LE 22 [AVRIL] – Bonne journée de flânerie. J'ai lu *Koenigsmark*⁸⁰, puis j'ai fini quelques lettres. En somme, j'ai passé toute ma journée dehors. C'est un événement, cette mer. Je l'aime plus que jamais. De dix à midi, ce matin, puis de quatre à six, ce soir, j'ai resté étendue, à lire, dans le sable. Parfois, je m'arrêtais à songer. Il me semblait que je n'étais pas moi, mais une autre. Je regardais, comme un spectateur regarde un théâtre. Mon contentement propre. Me détaillais mes gestes et même mes respirations. Il me venait à l'idée tout à coup que j'étais une bien petite chose, et hors de mon pays, et comme toute seule dans un monde immense. Et mon aventure m'amusait.

Toutefois, comme en même temps je pense à G., je souhaite l'avoir, le voir, l'entendre, me promener avec lui, partager mon enchantement.

Après le déjeuner, nous avons parcouru la petite ville en tous sens. C'est bizarre, propre et captivant. Les maisons fraîches, blanches, ont des toits de tuiles vives, et toutes des contrevents de couleur : du gros bleu, du vert ou du rouge.

LE 23 AVRIL – Lever à 7½. Messe, communion à 8. Petit déjeuner dans ma chambre avec madame Bélanger⁸¹.

Puis, je m'évade avec un livre, mon cahier et ma plume. Il ne fait pas tout le temps soleil, mais je ne suis pas frileuse et je me sens contente de cet air salin. Une heure durant, à plat ventre dans les cailloux de la grève, j'écris, je brouillonne. Puis, comme souvent je regardais la Place de Sainte-Barbe avec une envie folle d'y aller, je mets mon bagage dans ma poche et j'y file, en marchant tout le long du chemin, qui monte sur un petit rempart en béton... Je passe un semblant de barrière. Je prends un petit sentier. Au bout, c'est le ravissement. Je suis en haut de la falaise et j'ai des rochers devant moi et des vagues qui éclatent. Je vais, je cours du phare en ruine à un escalier qui descend vers la mer. Je m'assieds sur l'herbe. J'écris encore. Je lis un peu de *La Chair et le Sang* de Mauriac⁸², et puis je reviens à petits pas. C'est émouvant ce grand air, ce soleil, ces montagnes et cette mer.



Madame Bélanger
Source : Collection particulière.

Verrais-je jamais pareil décor avec G.?

Cet après-midi, nous sommes allées en voiture, les Préfontaine et moi, jusqu'à Socoa. C'est l'autre cap de la baie. Il y a un vieux fort. Nous avons visité, plus loin, la vieille église d'Urrugne. Comme il pleut quand nous rentrons, je m'enferme à lire et finis mon Mauriac.

Là, j'écirai quelques lettres et reverrai mes articles.

LE 24 [AVRIL] – Messe, puis avant-midi de travail. Cet après-midi, j'ai fini de lire *She* de Haggard⁸³. Hier, j'avais lu Mauriac. Je commence ce soir un livre de Léon Bloy.

Cet après-midi, je suis retournée à Sainte-Barbe. Que la mer était belle sous le vent!

LE 25 [AVRIL] – Ce matin, messe, puis, après le petit déjeuner, je suis montée au cimetière, seule. Je l'ai traversé. Les monuments sont ordinaires, mais les arbres y sont beaux; des cyprès effilés qui tremblent au moindre vent. Sur les morts, des roses grimpantes à foison. En haut du cimetière, il y a de délicieuses avenues. La mer, vue de là-haut, est aussi bien belle.

Je suis allée ensuite sur la grève. Il y faisait un peu froid. J'ai lu. Léon Bloy est un drôle de bonhomme au style vigoureux et d'un genre

prenant, mais d'une originalité qui manque d'équilibre. Au point de vue religieux, d'une piété qui frise le mauvais caractère.

À midi, Maritxu Baignol, que j'ai connue à Paris à la pension, est venue me voir. Cet après-midi, nous sommes sorties nous promener, elle, sa sœur et mademoiselle Blogy, son institutrice. Je n'aimais pas beaucoup Maritxu à Paris. Elle m'a plu davantage ici. Et puis, on a été aimable chez elle. C'est une immense maison au fond d'un jardin superbe. J'ai connu sa vieille tante, une belle femme à cheveux blancs. Après une longue promenade dans la montagne, nous sommes rentrées. Un bon goûter nous attendait. La maison est meublée à l'ancienne de vieux meubles de bois brun sculpté et sombre. Maritxu a un atelier tout à fait intéressant, rempli de vieilles choses espagnoles : lampe d'église, vieilles lanternes, brasero, rouet, tapisserie. Je suis revenue les bras chargés de tulipes jaunes et roses, et d'énormes roses.

Ce soir, dîner agréable et causerie de la chambre de madame Préfontaine. Nous rions et nous amusons bien.

MARDI SOIR, 26 AVRIL – J'ai tout relu aujourd'hui *Ramuntcho*⁸⁴. C'est infiniment intéressant, quand on se trouve justement dans le pays où l'histoire se passe. Pour compléter mes connaissances, nous sommes allés cet après-midi à Biscayne, justement à l'endroit où Loti écrivit son roman.

La promenade fut délicieuse. Nous avons pris des routes superbes, ombragées de chênes ou de platanes, très sinueuses et qui montaient. Et d'un côté ou de l'autre du paysage, nous avions sans cesse les Pyrénées. La Rhune, qui est la plus haute montagne des environs, se rapprochait de nous. Mais ces Pyrénées sont pelées et un peu ternes comme couleur. Seulement, grâce au soleil de cet après-midi, elles prenaient des teintes exquises.

J'ai un peu attendu aujourd'hui un courrier du Canada. J'ai hâte d'avoir des nouvelles de mon Georges. Dans un aussi beau pays, j'y pense plus encore, et je pense bien à chez nous.

J'ai un grand désir de travailler. Je fais en tous cas provision d'idées. Je lis comme une enragée.

JEUDI, 28 [AVRIL] – Hier, beaucoup lu, beaucoup flâné. Il faisait très chaud. Aujourd'hui, même occupation. Travaillé ce matin, puis lu l'abbé Groulx, *Lendemain de conquête*. J'ai reçu une lettre d'Estelle. Elle me raconte la mort de Paul. Il s'est en allé comme un enfant. J'attends des nouvelles de Georges. Je pense à lui. Je prie pour lui. Je l'aime. Hier soir, madame Préfontaine m'a dit tout à coup, sans à-propos : « Votre cavalier, c'est monsieur Monarque, hein? Je l'ai vu une fois avec vous

chez les sourdes-muettes. Mes cousines m'ont dit son nom et je ne l'ai jamais oublié.» J'ai dit non, comme je dis non quand je mens, sans conviction, et elle s'est mise à rire et à me taquiner. Alors son mari a commencé à plaisanter. Et je crois bien que je n'ai pas fini d'entendre parler monarchie!

SAMEDI, 30 [AVRIL] – Hier, rien d'extraordinaire. Flânerie sur la grève et dans les rues de la ville, où l'on voit chaque jour du nouveau. Tout est typique ici, depuis la maison jusqu'aux gens. Les femmes sont bien jolies et elles se tiennent très droit, parce que, paraît-il, elles portent tous leurs fardeaux sur la tête. On les rencontre avec des paniers de poissons en équilibre, ou bien de lourds baluchons.

Beaucoup d'attelages de mignons petits ânes.

Aujourd'hui, nous avons visité Guéthary et nous sommes revenus assez enthousiasmés que nous irons probablement y planter notre tente la semaine prochaine.

Hier, lu un mauvais livre d'Henri de Régnier. Madame Préfontaine m'a conseillé de le lire pour le style, mais j'avoue n'en avoir tiré aucun profit. J'ai bien travaillé hier et aujourd'hui. Mais que de reproches je me fais du temps jusqu'ici perdu!

Que Dieu m'aide!

Reçu beaucoup de lettres. Pas de G.

LUNDI SOIR, 2 MAI – Saint-Jean-de-Luz. Nous rentrons d'une promenade en voiture jusqu'à Sare. Nous sommes repassés au beau village d'Ascain. En le quittant, la route commence à s'élever, et c'est un chemin qui court aux flans des montagnes. C'était merveilleux, à donner le vertige. Nous dominions une vallée très profonde et emmurée de près dont les plus hauts restaient voilés de nuages, et sur les pentes éclairées du soleil, on voyait aussi l'ombre des nuages que le vent poussait.

Hier, je suis allée avec Maritxu Baignol, mon amie basque, du côté de Guéthary, en suivant la falaise. C'est une très jolie excursion. Ce qui nous a bien amusées cet après-midi, c'a été de nous faire suivre par des enfants d'école, garçons et fillettes. À deux ou trois reprises, nous en avons eu huit à dix qui se tenaient d'une main à la voiture et qui trottaient. On leur parlait. Ils étaient trop essoufflés pour répondre. Des petites filles trouvèrent le moyen de s'installer sur l'essieu d'arrière. Quand elles étaient à leur maison, elles se jetaient par terre.

Nous avons ri.

MERCREDI SOIR [4 MAI] – Demain, nous quittons Saint-Jean-de-Luz pour Guéthary.

Aujourd'hui, je suis allée en pèlerinage à Notre-Dame de Socorri... Je n'ai plus d'encre. J'en écrirai là-bas.

JEUDI MATIN [5 MAI] – Il pleut. Je suis allée à une messe basse. J'ai bien prié pour Georges. J'y pense de plus en plus et j'imagine qu'il doit souffrir s'il réussit trop lentement.



Chapelle de Socorri, à Urrugne
Source : Wikipedia.media.

Notre-Dame de Socorri où je suis allée hier, est une petite chapelle autour de laquelle s'étend un vieux cimetière très petit. C'est sur une élévation, près Urrugne, et de partout on voit ce tertre couronné d'arbres. Les murs de la chapelle sont couverts de réflexions crayonnées. Des amoureux y viennent demander la grâce d'être unis. Ailleurs on voit : « Mon Dieu, bénissez nos deux enfants et faites que nous en ayons d'autres! »

Il paraît que la spécialité de la chapelle, c'est d'accorder des maris à celles qui en veulent. Moi, je voudrais bien G., quel que soit l'avenir qu'il me donne. Je l'imagine et je l'envisage souvent, cet avenir-là, et même Sorel tout plat ne me décourage aucunement. À Dieu va!

Ai réfléchi ce matin sur une façon de servir Dieu. Il ne me demande pas grand sacrifice depuis quelque temps.

JEUDI SOIR [5 MAI] – Nous sommes à Guéthary⁸⁵. C'est un rêve, cette maison. J'ai une jolie chambre de jeune fille, gaie, avec un secrétaire blanc, une cheminée, une chaise romaine, un divan. Mais le plus beau, c'est la terrasse donnant sur la mer. Monsieur Préfontaine jubile, madame aussi et moi donc! Le dîner ayant été délicieux, tout le monde est ravi.

Nous avons veillé dehors, et j'ai fait sur la grève, de 5 à 6, une promenade bien agréable. La mer était agitée.

SAMEDI MATIN, 7 MAI 1921 – Je rentre de la messe. Il est huit heures. Je vais me mettre au travail.

J'aime bien Guéthary. Hier, j'ai passé une journée bien agréable. Le matin, j'ai travaillé dehors sur la terrasse. Après le déjeuner, je suis allée en promenade, toute seule, sur la falaise du côté de l'Espagne. On voyait toutes les montagnes et la côte espagnole sur une grande étendue. Le temps était d'une transparence sans égale. Je suis revenue par le village. Tout le long, l'air de la mer me venait, mêlé aux senteurs de roses et de lilas. Guéthary est un village exquis. Il faisait si beau que je me suis laissé tenter par le bain. Je craignais un peu de faire une

imprudence, mais je n'ai pas eu le moindre froid. C'était très bon.

Après le dîner, nous avons veillé dehors. J'ai tout le temps pensé à G. et hier, j'ai fait mon chemin de croix à son intention, en allant voir l'église, j'ai prié de toute mon âme. De nouveau, je commence à rede-mander à Dieu une certitude.

SAMEDI SOIR, 7 MAI – Ce matin, je me suis trouvée éveillée à 6½ et je me suis levée pour la messe. Il faisait bon dehors, et à l'église j'ai com-munié et beaucoup prié. Je remercie le bon Dieu des jours présents et je Lui demande le courage pour l'avenir, si l'avenir doit me décevoir. Je Lui ai offert le chagrin que j'ai à songer qu'un jour je ne serai plus jolie, et que j'aurai des rides et des cheveux blancs, et encore, l'ennui que j'ai à dire à quelqu'un mon âge. Hier, M. Préfontaine m'a forcée d'avouer mes 27 ans. Puisque je ne souffre rien d'énorme, j'offre ces riens.

J'ai travaillé de 8 à 9, puis de 9½ à midi. Cet après-midi, promenade sur la falaise, puis bain, en rentrant toute salie. Je me suis mise au lit et j'ai lu *Sainte Lydwine*, de Huysmans⁸⁶.

DIMANCHE [8 MAI] – C'est la fête de Jeanne d'Arc⁸⁷. Ce matin, je suis allée à la grand-messe. Entendu un grand sermon basque. Ça ne ressemble à aucune langue. Vu les jolies Basquaises en mantille, et les tribunes bien remplies d'hommes. Monsieur le curé, un gros prêtre avec un visage comique – il me fait penser à un curé de théâtre, au gros Fillion, dans *L'Amour veille*⁸⁸ – a fait lui-même la quête, et il souriait à tout son monde. C'est familial.

Cet après-midi, nous sommes allés à Biarritz. C'était sûrement beau autrefois. C'est gâté à tout jamais et vulgaire; si bien que les véritables rochers ont l'air de rochers artificiels. Malgré nous, nous comparions au Parc Dominion. Nous allions à Biarritz pour voir une partie de pelote, mais la partie a commencé si tard que nous avons dû partir même avant le début. En attendant, c'était encore un spectacle qui avait son charme de voir les Basques qui arrivaient en famille pour le jeu, les garçons qui se faisaient la main, et la quantité de tout petits hommes et de fillettes qui cherchaient à se faufiler à travers les groupes pour entrer malgré la consigne. Nous sommes revenus en voiture jusqu'à la Nègresse⁸⁹. Ce soir, excellent dîner; à midi, déjeuner aussi exquis. Les larmes me sont venues aux yeux d'admiration pour des grosses fraises et du caneton. M. Préfontaine se délecte de ma gourmandise et s'en moque autant, Dieu merci!

Après le dîner, nous avons causé avec des dames anglaises. Elles voulaient que nous parlions anglais. J'ai décliné, madame Préfontaine aussi. Elles ont paru bien étonnées de voir qu'étant sujets britanniques, nous étions encore françaises.

Ensuite, la maison étant illuminée, nous avons traversé de l'autre côté du pont pour mieux la voir. C'était joli. Il y avait des lanternes aux balcons et dans les platanes, et sur toutes les fenêtres, trois lampions bleu-blanc-rouge. Nous avons fait le tour du village. Dans certains jardins très touffus, c'était merveilleux. Les lanternes étaient çà et là dans les ramures des arbres, comme des gouttes de feu.

Comme nous allions rentrer, nous avons vu quelques paysans sur la place du café. Un d'eux jouait de la musique à bouche. Alors mademoiselle Doyenard leur a demandé un fandango. Deux petites jeunes filles se sont mises à danser. C'est bizarre et très gracieux. Elles se tiennent l'une devant l'autre les bras levés en cadence, et faisant un petit pas très vif et très doux. Elles ne se déplacent presque pas, dansent presque toujours au même endroit, et cependant c'est d'une grâce bien particulière. Deux garçons se sont joints à elles. Nous avons eu une petite fête. Vive sainte Jeanne d'Arc, que nos Anglaises ont l'air de dédaigner!

Pendant la grand-messe, ce matin, tellement pensé à G. et à chez nous que j'avais la nostalgie.

LUNDI, 9 [MAI] – Reçu ce matin des lettres de chez nous. Rien que des bonnes nouvelles, mais rien de mon G., et c'est effroyable. Ce que j'y pense ces jours-ci!

Je commence aujourd'hui un livre, *Roderick Hudson*, de Henry James⁹⁰. J'ai fini ce matin le livre de Huysmans.

MARDI MATIN, LE 10 [MAI] – Pas de lettre ce matin. Désappointement. Je rentre de la messe où je prie pour *le salut du monde* et pour nous. *Le salut du monde* – Hier conversation sur des gens comme avec les Préfontaine. J'apprends qu'une jeune Canadienne que je croyais honnête a failli. Tout mon être s'afflige et s'effraie. J'ai peur de cette gangrène qui peut gagner chez nous, qui le travaille peut-être déjà. Je décide de mieux prier, de me mortifier. La lettre qui n'arrive pas, c'en est une?

JEUDI MATIN, LE 12 MAI – Hier matin, travail. Hier midi, beaucoup de lettres et une bonne de Georges. J'étais contente. Puis, nous sommes partis pour Saint-Jean-de-Luz, Rosanne et moi, pour aller chez le dentiste. Dans le salon d'attente, scène tordante. Une douzaine de femmes et de jeunes filles du peuple qui pour la plupart avaient des dents à se faire arracher. Elles nous ont beaucoup fait rire.

Le soir, nous assistons à la danse d'une noce. Un fandango et une ronde bizarre, pendant laquelle il y a de brusques arrêts de la musique qui sont le signal d'une embrassade générale. Il fallait voir les petits couples se claquer cela sur les deux joues.

Près de moi, une jeune femme se plaint qu'on n'ait pas dansé à son

mariage. Elle s'était promis pourtant d'user ses souliers ce jour-là, mais c'était la guerre et le deuil...

SAMEDI, LE 14 MAI – Hier, nous sommes allés à Bayonne. La ville est assez amusante sans rien d'exceptionnellement caractéristique. Nous avons visité la cathédrale et le cloître. C'est le premier que je voyais.

Je suis rentrée malade. Je devais aller en Espagne, et j'ai dû télégraphier à mes amies que je suis encore souffrante. Une migraine, et pas très forte. Mais je me sens faible.

Je relis souvent la lettre de G. qui m'a plu. Comme je l'aime!

5 HEURES [14 MAI] – J'ai fini Henry James; puis, j'ai tout lu *La Fête arabe* de Tharaud⁹¹, et je commence du Lenôtre.

DIMANCHE [15 MAI] – Basse messe, communion. Prié pour tous ceux qui me demandent de prier et pour ceux qui m'aiment et que je n'aime presque pas.

Cet après-midi, je suis allée à Bidart à pied, par la grève, et retour par la route. J'étais avec M^{me} Bélanger. Nous avons marché deux heures. Là-bas, nous avons assisté au mois de Marie. J'ai redemandé la grâce du succès pour G., et des grâces pour maman et mon frère aîné.

Là, je lis du Lenôtre⁹². J'achève la première série de *Vieilles maisons et vieux papiers*. Cela m'intéresse.

LE 18 MAI – Nous sommes attendus à Saint-Jean, chez Maritxu, mais nous n'irons pas. Il fait mauvais. Rien de neuf. La vie de lecture et de grand air. Fini les deux premières séries de Lenôtre. Prends un roman d'Edmond Jaloux.

Lundi : nous avons vu une partie de pelote mais incomplète. Il a plu. C'était fête de village à Bidart. Il y avait eu pèlerinage le matin, et il y avait pique-nique autour de la chapelle et danse sur la place.

Le mauvais temps gâte tout, ces jours-ci.

Pas de lettres.

LE 19 MAI, JEUDI – Reçu de maman, ce matin, une bonne lettre. Elle a bien hâte, je crois, de me revoir. Tout va bien chez nous. Merci au Ciel!

Finis, ce matin, le roman d'Edmond Jaloux⁹³ : *Les Sangsues*. C'est un roman médiocre, à mon goût. Il y a deux caractères assez véridiques, mais des situations exagérées, et peut-être non possibles. Et puis, ce n'est pas bien écrit. Les comparaisons souvent veulent être originales et sont plutôt forcées et fausses. L'esprit y est lourd. Jusqu'au milieu, ça se tient. Ensuite, c'est lâche et quoique l'idée principale soit bien suivie et que tout concoure à justifier le titre, *la vérité et la vie* n'en ressortent pas évidentes. On ne se dit pas : C'est vécu.

PREMIÈRES AMOURS

Beaucoup de sales types entrevus au cours de l'histoire et une religion rendue inutile et malfaisante. Des hypocrites, des gens dégoûtants et en qui le mal fait des « éclats ». Parfois, je me demande sérieusement si je ne suis pas trop illusionnée sur le monde, et si - réellement - il n'est pas plus peuplé de brutes que d'anges.

SAMEDI MATIN, 21 MAI - Je suis allée à la messe ce matin. Un peu de brouillard embuait la mer, mais la campagne fleurait bon. Cet avant-midi, j'ai travaillé et lu.

Hier, bonheur complet : longue lettre de Georges, et petite lettre de sa sœur Liliane. Bonne nouvelle de partout. J'ai répondu aux deux dès hier au matin, remettant pour cela mon travail du jour à l'après-midi.

Nous avons parlé à des Français de la pension : des Parisiens et des Bordelais. Sans être extraordinaires ils sont amusants. C'est du nouveau.

Nous ne passerons qu'une semaine de plus à Guéthary. Les premiers jours de juin, nous verrons Lourdes. J'ai hâte.

LUNDI⁹⁴, 24 [23 MAI] - Il a encore plu. Hier, partie de pelote bien intéressante à Bidart. Aujourd'hui, j'ai travaillé ce matin, puis marché de 2 à 4, vers Saint-Jean-de-Luz, avec des gens de la pension. Je n'ai pas eu de courrier. Je n'ai aucune raison d'en attendre, mais je trouve la journée morne. Je suis comme lasse de Guéthary.

VENDREDI SOIR - Mes amies Baignol sont venues de Ciboure⁹⁵ passer l'après-midi avec moi. Lundi, j'irai leur rendre leur visite. Mercredi, nous sommes allés à Saint-Jean-de-Luz. Je me suis achetée une robe de nuit que j'ai faite hier et aujourd'hui, en voile rose. Ç'a été le seul événement de la semaine. Elle est délicieuse. Je viens de l'essayer.

J'ai reçu une lettre d'Estelle. Elle me parle beaucoup de Paul. Je me mets à avoir peur de la tuberculose.

DIMANCHE, 29 MAI - Fête-Dieu. De bonne heure il a plu. Et puis le ciel bleu s'est développé, la mer est devenue toute bleue et les légumes, rafraîchies, ont pris au soleil matinal un éclat de fête. Nous sommes partis pour la grand-messe. Au premier détour de la rue qui monte entre des maisons crépies et des maisons blanches, nous avons vu venir six petites filles en blanc, six mignonnes petites filles. Elles avaient des robes de mousseline, et leur petite tête gracieuse sortait des collerettes empesées, comme d'une fleur. Leurs cheveux à la Jeanne d'Arc étaient enserrés de chacune une couronne blanche de minuscules fleurs. Elles allaient devant nous. À Grétry, l'église est tout en haut du village, sur une colline; et la rue qui y monte est vieillot et charmante, avec ses

maisons qui s'élèvent de plus en plus. À mi-chemin, deux superbes bœufs blonds traînaient une charrette couverte d'herbes; et des paysans basques endimanchés en versaient le contenu peu à peu, en jonchée sur la route. Et cela faisait un merveilleux tapis vert qui cachait la terre restée humide. La grand-messe se célèbre avec plus de solennité, il me semble, que d'habitude. Le long du haut escalier qui monte au grand autel, il y a des enfants de chœur échelonnés; et sur ces tapis rouges, leur soutane rouge et leur surplis de dentelles activent l'apparat de la fête. Dans l'assistance, il y a en avant une cinquantaine de petites têtes couronnées de blanc, et puis beaucoup de jeunes filles en voile. C'est gracieux et c'est touchant. Le peuple chante avec la chorale.

Après *Ite missa est*, chacun s'agite pour le cortège. De beaux grands jeunes hommes sortent avec les bannières, les religieuses conduisent le bataillon des exquis petites filles couronnées et dont les plus petites qui ont à peine quatre ou cinq ans portent, suspendues à leur cou, des corbeilles de roses effeuillées. Tout à l'heure, elles les répandront devant le Saint-Sacrement, qui descend maintenant l'allée jonchée de feuilles. Le gros monsieur le curé, sous le dais, le porte pieusement, tandis qu'autour de lui dix enfants de chœur en grande tenue agitent des encensoirs, et que de plus petits, en aube de dentelles, jettent des fleurs. Sortie de l'église, la procession se déroule dans la rue verte et blanche. Aux roses qui fleurissaient les murs, on a ajouté toutes les fleurs imaginables qu'on a semées sur de grands draps brodés tendus en guise de décoration, et sur les perrons et partout. Le paysage est d'une splendeur de féerie; au bout du village vallonné, on voit la mer immense dont l'azur se fonce comme miraculeusement et l'horizon est si transparent qu'on dirait que, pour le spectacle, le rocher de la Vierge là-bas, à Biarritz, s'est rapproché; et aussi les montagnes que ce matin le brouillard cachait encore. Des mamans entrouvrent les volets pour offrir à la bénédiction du Christ leurs petits enfants au berceau. Les voix douces des jeunes filles chantent les litanies, et c'est sur toute la fête une vive émotion. Au bout de la rue, le reposoir. Un fond de drap rouge et sous quatre gros plateaux taillés en parasol, des draps blancs tendus piqués de roses. Tout le peuple se groupe. Près de l'autel, les jolies petites filles couronnées s'échelonnent comme des anges, et les plus petites, très près de Dieu, jettent leurs roses...

J'ai eu beaucoup de joie à prier; beaucoup de joie à voir cette foi bien vivante.

C'est bien mal écrit tout cela que je viens de résumer. Demain, je polirai et referai pour en faire un article. Je voudrais bien pouvoir écrire tout cela, pour me donner l'idée exacte. C'était si joli, si touchant.

Au déjeuner, M. et M^{me} Préfontaine parlent d'une jeune fille qui est artiste que je connais, et qui se serait depuis dix ans donnée à un homme marié. Je ne peux presque pas croire à tant de malheur. J'y crois pour maintenant, mais je n'accepte pas qu'il y a six ou sept ans, elle fût déjà malhonnête. Ce sujet m'attriste, comme chaque fois que devant moi on le touche. J'ai la manie de ne pas vouloir accepter que le mal soit partout, sournoisement et si fort. Sur ce sujet, M. Préfontaine, avec son indulgence, ou son amusement apparent, me déplaît un peu. Je souffre de ces esprits-là.

MERCREDI [1^{ER} JUIN] – Ces jours-ci, je travaille bien et je suis remplie de résolutions féroces. Elles seront actives, comme d'habitude, j'imagine, une semaine ou deux. Lundi, j'ai été reçue à Ciboure chez mes amies Baignol. Hier, j'ai lu sur la grève. J'ai lu *La Petite Fille de Jérusalem*, de Myriam Harry⁹⁶. Cet après-midi, M. Préfontaine nous a fait à haute voix la lecture de *Père Goriot*, que nous ne pouvons pas lire parce qu'il est à l'index. C'est intéressant, lire ainsi. Nous commentons à tous les passages qui sont bons, et ceux qui le sont moins.

Pas de lettres aujourd'hui.

VENDREDI [3 JUIN] – Toujours pas de lettres. Mon courrier est sans doute en panne à Paris. Mais aujourd'hui, cela affecte légèrement mon humeur. Je n'ai guère d'entrain.

J'arrive du bain et je vais essayer de travailler.

SAMEDI MATIN, 4 JUIN – Pas plus de courrier. Mais je suis de bonne humeur, pleine d'entrain, et je viens de travailler ferme et avec goût pendant deux heures.

Cette nuit, j'ai rêvé à G. Il était très près de moi, il ne me disait rien, mais il me regardait de très près, avec des yeux infiniment tendres, comme il les avait quand, un soir de décembre 1920, je lui avais dit : « Vous ne me dites jamais que vous m'aimez. »

Il me semble à certains moments que nous nous marierons; et qu'après, il m'aidera, me stimulera dans mon travail; et que nous lirons beaucoup et que nous ferons des analyses comme seule je ne sais pas en faire, et que je m'habituerai à lui montrer mes choses avant de les livrer au public.

MERCREDI, LE 8 JUIN – Je suis à Lourdes⁹⁷ depuis lundi soir. Comme paysage, c'est merveilleux. Comme ville, comme hôtel, c'est encombré, un peu fatigant et ahurissant, surtout pour nous qui arrivons du solitaire et paisible Guéthary.

Mes premières heures n'ont pas pu se remplir d'émotion. J'étais souffrante, et je me suis d'abord traînée à la grotte, la tête malade et

les idées éparpillées. Hier matin, j'ai communiqué avec une piété qui n'a consisté qu'à offrir ma migraine. Déjà, j'ai vu une procession du soir et une de l'après-midi. C'est très impressionnant.

Ce matin, entendu la messe à la grotte; une pauvre femme devant moi se tordait de douleurs au ventre; un peu plus loin, une autre a perdu connaissance, et l'on roulait dans des chaises quantité d'infirmes. Comme je dois remercier le Ciel de ma santé et de mon bonheur relatif. J'avais un peu honte de n'avoir à demander à Paris que d'aider à la réalisation de mes rêves, d'aider à mon bonheur terrestre.

Au Sanctus, j'ai pensé à tous ceux qui ont besoin de mes prières, je les ai tous nommés : famille, amis et amies. Je prie pour Lucie Héroux⁹⁸ surtout.

SAMEDI, LE 11 JUIN – C'est l'anniversaire de ma première communion et le septième jour de ma neuvaine à saint Antoine. J'ai bien prié encore ce matin. Il y avait foule à la grotte. J'aime bien ce pèlerinage et je serai contente de l'avoir fait, mais je trouve le temps long. Mes compagnons de voyage, très agréables ordinairement, le sont moins à cause de leur peur bleue des microbes. Madame Bélanger est affreusement dédaigneuse et me fait souffrir, moi qui naturellement ne le suis pas⁹⁹.

Je n'ai pas encore pu écrire. Ce matin, je vais tout de suite essayer, parce qu'il le faut.

Je pense beaucoup à Georges. Qu'advient-il de nous? Je demande, pour nous deux, protection à Marie. Je n'ose pas demander de miracles s'il en est besoin.

MARDI, 14 JUIN – Hier, nous sommes allés au cirque de Gavarnie¹⁰⁰ et j'ai vu d'en bas la fameuse brèche de Roland. Le trajet est extrêmement beau. Le tramway court tout le long dans le défilé des montagnes au bord du gore, qui coule parfois au fond d'un véritable gouffre. À Pierrefitte, nous avons pris une auto qui nous a conduites jusqu'à Gavarnie. Nous avons déjeuné à Gèdre où il y a une grotte et une cascade merveilleuse. Le chemin qui monte sans cesse contourne d'énormes montagnes surplombées par des pics neigeux. De Gèdre, on nous montre déjà le sommet du cirque, entre deux grosses montagnes vertes. Et c'est d'abord la brèche de Roland qu'on aperçoit.

Le *chaos* est bizarre et surprenant : la route est tout encombrée et surplombée de grosses roches... de quartiers de roches hauts comme des maisons et tombés les uns sur les autres, ou n'importe comment, presque en suspens.

On suit encore le défilé du gore, on traverse le village de Gavarnie, puis le cirque nous apparaît : gigantesque muraille arrondie qui ferme

le défilé. C'est une muraille comme étagée, toute découpée au sommet comme par des tours d'où coulent des cascades, et qui est presque toute neigeuse. Nous avons marché dans le chemin muletier, nous suivions le torrent et nous avions chaud, et, presque toute proche, nous avions cette immense muraille de neige et de rochers froids. C'est trop beau pour être décrit, surtout si comme moi on n'y est resté qu'une heure.

C'était ma fête. C'est un cadeau d'avoir la grâce de voir cela. Mais j'attendais bien une lettre de G. qui n'est pas venue. Je l'aurai peut-être à Toulouse.

Samedi, nous avons vu Cauterets qui est aussi très beau.

ROCAMADOUR, LE 17 JUIN – Passé deux jours agréables à Toulouse; et hier, départ mouvementé de la petite ville. Nous attendions un sac de voyage commandé la veille par madame Bélanger. Le sac arrive en retard et au lieu d'être noir naturel, il n'est que verni et à moitié. Elle ne peut l'accepter et nous partons dans une heure! Elle a donné cent francs¹⁰¹ d'arrhes. Prenons la voiture et courons chez le marchand. Pourparlers. Il ne remet pas l'argent et, malgré qu'il ait promis un sac non teint, s'obstine.

Partons sur cela. À la gare, déjeunons à la course. Deux femmes de chambre se sont servies à déjeuner et prétendent qu'elles sont à notre service. Quand elles ont pris la poudre d'escampette, on nous réclame l'argent.

Ensuite, c'est l'heure du train. Le porteur qui devait venir prendre nos bagages n'est pas là. Nous courons chacun de notre côté. Vive excitation. On crie : Les voyageurs, en voiture pour Capdenac! Nous nous précipitons. M. Préfontaine se morfond avec les bagages. Nous arrivons. Madame Bélanger et madame Préfontaine sont installées dans un compartiment où il y a deux hommes déjà. Avec elles, cela fait quatre. Je dis à M. Préfontaine que le wagon prochain est vide, qu'il n'y a que deux femmes. Nous déménageons. Éclats de rire ensuite en constatant que j'avais compté madame Préfontaine et madame Bélanger comme devant remplir deux fois le compartiment.

Le trajet est joli, mais j'ai chaud et prétends toujours qu'en comparaison de Cauterets et Gavarnie, ce n'est rien.

Je guette Rocamadour. Je m'en suis fait une image à mon idée. J'imagine que dans une plaine je vais voir surgir un cône de rocher et des maisons grimpant jusqu'en haut. Or, à la gare de Rocamadour, on s'imagine être en plaine simplement feuillue. On nous a empilé sept passagers dans une énorme machine, puis l'emprise a commencé.

C'est un trajet intéressant, une belle route qui tourne et retourne; elle traverse un joli village, puis un tunnel et, au fond, Rocamadour

apparaît de l'autre côté d'un profond ravin. C'est un vieux bourg du Moyen Âge, construit en étages accrochés au rocher; en haut, un château le domine.

Dès ce matin, je suis descendue jusqu'au fond du ravin par la rue principale du village : étroite, bordée de vieux hôtels de pierre souvent en ruines. Les maisons sont ouvertes et l'on voit reluire les vieux cuivres au fond des cuisines. Les poules, les chèvres, les canards se promènent dans la route. Au bout de la rue, il y avait un charmant vieux pont au-près d'une ferme accueillante. La fermière m'a dit bonjour. Une chienne allaitait son petit à l'ombre. C'était calme comme un tableau.

Bon dîner : du foie gras aux truffes et j'ai fait maigre. Quel supplice! Chacun s'est moqué de mon air malheureux.

DIMANCHE, 19 JUIN 1921 – Rocamadour m'a beaucoup intéressée. Il y a à mi-hauteur du rocher des vieilles chapelles, une église et un couvent, tous encerclés dans le même enclos. Il y a la chapelle miraculeuse de Notre-Dame où j'ai communié hier, et l'église paroissiale où j'ai communié aujourd'hui. Devant la chapelle, sur le mur, il y a une grande épée fichée dans la pierre et qui est censée être la copie du Durandal¹⁰². Les jeunes filles qui la touchent se marient dans l'année. Mais il faut une échelle. Je ne l'ai pas demandée. Je sais bien que je ne me marierai pas cette année. Alors, je ne veux pas faire mentir l'épée. Il y a aussi un vieux coffre : quand on touche à ses verrous et que l'on est marié sans enfant, on obtient un héritier.

Ce matin, j'ai écrit à Georges et je lui raconte un peu tout cela. Mais je suis sans lettres de lui depuis Guéthary. Je m'efforce de ne pas m'en affliger, parce que je finis toujours par en recevoir, et apprendre qu'il n'y a rien, que seul le caprice des paquebots est la cause des longs retards.

Je m'amuse souvent à me demander ce que l'an prochain je ferai à ce moment-ci.

MARDI, LE 21 JUIN – Je suis rentrée à Paris. Quel accueil chez mes délicieuses compagnes de pension! Qu'elles ont été gentilles! Je suis arrivée en pleine fête. Zaleau partait ce matin et pour ses adieux, on faisait soirée musicale et thé. On m'a taquinée parce que de Rocamadour j'avais senti les gâteaux.

J'avais une lettre de G., pas trop à mon goût. Cependant il m'annonce que ses affaires professionnelles vont bien, qu'il monte tranquillement. Mais il ne me dit jamais qu'il m'aime.

Aujourd'hui, je suis tout de suite allée voir les sculptures modernes au Louvre.

PREMIÈRES AMOURS

MERCREDI [22 JUIN] – Ce matin, m'arrive une longue lettre de Georges, illustrée, de bonne humeur, et taquine, et qui me fait pardonner celle de lundi, trop sèche. En plus, il paraît m'avoir écrit une autre lettre que je n'ai pas encore. Sa petite sœur m'écrit aussi. Tout cela me fait plaisir et me rejette dans mes illusions.

Il est midi. Je travaille depuis avant neuf heures.

JEUDI, 23 [JUIN] – Je suis rentrée très fatiguée du Musée du Trocadéro, que j'ai visité en entier aujourd'hui. La sculpture comparée m'a énormément intéressée et je voudrais que nous ayons chez nous tout cela. Ce soir, je suis allée au Luxembourg avec Moïselle.

Je lis maintenant. Ce matin, j'ai achevé une nouvelle que je n'ai pas encore baptisée, d'ailleurs. J'ai travaillé ferme 2½ heures.

J'ai écrit quelques lettres. Je n'ai pas fini celle commencée pour Georges. J'attends demain.

DIMANCHE MATIN, 26 [JUIN] – Hier, j'ai visité la Malmaison. Aujourd'hui, je vais à Versailles, au Grand et Petit Trianon, et voir probablement aussi les grandes eaux. Je crois être forcée de partir le 22 avec madame Bélanger. Ça ne me tentait pas, mais Geneviève Moreau ne retourne qu'en octobre. Je ne peux l'attendre.

MERCREDI, 29 JUIN – Tout s'arrange autrement. Maintenant, c'est en septembre que je m'en irai. Je m'embarquerai le 1^{er} à Marseille, sur *Le Canada*, qui fait escale à Naples et arrive à New York. Geneviève a pu arranger ses affaires pour partir à ce moment-là.

Dimanche, j'ai visité Versailles, le hameau de Marie-Antoinette et les Trianons. J'y retournerai.

Hier, j'ai eu un autre mot de Georges.

SAMEDI SOIR, 6½, 2 JUILLET 1921 – Hier, je me suis remise à mon pauvre roman. Ce matin aussi. Plût au ciel que je me décide enfin à l'achever!

J'arrive de chez les Carmes que j'ai visitées tout entier avec les étudiantes de l'Institut. C'est énormément intéressant. On prêche dans un cloître qui fut maintes fois sanctifié, puisque après les Carmes et la Révolution terminée, les Carmélites y eurent pendant quarante-sept ans leur couvent. Dans Lenôtre, j'avais lu beaucoup de choses sur M^{lle} de Soyécourt¹⁰³ qui en fut la supérieure, et après-midi, j'ai pénétré dans sa cellule. Vu les ossements des évêques martyrisés dans le jardin même des Carmes. Je suis contente.

J'ai lu, ces jours-ci, la correspondance de Flaubert.

MARDI MATIN [5 JUILLET] – Je continue à toucher à mon roman deux fois par jour. Je n'arriverai pas plus, peut-être, à un résultat. Je ne suis pas

mûre pour un roman, probablement. Mais ce travail acharné, il faudra qu'il me soit utile? Je prie le bon Dieu de m'accorder la persévérance.

Hier, je suis allée à Saint-Cloud. Aujourd'hui, j'aimerais une lettre de Georges... J'ai reçu un journal. Rien avec.

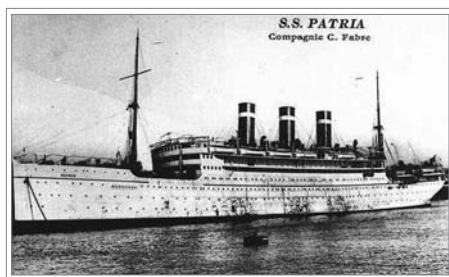
MERCREDI, 6 JUILLET – C'est la fête de Georges aujourd'hui. Ce matin, j'ai communie pour lui, puis je lui ai écrit une longue lettre hier soir. J'ai pleuré. Geneviève est venue m'apprendre que nous serions forcées de partir le 12 septembre seulement. Cela m'a tellement désappointée. J'ai tant hâte de retourner chez nous! Et puis, je ne savais que faire de tout le long mois d'août.

Mademoiselle Colin m'a conseillée d'aller dans le Jura. Ce serait gentil aller voir les Alpes, après avoir vu les Pyrénées. Ça me consolait du retard. Je fais des rêves comme une petite jeune fille de 17 ans. J'adorerais être à Sorel et me promener en canot avec mon grand Georges, et puis descendre me promener sur l'herbe et l'entendre dire des choses que j'aimerais.

Demain, je déjeune chez les Préfontaine.

VENDREDI SOIR, LE 8 JUILLET – Je lis toujours Flaubert, mais un mal de tête sournois et tenace m'a à peu près empêchée d'écrire hier et aujourd'hui.

SAMEDI [9 JUILLET] – Passé la journée à Saint-Germain-en-Laye, c'est-à-dire l'après-midi. Car j'y suis allée en bateau avec mon amie Geneviève, et le trajet s'est bien éternisé. Je raffole du vieux château qui a une délicieuse cour intérieure et des pièces à voûte romane en brique qui ont beaucoup de cachet. La chapelle est aussi délicieuse.



Le S.S. *Patria*.
Source : Wikipédia.media.

Nous partons le 12 septembre à bord du *Patria*.

DIMANCHE¹⁰⁴, 9 JUILLET, MIDI – J'ai reçu ce matin un gros courrier du Canada parmi lequel deux lettres de Georges avec des fleurs, des feuilles et un ruban de la Saint-Jean. Eh bien, au lieu d'être contente, elles me jettent dans un marasme profond et douloureux. Pourquoi? Rien que parce qu'il ne me dit pas : Miche, je vous adore. Parce que plutôt il m'écrit comme s'il était Hector Paul, ou Saint-Cyr, des amis qui ne sont que des amis, qui ne vous ont jamais parlé d'amour, jamais fait battre le cœur par des rêves partagés et tendres. S'il savait à quel point

il m'agace et me tourmente, il m'écrirait peut-être autrement. Comme je voudrais avoir le courage de l'envoyer promener, et pouvoir me redonner pour la vie, et tout entière, rien qu'à la littérature!

LUNDI, LE 18 JUILLET – Beaucoup de choses et beaucoup de chemin en une semaine. Je suis à Dinard, à l'hôtel de la Plage, à 60 francs par jour, ce qui veut dire que je ne ferai qu'y passer. La semaine dernière, j'ai rencontré, chez madame Préfontaine, madame Marchand¹⁰⁵, sa fille et sa nièce, qui partaient pour Saint-Malo et le Mont-Saint-Michel. Alors, je les ai suivies. Comme elles partaient vendredi matin et que je n'étais pas prête, je les ai retrouvées à Flers hier. J'ai quitté Paris le matin. Trajet long et plutôt embêtant jusqu'à Flers. Il faisait chaud et soleil. De Flers à Pontorson, nous avons bavassé et ri. La Normandie est toute pleine de pommiers et de maisons grises en pierre des champs, comme celles de chez nous. À Pontorson, nous avons pris le tramway à vapeur. Nous approchons de la merveille. Un peu plus loin, nous avons commencé à la voir : quelle surprise, malgré tout ce que nous en ont montré cartes et photos! Le Normandise se dresse sur son rocher, dans une plaine gris perle et sous un ciel tout pâle, tout voilé. La langue de terre sur laquelle court le tramway suit un canal étroit et calme, et au bout de canal, c'est le rocher, son entablement, le clocher de son monastère. Nous étions emballées. Nous ne finissions pas de répéter : Que c'est beau!

Le soir, même joie, même émotion en faisant le tour des remparts. À la tour du côté nord, on avait vue sur la mer, mais la mer s'était retirée et c'était l'incomparable sable gris perle, fin comme un tapis de soie et tout reluisant encore de l'eau à peine en allée. De place en place, le sable était sillonné de canaux. Le soleil se couchait dans des nuages du même beau gris, et faisait une symphonie de tons roses qui se répétaient dans l'eau restée à dormir sur le sable. On ne savait plus où était la terre et où était le ciel. C'était divin. Nous étions fous d'enthousiasme.

Après, nous sommes montés voir un peu plus loin, vers l'abbaye. Puis, redescendre : c'est un pêle-mêle de vieux forts et d'escaliers de pierre qui vont d'un rempart à une maison, d'une maison à l'église ou au cimetière. Je n'oublierai jamais tout ça. Renée et Céline disaient : Ce serait merveilleux pour un voyage de noces!

Il y a plus loin le rocher de Tombelaine qui est plus bas, mais qui fait un beau monument dans la plaine grise.

Ce matin, nous avons visité l'abbaye. C'est du roman et du gothique. C'est une série de salles à voûtes, de promenoirs, d'escaliers, de chapelle. C'est beau, impressionnant. Je me rappelais avec plaisir une lecture de petite fille sur le Mont-Saint-Michel, mes émotions, en parcourant *La Fée des grèves*.

Reçu deux lettres de Georges, la semaine dernière. J'étais contente.

MERCREDI MATIN [20 JUILLET] – Hier, nous sommes allées à Paramé. De Dinard, il faut traverser en vedette, puis prendre un tramway qui contourne les remparts de Saint-Malo.

J'ai rêvé d'aller longuement à Saint-Malo. De loin, la ville me touche déjà. Ce sont nos vieilles maisons québécoises retrouvées dans leurs ancêtres d'ici. Je ne peux pas douter de mon amour pour mon pays et ma race, en ressentant, au fond intime de moi-même, pareil émoi rien qu'à la vue de ce qui me rappelle un point de notre origine. Comme vous, je n'aurai pas encore des compagnes comme il m'en faudrait pour faire un pareil pèlerinage. Mes petites amies sont gentilles, mais un peu plus en accord avec l'atmosphère du Dinard mondain qu'avec mon état d'âme presque uniquement patriotique.

Céline Marchand est jolie, attentionnée pour sa toilette, fine d'allure et très agréable à voir. Elle est intelligente avec de bons sentiments et une nature riche. Seulement, j'ai peur que l'élégance ne soit d'abord son plus grand souci. C'est une crainte que j'éprouve maintes fois vis-à-vis les très jeunes d'aujourd'hui. On dirait que pour elles, la valeur morale consiste d'abord dans un extérieur impeccable de corps et de couleur.

Renée Chaput est un peu plus brouillon, mais autant attachée aux modes de toute forme. Moi qui ai toujours le souci d'être au mieux, je me sens cependant à mille pieds sous terre. Je trouve mes robes nulles et il me semble que je ne suis plus le moins du monde jolie parce que je ne sais pas m'appliquer la poudre vingt fois par jour avec art.

Et pour que G. m'aime, ne faudra-t-il pas que je sache allier l'élégance impeccable avec la valeur morale que – mon Dieu – j'ai bien en meilleure quantité?

En attendant, j'ai hâte de retrouver le souvenir de Cartier entre les vieux murs de Saint-Malo.

JEUDI MATIN [21 JUILLET] – Hier, exquise promenade à bicyclette avec Céline. Pour commencer, nous étions un peu craintives et d'une prudence consommée. Puis, l'habitude de guider la bécane nous est revenue et nous avons filé... Quel plaisir! On dévalait sur des pentes ombrueuses, entre de beaux grands arbres. Tout à coup, on se trouvait à un véritable observatoire. La mer nous apparaissait. On voyait de l'autre côté de la Rance, le cher Saint-Malo qui, de certains endroits, paraît une île fortifiée : quels remparts émouvants à contempler pour des petites Canadiennes!

Un chemin de ronde nous a conduites vers La Vicomté¹⁰⁶. Halte exquise, au bord de la falaise. La mer était violemment bleue, et les petits

rochers et les îles bien foncés. La marée descendait encore, et nous étions étonnées de la quantité d'îlots qui sortaient, comme venant de naître, à fleur d'eau. Le but de la promenade, c'était La Vicomté. Mais pourquoi s'arrêter déjà? L'élan était donné. Nous savions maintenant diriger nos bicyclettes françaises dont le frein se manœuvre avec la main plutôt qu'avec le pied... Alors nous sommes parties vers l'inconnu, dans une longue route entre des bancs... Il n'y avait personne, le vent jouait dans nos cheveux et nous nous donnions le plaisir de crier au bois notre enthousiasme.

Au bout du bois, nous tombons dans un village : des tas de vieilles maisons en pierre des champs où l'on reconnaît les ancêtres des vieilles maisons de chez nous qui ont leur centenaire. Nous demandons où va la route. On nous indique que le prochain bourg est La Richardais et que nous ferons bien d'aller encore plus loin en suivant toujours les bords de la Rance.

C'est ravissant. Des vergers, de vieilles maisons, quelques vieilles femmes que l'on rencontre, du grand soleil ou de l'ombre. On filerait ainsi sans trêve, mais puisqu'il faudra revenir...

À La Richardais, nous nous arrêtons. Visite à l'église où nous demandons trois grâces, et près de l'église, nous buvons une citronnade et adressons deux cartes postales.

Nous aurions envie d'arrêter à chaque porte et de demander le nom des gens. Qui sait : nous aurions peut-être découvert des parents? De tout ce pays sont partis ceux qui furent nos aïeux, et tout en dévalant comme des enfants en vacances, nous ne l'oublions pas.

Je retourne demain à Paris.

DIMANCHE, 24 [JUILLET] – Je suis rentrée à Paris saine sauve. Mon train était calme. J'étais seule dans mon compartiment. J'ai vu défiler des villages, puis Rennes, Le Mans et Chartres.

Aujourd'hui, j'ai reçu un bon courrier du Canada. Mais quand je reçois des lettres, au lieu d'être heureuse je suis de mauvaise humeur. Je m'ennuie ou je suis en peine. Les lettres de G. manquent de tendresse et j' imagine que c'est fini, qu'il ne m'aime plus et que je vais souffrir. Je sais bien qu'il vaudrait mieux qu'il cesse de suite, si nous devons couper court. Et je sais bien que tout ce qui m'arrivera sera le mieux. Je souffre quand même.

J'ai dîné chez les Préfontaine. J'y retourne encore demain.

JEUDI, 28 [JUILLET] – Il fait chaud, c'est mourant. Je lis, puis entre les lignes je m'arrête pour songer, pour me rappeler qu'hier au soir, vers minuit, encore éveillée, j'ai eu une drôle d'impression en entendant

crier un train qui crie pourtant pareillement tous les soirs. Je me suis soudain rappelé mon arrivée à Paris, la gare froide où j'attendis mes bagages, mon ahurissement et ma fatigue. En me rappelant tout ça, j'étais étonnée que ce fût si loin.

J'ai chaud. M'écouter, je ne sortirais pas du tout et resterais à lire encore. Pourtant, j'irai au Luxembourg retrouver Marcelle Rieffer.

J'ai chaud.

J'ai écrit à G. quand ma bonne humeur était parfaite. Je vais à la messe le matin : je prie pour moi.

Lundi soir, j'ai entendu *Thaïs*¹⁰⁷, et hier, j'ai encore dîné chez les Préfontaine.

DIMANCHE, LE 31 [JUILLET] – Je devais aller au Musée Carnavalet. Au dernier moment, Geneviève a eu un empêchement. Alors, j'ai achevé la journée comme je l'avais commencée : j'ai fait six « Cousine Gillette », et préparé huit cuisines de pages; encore trois « Cousine Gillette » et pendant deux mois, j'aurai mes articles tout juste à faire.

À 4 h, je suis allée faire mon chemin de croix, et cherché l'adresse de Gilberte, qui est à la mer.

MARDI, LE 2 AOÛT – Hier, j'ai fait, le matin, mon article. Puis j'ai, tout l'après-midi, lu dans la correspondance de Flaubert. Le soir, j'ai travaillé une heure mon roman. Tout cela, en dépit d'une chaleur extrême.

Ce matin, je viens de bâtir un article. Cet après-midi, je veux aller au Musée Carnavalet.

J'ai reçu ce matin une lettre de maman.

Réfléchi et médité ce matin à la messe : demandé la sagesse et le détachement; offert les douleurs qui m'attendent et *Georges*, pour que mes frères, mes neveux et mes nièces soient suivant le cœur de Dieu. Et que moi, j'écrive. Je n'aurais peut-être pas dû penser jamais à autre chose? Quelle part de responsabilité ai-je dans les circonstances? Si j'avais laissé fuir G. à la première brisure entre nous, aurais-je été mieux dans la volonté de Dieu? Je n'aurais eu aucune velléité de mariage. J'aurais continué plus consciencieusement peut-être à édifier mon avenir littéraire?

Maintenant, je voudrais avidement une grande clarté entre nous : doit-elle m'obliger à un adieu définitif? Mais si je dois tergiverser et souffrir d'incertitudes, il est probable encore que c'est ce qu'il y a pour moi de mieux.

Pour des romans que j'écirai peut-être plus tard, j'avais, je suppose, besoin de tous les états d'âme défilés en moi depuis quatre ans que [je] le connais et l'aime.

MARDI, 10 HEURES DU SOIR [2 AOÛT] – Ma journée aura été plutôt fructueuse : ce matin, je suis contente du travail que j'ai fait : deux heures et demie d'écriture, et sur cela une heure dans mon roman.

Comme je l'avais décidé, je suis allée cet après-midi revoir Carnavalet. J'ai aimé cette promenade solitaire dans ce charmant hôtel de madame de Sévigné. On y conserve des œuvres intéressantes et précieuses. Comme c'était beau... autrefois!

J'aime énormément la Place des Vosges, qui est tellement ancienne qu'elle en a l'air artificiel; elle a l'air d'une vieille trousse. J'ai parcouru le Musée Victor Hugo où il y a aussi des choses amusantes. Il dessinait, et presque du moderne, et puis il dessinait ses meubles. Moi, je les ai trouvés laids, baroques.

JEUDI [4 AOÛT] – Hier, migraine horrible qui m'a jetée sur le dos pour toute la journée et fait perdre bien du temps. Aujourd'hui, je suis encore affaiblie et à demi dans mon assiette. Hier, j'ai reçu une bonne lettre de maman, une du *Devoir* avec un petit quarante dollars très bienvenus (des ventes de livres) et aussi, ce matin, une lettre de Berthe.

Dans des *Devoir*, il y avait des articles de Léo-Paul que j'ai lus avec beaucoup d'intérêt. Je pense à lui souvent. Il est bien fin de m'aimer, mais fou de ne plus m'écrire.

Pas de lettre de G. Avant de voir noir, j'attends, mais je suis jalouse et inquiète à cause de sa dernière lettre.

Je pense beaucoup à chez nous. J'ai hâte de les embrasser tous.

MARDI, LE 9 [AOÛT] – Ce soir, je suis un peu lasse d'être à Paris presque à... bêfler¹⁰⁸. Ce matin, j'ai magasiné. Cet après-midi, j'ai lu puis travaillé près de deux heures à mon roman. Pour moi, c'est beaucoup.

Dimanche, j'ai passé la journée à Versailles. Quelle réception chez les Charpentier! Je suis rentrée à la pension pour 10 heures. Le frère de madame Charpentier m'a accompagnée jusqu'à la porte.

Pas de nouvelles de G. Ça fait 17 jours. Il m'oublie ou il a bien chaud ou il s'est noyé. Il n'est pas gentil et je ne devrais pas l'aimer.

Samedi, je suis retournée voir les tombeaux des rois de France à Saint-Denis. J'ai visité vendredi le Musée Guimet¹⁰⁹. J'irai à Fontainebleau samedi.

VENDREDI, LE 12 AOÛT 1921 – Ce matin, fini un article et lu une heure. Hier, journée bien pleine. Le matin, écriture; l'après-midi : robe. Et ce mot représente quelque chose. À midi, j'étais obsédée par la pensée d'une robe bleue à refaire, que j'avais dans ma malle et qu'il m'aurait été si utile d'avoir. J'ai été obsédée au point de partir pour le déjeuner avec un échantillon de serge et à aller immédiatement après au

magasin, et à rentrer encore plus immédiatement, et à tailler et à coudre. Quand l'inspiration d'écrire me prend, je n'ai pas plus de fougue. En couture, ça tourne parfois plus ou moins bien, parce que je me lasse. Hier, ça a tourné merveilleusement : à six heures, j'avais une belle robe, chic, parisienne. Et j'ai eu du mérite ayant été moi-même la machine à coudre et le patron, et ayant dû me mirer morceau par morceau dans ma petite glace.

J'étais fière de moi. Je l'écrirai à maman.

Toujours pas de lettre de G. Je me demande s'il n'y en aurait pas une en panne au Commissariat.

VENDREDI SOIR [12 AOÛT] – Je suis allée au Louvre et chez mademoiselle Durieux¹¹⁰. J'aime mieux le Louvre.

SAMEDI SOIR [13 AOÛT] – Trouvé ce matin au Commissariat une grosse lettre de G. qui devait m'y attendre depuis douze jours. Elle est datée du 19 juillet. Et j'ai eu des remords d'avoir fait la méchante et de ne lui avoir pas écrit. Je lui ai envoyé à la hâte un mot, lui annonçant qu'une lettre suivait – monumentale.

Cet après-midi, nous avons excursionné dans le vieux Montmartre, acheté des eaux fortes et vu des coins célèbres : la maison de Mimi Pinson, la vieille rue Saint-Vincent, *Au Lapin agile*; nous avons attrapé un formidable orage, mais c'était encore pittoresque, dans le décor.

Au Sacré-Cœur, j'ai prié peu longtemps, mais de toute mon âme.

Lundi : j'arrive de l'Opéra-Comique où j'ai entendu *Mireille*¹¹¹. Nadiany jouait Mireille; Villabella, Vincent; Parmentier, Ourrias, etc. J'ai été ravie. Quel poème exquis et dans quel décor! Cela m'a extrêmement émue et j'ai été tout l'après-midi dans l'extase d'un rêve d'amour où se mêlait du patriotisme. Ah! écrire assez bien pour susciter chez nous quelque Mireille!

Hier, messe à Notre-Dame, montée aux tours ensuite : vue meilleure qu'à la première ascension parce que maintenant je connais Paris.

Sommes retournées ensuite à la Sainte Chapelle. Il y faisait soleil et la finesse des verrières se voyait mieux encore.

L'après-midi, promenade à la Place des Vosges, au Musée Carnavalet, à l'église Saint-Paul-Saint-Louis. Tout cela est bien agréable. Tout Paris me plaît davantage maintenant que je le comprends et que je saisis mieux encore ce qu'il m'a appris.

Demain, continuation des préparatifs de départ.

DIMANCHE MATIN, LE 21 AOÛT – Je fais une vie très fatigante depuis une semaine. Nul moment pour me recueillir et écrire, rien que des courses et un peu de théâtre. Hier, j'ai entendu *Faust* à l'Opéra; aujourd'hui, *L'Arlésienne* au Trianon. Albert Girard¹¹² est arrivé et je sors avec lui.

Aujourd'hui, je m'en vais à Versailles. Ce sera mes adieux. J'y coucherai et reviendrai demain matin.

DIMANCHE, 28 AOÛT – Saint-Laurent du Jura. Je suis ici depuis jeudi soir, heureuse d'être sortie de la trépidante vie parisienne. Mais que d'excursions, ici, déjà! Vendredi, nous sommes allées de Saint-Laurent à Morez en chemin de fer. Trajet superbe, un peu moins pittoresque que les Pyrénées cependant. À Morez, nous avons escaladé la Roche du Dade. Nous sommes rentrées pour dîner.

Et hier, départ à 8½ pour la Suisse. Journée merveilleuse. Péripéties amusantes à la frontière. Visite. Visite d'abord Nyon, à la course, en allant de la terrasse du château à la promenade aux marronniers. À 1 h 40, nous prenions le train pour Genève, une des dames et moi. La voie longe le lac. C'était vraiment joli et d'une couleur très tendre. À Genève, nous nous sommes baladées trois heures. En dépit du beau temps, on ne voyait pas le Mont Blanc. Mais j'ai bien aimé Genève.

Le retour a aussi été charmant. Ces détours dans les montagnes qui noircissaient peu à peu étaient vraiment pittoresques. J'étais ravie. En rentrant, j'ai trouvé une lettre de Héroux, de Lozeau et de Marie Rocher. Rien de Georges.

SAMEDI, LE 3 SEPTEMBRE – Dans deux jours, je quitte Saint-Laurent où je me suis bien promenée. Mes préparatifs de voyage occupent tellement mon esprit qu'il m'est impossible d'écrire, et j'ai un article à faire. J'ai pourtant fait bien d'agréables promenades.

Georges ne m'a pas écrit.

VENDREDI, LE 9 [SEPTEMBRE] – 44, Via Torino, Rome. Je suis à Rome depuis mercredi soir. Lundi matin, j'ai quitté Saint-Laurent. Le soir,



Abbaye d'Hautecombe
Source : Wikipédia.media.

j'étais à Aix-les-Bains, où je me suis bien promenée, quoique seule. J'ai fait, mardi, le tour du lac du Bourget et visité l'abbaye d'Hautecombe¹¹³. C'est très joli comme couleur, ce lac, mais comme pittoresque nous avons dix fois mieux chez nous.

À 9 h 33, le soir, je prenais l'express pour Rome et je retrouvais Geneviève. Je n'ai pu me coucher qu'à 3 heures du matin, à cause de la douane, mais tout s'est bien passé. J'étais d'excellente humeur et même fort gaie. L'abbé Groulx qui était par hasard dans le même wagon m'a entendue rire *sur les minuits*.

Le voyage ne m'a pas trop fatiguée.

Une fois en Italie, j'ai regardé de tous mes yeux. J'ai vu la célèbre tour penchée de Pise, et tant que j'ai pu je l'ai regardée. J'ai souvent causé avec l'abbé pendant le trajet.

C'est l'arrivée à Rome qui m'a davantage plu. Longtemps avant que le train ait stoppé, un grand diable de porteur s'est suspendu à la portière du wagon et, dès qu'il l'a pu, s'est emparé de tous nos colis. Il y en avait je ne sais combien de kilos. Il n'a pas voulu que nous prenions une voiture et c'est à pied que nous sommes entrées dans Rome.

Lui, s'en allait devant nous : en longue blouse bleue flottante et avec sa casquette numérotée, et le dos entièrement couvert de valises. Moi, j'étais malheureuse de le voir si chargé et lui marchait plus légèrement qu'un chevreuil.

À 44, quel accueil! Des demoiselles extrêmement bonnes et sympathiques qui connaissaient très bien le Canada, y ont des amies et nous ont reçues à bras ouverts. J'aurais presque voulu arriver pour un an.

Le lendemain, une d'elles nous a amenées à Saint-Pierre. C'est vraiment merveilleux et si différent des églises de France. L'après-midi, nous avons visité Sainte-Marie-Majeure et Saint-Jean-de-Latran. Ce matin, nous sommes retournées à Saint-Pierre et avons demandé une audience.

De Saint-Jean-de-Latran, vers 6 h, c'était très joli de voir Rome, la vieille porte Saint-Jean, et dans le rose du couchant, au loin, le haut du Colisée.

VENDREDI SOIR [9 SEPT.] – Nous rentrons de l'église du Gesù, où repose le corps de saint Ignace; c'est très riche, tout plein d'or, d'argent et de lapis-lazuli.

Nous avons vu Saint-Philippe-de-Néri, l'église Saint-André, l'église Sainte-Marie-sur-Minerve¹¹⁴, et le Panthéon, du dehors. C'était déjà fermé. Et nous n'aurons peut-être pas le temps d'y retourner.

DIMANCHE SOIR [11 SEPT.] – Deux journées excessivement remplies et intéressantes. Hier, coup d'œil sur les Jardins du Vatican, visite du Musée des antiques, de la bibliothèque et des appartements Borgia. Que de merveilles! et partout. Et quelle émotion devant certaines Vierges du musée de peinture! J'ai raffolé du *Reniement de saint Pierre*, de Michel-Ange



Église du Gesù à Rome.
Source : Collection particulière.

que je voudrais bien avoir en belle reproduction. Toute la pinacothèque est intéressante et belle.

L'après-midi, vers 5 h, visite à l'église Sainte-Cécile. Pour nous y rendre, nous avons traversé de petites rues grouillantes de familles italiennes. Les petits enfants... sans culottes, faisaient des culbutes, tout en grignotant des croûtes; des hommes étaient attablés dehors, en pleine poussière. C'est curieux à voir, mais nous n'y serions pas restées longtemps.

Pour la visite de l'église, le guide qui nous conduisit à la crypte nous donna en même temps une leçon d'italien. C'est bien impressionnant de passer sur les pavés mêmes que foulèrent sainte Cécile et son époux Valérien. Nous avons prié au tombeau.

Aujourd'hui, visite de la crypte de saint Pierre, audience papale, et visite du Forum, du Colisée et de l'église de Sainte-Françoise-Romaine. L'audience est émouvante. Prendre dans ses mains la main du Saint-Père^{us}, baiser sa bague et le voir s'en aller devant soi. Il est bien tel que le représentent ses portraits, nul comme physique, très petit, mais il y a quelque chose de surnaturel dans la personne du représentant de Jésus, et je l'ai senti.

Dans les ruines du vieux Rome, cet après-midi, autre genre d'émotion. Je suis contente et... fatiguée.

MARDI APRÈS-MIDI, LE 13 SEPTEMBRE – Nous quittons Rome ce soir à minuit, pour Naples. Ce matin, nous sommes allées à la basilique de Saint-Paul que nous avons trouvée bien belle. Elle est relativement moderne et pas encore finie, mais riche en colonnades. Hier, nous avons vu, le matin, la chapelle Sixtine et, l'après-midi, les Catacombes. C'est bien intéressant. C'est si plein de choses qui pourront alimenter des méditations de chrétienne. Ai-je assez apprécié le bonheur qu'il y a à repasser dans les pas de ceux qui les premiers ont souffert pour édifier notre religion?

Il y avait un Père Trappiste très amusant comme guide.

À BORD DU PATRIA, LE 18 SEPT. – Péripéties sans nombre à Naples et avant l'embarquement et un peu après; et chaleur si intense que nous [ne] goûtons à peu près pas tout ce que nous voyons. Nous avons manqué Capri et Pompéi et avons dû nous contenter de voir Naples. C'est beau comme situation, mais d'une malpropreté insupportable. Nous étions ravies d'en partir, mais que d'ennuis avant d'embarquer! Une longue heure d'attente dans le bureau pour examens; des officiers assez aimables nous ont encore fait passer les premières.

Le *Patria* est rempli d'Italiens. Nous obtenons des faveurs, mais c'est loin d'être agréable, cette promiscuité. Les officiers sont heureusement très complaisants. J'ai une hâte folle de rentrer chez nous.

LE 4 OCT., CHEZ NOUS – J'y suis depuis vendredi matin [30 septembre]. J'ai trouvé, grâce à Dieu, toute la famille en bonne santé. Les petits enfants ont beaucoup grandi et j'ai été bien contente de les revoir.

Samedi, Georges m'a téléphoné, et dimanche il m'a écrit et il avoue sa grande hâte de me revoir.

La traversée a été heureuse, et vide à la fois. Je n'ai ni lu, ni écrit. Je me suis laissé conter fleurette par un jeune sculpteur américain qui avait les yeux et la bouche de G. À la fin, il prétendait m'aimer. Il avait cinq compagnons de voyage. Tous ont été de charmants camarades pour nous, et le temps a passé comme un rêve.

LE 13 OCTOBRE – Jeanne Beaupré est repartie hier. Elle était ici depuis mon arrivée. Nous nous sommes bien amusées, mais je suis cependant maintenant heureuse de reprendre ma vie tranquille et studieuse. Je verrai G. avant longtemps, peut-être samedi, ou sûrement dans l'autre semaine. Il m'a écrit qu'il s'ennuie et m'aime plus que je ne le soupçonne. Je me suis sentie malheureuse de le voir moins gai, moins bien heureux de sentir que je suis toujours beaucoup pour lui. J'ai bien hâte de le revoir.

Je suis allée chez Lozeau aujourd'hui. Il a maigri. Il a été souvent souffrant, mais il a paru content de me revoir.

Je me trouve bien dans mon pays et n'ai aucune nostalgie du beau Paris.

SAMEDI MATIN [15 OCT.] – Hier matin, grande tristesse. Estelle est arrivée en pleurant. Son père a perdu sa situation. Ils vont quitter Sorel et l'avenir est pour eux en ce moment un abîme. Je les recommande au bon Dieu. C'est terrible. Une si grosse famille, tant de dépenses courantes et se trouver vis-à-vis de rien. Ce sera peut-être un mal pour un bien. Plus tard, ils seront mieux pour vivre à Montréal. Mais ils ont auparavant une rude traversée à faire.

J'ai eu plus de chagrin de penser que je ne retournerais pas à Sorel. Georges désirait m'y revoir, et j'aurais été heureuse de me retrouver dans les choses familières de là-bas. C'est fini.

J'ai reçu hier de G. une autre bonne lettre plus gaie, et taquine, dans laquelle il me fait espérer que très bientôt nous nous verrons enfin. Je recommence à travailler.

PREMIÈRES AMOURS

MARDI¹¹⁶, LE 20 OCT. 1921 – J'ai bien travaillé samedi soir, hier et ce matin. J'ai fait un article, et touché mon roman.

Georges n'est pas encore venu. Je l'attends. J'ai hâte. Il me semble qu'il ne viendra jamais.

Dominique¹¹⁷ m'a écrit de nouveau. Il est toujours enflammé et bien gentil. Au moins, j'espère ne pas lui faire de peine si j'aime Georges jusqu'à... des fiançailles.

MERCREDI [19 OCT.] – Ce soir, j'irai à une assemblée politique au monument. C'est Bourassa qui y exposera ses idées sur la politique du jour. J'attendais Georges. Georges ne vient pas.

Hier, j'ai veillé chez M^{me} Ranger. Ce matin, j'ai un peu retravaillé mon roman. Il m'a semblé que mes trois chapitres marchaient assez bien au commencement. Je *veux* travailler.

JEUDI SOIR – J'ai travaillé mon roman ce matin, et j'ai lu cet après-midi, jusqu'à ce qu'une lettre de Georges vienne me bouleverser. Elle est pleine de trop de choses pour que je la résume, mais elle m'a, à la fois, fait plaisir et peine.

Il vient dimanche. Mais je ne peux presque pas le croire, tant je serais contente s'il vient vraiment.

VENDREDI MATIN [21 OCT.] – Évangéline a couché ici, et j'ai appris ainsi que Georges, aux yeux de tout Sorel, a passé cet été pour être le presque fiancé de Gabrielle P[ouliot]. J'en ai été plus remuée que de sa lettre où il m'en parlait comme d'un rêve, et je suis plus jalouse, et jusqu'à un certain degré, je le trouve en faute. Il m'en a trop peu parlé. C'est mal. Dans une lettre, je lui propose une rupture complète. Je lui remettrai cela en ultimatum quand il me quittera dimanche soir.

LUNDI MATIN, LE 24 OCT. 1921 – L'ultimatum est mort dans l'œuf une fois de plus. Georges m'est arrivé samedi soir, avant huit heures, et j'ai commencé à être d'abord émue et muette, puis nous avons parlé. J'ai eu malgré moi des allusions, j'ai dit que j'étais jusqu'à dimanche soir très douce, puis qu'au dernier moment je faisais une sortie qui allait se terminer très gravement. Alors, il a pris un air malheureux, et m'a demandé de vider la querelle tout de suite. Je lui ai dit qu'une seule chose m'importait à savoir : s'il m'aimait encore d'amour, que son amitié je n'en voulais pas. Et il m'a répondu affirmativement et qu'il était étonné de voir que je le soupçonnais du contraire, puisqu'il se retrouvait encore chez nous, et quand tout aidait à nous séparer. Il m'a dit se contraindre à ne jamais me le répéter, à cause de sa situation et de l'incertitude où il est encore sur l'avenir.

Ses amies de l'été – il y en a eu deux – c'était des distractions. Il a avoué être un peu inconséquent de se les être peut-être attachées, mais il m'a assurée qu'il les avait jugées toutes les deux des tempéraments à ne pas souffrir vraiment de son abandon, et d'ailleurs, qu'il n'avait trompé aucune des deux sur son état d'âme et sur moi. Il m'a dit que si j'avais été à Montréal, et qu'il aurait agi ainsi, j'aurais pu me sentir humiliée et blessée, mais qu'étant en Europe et en situation aimable, il était normal qu'il eût – lui – dans sa triste existence à Sorel, un peu de sourire féminin. Il m'a attendrie. Il a réellement paru trembler que je ne me fâche et l'abandonne.

Il m'a avoué son besoin de moi, et l'ennui de ses jours solitaires. Ensuite, nous nous sommes moqués doucement l'un de l'autre, moi de ma jalousie, lui de ses blondes, et Dominique aussi y a passé. Nous nous sommes aussi moqués du jeu que nous faisons depuis quatre ans.

Je ne l'ai pas embrassé; en arrivant, il l'a demandé, mais ma rancœur était trop vive en ce moment. Et, hier soir, je lui ai dit que j'avais refusé à cause de ça.

Quoi qu'il en soit, nous restons au même point et au fond, j'en suis heureuse parce que je pénètre chaque jour davantage à quel point je l'aime.

Il a passé, à part de samedi soir, toute la journée de dimanche avec moi. Il a dîné ici, et il était venu pour la messe de 9 heures. Samedi soir, il m'avait quittée à une heure, donc dimanche.

25 OCTOBRE 1921 – Ce matin, migraine. Hier, veillée chez les Héroux, et avant, j'avais reçu une longue lettre de G. Ce soir, je trouve en rentrant un calepin qu'il m'avait promis, *La divine comédie* et une carte. C'est le commencement du rapprochement.

J'ai pris le thé chez M^{me} Gélinau. Ce soir, je vais lire; et écrire en Europe.

LE 26 OCT. – Mes cousines Giroux ont dû arriver hier à Montréal. Elles sont en pleins tracas. Je prie pour elles en remerciant aussi le ciel des heures de calme qu'il me donne. Ce matin, je voudrais écrire, j'essaie, rien ne vient. Je vais lire dans *La divine comédie*.

LE 26 [OCT.] – En relisant, je vois que je n'ai pas un mot sur la mort presque soudaine de mon amie Préfontaine¹⁸ que j'aimais bien, et dont la nouvelle m'a bien impressionnée. Nous avons été, en France, si souvent l'une avec l'autre. Il me semble que j'étais plus liée à elle et à son mari que bien d'autres.

SAMEDI, 29 [OCT.] – M. Héroux vient de m'appeler pour me faire penser à utiliser en chroniques mes souvenirs de Rome. C'est une idée que je ferai bien de suivre.

Berthe aussi m'a appelée pour me demander si je trouve toujours la vie bonne. Nous avons eu une paisible et grave discussion autour de la question, jeudi après-midi. Berthe ne croit qu'à demi aux choses du ciel, et c'est ce qui l'empêche d'être heureuse.

Je pense à G, et je suis encore un peu jalouse, des fois. Mais à Dieu va, pour lui comme pour le reste. Je dois accepter la vie telle qu'elle est avec les petits accrocs qu'elle fait chaque jour à la conception établie en moi de l'amour et du bonheur, et de tout. La sagesse, c'est d'être heureuse avec le peu que j'ai. Et ce peu est tellement à côté de ce que les autres désirent.

LUNDI SOIR, LE 31 [OCT.] – Reçu une lettre de Georges qui remue un peu trop ma conscience professionnelle. Tous les reproches que depuis le commencement de ma vie littéraire jusqu'à aujourd'hui je puis me faire, je me les fais. Écrirai-je jamais une œuvre quelconque? Suis-je paresseuse quand je ne peux même pas essayer d'écrire et que j'ai du temps? Que tout cela est affolant!

Aujourd'hui, j'ai travaillé une heure ce matin et une heure ce soir à mes souvenirs d'Italie¹¹⁹. À part ça, j'ai dû lire l'équivalent et j'ai écrit à Dominique, puis à Georges, ce soir.

Hier, dîner chez M^{me} Huguenin qui a été gentille pour moi et n'a à peu près pas parlé politique. Madeleine était un peu moins fardée. Elle ne m'a pas paru changée, et je l'ai trouvée agréable. Mais pourquoi ce maquillage? Et le docteur, qui ronchonne sans cesse sur l'éducation des jeunes filles de nos jours.

MERCREDI, LE 2 NOV. – Hier, j'ai reçu une lettre de Léo-Paul à qui j'avais écrit pour obtenir un renseignement sur Joyberte Soulanges. Cette écrivain qui a fait sur Dollard¹²⁰ un livre très bien serait... Ernestine Pineault, laquelle de l'avis de Lozeau et de toutes celles qui connaissent sa demi-intelligence, sa prétention très sotte et son exaltation, est incapable d'écrire aussi posément et aussi bien. Il y a un mystère là-dessous. Elle est la protégée de l'abbé Groulx¹²¹, mais l'abbé Groulx est trop honnête et trop occupé pour lui refaire ses articles.

Que se passe-t-il? Dans ce cas, quand on a la certitude bien absolue d'une tricherie, doit-on se taire ou parler? Je retrouve, à cette histoire, la même indignation que j'éprouvais quand nous étions élèves à Laval et qu'elle falsifiait ses notes et mentait ensuite effrontément.

J'ai bien travaillé hier, environ deux heures et demie. Mais ce matin, j'ai laissé filer mon avant-midi en faisant un chapeau.

VENDREDI [4 NOV.] – Rien de remarquable dans ma vie ces jours-ci. Hier, passé l'après-midi chez des cousines, où je me serais embêtée royalement sans les enfants. Jean était si content de me revoir. Ce matin, je me suis levée sans trop d'entrain. On dirait que rien ne m'intéresse, à part l'heure où je pourrai recevoir de Georges des nouvelles, et je suis fâchée de n'être pas plus que ça dans la sainte indifférence.

J'ai prié pour tous et pour moi. M^{me} de Lorimier m'a téléphoné hier. J'irai chez elle mardi prochain.

DIMANCHE MATIN [6 NOV.] – Hier, j'ai reçu une longue lettre de Léo-Paul à propos de Joyberte Soulanges, où il me répète combien il m'aime, de façon à bien m'émouvoir, et où il me dit par exemple qu'il m'aimerait au-dessus des petites chicanes littéraires. Il n'a pas eu, lui, ce que j'ai en moi d'incroyance raisonnée et motivée aux capacités d'Ernestine Pineault. Ce que je ressens à ce propos, n'est pas de la jalousie littéraire, mais de l'indignation pour la personne qui a la ruse et l'adresse d'arriver, avec le travail des autres qui sont complaisants par tendresse et vanité fraternelle. Il faut avoir connu cette famille comme je l'ai connue pour comprendre que les capacités de ses frères¹²² ont pu servir en l'occasion, et le ratissage de l'abbé Groulx, trompé par eux.

Mais j'éteins en moi-même toute cette fureur et n'y penserai plus. Je ne veux rien qui me diminue, et je veux grandir. La semonce de Léo-Paul m'aura aidée.

Hier, visite de Maurice Gélinas, de Trois-Rivières. Il revient cet après-midi et nous sortirons.

Reçu une carte d'Henry Gariépy, à qui j'en voulais de m'avoir déçue, de m'avoir montré un caractère et une délicatesse qu'il n'a pas eus par la suite. Mais au cas où je pourrais lui faire du bien, je vais lui pardonner. J'ai travaillé hier.

LUNDI SOIR, 7 NOV. – Si j'ai travaillé vendredi et samedi, je n'ai rien « fiché » depuis, comme on disait en France.

Samedi soir, Maurice Gélinas est venu et, dimanche après-midi, nous sommes allés ensemble prendre le thé chez M^{me} Célineau qui nous a gardés à dîner et à veiller. Ç'a été agréable. Maurice Gélinas est bien intelligent et très bon, et remarquable. Mais il n'est pas beau. Et puis, je ne sens pas que je pourrais l'aimer. Pendant qu'il me parlait, je pensais à mon affreux Georges et je n'écoutais pas, des fois, malgré qu'il ne parle pas pour rien dire.

Aujourd'hui, je suis allée voir M^{me} Préfontaine, voir sa tombe. Demain, c'est son service. J'ai du chagrin qu'elle soit morte. Elle était bien fine, bien bonne¹²³.

PREMIÈRES AMOURS

JEUDI SOIR, LE 10 [NOV.] – Rien reçu de G. cette semaine. Il est peut-être repris de... cauchemar. Je m'en inquiète malgré moi. J'ai peu travaillé. Hier, j'ai reçu, et les préparatifs m'ont pris ma journée. Demain, je compte ne pas sortir et écrire. Ce soir, je me suis lavé la tête, et maintenant je vais essayer de reprendre mes souvenirs d'Italie.

DIMANCHE SOIR [13 NOV.] – Je suis malade comme un pauvre chien aujourd'hui. Hier, j'ai encore pu écrire et travailler un peu malgré ma tête empesée, mais aujourd'hui, presque rien. Tout l'après-midi, je suis restée étendue dans des coussins sur mon sofa. Quand l'obscurité est venue, j'ai étendu le bras et allumé ma lampe rose. Je lisais *Anna Karénine*¹²⁴ puis je pensais à toutes sortes de choses, à la vie, au sort différent des hommes et des femmes, et à Georges. J'aurais aimé qu'il fût là, dans la maison, et qu'il vînt peut-être m'embrasser doucement sur le front.

M'aime-t-il encore seulement? Il m'a dit que oui, l'autre jour; et cependant, de toute la semaine il ne m'a pas écrit.

LUNDI APRÈS-MIDI, 14 NOV. – J'ai travaillé environ deux heures et demie dans mon roman, et une heure à un article. Je suis contente de moi. Entre-temps, je relis *Anna Karénine* et, entre-temps encore, j'espère l'heure du facteur et qu'il m'apportera la lettre d'entre les lettres. Mais je l'espère trop, je ne l'aurai pas. Georges doit traverser quelque crise : j'ai toujours peur de lui.

Je suis un peu moins malade qu'hier. J'espère qu'avec une journée encore de maison, je serai mieux. J'ai reçu une lettre de Henry Gariépy. Nous sommes réconciliés et je m'étais juré de lui pardonner, mais de n'avoir plus de relation avec lui, mais si je peux par hasard lui faire un peu de bien, pourquoi refuser l'occasion? Je ne suis pas déjà si utile.

MERCREDI, LE 16 [NOV.] – Rien reçu de G. toujours. Je me demande ce qu'il devient, mais d'un autre côté, en me rappelant que toujours pour moi les choses vont le mieux quand elles paraissent aller plus mal, je me console.

Dominique m'a écrit.

Je travaille, sans sortir, cet après-midi. Ce soir, je veillerai chez les Parent.

JEUDI MATIN [17 NOV.] – J'ai bien travaillé hier, puis, après le passage du courrier, qui m'a apporté une lettre de Maurice Gélinas et non de G., je suis allée faire mon chemin de croix et dire mon chapelet à l'église. Le soir, j'ai veillé chez Blanche. Évangéline y était et paraissait triste. Aussi ai-je prié pour elle avant de m'endormir. Comme sa vie est triste à côté de la mienne, si chargée, si diverse.

Je me mets à mon roman. Il est 10 heures et quart, je crois.
JEUDI SOIR [17 NOV.] – Rien encore de G. cet après-midi, et j'ai beau vouloir être détachée, penser à autre chose, prier, je pleurerais déraisonnablement, m'écouter. Et tout cela pour un silence prolongé qui finira par s'expliquer et que la campagne électorale cause peut-être.

J'ai travaillé une heure ce matin, et deux heures cet après-midi à mon roman. Et il me semble que j'ai fait un peu de bon.

À part cela, j'ai fini de relire *Anna Karénine* et recommencé *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, d'Anatole France.

VENDREDI, LE 25 NOV. – Rien de G. toujours. Il est sûrement pris d'un nouveau principe. Ma rancune contre lui finira par durer. Léo-Paul m'écrit souvent. Dominique aussi. Ils paraissent tous les deux m'aimer plus que lui ne m'aime.

J'ai passé trois jours chez mes amies Beaulieu. J'ai bien aimé cela. Je les reverrai dimanche pour le thé.

Ce soir, je me couche de bonne heure, ayant grand besoin de repos. Là-bas, j'ai veillé tard.

LUNDI, LE 28 [NOV.] – J'ai dîné avec Claire Marcil chez sa sœur, madame Ahern¹²⁵. Hier, j'ai pris le thé chez les Beaulieu pour connaître le petit Chayer que j'ai caricaturé dans *Le Devoir* quand je ne le connaissais pas, mais qui est attachant et que j'aime bien. Il m'a avoué si simplement que ma satire sur sa prétention l'avait corrigé. Samedi, je suis allée au dîner des auteurs canadiens où je me suis embêtée. Aujourd'hui, le président me téléphone et me demande de devenir secrétaire. J'ai refusé. Dans tout cela, il n'est pas resté une minute pour le travail. Ce soir, j'essaie; mais ma pensée est distraite, volatile. J'ai reçu de Dominique quatre très belles photographies de ses œuvres en train, et par ailleurs, je n'ai rien reçu de G. dont j'attends toujours quelque chose. Sera-ce donc fini, et à jamais? M'y appesantir, je pleurerais. Que je serais heureuse de ne plus l'aimer!

Henry Gariépy m'a écrit. Tout le monde m'écrit et m'aime, sauf lui! Il m'aime pourtant. Je sais bien qu'il m'aime. Mais alors, que pense-t-il? Que rumine-t-il? C'est une horreur.

Je lis Dante.

MERCREDI, 29 [30 NOV.] – Lettre de Léo-Paul et lettre de Maurice.

Je travaille avec peine et misère. Je n'ai pas beaucoup le goût, mais je tiens à continuer mes souvenirs d'Italie.

SAMEDI, 3 DÉC. – Hier, autre lettre de Léo-Paul et toujours rien de G. Son silence à lui me fait peut-être m'incliner un peu trop du côté d'Ottawa,

et si G. me revient tout à coup, je ferai peut-être souffrir Léo-Paul? dont je ne comprends pas toujours exactement les *symboles* et qui me paraît cependant espérer que je l'aimerai, si G. me fait du chagrin.

J'ai repris avec ardeur la lecture, sinon le travail. Hier, j'ai lu un roman dans la *Revue Hebdomadaire*, une étude d'Edmond Jaloux sur *Maria Chapdelaine*, une étude de Barrès sur le château de Mirabeau (à Gyp¹²⁶), et ce matin, une étude de Félicien Pascal sur le paysan dans Ferdinand Fabre¹²⁷. J'ai aussi les légendes historiques de de Lorimier¹²⁸, et je descends tout à l'heure à la bibliothèque.

Je ne suis pas triste. Je suis comme résignée, accoutumée au silence de G. Mais, en revanche, je rêve trop, et je me plais à des songes creux, où je vois passer ceux qui m'aiment : Dominique et Léo-Paul. Je n'ai plus 18 ans et je ne devrais plus être à ce point sentimentale.

DIMANCHE SOIR, 4 DÉC. – Hier soir, j'ai lu tout un livre de Ferdinand Fabre, *Norine*¹²⁹, suivi d'une nouvelle. Cela m'a plu. C'est simple et il y a des passages d'une vérité agreste charmante.

Ce matin, j'ai lu une heure et quart dans l'*Histoire du Canada* de Parkman¹³⁰. Je lis lentement, c'est de l'anglais. Ce soir, j'en ai lu pendant deux heures. Il est 9 h. Je vais lire mon roman pour me le remettre dans l'idée. Demain et toute la semaine, je veux y travailler : mes articles pour *Le Devoir* étant faits.

Je suis allée après-midi chez Évangéline. Son père est malade et se meurt. Ç'a été gai tout de même. Ses frères sont venus et nous avons badiné.

MERCREDI, 7 DÉC. – J'arrive de l'Oratoire Saint-Joseph où je suis allée avec Jeanne G. et Ginette et sa sœur. C'était beau aux alentours comme paysage; et moi, je me suis remémoré des souvenirs de G. qui ne m'écrit toujours pas. J'ai bien prié pour tout, pour être dans la volonté de Dieu, et pour bien travailler. J'ai plus lu que je n'ai écrit, ces jours-ci. Je suis arrêtée dans mon roman par un article dont j'aurais besoin et que j'ai perdu.

Le Gouvernement Meighen¹³¹ est tombé et les libéraux sont arrivés au pouvoir avec une majorité éclatante. Le pays en sera-t-il mieux administré?

VENDREDI SOIR, LE 9 [DÉC.] – L'amour que je veux en Léo-Paul pour moi m'adoucît un peu la pensée que G., lui, ne m'aime plus. Comme il agit de façon déconcertante! Toujours rien, pas un mot, pas un signe. Rien. Ce soir, j'en souffre, j'en suis obsédée. Je lui en veux.

VENDREDI, 10½ DU SOIR [9 DÉC.] – J'ai lu deux courts romans dans la *Revue Hebdomadaire* : un de René Boylesve¹³², un de Claude Varèze. Mon histoire à moi ne m'en a pas moins préoccupée un peu. Mais à la fin de la veillée,

je me convaincs de mon bonheur par comparaison. De mes amies, ne suis-je pas en ce moment la plus libre de soucis, la plus heureuse, la plus aimée? J'ai ma petite gloire, ma petite fortune, l'intérêt sans cesse empressé d'amis et d'amies. Estelle, sans amour, est là aujourd'hui en lutte ouverte avec une vie dure. Évangéline, le cœur également solitaire, se débat dans la tristesse d'une maladie qui la fera orpheline dans peu de temps. Et mes cousines? Et Claire Marcil, avec sa tête souffrante?

Moi, j'ai ma petite affliction, j'ai G. incompréhensible, mais dont l'amour subsiste sûrement encore.

J'ai Léo-Paul. J'ai Dominique. J'ai l'amitié de Maurice, que je serai obligée de repousser peut-être, mais qui me vénère dans l'ombre. J'ai ce que chaque jour m'apporte de leurs sentiments.

Et puis, j'ai mon art. Si je me redonnais toute, comme aux premiers temps?

LUNDI, 12 DÉC. – Lettre très émouvante de Léo-Paul. Comme il m'aime, comme il m'aime, lui aussi! Où tout cela va-t-il me conduire?

J'ai un peu mal à la tête.

MARDI [13 DÉC.] – Je reçois cet après-midi. Ce matin, je n'ai écrit que des lettres. J'ai un peu mal à la tête. J'ai repensé à Léo-Paul et à G. Où cette crise m'amène-t-elle? Pourquoi G. ne m'écrit-il pas? Pour m'empêcher de m'en aller à d'autres. Ça ne peut pas, il me semble, être dans les desseins du ciel, qu'après avoir tant aimé G., j'aime Léo-Paul. Dans sa lettre, il me dit clairement qu'il a rêvé que je serais sa femme, et qu'il lui semble qu'il reprendrait goût à tant de choses, si je l'aimais, qu'il se corrigerait de tous ses défauts et écrirait mieux et plus. Et puis, nous tergiversons encore pour savoir si nous devons, oui ou non, cesser de nous écrire.

Pourquoi ce fou de G. ne m'écrit-il pas? Au fond, je tremble de moins l'aimer. Ma patience s'use et mon indulgence aussi.

VENDREDI, 16 DÉC. 1921 – Le père d'Évangéline est mort. J'y suis allée dès mercredi soir. J'y retournerai ce soir. Hier, j'ai été trop prise. Je n'ai pas pu. Ce matin, je suis allée voir madame Dubuc au Ritz. L'après-midi, chez les Giroux et chez M^{me} Bélanger.

Le midi, j'avais une autre lettre de Léo-Paul et qui m'a bouleversée, rendue à la fois heureuse et malheureuse. Je la copie, pour le plaisir peut-être de me la répéter, de la relire.

Mademoiselle Michelle,

Il y a dans votre lettre une grande douceur apaisante dont je veux vous remercier, et qui ne peut qu'inspirer ma résignation attendrie et triste. Vous

êtes si bonne et si douce et pitoyable aussi, qu'on a l'impression quelquefois de mains fines et délicates qui pansent des plaies. Quelques-unes de vos phrases – une surtout – font mal en frappant plus particulièrement peut-être à la racine d'une espérance. Mais je vous remercie quand même.

Si je vous réponds, je ne sais trop pourquoi. Il y a bien trois ou quatre ans de ça, j'ai eu tout à coup, et je ne sais à quel propos, l'impression qu'aucune femme ne me conviendrait comme vous : c'était bien de la prétention, comme vous savez, d'espérer la même chose de votre côté.

On vous connaît bien par vos écrits, Mademoiselle Michelle, et après les avoir lus, il est impossible de se tromper sur vous. Je ne me pressais point de vous connaître. J'avais comme une certitude absolue que les circonstances nous mettraient un jour en présence, et qu'alors, d'une manière ou de l'autre, j'emporterais mon point auprès de vous. Je refusais, j'ai même refusé de vous connaître personnellement avant la date que vous savez, parce que les occasions me semblaient pour ainsi dire artificielles. C'est un sentiment difficile à exprimer, mais il y avait encore une fois une conviction au fond de moi-même que tout cela arriverait naturellement, en son lieu et place, par la force invincible des occurrences et des circonstances, même plus tard, quand vous m'avez parlé du grand amour qui était en vous, il m'a semblé que rien n'était changé et que tout s'arrangerait toujours en son temps et lieu.

Et plus je réfléchis aujourd'hui, plus il me semble toujours que, tout simplement, j'ai voulu brusquer la vie, bousculer les événements, et que je suis puni de mes paniques et de mes hâtes. Ne soyez point méchante et ne vous moquez point de moi en disant que mon espoir est tenace s'il subsiste après ce que vous m'avez dit. Mais ce n'est pas un espoir, c'est comme une espèce de sentiment inconscient et subtile, une sorte de pressentiment qui, en temps ordinaire, s'inquiète peu, oserais-je dire, de vos refus et d'un arrêt de correspondance, et de tous les accidents qui se produisent. Et pour résumer tout ce que je pense, il m'a toujours paru que la nature, pour dire le mot, amènerait le résultat, malgré les obstacles et les difficultés. C'est très irraisonnable si vous voulez, c'est illogique et c'est peut-être fou, mais c'est tellement réel que, malgré moi, je me prenais à sourire quelquefois de certaines phrases dans vos lettres, en pensant au plaisir que vous auriez, ou que nous aurions à les lire plus tard. Quelques fois, j'avais des doutes; d'autres fois, je n'espérais plus, mais temporairement, et la grande certitude toujours recommençait à régner, instinctive et aussi forte, que nous serions heureux et que nous accomplirions de grandes choses.

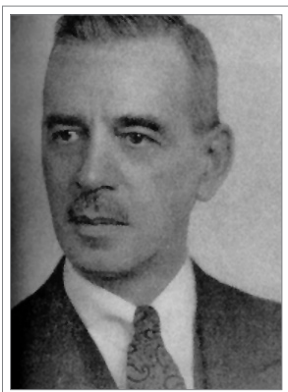
Je me disais surtout qu'avec vous, et j'en suis certain, je n'aurais plus ces crises et ces défaillances de sensibilité et alors j'aurais cette volonté constante, sûre, indéfectible, qui me manque, et que vous seriez glorieuse, admirée, belle, et qu'en commun notre tâche serait grande et bienfaisante. Et lorsque le calme renaît comme aujourd'hui, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'un

jour j'aurai la victoire sur vous, à n'importe quel prix, et parmi toutes les circonstances, et tout cela en laissant le temps s'écouler et en restant à l'affût de l'occasion. N'ayez pas de défaillance, Mademoiselle Michelle, et soyez prudente, car de mon côté il y a, pour combattre, la patience et la persistance et la continuité. Et dans certains moments d'exaltation, je vous dis en moi-même : je vous forcerai à m'aimer, je vous y obligerai, bon gré, mal gré, pour un long bonheur commun.

Je ne sais pourquoi ce sentiment est entré en moi. Il me reste l'impression que tout à coup il y a eu quelque chose, qui m'a fait voir comme une parité, une similitude profonde, une ressemblance intime avec en vous plus de pureté, plus de beauté et de noblesse, une convenance que je ne pourrais expliquer. Oui, je vous voyais au cours de M. Gautheron; et je vous voyais rire et vous amuser et vous moquer. Je me rappelle l'occasion dont vous parlez et qui vous avait tant gênée. J'étais là, vous pouvez le croire, et toujours votre figure, vos traits, votre sourire sont restés en moi distincts, sans nuages, sans rien de vague, comme si je vous avais vue, il n'y a pas deux minutes. Même certaines expressions de votre physionomie me sont restées dans la mémoire. J'ai eu le désir tant de fois de vous voir encore, et de vous parler, mais je préférerais rester loin parce que je vous savais l'esprit occupé par un autre, et comme fermé aux impressions qui auraient pu naître. Et même encore aujourd'hui, lorsque je sais que vous n'auriez pas comme une attitude plus sympathique, comme une volonté mieux disposée, comme une disposition intérieure plus favorable, j'ai peur de vous voir et j'ai peur d'une impression désagréable plus facilement accueillie qu'en un autre temps problématique où vous aimeriez moins un autre. Car ce serait un grand plaisir de vous entendre jaser, jaser à perte de vue, tandis que j'essaierais de vous comprendre toute, de vous saisir jusqu'au fond de vous-même, afin de vous aimer plus complètement, avec plus de justesse, et de ne rien laisser dans votre âme qu'une ignorance ne me permette pas d'admirer et de chérir. Et je voudrais aussi que ma tendresse soit si enveloppante et en même temps si subtile et si pénétrante que vous la sentiez sur vos pensées, sur vos désirs, sur vos rêves, sur toutes les qualités de votre âme et de votre intelligence, sur tout ce qui est vous et vient de vous, sur vos yeux, et sur vos jolies joues à fossette, dont je me souviens si bien, Mademoiselle Michelle. Si nous étions à l'âge de pierre, il y a longtemps que vous seriez mienne, car je vous aurais amenée récalcitrante dans ma caverne, je vous aurais condamnée ou à m'aimer un peu, ou du moins à montrer les apparences de l'amour. À nos époques civilisées, il faut bien se résigner, n'est-ce pas, à voir les hommes émus par les sourires des femmes, rentrer au fond d'eux-mêmes leurs désirs trop forts, leur colère, et s'essayer à plaire avec des brusqueries, qui font se moquer leurs élues.

Voilà que depuis trois pages je vous dis des choses insensées, que je devrais vous remercier de vos paroles trop bonnes, mais il me restera toujours dans

l'idée jusqu'à la fin ce que je vous ai dit au commencement. Je ne peux pas m'habituer à une autre idée, il me semble, que c'est impossible, absolument impossible que les choses ne s'arrangent pas un jour. L'attente si souvent paraît longue, mais pas encore inutile. Je n'avais pas l'idée même que je pourrais vous dire sitôt ces choses, mais une certaine croyance à une fatalité semblable et... »



Léo-Paul Desrosiers
Source : Collection particulière.

C'est trop long. Je suis fatiguée de recopier. Ce soir, samedi, j'ai d'autres nouvelles. G. m'a écrit. Il m'envoie une lettre qu'il m'avait écrite le 15 nov. et qu'il n'avait pas eu le courage de m'adresser. Il a manqué aux conditions de mon ultimatum, il a de nouveau revu Gabrielle et n'a pas eu la force de s'en éloigner. Il s'y fixera probablement. Et voilà nos adieux échangés.

Alors le champ est libre pour Léo-Paul à qui j'ai sans cesse rêvé depuis une semaine.

Mais pourquoi donc cela arrive-t-il? Pourquoi? Je voudrais déchirer toutes les pages de ma vie où j'ai vécu pour lui, pensant à lui, rêvant d'aider à son bonheur.

Mais il faut accepter l'existence comme elle est et ne pas être triste pour ça.

DIMANCHE MATIN [18 DÉC.] – J'ai passé une triste nuit, j'ai peu dormi et j'ai pleuré. J'ai peut-être plus de peine que je ne veux me l'avouer. C'est, aussi, qu'en repensant à toutes mes émotions d'il y a deux ans, qui arrivaient à point, après que j'avais prié le ciel de m'attirer, de m'amener par la main dans sa volonté sainte, je suis déconcertée. Alors, je me trompais, je m'illusionnais, je donnais à Dieu des intentions qu'il n'avait pas?

Je ne sais plus. J'ai peur à présent de me laisser aller à aimer Léo-Paul. J'ai peur.

Pourtant, tout s'arrange, tout s'arrange toujours.

Le meilleur, le seul recours pour moi, ma seule confiance absolue reste encore en Dieu. J'offre tout. Je demande surtout que l'épreuve n'éteigne rien en moi, que je reste gaie, rieuse et réconfortante à voir.

LUNDI MATIN, LE 19 DÉC. – Je suis beaucoup plus calme, beaucoup moins malheureuse. Le remède employé – à part la prière – est-il bon ou mauvais? C'était le seul qui s'offrait à moi. Au rêve déçu, j'oppose un nouveau rêve, beaucoup plus simple, beaucoup plus paisible, mais si plein et si tendre. J'essaie de voir Léo-Paul, de le comprendre, de

l'aimer. Et c'est exactement comme si déjà je l'aimais. Si quelque encontre s'amène aussi de ce côté, si libre de m'aimer, il me chérit moins, je me consolerais encore comme je pourrai. Ni mon cœur, ni ma force, ni ma gaîté ne s'useront, quelles que soient les amertumes de la vie. Il y a toujours possibilité de digérer.

LUNDI SOIR [19 DÉC.] – La journée a bien passé. Ce matin, j'ai reçu la lettre de Léo-Paul et je lui ai répondu. Je pense que je l'aime déjà, et cela me déconcerte. Cet après-midi, j'ai magasiné avec Évangéline, et je lui ai raconté mon état d'âme et le reste de mon roman. Ce soir, je vais lire et me coucher tôt.

PLUS TARD – Tout à l'heure, Omer est venu, m'a regardée jouer avec le portrait de Dominique, puis a dit en me voyant l'ouvrir : « As-tu envie de le décoller? »

Alors j'ai sauté sur l'occasion, et j'ai répondu : « Non, mais il y en a un autre que j'ai ôté, as-tu remarqué? » Il a regardé sur le mur, puis il a dit : « Monarque? » – Oui. « Pourquoi? » Et j'ai dit tranquillement : « Parce que maintenant c'est fini. » Il n'a rien dit. Il est resté un peu coi. Puis il a repris : « Vous êtes fâchés? » Et je lui ai répondu que non, mais que c'était fini quand même.

Maintenant, quoique je lise encore un livre gai, ça me chicote un peu dans la gorge. Mais ce n'est que mon troisième soir de *deuil*... Il faut bien que je souffre encore.

MERCREDI, 20 [21] DÉC. 1921 – J'ai vu ce matin le Père Trudeau. Il n'est pas surpris du dénouement, s'y attendait et voit dans tout cela la main attentive du bon Dieu. Il me dit de ne rien précipiter, d'être prudente et sage.

En rentrant, j'ai trouvé un télégramme de Léo-Paul qui venait de recevoir ma lettre. Il m'annonce la réponse pour demain matin. Comme j'ai trouvé cette attention délicate, fine, et je crois que maintenant je l'aime, mon ami Léo-Paul, et que je reporte tout de suite sur lui l'affection que j'avais pour l'autre.

Je vais beaucoup prier, prier aussi sa petite sœur de faire qu'il ait bonne santé.

MERCREDI, 3 H P.M. [21 DÉC.] – Je viens d'acheter *Mon cher Tommy*, de Prévost¹³³; c'est gai, distrayant, amusant. Je l'ai acheté tout en m'arrêtant pour penser à Léo-Paul. Je l'aime déjà. Je pense que je l'aime puisque déjà j'ai l'angoisse de le perdre, parce qu'il me dit dans sa lettre de ce matin qu'il n'est pas parfaitement bien et que moi, je pense à cette affreuse maladie qui a emporté sa petite sœur.

Mon Dieu, ayez pitié de nous deux maintenant, ayez pitié jusqu'au miracle, s'il le faut. Vous ne me donneriez pas maintenant juste un rôle

de passage. Comme j'ai besoin de me réappuyer en Dieu pour espérer, et que j'ai peur, que j'ai peur pour d'autres douleurs plus douloureuses que celle qui vient de passer. Il m'a écrit une longue lettre, très tendre, toute tendre et très douce.

Mon cousin Beupré me réclame pour lui aider à passer, endurer sa solitude. J'irai. Mais penser que Québec est plus loin d'Ottawa que Montréal me fait déjà mal.

JEUDI SOIR [22 DÉC.] – Très mauvaise nouvelle aujourd'hui pour ce pauvre ami Lozeau. Son père est mort, ce matin, subitement. J'étais un peu malade et j'ai attendu à demain pour aller le voir.

Beaucoup, maintes fois, relu la lettre de Léo-Paul dans ma journée, entre un peu de lecture d'un roman qu'il m'a recommandé : *Cranford*, de M^{me} Gaskell¹³⁴. Et je lui ai encore écrit. Est-ce que déjà je l'aime? Il me semble que oui. J'y pense sans cesse. Je sens sa tendresse qui me console et m'enveloppe. Je suis bien et je crois que là-bas, il ne rêve que d'une chose : me tenir dans ses bras, m'entendre parler, me retrouver avec mon habituel visage qui rit. J'ai hâte maintenant, j'ai très hâte de le voir. Quand viendra-t-il?

Et à Sorel, Georges se console-t-il aussi vite que moi? Je l'ai abandonné à lui-même, jusque dans mes prières. À présent, c'est à Léo-Paul que je dois tout, et j'en dirai tant d'Avé pour le préserver de chagrin ou de faiblesses.

Gabrielle de G. m'a encore beaucoup répété hier qu'il est joli, joli, joli.

NOËL, 1921 – C'est demain après-midi que je verrai Léo-Paul. Il a à la fois hâte et peur, peur que je ne l'aime pas.

Hier, j'ai reçu un merveilleux petit brûle-parfum avec un mot si fin pour expliquer ce choix : la petite machine brûlera devant moi l'encens qu'il brûle sans cesse en imagination, devant moi lui aussi.

J'ai mal à la tête ce soir, à cause des fatigues de la belle nuit de Noël et je suis fatiguée. Demain, j'irai mieux.

Que le monde est vilain et méchant! Maman m'apprend ce soir que d'après des racontars elle croyait que j'avais brisé avec G. parce que Georges serait ivrogne. J'en ai tremblé d'indignation.

Avec Évangéline, j'ai parlé de Léo-Paul. Est-ce que je l'aime?

Demain, je le saurai.

MARDI MATIN [27 DÉC.] – Nous nous sommes vus. Ç'a n'a ni été gênant, ni triste. Je me suis retrouvée très gaie, très à l'aise en face de lui. Et lui n'était pas non plus timide comme j'aurais pensé qu'il le serait. Qu'il m'aime! Quand je m'animais à parler et que je ne le regardais pas,

si tout à coup je me retournais, je rencontrais des yeux fixés sur moi comme dans l'émerveillement. Son émotion lui montait dans les yeux, rendait soudain sa voix sourde...

Je l'ai invité pour le soir aussi, et il ne se décidait pas à partir.
Il reviendra vendredi soir.

JEUDI SOIR, 29 DÉC. – Reçu une longue lettre très lucide de Léo-Paul ce matin, et une autre cet après-midi, où il se montre à la fois doux, violent, audacieux et craintif, et surtout amoureux passionné, amoureux du roman. Demain sans doute, je vais le revoir et j'ai bien, bien hâte.

Georges, je ne sais pourquoi, m'a envoyé son portrait. Cela m'a fait une étrange impression et m'a un peu donné envie de pleurer. Mais rien de moi n'est plus à lui, et c'est Léo-Paul que j'aime à présent.

SAMEDI, 31 DÉC. – Reçu hier matin une lettre de Léo-Paul, et hier soir je l'ai revu. Je l'aime au moins trente fois plus. Il n'était plus timide, et il m'a amusée et attendrie. Je ne lui vois pas un seul défaut. J'aime sa façon de me regarder, de me parler. J'aime l'air petit garçon qu'il a souvent, et ensuite les airs de grand homme passionné qu'il prend. Au fond, c'est *effrayant* comme il m'aime, c'est extraordinaire et ravissant. Quand il a été parti, je ne m'endormais plus parce que j'y pensais trop. Et ce matin, à la messe, j'y pensais encore tellement que je ne priais pour nous qu'avec des distractions. Comme la vie est étonnante, renversante! Où irons-nous maintenant tous les deux? Et pourquoi ces cinq années à G., entre nous, quand lui m'aimait depuis tout ce temps?

Cet après-midi, il revient. Et je me sens insatiable moi aussi. Je voudrais toujours le voir, toujours l'avoir, et me faire adorer avec ses grands yeux si passionnés.

Il est jaloux et m'amuse avec son exclusivisme de maintenant. Il m'a raconté une pièce anglaise qui finissait par une soumission complète de la petite héroïne qui disait : « My Lord and Master », et il voudrait que j'apprenne cela, que je le lui répète. Et j'ai refusé en riant. Mais il me paraît décidé à bien des choses, et d'exécution. Mardi, il va voir Pelletier pour son salaire. Il veut que je prie pour son succès.

Notes

1 026/003/004. Le cahier VI n'avait pas été conçu pour servir de journal, mais pour y écrire des billets à paraître dans les journaux, inspirés de son voyage en France. Nous y avons transcrit cependant les premières pages qui couvrent le départ de Québec, la traversée de l'Atlantique et de l'Angleterre et l'arrivée en France.

2 MLN voyagea à bord de l'*Empress of France*. Départ de Québec le 3 novembre 1920, arrivée à Liverpool le 10 novembre 1920. Le journal reprend plus loin avec le cahier V. Voir la note 7.

3 Marie Dubuc (1903-1993), fille de J.-É.-Alfred Dubuc et d'Anne-Marie Palardy.

4 M. et M^{me} Dubuc ont fait plusieurs voyages en Europe et sont une aide précieuse pour MLN. Voir entre autres les journaux et les lettres d'Anne-Marie Palardy conservés à BANQ-Saguenay, P1.

5 Edward A.D. Morgan, avocat, rue Saint-Jacques, a un pied à terre à Côte Saint-Antoine dans Westmount.

6 George Eulas Foster (1847-1931), membre du Parlement canadien, conservateur, député de la circonscription de Toronto North de 1904 à 1921.

7 Ici se termine l'extrait de Journal VI. La suite fait partie de Journal V.

8 Mère Marie de l'Ange-Gardien (1864-1937), des Auxiliatrices des âmes du Purgatoire, de Paris, née Alexandrine Pouliot à Rivière-du-Loup (Fraserville) le 4 juin 1864, fille de Jean-Baptiste Pouliot, notaire, et de Sophronie Blais. Elle arrive à Paris en 1889 et devient Sœur Auxiliatrice en 1891, exerce ses talents en prenant soin des malades pauvres à Londres, Jersey, St. Louis (Missouri), San Francisco; aumônière auprès des militaires français pendant la Grande Guerre, elle finit ses jours à Paris. Voir à Paris les Archives des Auxiliatrices, 1J529, dossier personnel de M. de l'Ange-Gardien. Le chanoine Émile Chartier lui avait écrit, lui demandant de trouver une pension pour MLN à Paris. Voir la réponse de cette dernière : BANQ, MSS26, 026/012/019. Marie de l'Ange-Gardien était très proche de son frère cadet Camille Pouliot (1865-1935), juge. René-Salvator Catta, *Pourquoi suis-je venue?*, Montréal, Paris, Fides, 1964.

9 C'est l'adresse, en 1920, de l'Institut Normal Sainte-Geneviève, établissement scolaire catholique pour jeunes filles qui se préparent à l'enseignement. Voir le récit de MLN, *Rue d'Assas*, 33.

10 Au 17, boulevard des Capucines. Le Commissariat canadien à Paris occupa le 17/19 des Capucines pendant les années 1911-1928. Voir Bernard Pénisson, « Le Commissariat canadien à Paris (1882-1928) », RHAF, vol. 34, n° 3, 1980, p. 357-376.

11 Au Bon Marché, 24, rue de Sèvres, grand magasin fondé en 1872.

12 L'Institut catholique de Paris, 21, rue d'Assas, fondé en 1875, est une institution privée d'enseignement supérieur ou universitaire.

13 Michel Mercier écrit au sujet de ce livre : « Un jeune homme, Philippe, qui vient d'adhérer au programme du général Boulanger, part plein d'enthousiasme pour la Provence organiser une campagne électorale (nous sommes en 1889). Il retrouve Bérénice qu'il a connue autrefois et qui vit maintenant seule dans une grande maison à Aigues-Mortes. La voyant si belle et paisible dans son jardin, il lui semble découvrir pour la première fois l'harmonie de la vie. Il pense trouver la signification secrète de l'univers dans le cadre d'un jardin et grâce à l'amour d'une femme. Mais Bérénice épouse l'adversaire de Philippe et meurt peu après. Son souvenir illumine la vie de Philippe et le pousse à défendre son idéal. Il décide de s'engager dans la politique. » Maurice Barrès, *Le Jardin de Bérénice*, GF Flammarion, 1993.

14 Geneviève Moreau, née en 1889 à Montréal, paroisse Saint-Jean-Baptiste, fille de Georges-Théophile Moreau, médecin, et de Marie-Odile-Hermine Marchildon.

- 15 Gilberte Paquin, épouse de Paul Fontaine (Québec, Saint-Jean-Baptiste, 12 août 1919).
- 16 Grand Palais : très vaste salle d'exposition, près des Champs-Élysées.
- 17 Billets écrits par Michelle Le Normand et signés « Cousine Gillette », dans *Le Devoir*.
- 18 Fernand Préfontaine (1888-1949), fils de Raymond Préfontaine qui fut maire de Montréal et ministre dans le gouvernement Laurier. Architecte et aquarelliste, il finança *Le Nigog* en 1918. Il a épousé Rosanna Bélanger (Montréal, Saint-Jean-Baptiste, 23 janvier 1913), fille d'Ernest Bélanger, peintre, et de Diana Hamel.
- 19 Léo-Pol Morin (1892-1941), pianiste et compositeur, Prix d'Europe (1912).
- 20 Josée Angers, épouse de Robert Larocque de Roquebrune (1889-1978), écrivain, né à L'Assomption, auteur et chercheur aux Archives canadiennes à Paris.
- 21 Michelle Damphousse, âgée d'un an, fille de Wilfrid Damphousse, syndic de faillites à Montréal, et de Françoise Blondin, est décédée à Chambly le 26 octobre 1920.
- 22 Juliette Guibert, correspondante de Marie-Antoinette depuis 1912, habite Place de la République, 2, Montrouge.
- 23 Lettre de M^{me} Dubuc à MLN [1920], avec en-tête imprimé : « Hôtel Ritz, Place Vendôme, Paris » : 026/010/021.
- 24 L'hôtel Ritz, à Paris, Place Vendôme, classé parmi les plus luxueux hôtels au monde, fondé par l'hôtelier suisse César Ritz en 1898. Les Dubuc y avaient l'appartement 224. L'hôtel est aujourd'hui la propriété d'un homme d'affaires égyptien. En 1997, c'est dans cet hôtel que la princesse Diana prit son dernier dîner avant sa mort.
- 25 Les concerts Touche, 25, boulevard de Strasbourg. « Dans une salle spacieusement aménagée, l'admirable orchestre que M. Francis Touche dirige depuis douze ans fait entendre chaque soir les chefs-d'œuvre classiques et modernes des grands maîtres de l'art musical. » *La Revue musicale*, Vol. 7, N° 6, 15 mars 1907.
- 26 Le nom de Madeleine Charpentier, 47, rue Maréchal-Foch, Versailles, apparaît parmi quelques adresses écrites par MLN sur un bout de papier, conservé dans Journal VI. 026/003/004. On trouve aussi une lettre de Madeleine Charpentier, du lundi 3 janvier [1921], à MLN, dans 026/009/003.
- 27 Jane Mortier joua ce soir-là, à 21 h, au 22, rue Rochechouart (Salle Pleyel) des œuvres de Schumann et Liszt.
- 28 Rodolphe Mathieu (1890-1962), pianiste, organiste et compositeur québécois. Étudie à Paris de 1920 à 1927. Père d'André Mathieu.
- 29 Le Séminaire des Carmes fait partie de l'Institut catholique de Paris et occupe la même adresse.
- 30 Jean de Rotrou (1609-1650), poète et dramaturge français. *Venceslas*, tragédie produite en 1647.
- 31 Georges-Émile Tanguay (1893-1964), organiste, pianiste et compositeur né à Québec. Il vit à Paris de 1920 à 1925, étudiant auprès de Louis Vierne et Vincent d'Indy.
- 32 Église située Place du Louvre.
- 33 Catherine Labouré (1806-1876), Fille de la Charité, canonisée par Pie XII en 1947.
- 34 Alfred Baudrillart (1859-1942), recteur de l'Institut catholique de Paris; directeur du grand *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastique* (1924), il devint cardinal en 1935.
- 35 Yves de La Brière (1877-1941), professeur adjoint à la Faculté de philosophie de l'Institut catholique de Paris, rédacteur à la revue *Les Études*.
- 36 Edmond Huguet (1863-1948), enseigne la philologie française à la Sorbonne.
- 37 Ferdinand Brunot (1860-1938), philologue, professeur et linguiste, auteur d'une *Histoire de la langue française des origines à 1900*.
- 38 Chavigny Boucher (1893-1978), né le 14 avril 1893 à Brockton, Massachusetts, fils aîné de George A. Boucher, médecin, et de Fabiola [Boucher]. Il reviendra à Québec le 4 juillet 1923, à bord de l'*Empress of Scotland*, au départ de Cherbourg. U.S. Department of Veterans Affairs.

- 39 Théodore Vincent d'Indy (1851-1931), musicien français, compositeur et professeur réputé, enseigne à Érik Satie, Isaac Albéniz, Darius Milhaud.
- 40 Antonin-Gilbert Sertillanges (1863-1948), dominicain, propagandiste de la théologie de Thomas d'Aquin.
- 41 Concert Colonne, où se produisait l'orchestre fondé par Édouard Colonne (1838-1910) au Châtelet de Paris, à partir de 1873. Répertoire des œuvres symphoniques, notamment de Massenet, Charpentier, Saint-Saëns, Fauré, Debussy, Ravel, Chabrier et Dukas.
- 42 Le Thé Colombin, rue du Mont-Thabor, fréquenté dix ans plus tard par Marguerite Yourcenar. Voir Christine Bard, *Les Garçonnes. Modes et fantasmes des Années folles*, Flammarion, 1998.
- 43 Dans le quartier des Batignolles, 20, rue du Printemps, le salon de M^{me} Aurel (1869-1948) – née Aurélie de Faucambergue – épouse d'Alfred Mortier, poète symboliste. Aujourd'hui, ce salon est transformé en Procure des Pères blancs, missionnaires d'Afrique.
- 44 Madeleine Roch (1883-1930), célèbre comédienne et tragédienne qui fit carrière surtout à la Comédie-Française.
- 45 Notes de cours suivis à la Sorbonne par MLN : 026/004/006.
- 46 Irène Boucher, cantatrice, sœur de Chavigny Boucher, pianiste. Les deux musiciens interpréteront des mélodies au concert Touche, boul. de Strasbourg, le 8 avril 1922.
- 47 Jean-Siméon Chardin (1699-1779), le plus important peintre français du XVIII^e siècle, célèbre pour ses natures mortes et ses scènes de genre.
- 48 François Boucher (1703-1770). Au Louvre : *Autoportrait*, *Renaud et Armide*, *Diane sortant du bain*, *L'Enlèvement d'Europe*.
- 49 Jean-Baptiste Greuze (1725-1805), dessinateur et peintre français. *Le Fils ingrat*, *La lecture de la Bible*, *La cruche cassée*.
- 50 Philippe Roy (1868-1948), médecin, commissaire du Canada à Paris, de 1911 à 1928.
- 51 Orchestre fondé en 1861 par Jules Pasdeloup (1819-1884), musicien français.
- 52 Marcelle Reiffer [Rieffer, Rufer], ancienne correspondante de MLN, est typiquement décrite dans la nouvelle écrite par MLN, intitulée « Thé au rhum » qui paraît dans *Le Canada français*, Vol. XXV, n^o 9, mai 1938, p. 917-923.
- 53 Lycée d'Hulst, 21, rue de Varenne. Cette institution tient son nom du prélat Maurice Le Sage d'Hauteroche d'Hulst (1841-1896), fondateur et premier recteur de l'Institut catholique de Paris.
- 54 Voir supra : Mary Pickford, célèbre actrice.
- 55 Paul Hazard (1878-1944), agrégé, professeur de littérature à la Sorbonne en 1913. Sera élu à l'Académie française en 1940.
- 56 Abel Decaux (1869-1943), organiste et compositeur français. Depuis 1903, titulaire des grandes orgues à la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre.
- 57 Fortunat Strowski (1866-1952), critique littéraire, professeur à la Sorbonne. *Tableau de la littérature française au XIX^e siècle et XX^e siècle* (1921).
- 58 Daniel Mornet (1878-1954), spécialiste de l'histoire littéraire au XVIII^e siècle.
- 59 Ernest Bilodeau (1881-1956), né à Deschambault le 30 novembre 1881, fils de Louis-Philéas-Léonce Bilodeau et de Zarilda Dion. Époux de Louise Audet (5 mai 1905); veuf en 1913, il épouse Juliette Madore (Edmonton, Alberta, 12 mai 1914). À Montréal, il devient courriériste parlementaire à Ottawa pour *Le Devoir* (1915-1920) et ensuite bibliothécaire au Parlement d'Ottawa. Auteur d'*Un Canadien errant*, Montréal, L'Action Sociale, 1915. Bilodeau fonda aussi en 1917 *Un Canadien errant*, revue nationale des familles, bimensuelle, dans laquelle MLN fit paraître quelques articles. Voir les lettres d'Ernest Bilodeau à MLN. 026/008/024.
- 60 Napoléon Lafortune (1886-1945), directeur du *Nationaliste* qu'il avait fondé en 1904 et qui était devenu l'édition de fin de semaine du *Devoir*. Le *Nationaliste* sera acheté par

Henri Bourassa. Voir Lionel Groulx, *Correspondance*, tome III.

61 Léo Claretie (1862-1924), journaliste et critique littéraire.

62 Jocelyn d'Alphonse de Lamartine.

63 Jeanne, vivant à Bordeaux, est Jeanne-Marie Moreau (1897-1973), infirmière, épouse de Paul-Louis Rojat (1892-1976), publiciste. Elle est née à Podensac (Gironde) et s'y est mariée le 19 mai 1919. Son premier enfant, André, est né à Podensac en 1920; ses autres enfants naîtront à Bordeaux. Une lettre de 1932 écrite à MLN par son amie Jeanne, précise qu'elle habite à Bordeaux au 96, rue Ducau; elle a des jumelles, Janine et Françoise (nées en 1921 à Bordeaux), un autre fils, Philippe, né en 1924. La famille emploie une domestique, Joséphine Delayre, née en 1912 dans le Médoc. Archives municipales de Bordeaux, Recensement de la population de Bordeaux en 1931, 1 F 255, p. 907. Paul-Louis Rojat, originaire de Nîmes, a participé à la Grande Guerre dans le 2^e régiment de Dragons, dans le 90^e régiment d'infanterie et dans le 97^e régiment d'infanterie territoriale.

64 Château des Maures, situé dans la commune de Lalande de Pomerol, où on fait un vin excellent, est la propriété de M. Moreau, père de Jeanne-Marie. MLN écrit dans un article dont elle a conservé copie, intitulé *Au Château des Maures* : « Jeanne m'avait bien dans ses lettres décrit la maison paternelle. Je l'aurais reconnue. J'aurais aussi reconnu le petit vieillard alerte et vif qui, comme nous arrivions, apparut sur le perron pour nous souhaïter bienvenue, Monsieur M..., un peu parcheminé, les cheveux bien blancs, les traits fins, bon, accueillant. » 026/013/012.

65 *Le Retour*, comédie en trois actes, texte de Robert de Flers et Francis de Croisset, créée au théâtre de l'Athénée le 26 octobre 1920.

66 Gustave Reynier (1859-1937), *Les Origines du roman réaliste*, Paris, Hachette, 1912.

67 André Le Breton (1860-1931). *Le Roman français au XIX^e siècle, avant Balzac* (1901).

68 Cette femme, amie de Jeanne Beaupré, est épouse d'Henri Doering, 8, Villa des Ternes, Porte Maillot, Paris. Trois lettres signées Henri *Deering* à MLN en 1921 026/009/006.

69 Anatole France (1844-1924), écrivain français, pseudonyme de François-Anatole Thibault. Auteur du *Petit Pierre* (1918), où il raconte ses souvenirs.

70 Jules Lemaître (1853-1914), écrivain et critique, auteur d'*En marge des vieux livres*, contes (1905 et 1907).

71 *Véronique*, opérette en trois actes, de Vanloo et Duval, présentée au Trianon lyrique, 80, boul. de Rochechouart.

72 L'opéra *Antar*, conte héroïque créé à Paris le 11 mars 1921. Musique de Gabriel Dupont (1876-1914).

73 Marie-Rachel-Malvina de Lorimier (1866-?), a épousé (Montréal, Saint-Jacques, 6 octobre 1886) Albert-Emmanuel de Lorimier (1859-1936), avocat et juge. Rachel-Malvina de Lorimier est une petite-fille de Rachel Cadieux, sœur d'Henriette Cadieux (épouse du célèbre patriote François-Marie-Thomas Chevalier de Lorimier).

74 *Les Bouffons*, pièce en quatre actes, en vers, de Miguel Zamacoïs (1866-1955), auteur d'une douzaine de pièces de théâtre, de romans, contes et poésies.

75 Philippe Panneton (1895-1960), né à Trois-Rivières, romancier et médecin. Auteur de *Trente arpents* (1938) publié sous le pseudonyme de Ringuet. « Vous y avez rencontré Ph. Panneton. Comme à beaucoup d'autres, il avait le don de me tomber sur les nerfs à l'Université. Quel snob imbécile! Il a des prétentions littéraires : c'est du très petit lait sucré pour les fillettes! Je suppose que c'est après sa conférence que vous êtes grimpée au haut de la Tour Eiffel pour prendre l'air! » Georges Monarque à Michelle Le Normand, 25 avril 1921. 026/010/003.

76 Conférence présentée au Foyer de l'Oasis, 91, rue de Sèvres, par Louis Dassonville, jésuite, auteur de : *Cinquante ans de retraites fermées, 1881-1931*, Montréal, l'Œuvre des tracts, 1932.

- 77 Georges Guynemer (1894-1917), capitaine, pilote d'avion français, né à Paris, mort au combat en Belgique le 11 septembre 1917.
- 78 Vieux-Colombier : théâtre situé au 21, rue du Vieux-Colombier.
- 79 Musée Jacquemart-André, des beaux-arts et des arts décoratifs, 158, boul. Haussmann.
- 80 Édité en 1918, premier roman de Pierre Benoît (1886-1962).
- 81 Diana Hamel (1857-1930), mère de madame Préfontaine, est veuve depuis 1916 d'Ernest Bélanger, peintre.
- 82 François Mauriac (1885-1970), auteur de *La Chair et le Sang* (1920), son troisième roman.
- 83 Henry Rider Haggard (1856-1925), écrivit *She*, roman d'aventures publié d'abord en feuilleton en Angleterre de 1886 à 1887. Traduit et édité sous le titre *Elle* à Paris en 1920.
- 84 *Ramuntcho*, roman d'amour et de contrebandiers, de Pierre Loti (1850-1923), dont l'action se situe en plein Pays basque. Édité en 1897, il connut un grand succès.
- 85 À Guéthary, MLN habite à la Pension Gurutzia. Voir la lettre de la Banque nationale, succursale de Paris, qui lui est adressée. 026/008/023.
- 86 Joris-Karl Huysmans (1848-1907), écrivain français, auteur de *Sainte Lydwine de Schiedam*, récit hagiographique publié en 1901. Sainte hollandaise, du XV^e siècle, patronne des handicapés et des patineurs.
- 87 Jeanne d'Arc entra à Orléans le 8 mai 1429. Ce jour deviendra le jour de la libération de la ville.
- 88 *L'Amour veille*, comédie en quatre actes par Caillavet et Robert de Flers, jouée au Théâtre National français à Montréal en 1912. Le gros Filion serait Joseph-Philéas Filion (1871-1940), comédien, propriétaire de ce théâtre situé à Montréal, rue Sainte-Catherine, angle Beaudry. DBC.
- 89 La Négresse : quartier résidentiel de Biarritz.
- 90 Henry James (1843-1916), écrivain américain, auteur de *Roderick Hudson* (1875), son deuxième roman.
- 91 Jérôme Tharaud (1874-1953) et Jean Tharaud (1877-1952), *La fête arabe* (1912) qui « dit avec beaucoup de justesse l'impossibilité d'un accord franco-arabe harmonieux : la fête serait le rêve de la communion, conservation de l'exotisme et progrès de la civilisation. » *Encyclopédie Universalis*.
- 92 G. Lenôtre, pseudonyme de Louis-Léon-Théodore Gosselin (1855-1935), historien et auteur dramatique. Publia *Vieilles maisons, vieux papiers, chroniques du Temps*, en 6 vol., entre 1900 et 1929.
- 93 Edmond Jaloux (1878-1949), écrivain et critique français. Son roman *Les Sangsues* (1904) met en scène des hommes et des femmes cupides, dépourvus de méchanceté, mais qui dépouillent un pauvre prêtre rempli de bonté, de générosité et de grandeur d'âme.
- 94 Le 24 mai 1921 est un mardi.
- 95 Ciboure, à moins de 2 km de Saint-Jean-de-Luz.
- 96 Myriam Harry (1869-1958), femme de lettres née à Jérusalem et qui vécut en France. Première femme à décrocher le prix Femina. *La Petite Fille de Jérusalem*, A. Fayard, 1914, 350 pages, préface de Jules Lemaître.
- 97 Adresse de MLN à Lourdes : Hôtel des Américains, Avenue Peyramale.
- 98 Lucie Héroux (1905-1922), fille d'Omer Héroux et d'Alice Tardivel, sa première épouse. Née à Québec, paroisse Saint-Jean-Baptiste, elle est décédée après une longue maladie à l'hôpital Saint-Joseph de Trois-Rivières le 19 octobre 1922, inhumée deux jours plus tard à Québec, Notre-Dame-du-Chemin.
- 99 Trente-trois ans plus tard, après avoir surmonté les graves problèmes de santé de sa fille Michelle, MLN revécut son voyage à Lourdes. Elle écrit : « Je pense bien à Lourdes;

mais y aller, y retourner ne serait pas un sacrifice, mais une joie. Dire que j'y fis une neuvaine de messes et de communions en 1921, et que je disais à mes amies : « Je n'ai vraiment rien à demander, à moins de demander à la Sainte Vierge qu'elle fasse boucler naturellement mes cheveux! » J'étais alors avec une amie heureuse mais malade; et devant les misères étalées, elle n'osait plus prier pour sa guérison, se trouvant trop choyée à côté de tous ces malheureux. Elle mourut l'automne suivant. Comme je prierais différemment, si j'allais aujourd'hui à Lourdes! » (MLN à la famille Pourrat, 14 novembre 1954). Son amie qui mourut l'automne suivant est Rosanna Bélanger, épouse de Fernand Préfontaine.

100 Le cirque de Gavarnie est une attraction naturelle de l'époque glaciaire, dans les Hautes-Pyrénées. Fait partie maintenant du patrimoine mondial de l'humanité. Une fois revenue au pays, MLN écrira sur le sujet : « Peu de paysages doivent être plus merveilleux et plus étonnants, il me semble, que ce fameux cirque de Gavarnie. Rarement je fus aussi enthousiasmée, aussi émue. Au Mont-Saint-Michel et encore ailleurs, toujours la force des impressions venait surtout des pierres édifiées par les hommes et dont la beauté a subsisté dans tant d'âges; à Gavarnie, la nature seule fait tous les frais. De Lourdes on s'y rendit par le tramway jusqu'à Pierrefitte, puis, de là, en auto... C'est une gigantesque muraille arrondie, comme un amphithéâtre dont chaque étage est ouaté de neige. Des cascades de sillonnent depuis le sommet dentelé. » *Le Devoir*, 11 avril 1922.

101 100 francs (en 1921) = environ 16,70 \$.

102 Durandal, épée du célèbre héros chevalier Roland (736-778).

103 Camille de Soyécourt (1757-1849), carmélite française qui restaura l'ordre du Carmel après la Révolution.

104 Il faudrait lire : dimanche, 10 juillet 1921.

105 Madame Marchand est Rose-Anna Chaput, veuve de Gabriel Marchand, député de Saint-Jean décédé en 1910. Elle est en France en compagnie de Céline Marchand, sa fille, et de Renée Chaput, sa nièce.

106 La Vicomté-sur-Rance.

107 *Thaïs*, de Jules Massenet (1842-1912), à l'Opéra de Paris le lundi soir 25 juillet 1921. *Le Gaulois*.

108 Doit-on lire : bâfrer, manger goulûment.

109 Musée Guimet, 6, Place d'Iéna, musée national des arts asiatiques, inauguré à Paris en 1889.

110 M^{lle} Durieux, 6, rue Université, Paris. Parmi les adresses conservées par MLN. 026/003/004.

111 *Mireille*, opéra de Charles Gounod, d'après l'œuvre de Frédéric Mistral.

112 Albert Girard, frère d'Hormidas Girard qui est beau-frère de MLN.

113 Abbaye construite au XII^e siècle par les comtes et ducs de Savoie.

114 La Basilica di Santa Maria sopra Minerva, du XIV^e siècle, « église des Dominicains ».

115 Benoît XV (1854-1922), pape à partir de septembre 1914; décédé en janvier 1922. MLN reviendra sur cette visite dans une Page du Foyer : « Audience », publiée dans *Le Devoir*, 24 janvier 1922 : « Bientôt Benoît XV paraît. Il est tel que nous le montrent toutes ses photographies : très petit, mince, brun. Il tremble comme un vieillard et cependant ses cheveux sont encore tout noirs. Lorsqu'il est devant moi, lorsque sa main est dans la mienne et que je baise son anneau, je sens en moi quelque chose de surnaturel et de grand, et je suis tout émue ».

116 Le 20 octobre 1921 est un jeudi.

117 Dominique D'Imperio (1888-1965), né le 31 août 1888 à Biccari, Foggia, Puglia, Italia, fils de Filippo D'Imperio, vétérinaire, et de Maria Giovanna Ciccone. Arrivé aux États-Unis en 1905, il étudia la sculpture à la Pennsylvania Academy of Fine Arts de Philadelphie et devint un artiste renommé. MLN rencontra cette flamme au cours de la traversée Naples-New York sur le navire *Patria*.

118 Rosanna Bélanger (1890-1921) – M^{me} Préfontaine – prénommée à son baptême Marie-Anne-Georgiana-Rose (Montréal, Sainte-Brigide, 8 mai 1890) et appelée familièrement Rosanne est décédée à Paris le 6 octobre 1921 à la maison de santé des religieuses Augustines, 16, rue Oudinot. Service chanté en l'église Saint-François-Xavier, boul. des Invalides : messe de Palestrina. Nombreuse assistance : Pierre-J. Dupuy, Robert de Roquebrune, Philippe Roy, M^{me} Marchand, sa fille et sa nièce, Léo-Pol Morin, Philippe Panneton, Rodolphe Mathieu, Paul Fontaine. La dépouille fut transférée à Montréal et inhumée au Cimetière Notre-Dame-des-Neiges le 8 novembre 1921. *La Presse*.

119 « À travers l'Italie », 4 pages, texte conservé par MLN. 026/002/002.

120 Joyberte Soulanges [Ernestine Pineault], *Dollard. L'épopée de 1660 racontée à la jeunesse*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921, 102 pages.

121 C'est un fait qu'Ernestine Pineault (1892-1980) devint une sorte d'égérie de Lionel Groulx. « Ernestine Pineault, pour qui il s'est pris d'une très vive amitié, si vive qu'en d'autres circonstances, sans l'état ecclésiastique de Groulx, elle se serait muée en amour, du moins chez ce dernier. Intelligente, douée, fine, volontaire, profondément croyante, courageuse dans la maladie, elle charme Groulx. De quatorze ans sa cadette, puisqu'elle est née en 1892[!], Ernestine a été son élève à l'École d'enseignement supérieur pour les jeunes filles, futur collège Marguerite-Bourgeoys. Groulx connaissait bien son frère, l'abbé Lucien, car tous deux avaient été condisciples à Rome. Il partageait sa maison de campagne de Saint-Donat avec la famille Pineault. Ernestine collabore à l'*Action française* sous le pseudonyme de Joyberte Soulanges, signant par exemple un article sur Blanche d'Haberville et un témoignage sur le sanctuaire de Lourdes à Rigaud. Elle écrit sur le héros célébré par Groulx, Dollard des Ormeaux, dans la revue et dans un petit livre. Découvrir l'âme soeur à l'aube de la quarantaine pourrait déstabiliser Groulx s'il ne s'empressait de sublimer ses sentiments. » Voir Pierre Trépanier, « Lionel Groulx, conférencier traditionaliste et nationaliste (1915-1920) - 2^e partie. »

122 Lucien et Albert Pineault, prêtres, frères d'Ernestine.

123 Rosanna Bélanger, épouse de Fernand Préfontaine. Lire l'article élogieux « In memoriam » que MLN a écrit à son sujet le 8 novembre 1921, publié dans *Le Devoir* du 29 novembre 1921.

124 Léon Tolstoï (1828-1910), écrivain russe, auteur d'*Anna Karénine* (1877).

125 Gérard-John Ahern (1894-1978), avocat et bâtonnier général, a épousé Jeanne Marcil (Montréal, Notre-Dame-de-Grâce, 27 novembre 1915) fille de Charles Marcil et de Marie-Louise Pearson. Charles Marcil fut député libéral du comté fédéral de Bonaventure, en Gaspésie, et président de la Chambre des Communes sous Wilfrid Laurier.

126 Gyp est le nom de plume de la comtesse de Mirabeau-Martel (1849-1932) qui posséda le château.

127 Ferdinand Fabre (1827-1898), écrivain français, auteur d'un grand nombre de romans.

128 Louis-Raoul de Lorimier (1874-1929), *Au cœur de l'histoire : évocation et récits tirés de la chronique et de l'histoire de la Nouvelle-France*, Montréal, Le Devoir, 1920.

129 *Norine*, roman de Ferdinand Fabre, publié en 1889.

130 Francis Parkman (1823-1893), historien américain, auteur de *France and England in North America*, Boston, 1865-1892.

131 Arthur Meighen (1874-1960), Premier ministre du Canada, du Parti national libéral et conservateur, entre 1920 et 1921. Mackenzie King (1874-1950), libéral, lui succède en décembre 1921.

132 René Boylesve (1867-1926), pseudonyme de René Tardiveau, écrivain français.

133 Marcel Prévost (1862-1941), romancier et auteur dramatique français, venait de publier *Mon cher Tommy*, Arthème Fayard, 1920.

134 Elizabeth Gaskell (1810-1865), romancière britannique, auteure de *Cranford* (1851-1853).

ÉPILOGUE

En décembre 1921, Michelle Le Normand dit adieu à ses premières amours et épouse Léo-Paul Desrosiers en juin 1922. Elle continue d'écrire un journal personnel jusqu'à sa mort en 1964.

LE 8 AVRIL 1946 – Je viens de recevoir un téléphone : Georges Monarque est mort cette nuit, subitement. Quelle pauvre vie il aura eue! Pourtant, jeune, il semblait destiné à une vie d'action et de succès. Est-ce sa santé qui l'a retenu? Être malade du cœur doit donner ce dégoût de tout? Ce pessimisme, ce manque de foi? Je me souviens qu'il tenait l'argent comme un atout bien nécessaire – et il n'en a pas eu; il aura passé sa petite jeunesse dans de grandes maisons et du luxe, en somme; et sa vie conjugale et familiale, dans deux misérables petits appartements, sans espace et sans horizon, celui de la rue Papineau et celui du boulevard, où il vient de mourir¹. Je suis en peine pour Gabrielle. Elle va rester bien démunie et avec deux enfants à élever. Mais Dieu s'en mêlera – je suppose.

LE 5 OCTOBRE 1955 – M'étant mariée, ayant ensuite connu l'amour physique – est-ce que je sais mieux ce que c'est que l'amour? Je sais une chose : que le bonheur, tel que rêvé à 18 ans, est impossible en ce bas monde. Paulo² m'a aimée et me l'a souvent prouvé. Mais il m'a toujours fait de la peine, même au temps supposé le plus heureux. Et Lozeau, j'ai cessé de l'aimer, après quelques années, à cause des circonstances, probablement, mais aussi peut-être parce qu'il m'aimait trop.

Notes

1 Georges Monarque (1893-1946), avocat, assistant greffier de la paix, habita au 4113 de l'avenue Papineau, puis au 1101, boul. Saint-Joseph Est, appartement 4, où il est mort. *LMD*.

2 Paulo désigne ici Léo-Paul Desrosiers (1896-1967), écrivain, historien, époux de Michelle Le Normand.

BIBLIOGRAPHIE

Bellerive, Georges, *Brèves apologies de nos auteurs féminins*, Québec, Librairie Garneau, 1920.

Desrosiers, Léo-Paul, *Âmes et paysages*, Montréal, Éditions du Devoir, 1922.

Grandpré, Pierre de, « Nos richesses manuscrites, II, Michelle Le Normand, Léo-Paul Desrosiers », *Bulletin de la Bibliothèque nationale du Québec*, septembre-décembre 1983, p. 23-26.

Lacroix, Michel, *Des « amitiés paysannes » à la NRF. Henri Pourrat, Michelle Le Normand et Léo-Paul Desrosiers. Correspondance 1933-1959* », Québec, Nota Bene, 2010.

Lacroix, Michel, « Mon petit commerce : Michelle Le Normand, femme de lettres et femme d'affaires », *Histoire littéraire des femmes*, Chantal Savoir (dir.), Québec, Nota Bene, collection « Séminaire s », 2010, p. 167-190.

Lahaise, Robert, *Une histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939*, Montréal, Guérin, 1998.

Lemire, Maurice et Denis Saint-Jacques (dir.). *La Vie littéraire au Québec, V, 1895-1918*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2005.

Lozeau, Albert, *Lettres à Marie-Antoinette*, éditées par Michel Lemaire, Québec, Nota Bene, 2006.

Ouellet, France, « Le fonds Le Normand-Desrosiers sous le soleil et dans l'ombre », *À rayons ouverts*, Bulletin de la Bibliothèque nationale du Québec, 14^e année, n° 54, avril-juin 2001, 3 pages.

Rannaud, Adrien, *De l'amour et de l'audace, Imaginaire générique et pratique du roman chez trois écrivaines des années 1930 au Québec*, thèse de doctorat en études littéraires (*Philosophiae doctor*), Université Laval, 2016. <http://theses.ulaval.ca/archimede/>

Richer, Julia, *Léo-Paul Desrosiers*, Montréal, Fides, 1966.

Roy, Christian, *Histoire de L'Assomption 1967*, L'Assomption, La Commission des fêtes du 250^e, 1967.

Saint-Jacques, Denis et Lucie Robert (dir.), *La Vie littéraire au Québec, VI, 1919-1933*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010.

PREMIÈRES AMOURS

Sévigny, Marie-Ève, « L'Exception citadine chez Michelle Le Normand, La Page du Foyer (*Le Devoir*, 1917-1925) », travail présenté à Madame Lucie Robert, Université du Québec à Montréal, 10 mai 2017.

Smart, Patricia, « Être écrivaine et « reine du foyer » dans les années 1920 et 1930 : les journaux intimes de Michelle Le Normand », *Voix et Images*, vol. 39, n° 2, (116) 2014, p. 43-56.

St-Laurent, Fanie, « Les choses intellectuelles plutôt que la broderie : La Société d'étude et de conférences de l'entre-deux-guerres à la révolution féministe », Thèse présentée pour l'obtention du *Philosophæ Doctor* (études françaises) Sherbrooke, novembre 2012, 373 pages.

Tardif, Marie-Antoinette (pseud. de Michelle Le Normand), « La secrétaire de cercle », *La Bonne parole*, vol. III, n° 11, 1915, p. 6.

INDEX

- Adam, 87, 210
 Ahern, Jeanne Marcil, 245
 Albalat, Antoine, 169, 190
 Amiel, Henri-Frédéric, 70, 71
 Antoine, 179
 Antoine, saint, 93, 94, 165, 168, 225
 Arbour, Alice, 100, 155
 Archambault, Joseph, 89, 90
 Asselin, Olivar, 127, 150, 151, 152, 153, 167
 Aurel, M^{me}, 192, 193
 B., Armandine, 125
 Baignol, Maritxu, 216, 217, 221, 222, 224
 Ballaigue, Camille, 166
 Balzac, Honoré de, 205, 209, 211
 Barbeau, Victor, 117, 150, 167
 Barcelo, 59, 83
 Baril, M^{lle}, 163
 Barine, Arvède, 82
 Barré, M., 52, 70
 Barrès, Maurice, 90, 102, 123, 143, 144, 152, 156, 185, 246
 Bastien, Hermas, 122
 Bastien, M^{lle}, 56, 57
 Baudelaire, Charles, 211
 Baudrillart, Alfred, 190, 213
 Bazin, René, 121, 123, 159, 160
 Beauchamp, Honorine, 163
 Beauchamp, Miss, 56
 Beaulieu, 161, 164
 Beaulieu, M^{lles}, 108, 245
 Beaulieu, Eulalie-Alida Palardy, 87
 Beaupré, 252
 Beaupré, Jeanne, 74, 86, 98, 110, 111, 112, 119, 125, 126, 147, 179, 180, 205, 210, 239
 Beaupré, Lionel, 163
 Beaupré, Marie, 163
 Beaupré, Philippe-Auguste [Phipps], 81, 82, 98, 119
 Beaupré, Wilfrid, 81
 Bédard, 24
 Beethoven, Ludwig van, 29, 200
 Bélanger, Diana Hamel, 215, 221, 225, 226, 228, 247
 Bélanger, Léonie, 155
 Bélanger, M^{lle}, 87, 124
 Bélanger, Rosanne, 220
 Bernard, Antoine, 197
 Bernard, Pierre, 161
 Bernardin de Saint-Pierre, Jacques-Henri, 169
 Berteval, 192
 Biard, 60
 Bilodeau, Ernest, 202
 Blogy, M^{lle}, 216
 Bloy, Léon, 215
 Bodet, 212
 Boileau, Georges-Étienne, 54, 58, 59
 Boileau, Nicolas, 202
 Bonton, M^{lle}, 57
 Borgia, 237
 Bossuet, Jacques-Bénigne, 87, 163, 190
 Boucher, Chavigny, 190, 193, 197, 198, 199, 200, 201, 203, 204, 207, 208, 212
 Boucher, François, 198
 Boucher, Irène, 198, 204
 Bouilley, 59
 Bourassa, Henri, 153, 167, 172, 173, 240
 Bourbon, princesse de, 192
 Bourgeoys, Marguerite, 120, 121, 122, 123

Boylesve, René, 246
 Brard, Madeleine, 101
 Brault, 147, 148
 Brault, Victor, 195
 Breton, Valentin-Marie, 78, 86
 Brunet, Joseph, 85
 Brunot, Ferdinand, 190
 Byron, George Gordon, lord, 24, 158
 C., René, 22
 Cartier, George-Étienne, 115
 Cartier, Jacques, 55, 231
 Cartier, Victoria, 164
 Cécile, sainte, 122, 187, 238
 Cellard, Marcelle, 201, 202, 205, 207
 Chagnon, Liliane, 108, 110, 125, 222
 Chamberland, Albert, 21
 Champlain, Samuel de, 71
 Chapleau, 124
 Chaput, Renée, 230, 231
 Chardin, Jean-Siméon, 198
 Charette, Yvonne, 117, 163
 Charlebois, 96
 Charlebois, Jean, 97, 100, 210
 Charpentier, 234
 Charpentier, Madeleine, 188, 194, 195
 Chartier, Émile, 108, 148
 Chateaubriand, François-René de, 169, 185, 206
 Chauvin, Édouard, 83
 Chauvin, M^{me}, 59, 60, 96
 Chayer, 245
 Chevalier, 212
 Chomedey de Maisonneuve, Paul de, 71
 Chopin, Frédéric, 188
 Circé-Côté, Éva, 163
 Claretie, Léo, 202
 Claude, 32, 39, 40, 41
 Colin, M^{lle}, 211, 229
 Collangette, M^{me}, 208
 Collette, Jeanne, 22
 Collette, Yvonne, 22
 Colombine, 163
 Colonne, Édouard, 191, 200
 Conan, Laure, 23, 163
 Corneille, Pierre, 197
 Couillard, Marguerite, 114
 Cousin, Victor, 211
 Croc, Paul, 19
 D., Cécile, 112
 Dagobert, roi, 187
 Damphousse, 108, 147, 148
 Damphousse, Jean, 79, 91
 Damphousse, Louis, 79, 91
 Damphousse, Michelle, 108, 109, 111, 187
 Damphousse, M^{me}, 144
 Dante Alighieri, 245
 Dassonville, Louis, 212
 Daveluy, Marie-Claire, 163
 Davie, M^{me}, 200
 Debussy, Claude, 200
 Decaux, Abel, 201
 Delacroix, Eugène, 211
 Dépocas, 55
 Déry, Jean, 52
 Desjardins, Victor, 97, 101, 108
 Desrosiers, Léo-Paul, 90, 112, 123, 124, 127, 165, 168, 173, 189, 192, 201, 202, 210, 213, 234, 242, 243, 245, 246, 247, 250, 251, 252, 253, 261
 D'Imperio, Dominique, 240, 241, 242, 244, 245, 246, 247, 251
 Doering, 210
 Doering, M^{me}, 205, 210, 211
 Dollard, 242
 Dombre, Roger, 21
 Dombrowski, M^{lles}, 77
 Don Juan, 193
 Doyenard, M^{lle}, 220
 Dreux, Albert, 38
 Dubuc, Esther, 173
 Dubuc, Julien-Édouard-Alfred, 97, 108, 172, 173, 179, 180, 181
 Dubuc, Marie, 179, 180, 181, 188, 192, 201
 Dubuc, Marthe, 173
 Dubuc, M^{me}, 179, 180, 187, 247
 Duckett, Berthe, 22, 24, 26, 29, 36, 79, 93, 94, 97, 99, 101, 117, 121, 123,

144, 147, 157, 161, 169, 187, 189, 234, 242
 Dugas, Marcel, 195, 199
 Dupire, Louis, 153
 Dupuis, 124
 Dupuis, Amélie, 27, 28, 29
 Dupuis Frères, 88
 Dupuy, Pierre-J., 117, 191, 199
 Durandal, 227
 Durieux, M^{lle}, 235
 Ève, 210
 Eymieu, Antonin, 163
 Fabre, Ferdinand, 246
 Fadette, 98, 124
 Faure, Félix, 211
 Fauteux, 59
 Fauteux, Claire, 61, 195, 196, 204
 Félix-Faure Goyau, Lucie, 149, 163
 Ferland, Jean-Baptiste-Antoine, 121
 Ferron, Thérèse, 117
 Filion, Joseph-Philéas, 219
 Flaubert, Gustave, 228, 229, 233
 Flynn, 165
 Fontaine, 199, 200
 Fontaine, Gilberte Paquin, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 194, 195, 196, 198, 199, 200, 201, 204, 205, 206, 207, 233
 Fontaine, Paul, 186, 196
 Foster, George Eulas, 180
 Fournet, Pierre-Auguste, 41
 France, Anatole, 206, 245
 Françoise, 179
 Gaby, 99
 Gagnon, Michelle, 203
 Gagnon, M^{me}, 166
 Gagnon, Onésime, 166
 Gaîté, Claude, 27, 28
 Galarneau, 161
 Gambetta, Léon, 214
 Ganelon, 29
 Garceau, Blanche, 74, 75, 76, 78, 79, 83, 146, 151, 161, 244
 Gariépy, Henri, 55, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 72, 83, 89, 123, 243, 244, 245
 Gariépy, Monique, 57, 122, 161
 Gaskell, Elizabeth, 252
 Gaudreau, Maurice, 83
 Gautheron, René, 160, 197, 249
 Gauthier, 56, 60, 63
 Gauthier, Éva, 69
 Gauthier, M^{lle}, 22
 Gélinas, Maurice, 202, 210, 243, 244, 245, 247
 Gélinau, 119, 124
 Gélinau, Germaine, 86, 123, 161, 162
 Gélinau, Lilie, 86
 Gélinau, M^{me}, 241, 243
 George V, 195
 Gérin-Lajoie, Léon, 199
 Gérin-Lajoie, Marie, 122, 163
 Giguère, M^{lle}, 59
 Gill, Charles, 116, 130
 Gillette, cousine, 79, 186, 233
 Ginette, 212, 246
 Girard, 212
 Girard, Albert, 235
 Girard, Camille, 70, 158, 159
 Girard, Hormidas, 74
 Girard, Jean, 118
 Giroux, 144, 241, 247
 Giroux, Estelle, 19, 31, 33, 34, 41, 60, 69, 72, 75, 76, 79, 86, 89, 90, 100, 101, 119, 123, 124, 125, 147, 153, 154, 155, 156, 157, 159, 163, 164, 166, 187, 209, 216, 222, 239, 247
 Giroux, Paul, 214, 216, 222
 Gosselin, 196, 199, 200, 201, 212, 214
 Gounod, Charles, 166
 Grandpré, Annette de, 75, 79, 93, 158
 Grandpré, Gabrielle de, 75, 252
 Granger, 61, 62
 Granger, M^{lles}, 59
 Gravel, 203, 212
 Gravel, M^{lle}, 171
 Gréterin, M^{lle}, 59
 Greuze, Jean-Baptiste, 198
 Groulx, Lionel, 69, 108, 118, 216, 236, 242, 243
 Guibert, Juliette, 187, 189, 192, 200, 204, 210
 Guimond, Jeanne, 22, 24, 26, 28, 29,

30, 31, 33, 34, 36, 39, 43, 74, 77, 89,
 91, 122, 123, 125, 144, 161, 246
 Guynemer, Georges, 213
 Haggard, Henry Rider, 215
 Harry, 92
 Harry, Myriam, 224
 Hazard, Paul, 201, 202
 Hébert, Adrien, 56, 59, 60, 62
 Hébert, Henri, 59, 60, 62
 Hébert, Louis, 92, 111
 Hello, Ernest, 72, 79
 Héroux, Jean, 71
 Héroux, Lucie, 71, 110, 225
 Héroux, Omer, 52, 69, 71, 85, 92, 93,
 118, 128, 146, 187, 188, 236, 241, 242
 Hogue, Hélène, 18, 19, 20
 Houssaye, Arsène, 211
 Hugo, Victor, 234
 Huguenin, Madeleine, 70, 150, 242
 Huguenin, M^{me}, 150, 167, 242
 Huguet, Edmond, 190
 Hulst, 200
 Huysmans, Joris-Karl, 219, 220
 Ignace, saint, 237
 Jaloux, Edmond, 221, 246
 James, Henry, 220, 221
 Jamin, 208
 Jarret, Andrée, 78
 Jeanne d'Arc, 219, 220, 222
 Joseph, saint, 153, 207
 Julienne, 190
 Kerhulu, Joseph, 52, 110, 117, 127, 128,
 144, 157, 161
 Laborde, Marthe, 203, 204, 206, 207,
 213
 Labouré, Catherine, 189
 La Brière, Yves de, 190
 La Bruyère, Jean de, 167, 168
 Lafortune, Napoléon, 202
 Lafrenière, André, 81, 86
 Lafrenière, Anna, 27, 34, 148
 Lafrenière, Édouard, 81
 Lafrenière, Eulalie Beaupré, 130
 Lafrenière, Germaine, 81
 Lafrenière, Jean, 81
 Lafrenière, Jean-Baptiste, 144
 Lafrenière, Madeleine, 81
 Laliberté, 199
 Lamarche, 73
 Lamb, 56, 57, 59
 Lambert, Lucienne, 25
 Lambert, Roch, 89
 Lamontagne, Blanche, 119, 122, 123,
 124
 Lapalme, 56
 Larivière, Simone, 25
 Larocque de Roquebrune, M^{me}, 186
 Larocque de Roquebrune, Robert,
 188, 195
 Laurent, M^{me}, 199
 Lauzon, Juliette, 36
 Lavergne, Armand, 80
 Lebel, Germaine, 25
 Le Ber, Jeanne, 120
 Le Bidois, Georges, 121, 144
 Le Breton, André, 205
 Le Bris, Pharès, 211
 Leduc, Germaine, 72
 Lemaître, Jules, 153, 186, 206
 Lemieux, Gabrielle, 163
 Lemoine, 119
 LeMoyné de Martigny, Georgette,
 24, 163
 LeMoyné de Martigny, Jacqueline,
 27, 28, 29, 32, 33
 Le Normand, Michelle [Miche], 17,
 52, 76, 91, 102, 105, 126, 127, 128,
 130, 132, 134, 154, 159, 167, 174, 191,
 229, 247, 248, 249, 261
 Lenôtre, G., 221, 228
 Le Royer de La Dauversière, Jérôme,
 71
 Letellier de Saint-Just, Eustache, 117
 Lévi, 167
 Lévis, François de, 71
 Loiseau, Stanislas, 71, 72, 80, 97, 99,
 133, 134, 149, 156
 Long, Yves, 128
 Lord, Marie-Stella, 22, 25, 35, 36
 Lorimier, Louis-Raoul de, 246
 Lorimier, Marie-Rachel-Malvina de,
 209, 243

Lorrain, Léon, 52, 127
 Loth, 193
 Loti, Pierre, 169, 216
 Louet, 96
 Louis XIV, 194, 195
 Loupichou, 28
 Lozeau, Albert, 41, 42, 43, 44, 51, 52, 53, 71, 79, 85, 90, 95, 98, 116, 119, 121, 122, 128, 153, 198, 210, 236, 239, 242, 252, 261
 Lucot, 180
 Lussier, M^{lle}, 101
 Maeterlinck, Maurice, 200
 Magnan, C., 25
 Malherbe, François de, 196
 Mance, Jeanne, 163
 Marchand, 212
 Marchand, Céline, 230, 231
 Marchand, Rose-Anna Chaput, 230
 Marcil, Claire, 164, 175, 245, 247
 Marianne, 214
 Marie-Antoinette, 228
 Marie de l'Ange-Gardien, Sœur, 184, 186, 190, 191, 205
 Martigny, Thérèse de, 119
 Martineau, Hélène, 22
 Mathieu, Rodolphe, 188, 195, 199, 212
 Maupassant, Guy de, 169
 Mauriac, François, 215
 Meighen, Arthur, 246
 Mercier, Louis, 122
 Michaud, 200, 201, 204
 Michel-Ange, 237
 Michelet, Jules, 100, 211
 Mignonne, 179
 Mirabeau, 246
 Mireault, Azarie, 56
 Mireault, Joseph-Auguste, 54, 56, 58, 59, 60, 62
 Mireault, M^{me}, 56, 59, 62, 91
 Mireille, 235
 Moïse, 228
 Molière, Jean-Baptiste Poquelin dit, 197, 202
 Monarque, Georges, 52, 53, 54, 69, 70, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 104, 105, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 180, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 195, 196, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 250, 251, 252, 253, 261
 Monarque, Paul-Émile [Polly], 110, 123, 124
 Monchau, 56
 Mondelet, Clorinthe [Clorinde], 172
 Montallery, 201
 Montcalm, Louis-Joseph de, 71
 Montpetit, Édouard, 33, 57, 127
 Montpetit, M^{me}, 127
 Moreau, 212
 Moreau, Geneviève, 186, 188, 191, 195, 200, 207, 209, 211, 228, 229, 233, 236
 Moreau, Jeanne-Marie, 203
 Morgan, Edward A.D., 179, 180, 181, 184
 Morin, Léo-Pol, 186, 188, 195, 199, 212
 Mornet, Daniel, 202
 Mortier, Jane, 188
 Mozart, Wolfgang Amadeus, 199
 Murphy, John, 33
 Musset, Alfred de, 188, 189, 202, 211
 Nadiany, 235
 Napoléon, 127, 204, 213
 Nault, Agnès, 97
 Nicolay, 206
 Nodier, Charles, 211
 Nolin, Aline, 24, 112, 113
 Nolin, Francine, 113

Nolin, Jean, 84, 85
 O'Brien, James, 36
 Olier, Jean-Jacques, 71
 Ourrias, 235
 Padi, 208
 Panneton, Philippe, 195, 199, 212
 Paquette [Paquet], 200, 201
 Paquette, M^{me}, 200
 Paquin, Gilberte, 186, 187, 188, 190
 Paquin, M^{me}, 144
 Parent, Honoré, 76, 79, 101, 244
 Parent, Mireille, 161
 Parkman, Francis, 246
 Parmentier, 235
 Pascal, Félicien, 246
 Padeloup, Jules, 199
 Paul, Hector, 52, 53, 69, 72, 87, 111, 133, 147, 148, 229
 Pelletier, Georges, 153, 202, 208, 253
 Phipps, 98
 Pickford, Mary, 108, 201
 Picon, 185
 Pierre, saint, 238
 Pilote, Léa, 71, 78
 Pineault, Ernestine, 33, 36, 37, 242, 243
 Pineault, Georgette, 24, 26, 29, 30, 31, 43, 79
 Pinson, Mimi, 235
 Pontbriand, 94
 Pouliot, Gabrielle, 240, 250, 261
 Pouliot, Louis-Alphonse, 152, 157, 161
 Préfontaine, 186, 189, 195, 206, 215, 220, 229, 232, 233
 Préfontaine, Fernand, 198, 218, 219, 224, 226
 Préfontaine, M^{me}, 101, 151, 185, 187, 188, 190, 192, 196, 197, 200, 201, 204, 209, 210, 211, 214, 216, 217, 219, 224, 226, 230, 241, 243
 Prévost, Jules-Édouard, 32, 35, 37, 38, 39, 40, 41
 Prévost, Marcel, 251
 Prévost, Reine, 23
 Psichari, Ernest, 114
 Quimper, Cécile, 18, 22
 Quimper, M^{lles}, 22
 Quisi, 54
 R., Georges, 179
 Racine, Jean, 35, 197
 Ranger, Eugénie Lalonde, 58, 59, 61, 62, 72, 89, 96, 97, 165, 240
 Régnier, Henri de, 217
 René, 19, 20, 21
 Reynier, Gustave, 205
 Richer, M^{me}, 92
 Rieffer [Reiffer, Rufer], Marcelle, 200, 201, 204, 205, 233
 Rivard, Adjutor, 172
 Robert, 199
 Robillard, Agnès, 81, 87
 Robillard, Arline, 27, 34, 43, 72, 164
 Robillard, Blanche, 169
 Robillard, Romuald, 133
 Roch, Madeleine, 193
 Roch, M^{me}, 86
 Roche, 124
 Rocher, Marie, 153, 236
 Rochon, M^{me}, 22
 Rodier, Yseult, 129
 Roland, 225
 Rotrou, Jean de, 188
 Roumestan, Numa, 98
 Roure, René du, 21, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 34, 35, 36, 37, 41, 101, 150
 Routhier, Adolphe-Basile, 172
 Routhier, M^{me}, 172
 Roy, Philippe, 199
 Saint-Cyr, René, 72, 97, 100, 101, 133, 152, 154, 157, 229
 Saint-Jacques, Louis, 124
 Saint-Jean, Eugène, 128
 Saint-Jean, Idola, 160
 Sainte-Anne-Marie, Sœur, 28, 144, 175
 Sainte-Beuve Charles-Augustin, 100, 104, 107, 152, 153, 202
 Sainte-Marie Édith, Sœur, 153, 175
 Sardou, Victorien, 40
 Sauriol, M^{me}, 199
 Savignan, Louis, 170
 Sertillanges, Antonin-Gilbert, 191

Sévigné, M^{me} de, 234
 Sganarelle, 197
 Shakespeare, William, 213
 Simon, Xavier, 172, 173
 Sixte, Adrien, 83
 Soulanges, Joyberte, 242, 243
 Sousa, John Philip, 52
 Soyécourt, Camille de, 228
 Stendhal, 201, 202
 Strowski, Fortunat, 201, 203, 204, 206
 Suzanne, 207
 Taine, Hippolyte-Adolphe, 62, 149, 186, 189
 Talon, 208
 Talon, Anne, 196, 200, 203, 204
 Talon, Germaine, 207
 Tanguay, Georges-Émile, 212
 Tanguay, M^{me}, 189
 Tardif, Antoinette, 28
 Tardif, Athala, 35, 71, 78, 86, 119, 161
 Tardif, Blanche, 20, 21, 36, 37, 38
 Tardif, Elliott, 78, 80, 81, 148
 Tardif, Marie, 70, 109, 113, 118, 129, 150, 163
 Tardif, Marie-Antoinette, 128, 159
 Tardif, Omer, 19, 37, 86, 92, 99, 109, 110, 144, 148, 157, 167, 251
 Tardif, René, 71, 148
 Tardy, 212
 Tellier, 147
 Tellier, Alice, 101
 Tessier, Eugénie, 30
 Tharaud, Jean et Jérôme, 221
 Thérèse de Lisieux, sainte, 209
 Thibodeau, 55, 56, 57, 58, 59
 Thibodeau, Madeleine, 57, 58, 75, 83, 129
 Thibodeau, Pierre, 58, 83
 Thibodeau, Solange [Sol], 57, 58, 75, 83, 120
 Toto, 82, 111, 133, 195
 Touche, Francis, 188
 Trudeau, Louis-Édouard, 156, 168, 175, 198, 199, 251
 Truman, Sophie, 201
 Turc, 153
 Valentine, 111
 Valentine, Germaine, 75, 155
 Valérien, 238
 Varèze, Claude, 246
 Véber, Pierre, 154
 Veuillot, Louis, 211
 Villabella, 235
 Vincent, 235
 Vincent d'Indy, Théodore, 190
 Voltaire, 24
 Warren, 199
 Yver, Colette, 158
 Zaleau, 227
 Zappa, Évangéline, 69, 70, 74, 75, 76, 78, 82, 90, 107, 108, 111, 118, 121, 124, 127, 128, 144, 155, 156, 157, 159, 166, 168, 169, 170, 171, 201, 240, 244, 246, 247, 251, 252



TABLE DES MATIÈRES

SIGLES	3
INTRODUCTION	5
JOURNAL I	17
JOURNAL II	51
JOURNAL IV	69
JOURNAL IV	143
JOURNAL V ET VI	179
ÉPILOGUE	261
BIBLIOGRAPHIE	263
INDEX	265

OUVRAGES DE GEORGES AUBIN

1992

BOUCHER-BELLEVILLE, Jean-Philippe, *Journal d'un patriote (1837 et 1838)*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Montréal, Guérin Littérature, 1992, 174 pages.

1996

MARCHESSÉAULT, Siméon, *Lettres à Judith. Correspondance d'un patriote exilé*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion no 7, 1996, 124 pages.

BLANCHET, Augustin-Magloire, *Journal de l'évêque de Walla-Walla (1847-1851)*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN. Dans «Les débuts de l'Église catholique en Orégon», Rimouski (Québec), Association des familles Blanchet, 1996, pages 147-263.

LEPAILLEUR, François-Maurice, *Journal d'un patriote exilé en Australie (1839-1845)*. Texte établi, avec introduction et notes, par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, 1996, 411 pages.

AUBIN, Georges et Réal AUBIN, *Les Lambert-Champagne-Aubin, 800 actes notariés, 1663 - 1799*. Joliette, Éditions Aubin-Lambert, 1996, 787 pages.

1998

PAPINEAU, Amédée, *Souvenirs de jeunesse, 1822-1837*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion no 10, 1998, 134 pages.

NELSON, Wolfred, *Écrits d'un patriote (1812-1842)*. Édition préparée par Georges AUBIN. Montréal, Comeau & Nadeau, 1998, 177 pages.

NELSON, Robert, *Déclaration d'indépendance et autres écrits*. Édition établie et annotée par Georges AUBIN. Montréal, Comeau & Nadeau, 1998, 90 pages.

PAPINEAU, Amédée, *Journal d'un Fils de la Liberté, 1838-1855*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, 1998, 957 pages.

1999

AUBIN, Georges, *La rivière Bayonne et ses moulins*. En collaboration avec Denyse COUTU et Louis TRUDEAU. Saint-Cléophas-de-Brandon, Les Éditions de la Bayonne, 1999, 24 pages.

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Journal de voyage en Europe, 1837-1838*. Texte présenté et annoté par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion no 14, 1999, 153 pages.

PERRAULT, Louis, *Lettres d'un patriote réfugié au Vermont (1837-1839)*. Textes présentés et annotés par Georges AUBIN. Montréal, Éditions du Méridien, collection «Mémoire québécoise», no 3, 1999, 198 pages.

2000

AUBIN, Georges, *Au Pied-du-Courant. Lettres des prisonniers politiques de 1837-1839*. Montréal, Marseille, Agone et Comeau & Nadeau, 2000, 457 pages.

DESRIVIÈRES, Adélard-Isidore et Charles RAPIN, *Mémoires de 1837-1838, suivis de La Quête de l'or en Californie*. Présentés et annotés par Georges AUBIN. Montréal, Éditions du Méridien, collection «Mémoire québécoise», no 7, 2000, 195 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à Julie*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; introduction par Yvan LAMONDE. Sillery, Septentrion et Québec, ANQ, 2000, 812 pages.

2001

PAPINEAU-DESSAULLES, Rosalie, *Correspondance 1805-1854*. Texte établi, présenté et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2001, 305 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Histoire de la résistance du Canada au gouvernement anglais*. Présentation, notes et chronologie par Georges AUBIN. Montréal, Comeau & Nadeau, collection «Mémoire des Amériques», 2001, 82 pages.

2002

PAPINEAU, Amédée, *Lettres d'un voyageur. D'Édimbourg à Naples en 1870-1871*. Texte établi, annoté et présenté par Georges AUBIN. Québec, Éditions Nota bene, 2002, 416 pages.

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte et Robert BALDWIN, *Les Ficelles du pouvoir. Correspondance entre Louis-Hippolyte La Fontaine et Robert Baldwin, 1840-1854*. Tome I de l'édition critique intégrale de la Correspondance de Louis-Hippolyte La Fontaine. Traduite de l'anglais par Nicole PANET-RAYMOND ROY et Suzanne MANSEAU DE GRANDMONT; révisée et annotée par Georges AUBIN; présentation d'Éric BÉDARD. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2002, 227 pages.

FRANCHÈRE, Gabriel, *Voyage à la Côte du Nord-Ouest de l'Amérique et fondation d'Astoria, 1810-1814*. Introduction, notes et chronologie par Georges AUBIN. Montréal, Lux, collection «Mémoire des Amériques», 2002, 205 pages.

2003

PAPINEAU, Lactance, *Journal d'un étudiant en médecine à Paris*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2003, 609 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Cette fatale Union. Adresses, discours et manifestes (1847-1848)*. Introduction et notes de Georges AUBIN. Montréal, Lux, collection «Mémoire des Amériques», 2003, 223 pages.

CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier, *De Québec à Montréal. Journal de la seconde session, 1846, suivi de Sept jours aux États-Unis, 1850*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Québec, Éditions Nota bene, 2003, 148 pages.

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Au nom de la loi. Lettres de Louis-Hippolyte La Fontaine à divers correspondants (1829-1847)*. Tome II, correspondance générale. Avant-propos et annotation de Georges AUBIN et Renée BLANCHET; traduction des lettres écrites en anglais par Michel DE LORIMIER. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2003, 466 pages.

2004

FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Narcisse-Henri-Édouard, *De Québec à Mexico (1866-1867)*. Édition préparée par Mario BRASSARD et Marilène GILL, avec la collaboration de Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, collection La Saberdache, no 5, 2004, 489 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à ses enfants, 1825-1871*, Tome I: 1825-1854; Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; introduction par Yvan LAMONDE. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2004, 655 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à ses enfants, 1825-1871*, Tome II: 1855-1871; Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2004, 753 pages.

AUBIN, Georges et Nicole MARTIN-VERENKA, *Insurrection. Examens volontaires. Tome I: 1837-1838*. Montréal, Lux, collection «Mémoire des Amériques», 2004, 318 pages.

DESSAULLES, Louis-Antoine, *Petit bréviaire des vices de notre clergé*, suivi de *Le Clergé français au bordel*, par un auteur anonyme. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2004, 169 pages.

2005

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Mon cher Amable. Lettres de Louis-Hippolyte La Fontaine à divers correspondants (1848-1864)*. Tome III, correspondance générale. Annotations de Georges AUBIN et Renée BLANCHET; traduction des lettres écrites en anglais par Michel DE LORIMIER; postface d'Éric BÉDARD. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2005, 490 pages.

AUBIN, Georges, *Les Blanchet de la vallée du Richelieu*, suivi de *Lettre d'A.-M. Blanchet à Lord Gosford*. Préface de Louis BLANCHETTE. Publié par l'Association des familles Blanchet et Blanchette d'Amérique, Québec, 2005, 48 pages.

2006

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à divers correspondants, 1810-1871*. Tome I: 1810-1845. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; avec la collaboration de Marla ARBACH; introduction par Yvan LAMONDE. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2006, 588 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à divers correspondants, 1810-1871*. Tome II: 1846-1871. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; avec la collaboration de Marla ARBACH. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2006, 425 pages.

OUIMET, André, *Journal de prison d'un Fils de la Liberté, 1837-1838*. Texte établi, présenté et annoté par Georges AUBIN. Montréal, Typo, 2006, 155 pages.

SÉGUIN, Robert-Lionel, *Le Dernier des Capots-Gris* (roman) suivi de *Souviens-toi, Méditations sur 1837*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2006, 211 pages.

RHEAULT, Marcel et Georges AUBIN, *Médecins et patriotes, 1837-1838*. Québec, Septentrion, 2006, 350 pages.

2007

AUBIN, Georges et Nicole MARTIN-VERENKA, *Insurrection. Examens volontaires. Tome II: 1838-1839*. Montréal, Lux, collection «Mémoire des Amériques», 2007, 550 pages.

AUBIN, Georges, *Papineau en exil à Paris*; tome I, *Dictionnaire*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 304 pages.

AUBIN, Georges, *Papineau en exil à Paris*; tome II, *Lettres reçues, 1839-1845*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 599 pages.

AUBIN, Georges, *Papineau en exil à Paris*; tome III, *Drame rue de Provence*, suivi de *Correspondance de M^{me} Dowling*, traduite en français par Corinne DURIN, annotée par Georges AUBIN, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 218 pages.

2009

AUBIN, Georges et Renée BLANCHET, *Amédée Papineau, correspondance 1831-1841*, tome I. Montréal, Éditions Michel Brûlé, 2009, 543 pages.

BLANCHET, Renée et Georges AUBIN, *Lettres de femmes au XIX^e siècle*. Québec, Septentrion, 2009, 286 pages.

2010

PAPINEAU, Amédée, *Journal d'un Fils de la Liberté, 1838-1855*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée, avec index. Québec, Septentrion, 2010, 1050 pages.

AUBIN, Georges et Renée BLANCHET, *Amédée Papineau, correspondance 1842-1846*, tome II. Montréal, Éditions Michel Brûlé, 2010, 471 pages.

2011

JOLY, Pierre-Gustave, *Voyage en Orient (1839-1840), Journal d'un voyageur curieux du monde et d'un pionnier de la daguerréotypie*, présentation et mise en contexte par Jacques DESAUTELS; texte du journal établi par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, avec la collaboration de Jacques DESAUTELS, Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection *Cultures québécoises*, 2011, 427 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à sa famille, 1803-1871*, texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, introduction par Yvan LAMONDE, Québec, Septentrion, 2011, 846 pages.

2012

NELSON, Wolfred, *Écrits d'un patriote (1812-1842)*, nouvelle édition revue et corrigée, texte établi et présenté par Georges AUBIN, Montréal, Lux Éditeur, 2012, 192 pages.

2013

MERCIER, Honoré, *Dis-moi que tu m'aimes, Lettres d'amour à Léopoldine, 1863-1867*, texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2013, 302 pages.

2014

AUBIN, Georges et Yvan LAMONDE, *Gustave Papineau, Une tête forte méconnue*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection Cultures québécoises, 2014, 297 pages.

JOYER, prêtre, *Lettres d'amour à Mademoiselle de Lavaltrie, 1809-1822*, texte établi avec présentation et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2014, 235 pages.

2015

AUBIN, Georges et Jonathan LEMIRE, *Ludger Duvernay, Lettres d'exil, 1837-1842*, Montréal, VLB éditeur, 2015, 302 pages.

AUBIN, Georges et Raymond OSTIGUY, *Louis-Joseph Papineau, les débuts – 1808-1815*, Les Éditions Histoire-Québec, collection Société d'histoire de la seigneurie de Chambly, 2015, 251 pages.

AUBIN, Georges, *Joseph Papineau à travers les actes notariés*, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2015, 237 pages.

2016

AUBIN, Georges, *Courir le monde. Voyages, premiers départs*. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2016, 322 pages.

PAPINEAU, Denis-Benjamin, *De l'Île à Roussin à Papineauville, Correspondance 1809-1853*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2016, 657 pages.

BLANCHET, François-Norbert, *De Richibouctou à La Willamette, Lettres et journal, 1821-1839*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2016, 271 pages.

PAPINEAU, Honorine et Aurélie PAPINEAU, *Mille amitiés. Correspondance 1837-1914*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2016, 303 pages.

TRUDEAU, Romuald, *Mes Tablettes, Journal d'un apothicaire montréalais, 1820-1850*, texte établi et annoté par Fernande ROY et Georges AUBIN, Montréal, Leméac, 2016, 772 pages.

2017

PAPINEAU, Joseph, *De Montréal à la Petite-Nation, Correspondance (1789-1840)*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2017, 569 pages.

LE NORMAND, Michelle, *À toi, de tout cœur, Lettres d'amour à Léo-Paul Desrosiers*, Texte transcrit et annoté par Georges AUBIN; introduction par Adrien RANNAUD, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2017, 403 pages.

Achevé d'imprimer
chez Deschamps Impression
en novembre 2017.



